This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BCU - Lausanne
1094840387

V 249

AZ GTHS
/1
①

APOLOGIE

DE

LA RELIGION

CHRÉTIENNE,

Contre l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, & contre quelques autres Critiques.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Aſſocié à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Beſançon, & Correſpondant de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Jactent ſe in ſui eloquii vanitate, & de argumentationum ſuarum verſutia, quæ inimica eſt fidei, glorientur; nobis placet Apoſtoli obedire præceptis, dicentis: VIDETE NE QUIS VOS DECIPIAT PER PHILOSOPHIAM. S. Leo, Epiſt. 132, cap. 2.

Deux Volumes in-12 reliés, 6 livres.

TOME PREMIER.

Additus Studiosorum Questore Perey

Bibliotheca Acad: Lausan. Bibliothecario Testu

A PARIS, anno 1770.

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près [illegible]

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du [illegible]

BIBL: STUD: ACAD: LAUS:

ŒUVRES *de M.* BERGIER, *qui se vendent chez* HUMBLOT.

APOLOGIE de la Religion Chrétienne, 2 vol. in-12.

La Certitude des Preuves du Chriſtianiſme, 1 vol. in-12.

Le Déiſme réfuté par lui-même, 1 vol. in-12.

Les Elémens primitifs des Langues, 1 vol. in-12.

Origine des Dieux du Paganiſme, 2 vol. in-12.

R 003105930
Don 51414

TABLE
DES CHAPITRES
ET DES MATIERES
CONTENUS DANS LE TOME I.

RÉFLEXIONS sur la Préface du Chriſtianiſme dévoilé.

§. 1. *PROJET ſingulier de l'Auteur*, 1
§. 2. *Progrès de l'incrédulité chez les Philoſophes*, 3
§. 3. *Leurs vrais ſentimens*; 7
§. 4. *Ils les ont puiſés dans Bayle*, 9
§. 5. *Principes qu'on doit leur oppoſer*, 10
§. 6. *Dangereux effets du ſyſtême de l'Auteur*, 20
§. 7. *Ses contradictions*, 23
§. 8. *Ses plaintes ſur l'inutilité & ſur les effets de la Religion*, 26
§. 9. *Inſuffiſance des loix civiles pour gouverner les hommes*, 28
§. 10. *Diviſion de l'Ouvrage. Autres Ecrits à réfuter.* 31

TABLE

CHAPITRE I.

Néceſſité & difficulté d'examiner la Religion.

§. 1. *Jamais l'on n'a interdit cet Examen*, 39
§. 2. *Les plaintes des Philoſophes ſont fauſſes*, 44
§. 3. *Néceſſité de l'éducation Chrétienne*, 49
§. 4. *Parallèle entre les Nations Chrétiennes & les autres*, 52
§. 5. *Contradictions du Militaire Philoſophe*, 54

CHAPITRE II.

Hiſtoire abrégée du Peuple Juif.

§. 1. *Moïſe n'eſt point un perſonnage fabuleux*, 59
§. 2. *Il eſt l'Auteur du Pentateuque*, 64
§. 3. *Il n'a pas pu tromper ſa Nation*, 74
§. 4. *Caracteres de vérité de ſon Hiſtoire*, 82
§. 5. *Contradictions des Auteurs profanes ſur les Juifs*, 84

§. 6. *Sortie d'Egypte*, 88
§. 7. *Conduite de Moïse dans le déſert*, 91
§. 8. *Conquête de la Paleſtine*, 95
§. 9. *Suite de l'Hiſtoire : attente d'un Meſſie*, 100
§. 10. *Objections ſur les mœurs des Juifs*, 107

CHAPITRE III.

Hiſtoire abrégée du Chriſtianiſme.

§. 1. *Son établiſſement prédit ; caractere de Jeſus-Chriſt*, 117
§. 2. *Idées des Juifs ſur le Meſſie*, 123
§. 3. *Fables qu'ils ont publiées ſur la naiſſance de Jeſus-Chriſt*, 125
§. 4. *Calomnies ſur ſa conduite & ſur ſes miracles*, 128
§. 5. *Ses Diſciples n'ont point été ſéduits*, 135
§. 6. *Ils ne ſont point impoſteurs*, 137
§. 7. *Aveux importans de leurs ennemis*, 141
§. 8. *L'incrédulité des Juifs ne prouve rien contre nous*, 146
§. 9. *La réſurrection de Jeſus-Chriſt a été publique*, 148
§. 10. *Nos dogmes ne ſont point empruns*

tés des autres Nations, 151
§. 11. *Doctrine de S. Paul*, 154
§. 12. *Apologie de ſa conduite*; 157
§. 13. *L'établiſſement du Chriſtianiſme n'eſt pas naturel*, 162
§. 14. *Aveux de l'Auteur en faveur des premiers Chrétiens*, 165
§. 15. *Le Chriſtianiſme ne fut point toléré*, 167
§. 16. *Les perſécutions ſervirent à l'étendre*, 174
§. 17. *Les Empereurs furent forcés de le permettre*, 176
§. 18. *Les Chrétiens n'ont jamais uſé de repréſailles.* 178
§. 19. *La puiſſance du Sacerdoce n'eſt point l'ouvrage des Princes*, 180
§. 20. *Le Chriſtianiſme n'a point cauſé de maux*, 182
§. 21. *Il ne rend point les hommes méchans*, 184
§. 22. *Il n'inſpire point la cruauté*, 187

CHAPITRE IV.

De la Théologie Chrétienne.

§. 1. *Queſtions que la Philoſophie ne reſout point*, 191

DES CHAPITRES.

§. 2. *Objections contre la création & la chûte de l'homme*, 194
§. 3. *Sur le déluge*, 197
§. 4. *Sur le choix de la Nation Juive* 199
§. 5. *Dieu n'a point abandonné les autres peuples*, 200
§. 6. *La Religion ne lui attribue point la cruauté*, 203
§. 7. *Sa morale n'eſt point inconſtante, même ſur la tolérance*, 205
§. 8. *La juſtice de Dieu n'eſt point la régle de notre conduite*, 211
§. 9. *Elle eſt juſtifiée par la vie à venir*, 214
§. 10. *Sur la bonté de Dieu*, 218
§. 11. *Sur l'origine du mal.* 219

CHAPITRE V.

De la Révélation.

§. 1. *La révélation ne bannit point la raiſon*, 222
§. 2. *Elle ne repréſente point Dieu comme trompeur ni cruel*, 225
§. 3. *Ni comme injuſte dans ſa conduite*, 229
§. 4. *Les myſteres ne rendent pas Dieu plus inconnu*, 233

§. 5. *On n'a point forgé de nouveaux mysteres*, 235
§. 6. *Qui sont les témoins de la révélation ?* 237
§. 7. *De celle de Moïse*, 239
§. 8. *De celle de J. C.* 244
§. 9. *Sur les différentes espéces de certitude*, 248

CHAPITRE VI.

Des preuves de la Révélation.

§. 1. *Toutes les Religions ont-elles les mêmes preuves ?* 252

ART. I. *Des Miracles.*

§. 2. *Les miracles de Moïse ne sont point des effets naturels*, 255
§. 3. *Ils n'ont point été forgés après coup*, 257
§. 4. *Ceux de J. C. sont suffisamment attestés*, 259
§. 5. *Pourquoi les Juifs ont demandé sa mort*, 260
§. 6. *Mahomet n'a point fait de miracles. Incrédulité de S. Paul*, 262
§. 7. *Les témoignages ordinaires suffisent pour attester les miracles*, 264
§. 8. *Les Apôtres étoient désintéressés*. 267

§. 9. *Fauſſeté du ſilence des contemporains*, 268
§. 10. *La réſurrection de J. C. eſt ſuffiſamment prouvée*, 272
§. 11. *Sur la poſſibilité des miracles*, 276
§. 12. *Leur utilité pour perſuader*, 287

ART. II. *Des Prophéties.*

§. 13. *Elles ne ſont point fabriquées après coup*, 292
§. 14. *Il n'étoit pas poſſible de prédire le ſort des Juifs*, 296
§. 15. *Les Prophétes n'étoient point des impoſteurs*, 298
§. 16. *Précis de quelques Prophéties*, 305
§. 17. *Prophétie de J. C. ſur le Temple : Julien ne peut la rendre fauſſe. Les Peres n'ont point abuſé des Prophéties*, 310

ART. III. *Des Martyrs.*

§. 18. *Les Martyrs ne ſont point morts pour des opinions, ni pour avoir excité des ſéditions*, 318
§. 19. *Preuves des perſécutions dans le premier ſiécle*, 322
§. 20. *Dans le ſecond*, 328
§. 21. *Dans le troiſiéme*, 333
§. 22. *En quel ſens les Chrétiens étoient intolérans*, 338

CHAPITRE VII.

Des Myſteres de la Religion Chrétienne.

§. 1. *Dieu peut révéler des Myſteres*, 343
§. 2. *Quelle étoit la croyance des anciens Philoſophes ?* 347
§. 3. *Admettoient-ils un Dieu ſuprême ?* 350
§. 4. *Connoiſſoient-ils un Dieu unique ?* 355
§. 5. *Réprouvoient-ils l'idolâtrie ?* 359
§. 6. *Le Chriſtianiſme ne donne point une fauſſe idée de Dieu.* 364
§. 7. *Sur le Myſtere de la Sainte Trinité*, 367
§. 8. *Sur celui de l'Incarnation*, 370
§. 9. *Sur l'origine du mal, & ſur la fatalité*, 373

CHAPITRE VIII.

Autres Myſteres & Dogmes.

§. 1. *Sur la prédeſtination & l'éternité des peines*, 377
§. 2. *La béatitude eſt-elle une impoſture ?* 381

§. 3. *La vie à venir étoit-elle inconnue aux Juifs ?* 383
§. 4. *Ce dogme eſt-il inutile ?* 389
§. 5. *Sur les Anges & ſur le Purgatoire,* 392

CHAPITRE IX.

Des Rits & des Cérémonies Chrétiennes.

§. 1. *Tous les peuples ont ſenti la néceſſité du culte extérieur,* 397
§. 2. *Il affermit les liens de la ſociété,* 400
§. 3. *Utilité des ſpectacles de la Religion ; ils ne viennent point des Payens,* 409
§. 4. *Nos rits ſont différens de la Théurgie,* 412
§. 5. *Sur le Baptême,* 416
§. 6. *Sur la Confeſſion,* 426
§. 7. *Les rits ſont une barriere contre l'erreur,* 435

CHAPITRE X.

Des Livres ſacrés des Chrétiens.

§. 1. *Affectation des Philoſophes de répéter les mêmes objections,* 437

ART. I. *Des Livres de l'Ancien Teſtament.*

§. 2. *De la création & de la ſtructure du monde*, 440
§. 3. *Sur la lumiere & ſur le ciel*, 449
§. 4. *Sur l'homme & le Paradis terreſtre*, 458
§. 5. *Sur la tentation & la chûte d'Adam*, 465
§. 6. *Sur l'alliance avec Noé, ſur l'arc-en-ciel, ſur les Anges à Sodome, ſur les allégories de l'Hiſtoire Sainte*, 470
§. 7. *Sur les voyages d'Abraham*, 474
§. 8. *Conduite d'Abraham*, 481
§. 9. *Circonciſion, paſſage d'Hérodote*, 486
§. 10. *La circonciſion vient-elle des Egyptiens ?* 497
§. 11. *Mort de Moïſe : Hiſtoire de Joſué & de Samſon*, 505

ART. II. *Des Livres du Nouveau Teſtament.*

§. 12. *Prétendues contradictions des Evangiles*, 509
§. 13. *Marques de ſuppoſition dans ſaint Matthieu*, 518
§. 14. *Reproches faits à ſaint Paul*, 525
§. 15. *Ces Livres ſont-ils une ſource de diſpute ?* 528

Fin de la Table du Tome premier.

APOLOGIE

APOLOGIE

DE

LA RELIGION

CHRÉTIENNE,

CONTRE l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, & contre quelques autres Critiques.

RÉFLEXIONS ſur la Préface & ſur le projet de l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, ſur les progrès ſenſibles de l'Irréligion parmi les Philoſophes, ſur leurs contradictions.

§. I.

S'IL y eut jamais un projet capable de nous étonner, c'eſt celui qu'a formé l'Auteur du Livre dont nous entreprenons l'examen. Depuis dix-ſept cens ans que

le Chriſtianiſme eſt établi, il y avoit lieu de penſer que cette Religion n'étoit plus inconnue. Quand parmi ceux qui l'ont profeſſée il n'y auroit eu perſonne capable d'en ſaiſir l'eſprit & les principes, ou d'en peſer les preuves, on pouvoit préſumer du moins que dans le grand nombre des Philoſophes qui l'ont attaquée, il y a eu des génies aſſez pénétrans pour en appercevoir les véritables défauts. Après tant de Livres déja publiés pour & contre, un Ecrivain qui promet de dévoiler le Chriſtianiſme, entreprend de nous convaincre, que, ſoit parmi les ſectateurs, ſoit parmi les ennemis de l'Evangile, il ne s'eſt encore trouvé perſonne qui en ait eu une véritable idée.

Pour ne laiſſer aucun doute ſur ſon deſſein, l'Auteur l'annonce clairement à la fin de ſa Préface (*a*). *Beaucoup d'hommes ſans mœurs*, dit-il, *ont attaqué la Religion, parce qu'elle contrarioit leurs penchans; beaucoup de ſages l'ont mépriſée, parce qu'elle leur paroiſſoit ridicule; beaucoup de perſonnes l'ont regardée comme indifférente, parce qu'elles n'en ont point ſenti les vrais inconvéniens: comme Citoyen je l'attaque, parce qu'elle me paroît nuiſible*

(*a*) Page xxvij.

au bonheur de l'Etat, ennemie des progrès de l'esprit humain, opposée à la saine morale; dont les intérêts de la politique ne peuvent jamais se séparer. Si l'entreprise n'est pas sensée, elle est hardie : on est sans doute curieux de voir comment un Ecrivain, dont les talens ne paroissent rien moins que sublimes, a pu l'exécuter.

Comme Citoyen il attaque la Religion; comme Citoyen nous nous croyons obligés de la défendre : l'Auteur lui-même nous y invite en terminant sa Préface. Nous acceptons volontiers cette espèce de défi : nous nous engageons à lui montrer que le Christianisme est nécessaire au bonheur des Etats, favorable aux progrès de l'esprit humain, l'unique source de la vraie morale & de la saine politique. Les efforts redoublés que l'on fait pour détruire le principe de tant de biens, doivent nous le rendre plus cher.

§. 2.

Observons d'abord les progrès de nos adversaires : autrefois plus modestes, ils ne portoient pas si loin leurs prétentions. Ils convenoient assez volontiers qu'entre toutes les Religions de l'univers, le Christianisme étoit la plus pure, la plus sage, la plus utile; qu'en le réduisant à la morale

préciſément, il ne ſe trouveroit perſonne qui pût refuſer de lui rendre hommage ; qu'il étoit inutile de lui chercher un autre appui dans les faits miraculeux qui ont ſervi à l'établir. Aujourd'hui l'eſprit philoſophique a fait des progrès ; il a découvert que cette morale dont on étoit frappé, n'eſt point ce qu'elle a paru juſqu'ici, qu'elle eſt directement oppoſée aux lumieres de la raiſon, au bonheur des Etats, à la ſaine politique ; que le plus grand ſervice que l'on puiſſe rendre au genre humain, eſt de l'en débarraſſer pour jamais ; enfin que pour rendre les hommes ſages & heureux, il ne faut point de Religion.

Il y a long-temps que nous avons prévu cette conſéquence, & le point où les ennemis de la Religion vouloient nous conduire : nous devons leur ſçavoir gré de ce qu'ils ont juſtifié nos prédictions. Celui auquel nous allons répondre, n'a pas dévoilé le Chriſtianiſme, il l'a défiguré ; mais il nous a découvert pluſieurs myſteres de la nouvelle Philoſophie qu'il eſt utile de ſçavoir.

1°. Il a montré les conſéquences des principes de l'incrédulité, & le terme où ils doivent néceſſairement aboutir ; la chaîne qu'il faut ſuivre, dès que l'on abandonne la régle de la foi ; l'alternative où ſe

trouve tout homme qui ſçait raiſonner, d'être ou Chrétien catholique, ou Pyrrhonien ſans Religion.

Juſqu'à préſent nos plus célébres Philoſophes ſe bornoient à établir le Déiſme ou la Religion naturelle : ils réuniſſoient toutes leurs attaques contre les preuves de la révélation. Tous ont ſoutenu qu'elle n'étoit pas néceſſaire, puiſque pluſieurs Nations l'ignorent encore ; qu'elle a été inutile, puiſque ceux qui la connoiſſent n'en ſont pas devenus plus éclairés ni plus vertueux ; qu'elle a même été pernicieuſe, puiſqu'elle a mis la diviſion parmi les hommes.

On leur a fait voir que la même objection peut être tournée contre la Religion naturelle, dont ils ſe déclarent les défenſeurs ; que cette Religion, ſi eſſentielle à l'homme, eſt méconnue & défigurée chez tous les peuples qui n'ont pas été éclairés par la révélation ; qu'elle n'a pas été aſſez puiſſante pour les préſerver de l'idolâtrie ni des déſordres les plus révoltans ; que s'ils en ont conſervé quelqu'idée, elle ne ſert qu'à les rendre plus coupables.

L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, convaincu qu'il n'y a rien à répondre à ce parallèle, a pris le parti de franchir

le pas, de ſoutenir ſans détour l'inutilité de toute Religion, de n'établir les fondemens de la morale & de la ſociété que ſur les loix civiles. C'eſt un Philoſophe pouſſé à bout & déconcerté, qui a ſenti que le Déiſme n'étoit pas un poſte où l'on pût tenir long-temps, qui, plus ſincere ou plus conſéquent que les autres, profeſſe hautement l'Irréligion abſolue.

Il eſt inutile de lui demander s'il croit un Dieu, & ce qu'il entend ſous ce nom, s'il y a une Providence, ſi nous avons une ame, quelle eſt ſa nature & ſa deſtinée, ſi on doit attendre une vie à venir : il fait profeſſion d'ignorer toutes ces choſes comme autant de queſtions ſuperflues, ſur leſquelles même il eſt dangereux de prendre parti : nous n'avons pas beſoin de ces dogmes pour être vertueux. Les loix civiles, notre intérêt temporel, les peines & les récompenſes de cette vie ; voilà, ſelon lui, l'unique reſſort capable de rendre l'homme ſage & heureux.

Il eſt à préſumer que c'eſt ici le dernier pas de la Philoſophie ; elle ne ſçauroit aller plus loin. Faſſe le Ciel que l'abîme où elle ſe plonge, effraye enfin ſes partiſans, & les oblige de retourner en arriere !

§. 3.

2°. Le Chriſtianiſme dévoilé met au grand jour le véritable eſprit de nos adverſaires, & les ſentimens dont ils ſont animés. Pluſieurs avoient caché ſous un extérieur de modération le fiel de leur cœur & la haine qu'ils ont jurée à la Religion: celui-ci, moins circonſpect, a parlé le vrai langage de l'impiété, & a pris le ton qui lui convient. Il déclame, il invective, il calomnie ſans pudeur & ſans ménagement; ſon caractere mélancholique lui peint tout en noir. Tout ce qui a rapport à la Religion lui eſt également odieux; les dogmes, le culte, la morale, la diſcipline, les Miniſtres, rien n'eſt épargné. Les Souverains mêmes ne ſont pas à couvert de ſes outrages: dès qu'ils protégent la Religion, ils ſont, ſelon lui, indignes de gouverner les hommes. Son Livre ſeroit beaucoup mieux intitulé l'*Irréligion dévoilée;* il nous découvre les principes qui y conduiſent, les effets qu'elle produit, les ſentimens qu'elle inſpire.

Peut-on aſſez admirer combien la Philoſophie s'eſt perfectionnée de nos jours, combien de dogmes lumineux elle a découverts? Dans la Lettre de Thraſybule à Leucippe, on a enſeigné l'Athéiſme ſans

détour ; dans le Livre de l'Eſprit, le Matérialiſme pur ; dans les Eſſais Philoſophiques ſur l'entendement humain, le Scepticiſme univerſel ; dans le Dictionnaire Philoſophique, la Fatalité abſolue : le Diſcours ſur l'Inégalité nous apprend que l'état naturel de l'homme eſt celui des brutes ; enfin le Chriſtianiſme dévoilé nous fait toucher au doigt l'inutilité & le danger d'avoir aucune Religion. Je ne parle point des Ecrivains ſubalternes qui ont copié, commenté, développé tous ces merveilleux principes : je paſſe ſous ſilence les obſcénités dont pluſieurs de ces graves Auteurs ont ſouillé leur plume : aſſurément la poſtérité doit des autels à des Maîtres qui ont ſi bien inſtruit le genre humain.

Tels ſont les monumens immortels des ſublimes découvertes de la Philoſophie. Si ſes ſectateurs ſont véritablement jaloux de ſa gloire, ce ſeroit ici le cas d'en réparer l'ignominie. Ils doivent ſentir le préjudice que lui cauſent des égaremens auſſi monſtrueux ; ils ſont obligés de venger, par les ſeules armes de la raiſon, les dogmes de la Religion naturelle ſi honteuſement trahis, de montrer les reſſources que la ſociété peut trouver en eux, lorſque ſes intérêts les plus chers ſont en danger, de raſſurer les ames droites qui

craignent que la Philoſophie, en ſappant les fondemens de la Religion, ne renverſe du même coup ceux de la vie civile.

Nos prétendus Citoyens n'en feront rien, nous pouvons le prédire ; quiconque attaque la Religion eſt de leur parti. Qu'il ſoit Athée, Sceptique, Matérialiſte, Fataliſte, Cynique, cela eſt égal ; pourvû que le Chriſtianiſme périſſe, tout eſt bien. C'eſt l'unique point auquel aſpirent les Apôtres de la Religion naturelle.

§. 4.

3°. Il n'eſt pas difficile d'appercevoir que l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé a emprunté le ſyſtême de Hobbes, renouvellé par Bayle, & qu'il a tiré de ce dernier la plûpart des ſophiſmes dont il a tâché d'étayer ſon opinion. Depuis longtemps les écrits de ce Critique téméraire ſont la ſource où les incrédules vont puiſer leur doctrine : il n'en eſt pas un ſeul qui ne l'ait copié. Bayle, dans ſes penſées ſur la cométe, s'eſt efforcé de prouver qu'une ſociété d'Athées pourroit ſubſiſter, obſerver des loix, pratiquer les vertus ſociales, ſans avoir aucune connoiſſance de la Divinité, ſans aucune Religion : il ſoutenoit que le Paganiſme, loin d'avoir été un frein contre les paſ-

sions, n'avoit servi qu'à les fomenter, & à justifier tous les crimes. Cependant il convenoit que la connoissance du vrai Dieu & la Religion chrétienne, sont une barriere très-puissante pour réprimer tous les vices, pour affermir les liens de la société & les fondemens des Etats (*a*). Notre Auteur, plus hardi, prétend que la Religion chrétienne même ne peut produire aucun bien, qu'elle est plutôt nuisible qu'utile à la vraie morale & à la saine politique. Pour le prouver, il tourne contr'elle toutes les objections que Bayle avoit faites contre l'idolâtrie; il conclud que le plus court & le mieux, est de bannir toute Religion. Telle est la progression naturelle de l'erreur.

§. 5.

Etablissons en peu de mots les principes que nous avons à lui opposer, & que nous développerons dans la suite de l'Ouvrage.

1°. Par-tout où les loix ne reçoivent aucun appui de la Religion, & sont réduites à leur seule force coactive, il faut nécessairement qu'elles soient séveres à l'excès, & multipliées à l'infini; alors le Gouvernement est despotique, & le peuple esclave.

(*a*) Addition aux Pensées diverses, chap. 4.

Ce point ſera démontré par le fait & par des obſervations tirées de l'*Eſprit des Loix*. Ainſi notre Politique, en déclamant contre le deſpotiſme des Souverains, & contre l'aſſerviſſement des peuples ſous les loix de la Religion, travaille de toutes ſes forces à établir l'un & l'autre par les loix civiles; il ne fait que tranſporter à celles-ci la prétendue tyrannie qu'il reproche fauſſement à la Religion : premiere contradiction.

2°. La Religion, loin d'affoiblir les motifs humains qui peuvent nous porter aux vertus ſociales, notre intérêt, l'amour bien réglé de nous-mêmes, la crainte des peines temporelles & de l'infamie, &c. les affermit au contraire, & les appuye de tout ſon poids : elle y ajoute un motif plus fort & plus réprimant, mais qui ne détruit pas les autres. C'eſt une abſurdité d'avancer que ſans la Religion ces motifs naturels ſeroient plus puiſſans. N'eſt-il pas abſurde de ſoutenir que de deux poids qui entraînent l'homme de concert & du même côté, ſi l'on en retranche un, l'autre ſera plus efficace?

Bayle & ſon Copiſte nous reprochent continuellement que, malgré le ſentiment moral & les lumieres de la raiſon, malgré l'autorité des loix civiles, & l'attention de la police, malgré le frein de la Religion & la crainte d'une autre vie, l'homme eſt

toujours méchant : & par une contradiction grossiere, ils soutiennent que sans ce dernier motif, l'homme peut être vertueux.

3°. La nécessité de la Religion pour épurer les mœurs, pour appuyer le Gouvernement, est démontrée par l'expérience & par un fait incontestable. Chez toutes les Nations de l'univers qui ne sont point conduites par ce puissant mobile, on ne trouve ni mœurs pures, ni vertus sociales, ni loix sages, ni Gouvernement modéré. L'état de ces peuples est ou entiérement barbare, ou infiniment au-dessous du nôtre. Les ennemis de la Religion seroient assez punis, s'ils étoient réduits à vivre parmi les peuples qui n'en ont point. Or, en fait de morale & de politique, démentir l'expérience, c'est choquer le sens commun.

4°. Il n'est pas moins certain que c'est la Religion qui a policé tous les peuples autrefois barbares, qu'elle a précédé par-tout l'établissement des loix & de la société, que tous les premiers Législateurs ont eu recours à elle pour donner la sanction & la force à leurs Loix. Il n'en est aucun qui ait pensé que les motifs purement temporels fussent assez puissans pour affermir les liens de la vie sociale. Vouloir maintenir leur ouvrage, en détruisant le fondement

ſur lequel ils l'ont appuyé, n'eſt-ce pas ramener le genre humain à l'état d'où ils l'ont tiré, à la vie brutale & ſauvage ?

5°. Chez les peuples, même policés, les loix civiles ſont impuiſſantes ſans les mœurs : *Quid vanæ ſine moribus leges proficient ?* diſoit Horace ; & tous les ſages l'ont répété après lui. Bâtir l'édifice de la morale uniquement ſur les loix humaines, c'eſt prétendre que le plus foible ſoutiendra le plus fort, c'eſt ôter aux Nations corrompues tout moyen & toute eſpérance de réforme. On peut conſulter là-deſſus l'excellent chapitre *des mœurs dans l'Ami des Hommes* (*a*), où le ſyſtême de notre Auteur eſt réfuté d'avance.

6°. Ce ſyſtême eſt contredit par les plus célébres Philoſophes anciens & modernes : il eſt aſſez ſingulier qu'un Ecrivain, dont l'autorité eſt très-foible, prétende aujourd'hui les redreſſer tous. Ciceron, après avoir établi le dogme important de la préſence d'un Dieu ſcrutateur des cœurs, s'exprime ainſi. » Peut-on nier » que ces ſentimens-là ne ſoient d'une » grande utilité, lorſqu'on voit dans com» bien d'occaſions le ſerment eſt le ſceau » de nos paroles, pour combien la Reli-

(*a*) Deuxiéme partie, ch. 4, p. 148.

» gion entre dans la foi de nos traités, » combien de crimes la crainte d'une pu- » nition divine a prévenus, & combien » eſt ſainte une ſociété d'hommes perſuadés » qu'ils ont au milieu d'eux, & pour juge, » & pour témoin, la Divinité même (*a*)?

» Sans la piété, dit-il encore, il n'y aura » ni ſainteté ni Religion, & dès-lors quel » dérangement, quel trouble parmi nous? » Je doute ſi d'éteindre la piété envers les » Dieux, ce ne ſeroit pas anéantir la bonne » foi, la ſociété civile, & la principale des » vertus, qui eſt la juſtice (*b*)«.

Plutarque obſerve qu'on ne trouvera nulle part une ville, ſans la connoiſſance d'un Dieu & d'une Religion; il ajoute même que l'on bâtiroit plutôt une ville en l'air, que de fonder une République ſans aucun culte religieux (*c*).

Les anciens avoient plus de reſpect pour l'idolâtrie, que les Philoſophes d'aujourd'hui n'en ont pour la Religion la plus ſainte. Epicure ni ſes ſectateurs n'ont point déclamé publiquement contre les Dieux du Paganiſme, contre leur culte, contre leurs Miniſtres. Platon convaincu de la fauſſeté de la croyance commune, ne vouloit point

(*a*) *De Legibus*, l. 2, n. 7.
(*b*) *De Nat. Deor.* l. 1, n. 2.
(*c*) Dans ſon Traité contre Colotès.

que l'on entreprît de toucher à la Religion populaire (*a*). Dans Cicéron, l'Académicien Cotta déclare que sur la Religion il faut s'en tenir aux instructions des Prêtres, sans consulter les Philosophes (*b*). Le Stoicien Balbus reconnoît que c'est une coutume pernicieuse & impie de disputer contre les Dieux, soit qu'on le fasse par conviction ou par amusement (*c*). Ces Philosophes se trompoient dans l'application du principe ; mais ils donnoient à ceux de nos jours une leçon dont ils ont mal profité.

Quoique la plûpart, entêtés des principes d'une fausse Métaphysique, ne crussent point les peines ni les récompenses de la vie future, tous cependant ont reconnu la nécessité de ce dogme pour maintenir la société. Quand ils ont parlé comme Législateurs, ils ont raisonné tout différemment de ce qu'ils enseignoient dans leurs écoles (*d*). C'est ainsi que la Philosophie a toujours fait profession de se contredire, & a souvent rendu à la Religion un témoignage forcé.

7°. Les Athées les plus décidés contre

(*a*) Dans le Timée & l'Epinomis.
(*b*) *De Nat. Deor.* l. 3, n. 4.
(*c*) *Ibid.* l. 2, *in fine.*
(*d*) Huitiéme Dissert. tirée de Warburthon.

la Religion, n'ont pas laissé d'en avouer l'utilité, lorsqu'ils l'ont regardée comme une invention des Politiques pour retenir les peuples dans le devoir : ils lui ont rendu hommage, même en la calomniant. En traitant la Religion de fable, ils conviennent que la beauté de la vertu peut faire impression tout-au-plus sur les Philosophes & sur les hommes d'un naturel heureux, mais que la Religion seule peut faire agir la plûpart des autres (*a*). Pour tout homme qui croit un Dieu, reconnoître la nécessité de la Religion, c'est en confesser la vérité : Dieu n'a pas pu attacher à l'erreur l'ordre & la félicité du genre humain.

8°. Malgré la prévention de nos beaux esprits modernes contre la Religion, tous n'ont pas adopté le paradoxe de Bayle; plusieurs même l'ont réfuté. » Telle est, » dit le plus célèbre de nos Ecrivains, la » foiblesse du genre humain; & telle est la » perversité, qu'il vaut mieux sans doute » pour lui d'être subjugué par toutes les » superstitions possibles, pourvû qu'elles » ne soient point meurtrieres, que de vivre » sans Religion. L'homme a toujours eu » besoin d'un frein; & quoiqu'il fût ridicule » de sacrifier aux Faunes, aux Sylvains, aux

(*a*) *Ibid.* Premiere Differt.

» Naïades,

» Naïades, il étoit bien plus utile d'adorer » ces images fantaſtiques de la Divinité, » que de ſe livrer à l'Athéiſme. Un Athée » qui ſeroit raiſonneur, violent & puiſſant, » ſeroit un fléau auſſi funeſte qu'un ſuperſti- » tieux ſanguinaire..... Par-tout où il y » a une ſociété établie, une Religion eſt » néceſſaire. Les loix veillent ſur les cri- » mes publics, & la Religion ſur les crimes » ſecrets « (*a*).

Nous verrons ailleurs que l'Auteur de l'*Eſprit des loix* établit la même vérité. Celui d'Emile a réfuté Bayle avec encore plus de force (*b*). Dans les Eſſais Philoſophiques ſur l'entendement humain, on traite de mauvais Citoyens & de mauvais Politiques, tous ceux qui travaillent à déſabuſer les hommes des préjugés de Religion (*c*). Milord Bolingbroke, dans une Lettre au Docteur Swift, n'en parle pas plus avantageuſement (*d*). Woollaſton reconnoît que ſans les habitudes religieuſes, les hommes renonceroient bientôt à toute vertu, redeviendroient féroces & ſauvages (*e*).

9°. Bayle, lui-même, lorſqu'il étoit de

(*a*) Traité ſur la Tolérance, c. 20.
(*b*) Emile, tome 3, p. 181 & ſuiv.
(*c*) 11e Eſſai, tome 2, p. 114.
(*d*) Mercure Helvet. Mai 1767, p. 521.
(*e*) 15e Diſſert. tirée de Varburthon, p. 273.

ſens froid, & qu'il n'étoit plus emporté par la vanité de défendre un ſyſtême inſenſé, réfutoit ſes propres principes. » Si l'on ne » joignoit pas, dit-il, à l'exercice de la » vertu ces biens à venir que l'Ecriture » promet aux fidéles, on pourroit mettre » la vertu & l'innocence au nombre des » choſes ſur leſquelles Salomon a prononcé » ſon arrêt définitif, *vanité des vanités & tout eſt vanité* » (*a*). Il eſt donc bien décidé que dans le ſyſtême de l'Athéiſme & de l'Irréligion, il ne reſte aucun motif ſolide pour porter les hommes à la vertu.

» Généralement parlant, dit-il encore, » la véritable & la principale force de la » Religion, par rapport à la pratique de la » vertu, conſiſte à être perſuadé de l'éter- » nité des peines & des récompenſes; & » ainſi en ruinant le dogme de l'immor- » talité de l'ame, on caſſe les meilleurs reſ- » ſorts de la Religion « (*b*).

Après des aveux auſſi formels, on oſe écrire que la morale n'a pas beſoin d'être appuyée ſur les peines & les récompenſes de l'autre vie, que par la ſeule force des loix civiles, les Etats & les Nations ſeroient beaucoup mieux policés que par les loix

(*a*) Dict. crit. art. Brutus Rem. F.
(*b*) *Ibid.* art. Sadducéens, Rem. E.

de la Religion; l'on n'a pas honte de remettre sur la scène un système reconnu faux par son Auteur.

10°. Enfin accordons à nos adversaires plus qu'ils n'ont droit de prétendre, & plus qu'ils ne prouveront jamais, l'inutilité absolue de la Religion pour appuyer la morale & les fondemens de la société; s'ensuit-il de-là qu'il faille détruire le Christianisme? Je soutiens qu'il s'ensuit encore qu'il faut le conserver. L'Athéisme ou l'Irréligion n'est point un état naturel à l'homme; pour être Athée, il faut être ou abruti jusqu'à la stupidité, ou égaré par une fausse Philosophie. Dans les Etats policés, le peuple n'est ni l'un ni l'autre. S'il n'a pas une Religion vraie, il s'en fera nécessairement une fausse; cela est démontré par la conduite de toutes les Nations de l'univers. L'Auteur lui-même s'est proposé cette objection, & il n'y a rien répondu (*a*). Avant de conclure à la destruction du Christianisme, il faut donc commencer par prouver que c'est la plus mauvaise de toutes les Religions, & nous en assigner une autre qu'il soit plus avantageux de donner au peuple.

Nous proposera-t-on le Déisme ou la

(*a*) Préface, p. iv.

Religion de la Chine? Mais cette Religion tant vantée, ne peut encore satisfaire ni le Peuple ni les Philosophes. A la Chine plusieurs Lettrés sont Athées & Matérialistes, comme chez nous; le peuple, sans exception, est idolâtre (*a*). Ce fait confirme ce que l'on vient d'avancer.

Que prétendent donc les ennemis du Christianisme? Qu'ils soient Athées, s'ils le veulent, c'est leur affaire; mais pour rendre les peuples entiers semblables à eux, il faut commencer par les abrutir. C'est tout le prodige que peut opérer la nouvelle Philosophie.

§. 6.

Cependant notre nouveau Politique, dès l'entrée de sa Préface, commence par se couronner de ses propres mains. Un prétendu Censeur qui a lû son ouvrage, est forcé de convenir que tout y est démontré & inconteſtable; il est réduit à confesser *que le Christianisme est un tissu d'absurdités, & le produit informe de presque toutes les anciennes superstitions*, que c'est *une Religion sanguinaire*, qui change les Rois en tyrans & les peuples en es-

(*a*) Duhalde, Descript. de la Chine, tome 3, page 35 & 46.

claves ; qu'*un bon chrétien ne peut avoir aucune connoissance de la vraie morale ; qu'il ne peut être qu'un misantrope inutile ou un fanatique turbulent* (*a*). Ainsi dans trois pages, ou plutôt dans trois mots, la cause de la Religion est jugée sans appel ; voilà le ton qui regne dans tout l'ouvrage. Nous montrerons en détail la fausseté & l'absurdité de ces déclamations qui reviennent à tout moment.

Il prétend néanmoins que son Livre ne sçauroit être dangereux pour le peuple ; le peuple, dit-il, est incapable de lire & de raisonner ; *quand même un insensé conseilleroit aux gens du peuple de voler ou d'assassiner, le gibet les avertiroit de n'en rien faire. Si par hasard il se trouvoit parmi le peuple un homme capable de lire un ouvrage philosophique, il est certain que ce ne seroit pas communément un scélerat à craindre :* d'ailleurs la vérité n'est jamais capable de nuire (*b*). L'apologie est courte, voyons si elle est sensée.

Il s'ensuit bien clairement des principes de l'Auteur, 1°. que tout homme assez habile pour dérober ses forfaits à la connoissance du public, ou assez fort pour

(*a*) Préface, p. ij, iij & iv.
(*b*) *Ibid.* p. v.

ſe ſouſtraire à la peine du gibet, peut être voleur & aſſaſſin ſans conſéquence ; il n'a rien à redouter ni en ce monde ni en l'autre ; 2°. que tous les crimes contre leſquels la loi civile n'a ſtatué aucune peine, ne doivent plus nous faire horreur ; on peut ſans ſcrupule manquer à ſa parole, trahir un ami, violer la foi jurée, ſéduire l'innocence, troubler l'union des familles, &c. il n'y a point de ſupplice à craindre pour tout cela. Telle eſt, ſelon notre Cenſeur, l'édifiante morale que l'on peut enſeigner au peuple ſans aucun danger.

Le peuple n'eſt pas capable de lire un ouvrage philoſophique, mais il eſt très-capable d'entendre le langage & les maximes du *Chriſtianiſme dévoilé :* que la Religion eſt un tiſſu de chimeres & d'abſurdités ; que *nous voyons des Princes remplis de foi entreprendre les guerres les plus injuſtes, prodiguer inutilement le ſang & les biens de leurs ſujets, arracher le pain des mains du pauvre, permettre & même ordonner le vol, les concuſſions, les injuſtices ;* que *parmi les Prêtres nous voyons regner l'orgueil, l'avarice, la lubricité, l'eſprit de domination & de vengeance* (a).

(a) Préface, p. ix & x.

Ces déclamations mille fois répétées dans un Livre, n'ont pas besoin de commentaire; sans être Philosophe, le peuple concluera aisément qu'il faut courir sus aux Prêtres & aux Princes, détruire le Sacerdoce & la Royauté.

Un homme capable de lire un ouvrage philosophique, *n'est pas communément un scélérat à craindre.* S'il ne l'est pas communément, il peut du moins l'être; parmi les gens de Lettres il peut y avoir de mauvais cœurs. Dans un siécle où tout le monde se pique de sçavoir, des connoissances communes sont-elles un frein bien assuré contre le crime? Quand le *Christianisme dévoilé* ne pervertiroit qu'un seul homme, n'en est-ce pas assez pour le proscrire & pour faire détester l'Auteur?

La vérité n'est jamais capable de nuire; mais c'est justement ce qui prouve que le système qu'on nous propose n'est pas la vérité.

§. 7.

Si nous en croyons notre sage Critique, *c'est la Religion qui fit éclorre les despotes & les tyrans; les Rois furent appellés les images de Dieu, ils furent absolus comme lui. ils créérent le juste & l'injuste, leurs volontés sanctifierent souvent l'oppression,*

la violence, la rapine, &c. (*a*) : & voilà précisément le désordre que l'Auteur veut établir, en détruisant toute Religion ; il prétend que la volonté du Prince soit la seule loi suprême, qu'il n'y ait d'autres peines à craindre que celles qu'il peut infliger, d'autres récompenses à espérer que celles qui dépendent de lui. N'est-ce pas alors que les Souverains seront absolus comme Dieu, & qu'à proprement parler ils seront les seuls Dieux de la Terre ?

Un Souverain, dit-il, *à qui la société a confié l'autorité suprême, tient dans ses mains les grands mobiles qui agissent sur les hommes ; il a plus de pouvoir que Dieux, pour établir & réformer les mœurs. Sa présence, ses récompenses, ses menaces, que dis-je ! un seul de ses regards peuvent bien plus que tous les sermons des Prêtres. Les honneurs de ce monde, les dignités, les richesses, agissent bien plus fortement sur les hommes les plus religieux, que toutes les espérances pompeuses de la Religion. Le courtisan le plus dévot craint plus son Roi que son Dieu* (*b*).

Ce langage, emprunté de Bayle (*c*), est un chef-d'œuvre d'absurdité. D'un côté

(*a*) Préface, p. vij.
(*b*) *Ibid.* page xx.
(*c*) Contin. des pensées diverses, §. 138.

l'Auteur

l'Auteur s'éléve contre le deſpotiſme des Rois; de l'autre il les rend ſeuls arbitres de la deſtinée des hommes: il les accuſe d'avoir créé le juſte & l'injuſte, & il ne reconnoît d'autre régle que la loi émanée de leur autorité, pour diſtinguer le crime de la vertu. Il leur reproche de s'être mis à la place de Dieu, & il leur attribue plus de pouvoir qu'à Dieu: il les blâme d'abuſer de la Religion pour aſſervir le peuple à leurs volontés, & il veut détruire la Religion, qui eſt la ſeule barriere qu'on puiſſe oppoſer à l'abus de leur pouvoir.

C'eſt au Souverain, ſelon lui, *qu'il appartient de réformer les mœurs; elles ſeront bonnes, lorſque le Prince ſera bon & vertueux lui-même* (a). Mais ſi malheureuſement il étoit vicieux, que deviendroient alors les mœurs, les loix, l'Etat & la deſtinée des peuples? N'eſt-ce pas alors que *ſa volonté ſanctifiera l'oppreſſion, la violence, la rapine?* Si tout dépend de la conduite & du caractere du Souverain, quel eſt le garant qui nous en répondra, dès qu'il n'y aura plus de Religion, & que le Souverain ignorera s'il y a un Dieu?

On reconnoît ici toute la ſagacité de

(a) Préface, page xxj.

l'esprit philosophique ; il n'a de force que pour détruire : c'est à faire des objections contre la Religion qu'il triomphe. S'agit-il d'y substituer un système raisonnable ? Nos sçavans Critiques tombent au premier pas, tous leurs principes sont des contradictions.

§. 8.

Rien de plus éloquent que les déclamations de l'Auteur sur l'inutilité de la Religion. *Les hommes*, dit-il, *mettent toujours la Religion de côté, dès qu'elle s'oppose à leurs désirs ; ils ne l'écoutent que lorsqu'elle favorise leurs passions, lorsqu'elle s'accorde avec leur tempérament, & avec les idées qu'ils se font du bonheur.* Là-dessus il peint, sous les plus noires couleurs, la conduite des Souverains & des Prêtres, des Grands & du Peuple (*a*).

Passons-lui pour un moment l'amertume de sa censure ; quelle conséquence peut-il en tirer ? La Religion n'étouffe pas entiérement les passions ; donc il faut l'anéantir : de même les loix civiles n'arrêtent pas tous les crimes ; donc il faut les supprimer. » Dire que la Religion n'est pas un motif » réprimant, parce qu'elle ne réprime pas

(*a*) Préface, p. ix & suiv.

» toujours, c'eſt dire que les loix civiles ne » ſont pas un motif réprimant non plus «. Ainſi raiſonne contre Bayle, l'Auteur de l'Eſprit des Loix (*a*).

Affranchir les paſſions du joug de la Religion, pour ne leur oppoſer d'autre barriere que les Loix, c'eſt ôter à un animal féroce le plus fort des liens qui le retiennent, pour ne lui en laiſſer qu'un dont il n'eſt enchaîné qu'à moitié. Plus les Loix ſont ſéveres & multipliées, plus elles ſont impuiſſantes : le grand nombre des loix eſt la marque certaine de la décadence des mœurs. *Corruptiſſima Reſpublica, plurimæ leges.*

Mais l'Auteur ne ſe borne pas à ſoutenir que la Religion eſt inutile ; il prétend qu'elle eſt pernicieuſe ; il renouvelle contr'elle toutes les calomnies de ſes ennemis anciens & modernes (*b*). Que s'enſuit-il encore ? 1°. »C'eſt mal raiſonner contre la Religion, » dit Monteſquieu, de raſſembler dans un » grand Ouvrage une longue énumération » des maux qu'elle a produits, ſi l'on ne » fait de même celle des biens qu'elle a faits. » Si je voulois raconter tous les maux » qu'ont produit dans le monde les Loix

(*a*) *Eſprit des Loix*, livre 24, chap. 2.
(*b*) Préf. p. xvij.

» civiles, la Monarchie, le Gouvernement
» Républicain, je dirois des choſes effroya-
» bles « (a). 2°. Accordons le principe pour un moment : toutes les Religions, ſans exception, ſont pernicieuſes ; mais en dépit de la Philoſophie, l'homme eſt invinciblement déterminé à s'en faire une : point de vie ſociale ſans Religion. Il faut donc préférer la moins mauvaiſe : refuſera-t-on encore ce privilége au Chriſtianiſme ? 3°. Nous démontrerons que jamais le Chriſtianiſme n'a fait de mal ; que graces à l'Evangile, nous ſommes mieux, à tous égards, que les Nations infidéles : le plus grand malheur ſeroit donc de laiſſer détruire ou affoiblir la Religion parmi nous.

§. 9.

Notre zélé Citoyen ſe plaint de ce que l'éducation n'a aucun rapport à la politique : il prétend que la morale religieuſe fait des hommes inutiles ou nuiſibles au monde ; que c'eſt au Gouvernement & à la Politique de former des Citoyens. Il veut donc *que le Gouvernement, à l'aide des Loix, des récompenſes & des peines, confirme les leçons que l'éducation aura données ; que le bonheur accompagne les actions*

(a) Eſprit des Loix, l. 24, c. 2.

utiles & vertueuſes ; que la honte, le mépris, le châtiment puniſſent le crime & le vice (a).

Beau projet en idée, digne de la République de Platon ! L'exécution en eſt-elle poſſible ſans Religion ? Jamais ce Philoſophe ne l'auroit penſé. Chez une Nation Athée, s'il pouvoit y en avoir une, ceux qui ſeront à la tête des affaires, auront-ils des motifs aſſez puiſſans pour ſe dévouer au bien public, & les peuples ſeront-ils aſſez dociles pour faire plier leurs paſſions & leurs intérêts particuliers ſous le joug de l'autorité ? C'eſt ce qu'il faudroit examiner d'abord.

Il ſeroit bon de nous apprendre enſuite quels ſeront les fondemens d'une morale toute politique & ſans aucun rapport à la Religion, quelles notions claires & certaines l'on pourra ſe former du vice & de la vertu, quelle régle on aura pour diſcerner les bonnes loix d'avec les mauvaiſes ?

Enfin il faudroit démontrer en détail la poſſibilité d'établir des récompenſes temporelles pour toutes les actions louables, des châtimens ſenſibles pour toutes celles que la raiſon condamne : & cela eſt impraticable. Pour punir les crimes, il n'eſt pas néceſſaire d'examiner l'intention qui les a fait

(a) Préface, *ibid.*

commettre ; il ſuffit qu'ils ſoient nuiſibles à la ſociété. Pour récompenſer une action vertueuſe, il faut en connoître le motif, c'eſt ce qui en fait le mérite ; & qui peut ſonder les cœurs ? Où trouvera-t-on un fonds aſſez riche pour récompenſer tout ce qui paroît louable ? Aucun Légiſlateur n'a ſuivi ce plan, & aucun ne le tentera jamais (*a*).

Si l'Auteur avoit raiſonné, on pourroit ſe diſpenſer de le réfuter plus au long : l'expoſition ſeule de ſon ſyſtême en fait ſentir l'abſurdité. Mais il ne raiſonne pas, il invective ; il parcourt toutes les matieres ſans en aprofondir aucune ; il raſſemble toutes les objections ſans les prouver ; il allégue des faits & il les déguiſe ; il cite quelques paſſages, & ordinairement il les falſifie : ſi l'on ſupprimoit les répétitions, ſon Livre ſeroit accourci de moitié ; il ſeroit réduit à quelques difficultés communes que l'on retrouve dans tous les Ecrits des incrédules.

Cependant comme il attaque ſur-tout la morale du Chriſtianiſme & le culte extérieur, ces deux points ont paru mériter une diſcuſſion particuliere. Dans les deux Ouvrages que l'on a donnés depuis peu au pu-

(*a*) Premiere Diſſertation tirée de Warburthon, p. 39 & ſuiv.

blic (*a*), on s'eſt attaché principalement à expoſer les preuves de notre Religion; l'on n'a parlé qu'incidemment de ſa morale, de ſon culte, de ſa diſcipline, de ſes effets : la réfutation du *Chriſtianiſme dévoilé* ſervira de ſupplément & de ſuite à cette importante matiere. Lorſqu'il ſe préſentera des objections que nous avons déja réſolues ailleurs, on nous permettra d'y renvoyer le Lecteur.

§. 10.

Le Chriſtianiſme dévoilé contient ſeize chapitres. Dans le premier l'Auteur expoſe la néceſſité d'examiner la Religion, & les obſtacles que l'on rencontre dans cet examen : il accuſe, mal-à-propos, les Souverains & les Prêtres de le redouter & de l'interdire : nous ferons voir que ce reproche, toujours faux, ne fut jamais plus déplacé qu'aujourd'hui. Comme il prétend que la Religion Chrétienne eſt un rejetton du Judaïſme, il fait dans le ſecond chapitre une hiſtoire fauſſe & bizarre du peuple Juif & de ſa Religion; & il en juge contre toutes les régles de la juſtice & de la bonne foi. Dans le troiſiéme il raconte, ſelon ſes pré-

(*a*) Le Déiſme réfuté par lui-même. La Certitude des preuves du Chriſtianiſme.

jugés, la maniere dont le Chriſtianiſme s'eſt établi; & les aveux qui lui échappent, ſuffiſent pour démontrer que cet établiſſement eſt ſurnaturel. Dans le quatriéme il examine les notions que la Religion Chrétienne nous donne de Dieu & de ſa conduite; c'eſt ce qu'il appelle, par dériſion, *la Mythologie Chrétienne*: il défigure notre croyance pour la rendre odieuſe & ridicule. Le cinquiéme & le ſixiéme traitent de la révélation & de ſes preuves, des miracles, des prophéties, des martyrs, mais ſuperficiellement, ſans approfondir aucun de ces objets; il ne propoſe que des objections rebattues. Dans le ſeptiéme & le huitiéme, il expoſe les myſteres & les dogmes du Chriſtianiſme avec peu d'exactitude, & ſouvent avec peu de ſincérité. Pour inſpirer le mépris du culte extérieur & des cérémonies de la Religion, il les appelle dans le neuviéme *la Théurgie des Chrétiens*. Il renouvelle dans le dixiéme la plûpart des objections que l'on a faites contre les Livres ſaints, dans le Dictionnaire Philoſophique, dans le Livre de Freret, dans la Philoſophie de l'Hiſtoire, &c. Les trois chapitres ſuivans renferment l'examen, ou plutôt la cenſure de la morale de l'Evangile, des vertus qu'il inſpire, des devoirs & des pratiques qu'il preſcrit; c'eſt l'article le plus eſſentiel, &

celui ſur lequel l'Auteur fait paroître une prévention plus aveugle. Il ſoutient dans le quatorziéme que cette morale eſt directement contraire à la ſaine politique & aux intérêts de la ſociété ; c'eſt encore une répétition des calomnies de Bayle, de Freret, & d'une infinité d'autres Ecrivains. Le quinziéme eſt une déclamation continuelle contre l'Egliſe & le Sacerdoce. Le ſeiziéme une récapitulation aſſez inutile de ce qui a été dit dans le corps de l'Ouvrage.

Nous ſuivrons le même ordre, quoiqu'il ne ſoit pas extrêmement régulier, & que l'Auteur ſe répéte continuellement : nous conſerverons même tous les titres des chapitres ; nous n'omettrons rien de ce qui peut préſenter la moindre apparence de difficulté ; mais nous ſupprimerons les invectives indécentes, & qui ſe réfutent elles-mêmes. S'il nous arrive quelquefois de répéter les mêmes réflexions & les mêmes réponſes, ce n'eſt pas à nous, mais à l'Auteur qu'il faut en attribuer la faute.

On nous blâmera peut-être d'avoir trop ſouvent inſiſté ſur des objections frivoles, ſur des ſuppoſitions dénuées de preuves ; mais dans un temps où tous les Livres écrits contre la Religion ſont accueillis & lûs avec avidité, où les moindres ſophiſmes ſont vantés comme des argumens inſolu-

bles, où les systêmes les plus absurdes peuvent faire fortune, au moins pendant quelques momens, & séduire une infinité de lecteurs, il nous a paru nécessaire de ne rien négliger. Nous aimons mieux pousser l'exactitude jusqu'à l'excès, que de donner lieu à aucun reproche contre la cause que nous soutenons, & de laisser le moindre nuage sur la vérité.

Il étoit impossible de faire une réfutation plus courte. Pour démontrer la fausseté d'une supposition hasardée, il faut souvent consulter l'Histoire, éclaircir des faits, expliquer un dogme, rassembler des preuves. Si notre marche est moins légere que celle du Critique dont nous suivons les écarts, elle sera plus sûre, & conduira plus efficacement le lecteur à la connoissance du vrai.

Il n'est pas moins difficile de répondre d'une maniere intéressante à des difficultés qui se réduisent à rien, lorsqu'elles sont dépouillées du style empoulé & déclamateur dont elles étoient revêtues : le lecteur pourra s'ennuyer d'entendre répéter sans cesse : *cela est faux ; l'Auteur impose ; il calomnie.* Mais le danger d'être peu lû, doit-il nous engager à trahir les intérêts de la Religion ? Ses ennemis ne craignent point de révolter les esprits raisonnables par des attaques furieuses & indécentes ; aurons-nous

peur de dégoûter le public par des apologies froides & insipides ? Pourvû qu'elles soient solides & convaincantes, on doit nous dispenser de les rendre agréables : des discussions aussi sérieuses ne sont point faites pour amuser les esprits frivoles ; il faut laisser les prestiges du style aux Charlatans, qui cherchent à séduire.

En répondant à un Ecrivain qui s'oublie & s'emporte à chaque instant, il est dangereux de prendre un ton d'aigreur ; nous tâcherons de l'éviter autant qu'il sera possible. Au langage de la prévention & de la haine, nous opposerons celui de l'innocence, de la droiture, de la vérité. Nous nous abstiendrons de nommer l'Auteur, parce qu'il n'est plus, & que c'est peut-être un nom emprunté : Nous n'en voulons point à la personne, c'est au livre seul que nous nous proposons de répondre.

Pour rendre l'apologie de la Religion plus complette, nous avons fait des remarques sur plusieurs ouvrages très-conformes pour le fond & pour le style au *Christianisme dévoilé*. Le Dictionnaire Philosophique, la Philosophie de l'Histoire, le Traité sur la Tolérance, l'Examen important de Milord Bolingbroke, le Catéchisme de l'honnête Homme, le Sermon des Cinquante, les Questions de Zapata, le Dîner

du Comte de Boulainvilliers, &c. renouvellent les mêmes objections que le Livre de Freret & que le Chriſtianiſme dévoilé. Déja l'on avoit publié l'Examen de la Religion, attribué à Saint-Evremont, l'Analyſe de la Religion Chrétienne par Dumarſais, & le Militaire Philoſophe, où l'on a dit préciſément les mêmes choſes, où l'on a ſuivi le même plan & la même méthode : voilà bien des répétitions. Nous aurons ſoin de relever ces divers aggreſſeurs, autant de fois que l'occaſion s'en préſentera, & que la matiere paroîtra l'exiger ; mais en nous attachant toujours principalement au texte du Chriſtianiſme dévoilé.

Comme la plûpart de ces Livres ſont anonymes, & qu'il eſt incertain ſi pluſieurs autres qui ont été publiés ſous le nom de quelques Auteurs reſpectables, ſont véritablement d'eux, on ſe croit moins obligé de les ménager dans la réfutation.

Il eſt à propos de prévenir le Lecteur, qu'il faut diſtinguer deux ouvrages, intitulés : *Mêlanges de Littérature, d'Hiſtoire & de Philoſophie ;* l'un en cinq volumes *in*-12, attribué à M. d'Alembert ; nous en avons cité quelques réflexions très-juſtes, & ce n'eſt point ſur celui-ci que tombe notre cenſure : l'autre en quatre volumes *in*-8°, inſéré dans la Collection complette des

Œuvres de M. de Voltaire, & qui forme les tomes trois, quatre & cinq de cette Collection. Il eſt fâcheux pour la gloire de cet Ecrivain très-célébre, que l'on ait fait paroître ſous ſon nom des Livres pleins d'erreurs, & dont nous avons été obligés de réfuter quelques endroits : ſouvent il s'eſt plaint lui-même de la hardieſſe des Libraires; en attaquant des Ecrits qu'il n'a point avoués, nous ne croyons point manquer aux égards qui lui ſont dûs.

En général nous faiſons profeſſion de reſpecter les talens ſupérieurs, dans ceux même qui en abuſent. Un Ecrit pernicieux, dont nous montrons les erreurs, ne nous empêche pas de rendre juſtice aux ouvrages d'un autre genre qui paroiſſent être ſortis de la même plume. Mais les plus grands ſervices rendus à la Littérature, ne donnent droit à perſonne de calomnier la Religion, ni d'enlever à la ſociété le plus précieux de tous les biens. Les Ecrivains les plus capables d'éclairer leur ſiécle ne méritent plus nos hommages, dès qu'ils ceſſent de reſpecter la vertu. Un des objets que nous nous propoſons dans nos Remarques, eſt de les engager à faire un meilleur uſage de leurs lumieres, à ſe renfermer dans les bornes de leur talent, à ménager davantage leur réputation.

A Dieu ne plaiſe qu'en donnant aux Incrédules le nom de *Philoſophes*, on cherche à décréditer la vraie Philoſophie : elle eſt également utile à la Religion & à la Société. Ce n'eſt point décrier l'art de guérir, que de démaſquer les Empyriques. Lorſque nous accuſons les Philoſophes de libertinage, ou d'enſeigner une morale fauſſe & pernicieuſe, nous ne prétendons pas étendre ce reproche à tous ſans exception : nous reconnoiſſons avec plaiſir qu'il en eſt pluſieurs dont la conduite eſt irréprochable, qui font profeſſion d'une exacte probité, qui déſapprouvent même les excès & les égaremens des autres. Les fautes & les erreurs ſont perſonnelles ; on ne doit les attribuer qu'à ceux dont nous citons nommément les Ecrits. Sans haine, ſans partialité, ſans prévention contre qui que ce ſoit, nous nous bornons à l'examen de Livres publiquement connus, ſur leſquels tout homme a droit de dire ſon avis. Attachés d'eſprit & de cœur à la Religion ſainte dont nous entreprenons l'apologie, nous n'avons d'autre intérêt, ni d'autre ambition, que d'inſpirer à nos Lecteurs les ſentimens de reſpect & d'amour dont nous ſommes pénétrés pour elle.

CHAPITRE PREMIER.

De la néceſſité d'examiner la Religion, & des obſtacles que l'on rencontre dans cet examen.

§. I.

LES Docteurs de la Religion Chrétienne n'ont jamais prétendu interdire à perſonne la liberté d'en examiner les preuves ; c'eſt non-ſeulement un droit qu'il ſeroit injuſte d'ôter aux hommes, mais encore une obligation qu'il eſt eſſentiel de leur prêcher. Le Chriſtianiſme, loin d'impoſer à ſes Sectateurs le joug d'une crédulité aveugle, comme ſes ennemis l'en ont toujours accuſé (*a*), leur commande au contraire d'être *toujours prêts à rendre raiſon de leur eſpérance* (*b*). La foi n'eſt point un entêtement de ſyſtême, mais *une ſoumiſſion raiſonnable* (*c*). La multitude des ouvrages qui ont été compoſés, ſur-tout dans ces derniers ſiécles, pour développer les principes, les preuves, les dogmes, la morale du Chriſtianiſme, pour répondre aux objections de ceux qui les ont

(*a*) Orig. contr. Celſ. l. 1, édit. de Cambrige, p. 8.
(*b*) 1. *Petri*. 3, 15.
(*c*) Rom. 12, 1.

attaqués, ſont un témoignage certain de l'eſprit qui anime les Miniſtres de cette Religion, & du zele ſincere dont ils ſont pénétrés pour l'inſtruction des peuples.

C'eſt une vaine déclamation de dire que *les hommes, pour la plûpart, ne tiennent à leur Religion que par habitude; que cette Religion fut toujours la choſe qu'ils craignirent le plus d'approfondir; que jamais ils n'ont daigné ſe rendre compte de leur croyance* (*a*), & de continuer ſur ce ton dans toute la ſuite d'un chapitre.

Si ce reproche peut être vrai à l'égard des peuples élevés dans l'infidélité, dans l'idolâtrie, dans le Mahométiſme, des peuples qui n'ont aucune teinture des lettres ni des ſciences, il eſt abſolument déplacé parmi les Chrétiens; il l'eſt encore davantage dans un ſiécle & chez une Nation où l'étude & les connoiſſances ſont plus communes & ont fait plus de progrès que par-tout ailleurs.

Jamais l'on n'a écrit avec autant de liberté, diſons mieux, avec autant de licence qu'aujourd'hui ſur la Religion. Si elle étoit mal fondée, ſi les preuves en étoient douteu-

(*a*) Chriſt. dévoilé, page 1. Examen important de Milord Bolingbroke, proëm. page 2. Examen de la Religion, ſous le nom de Saint-Evremont, chap. 1. Le Militaire Philoſophe, chap. 4.

ſes,

ſes, il y a long-temps que l'on ſeroit parvenu à les détruire, à faire voir, par des démonſtrations ſans réplique, la fauſſeté de cette Religion, contre laquelle les Philoſophes réuniſſent tous leurs efforts, contre laquelle leur plume diſtille un fiel ſi amer. Leurs Livres ſont entre les mains de tout le monde : graces au zele Philoſophique, ils ſont répandus dans toute l'Europe. Si jamais ces matieres peuvent être éclaircies, elles le ſont certainement aujourd'hui : ce n'eſt plus le temps de dire qu'on n'a pas encore examiné le Chriſtianiſme.

Après tant de diſcuſſions, de raiſonnemens, de clameurs, a-t-on réuſſi à détromper l'univers, à confondre les Apologiſtes Chrétiens ? Quel a été le ſuccès des Apôtres de l'Irréligion ? Leurs victoires ſont connues. Ils ont ſéduit de jeunes imprudens, qui ont voulu lire les objections contre la foi, avant que d'en avoir étudié les preuves, en qui les paſſions naiſſantes ont préſidé à l'examen, & ont jugé en dernier reſſort ; ils ont aveuglé quelques ſectateurs, qui à peine inſtruits des dogmes de leur croyance, n'ont jamais réfléchi ſur les raiſons qui les établiſſent ; ils ont confirmé dans l'incrédulité des eſprits déja pervertis, en qui le libertinage avoit effacé depuis long-temps les principes de Religion. Pour ceux qui

l'ont étudiée avec ſoin, qui, exempts de paſſions & de préjugés étoient capables de faire un examen impartial, quel fruit ont-ils remporté de la lecture des Ecrits de nos Cenſeurs? De l'indignation ou de la pitié. Quelques-uns, moins éclairés, ont été éblouis d'abord; leur foi a été ébranlée pour quelques momens, mais ils ont été bientôt détrompés par la lecture des Livres de nos Apologiſtes, & leur croyance eſt devenue plus ferme. Ce ne ſont donc pas ceux qui demeurent aujourd'hui attachés à leur Religion qu'il faut accuſer de crédulité, de prévention, d'aveuglement; ce ſont plutôt ceux qui l'ont abandonnée ſans la connoître.

Il y a du moins une différence eſſentielle entre la maniere d'écrire de ſes défenſeurs, & celle de ſes ennemis. Les premiers procédent réguliérement & de ſang froid: ils poſent des principes, ils en tirent des conſéquences, ils citent des témoignages & des monumens; ils rapportent de bonne foi les objections de leurs adverſaires, & ils y répondent; ils préſentent un ſyſtême lié, ſuivi, ſoutenu, dont un eſprit droit demeure ſatisfait. Les Critiques de la Religion s'y prennent autrement: ils entaſſent des difficultés, ils les répétent, ils ſe copient; mais ils gardent un profond ſilence ſur le fond

des preuves & sur les réponses que l'on a données cent fois à leurs objections ; ils plaisantent, ils invectivent, mais ils ne prouvent rien. La haine, les railleries, & souvent les obscénités, leur tiennent lieu de raisons, & sont leurs plus forts argumens. Leurs ouvrages lûs avec avidité par les esprits superficiels, toujours annoncés avec emphase comme des productions neuves, comme des écrits victorieux, auxquels les Théologiens ne répondront jamais (*a*), ne sont dans le fond que des redites. Ce sont les dépouilles de Hobbes, de Spinosa, de Bayle, ou les extraits de quelques Livres Anglois. Il n'en est aucun où l'on ne découvre un fond de mauvaise foi & de malignité : avec ce caractere, un Auteur est peu propre à découvrir la vérité, & encore moins à la montrer aux autres.

L'Auteur de l'*Examen important*, pour rendre suspects tous ceux qui écrivent en faveur de la Religion, dit que *l'esprit de parti & l'envie de se faire valoir les préoccupent* (*b*) ; sans doute les Philosophes sont exempts de ces défauts. Inaccessibles aux passions humaines, ils ne sont jamais dominés par l'esprit de parti ni par l'envie de se

(*a*) Voyez l'Avis des Editeurs de l'Examen important.
(*b*) Page 2.

faire valoir : le ſtyle dont ils écrivent, eſt une preuve démonſtrative de la candeur de leur ame, & de la pureté de leurs intentions.

Il nous débite la fable d'un Jean Mélier, prétendu Curé, qui a demandé pardon à Dieu en mourant d'avoir enſeigné le Chriſtianiſme (*a*). L'exemple ſeroit unique en ſon eſpéce. Mais tant de Philoſophes qui ont demandé pardon à Dieu en mourant, d'avoir attaqué la Religion par libertinage, qui après avoir vécu en impies, ont voulu mourir en Chrétiens, ne forment-ils pas un violent préjugé contre la ſincérité des autres ? Ils ſont intrépides en bonne ſanté ; un accès de fiévre ſuffit pour renverſer toutes leurs démonſtrations. Bayle qui devoit les connoître, en a plaiſanté le premier (*b*).

§. 2.

L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé déplore d'un ton pathétique le malheur du genre humain. *Toutes les forces*, dit-il, *ſe réuniſſent pour lui cacher la vérité : les Tyrans la déteſtent & l'oppriment, parce qu'elle oſe diſcuter leurs titres injuſtes & chimériques :*

(*a*) Examen important, page 11.
(*b*) Réponſe au Provincial, chap. 21 ; & Dict. crit. art. Desbarreaux, Rem. F.

le *Sacerdoce la décrie, parce qu'elle met au néant ſes prétentions faſtueuſes* (*a*). Langage pompeux, mais qui n'eſt point celui de la raiſon. La vérité conſiſte donc, ſelon lui, à diſcuter les titres des Souverains & les prétentions du Sacerdoce. En effet, c'eſt le double objet de ſon ouvrage. Les Souverains y ſont traités avec autant d'indignité que les Miniſtres de la Religion; les droits du Trône n'y ſont pas plus ménagés que ceux de l'Egliſe; il s'eſt propoſé d'anéantir, non-ſeulement toute Religion quelconque, mais encore toute autorité & toute ſubordination. Voilà ce qu'on appelle *montrer la vérité au genre humain.*

Le Sacerdoce la décrie : point du tout; il invite au contraire tous ceux qui en ſont capables à la rechercher, mais à le faire de bonne foi, à étudier la Religion dans ſes ſources, avant que de lire ce qui peut inſpirer des préventions contr'elle. Il défend de lire les Livres de ſes ennemis, mais à ceux qui ne ſont pas aſſez inſtruits pour en porter un jugement éclairé. Il en permet la lecture à tous ceux que l'étude a ſuffiſamment aguerris pour n'avoir pas à redouter la ſéduction : il approuve tous les écrits polémiques où les matieres ſont diſcutées

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 7.

avec exactitude & avec impartialité ; il ſe plaint même de ce que ces ouvrages ne ſont pas aſſez lûs.

Les plaintes oppoſées de nos adverſaires (*a*) ne ſont qu'un artifice pour engager tout le monde à lire leurs propres ouvrages, & ce tour inſidieux ne leur reuſſit que trop bien. Ces Livres, toujours préſentés ſous différentes formes, & toujours les mêmes pour le fond, ſont entre les mains des femmes & des jeunes gens. Il y a lieu d'eſpérer que leur multitude même ſervira plus que toute autre choſe à les décréditer : le myſtere ſous lequel on les communique, en fait ſouvent le plus grand mérite. Le public ſe laſſera enfin d'entendre le même ſophiſme répété par vingt échos différens. Après avoir dévoré tant de brochures où les mêmes objections reviennent ſans ceſſe, on ſera peut-être curieux de voir ce que nous avons à répondre, & l'on finira par où l'on auroit dû commencer.

Il n'eſt pas vrai, du moins parmi nous, que *le commun des hommes s'en rapporte aveuglément à ceux que le haſard lui a donnés pour guides* (*b*). Nous ferons voir dans la ſuite que dans le ſein de l'Egliſe Catho-

(*a*) Examen important, p. 8.
(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 9. Examen important, p. 24

lique, la docilité du commun des hommes à l'inſtruction des Paſteurs, n'eſt point une confiance aveugle ; le fidéle écoute leur voix, parce qu'ils lui montrent des titres authentiques de leur miſſion ; ces titres ſont de nature à juſtifier & à tranquilliſer la foi de l'homme le plus ignorant, comme celle du Chrétien le plus éclairé (*a*). Si le reproche de l'Auteur peut avoir lieu dans les autres Communions ou parmi les Infidéles, c'eſt à eux ſeuls d'en répondre ; nous ne ſommes pas garans des défauts auxquels nous n'avons point de part.

Cependant, ajoute-t-on, *il ſe trouva dans tous les ſiécles des hommes, qui détrompés des préjugés de leurs Concitoyens, oſerent leur montrer la vérité ;* mais les Prêtres & les Rois ſe réunirent pour leur impoſer ſilence (*b*). Il eût été à propos de nous apprendre quels ont été ces grands hommes, qui dans tous les ſiécles ont prêché la vérité, c'eſt-à-dire, l'Athéiſme & l'Irréligion ; cette rare doctrine n'eſt pas ancienne parmi nous : dans les ſiécles précédens, ſes ſectateurs étoient moins communs qu'aujourd'hui. Enfin, malgré l'autorité des Rois &

(*a*) Voyez la Certitude des preuves du Chriſtianiſme, c. 12, §. 1.

(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 9. Militaire Philoſophe, chap. 1 à page 23.

des Prêtres, les ouvrages de ces ſublimes génies ſont parvenus juſqu'à nous. On a conſervé ceux de Vanini, de Pomponace, de Hobbes, de Spinoſa & de tant d'autres qui les ont copiés. Nous ſerions en état de les entendre, s'ils s'étoient entendus eux-mêmes : nous ſçavons de quelles preuves ils ont appuyé ce qu'on oſe appeller la vérité. Ceux d'aujourd'hui, encore moins timides, dogmatiſent aſſez publiquement ; leur voix retentit dans toute l'Europe : on peut juger par les livres que nous examinons, combien leurs raiſons ſont redoutables. Vainement ils ſe flattent d'un ſuccès plus brillant que leurs prédéceſſeurs ; leurs écrits ſont un peu plus intelligibles, ſans être plus ſolides : c'eſt ce qui les fera mépriſer encore plus promptement. On a réfuté ſolidement les anciens, cela n'étoit pas fort difficile ; les modernes ſeront réfutés à leur tour, & tomberont dans le même oubli.

Ce n'eſt point l'habitude, l'exemple, le préjugé, la politique, *les cris impoſans de l'impoſture*, qui ont conſervé juſqu'à préſent la Religion, malgré les clameurs des Incrédules ; c'eſt la ſolidité des preuves qui l'ont établie, l'expérience des avantages qu'elle procure, la comparaiſon toujours frappante des peuples Chrétiens avec les Nations infidéles, l'abſurdité de tous les ſyſtêmes qu'on

qu'on a voulu lui oppoſer, le ſoin qu'ont toujours eu ſes adverſaires de ſe mépriſer, de ſe haïr, de ſe réfuter les uns les autres. Parmi les prétendus ſectateurs de la vérité, peut-on en citer deux qui ayent été parfaitement d'accord, & qui ſoient convenus des mêmes principes? L'Auteur de l'Examen important paroît vouloir établir le Déiſme; il nous conſeille d'adorer un Dieu par la raiſon (*a*); celui du Chriſtianiſme dévoilé, en laiſſant indéciſe la queſtion de l'exiſtence ne Dieu, de veut pas qu'on en parle (*b*).

§. 3.

Il déplore l'abus d'inſpirer aux hommes, dès l'enfance, les préjugés de Religion. *L'éducation*, dit-il, *ne ſemble avoir pour objet que de former des Fanatiques, des Dévots, des Moines, c'eſt-à-dire, des hommes nuiſibles ou inutiles à la ſociété; on ne ſonge nulle part à former des Citoyens* (*c*). Déja il s'étoit plaint dans ſa Préface, de ce que l'éducation de la jeuneſſe eſt confiée à des Prêtres. Il les appelle *des pédagogues mercénaires, des ames abjectes & rétrécies, des pédans avilis aux yeux même de ceux qui leur con-*

(*a*) Page 2.
(*b*) Chap. 7, page 102 & 103.
(*c*) Chriſt. dévoilé, page 10.

fient leurs enfans, des guides ineptes & méprisables (a). C'eſt le ton poli des Philoſophes modernes, une *honnêteté littéraire* qui eſt en uſage parmi eux.

A ce langage décent, modéré, ſage, ſi propre à former la jeuneſſe, nous oppoſons l'expérience. Qui ſont, dans la ſociété, ceux qui en rempliſſent le mieux les charges, qui en obſervent le plus fidélement les devoirs, qui rendent les plus importans ſervices; ceux à qui l'on a donné de bonne heure des principes de morale & de Chriſtianiſme, ou ceux à qui l'on n'a pas daigné apprendre s'il y a un Dieu; ceux qui ont été inſtruits par des Prêtres, ou ceux qui ont été élevés par des Philoſophes? Nous invitons ces Meſſieurs à citer les prodiges qu'a déja opérés l'éducation Philoſophique, les héros & les grands hommes formés par leurs ſoins. Quand l'un d'entr'eux a voulu tracer un plan d'éducation, il a conſenti du moins qu'à l'âge de vingt ans ſon éleve apprît qu'il y a un Dieu, que nous avons une ame, qu'il y a une autre vie; il a rendu juſtice à la ſainteté de la morale chrétienne; il a preſque reconnu la Divinité de ſon Auteur. On ſçait néanmoins quels ſuccès ont eu les imprudens qui ont voulu eſſayer ſa méthode.

(a) Préface, p. xv.

Celle que prescrivoit notre Auteur, selon ses principes, seroit encore plus parfaite, & produiroit des effets plus merveilleux.

C'est un malheur déplorable, sans doute, que les Prêtres soient chargés d'élever la jeunesse; il y a un remède: le zele des Incrédules, pour le bien public, doit les engager à le mettre en usage. Qu'ils se consacrent eux-mêmes à cette fonction pénible & importante; mais qu'ils le fassent gratuitement, sans prétentions & sans honoraires, de peur qu'on ne les appelle à leur tour *des pédagogues mercénaires, des pédans avilis par l'intérêt.* C'est ici le procès des frêlons contre les abeilles, l'ouvrage seul peut servir à le décider.

Les circonstances ne sont pas favorables pour décrier les travaux des Prêtres. Lorsque le Gouvernement a donné une nouvelle forme aux écoles publiques, les unes ont été confiées à des Séculiers, les autres à des Ecclésiastiques: attendons du moins l'événement, pour sçavoir lesquelles auront le plus de succès. Déja, si nous en croyons un Ecrivain non suspect, l'expérience a décidé: la plûpart des Colléges où l'on a mis des laïcs, sont déserts ou dérangés (*a*).

(*a*) Hist. impart. des Jésuites, tome 1, p. 221.

§. 4.

Notre Critique a ſenti que ſes déclamations ſur les funeſtes effets de la Religion & de la morale chrétienne, ſeroient aiſées à confondre par le parallèle des Nations qui la profeſſent, avec l'état des peuples infidéles : il a eſſayé de prévenir cette réponſe accablante. *Si dans un Etat chrétien*, dit-il, *on voit quelque activité, ſi l'on y trouve de la ſcience & des mœurs ſociales, c'eſt qu'en dépit de leurs opinions religieuſes, la nature, toutes les fois qu'elle le peut, ramene les hommes à la raiſon, & les force de travailler à leur propre bonheur* (*a*). Cela eſt au mieux. C'eſt donc en dépit de la Religion, & contre ſes principes, que les Nations chrétiennes ont de la ſcience, de l'induſtrie, de l'activité, des mœurs douces & civiliſées, une politique éclairée & ſage, un Gouvernement tranquille & modéré : le ſingulier de ce prodige, c'eſt que ces précieux avantages ne ſe trouvent point ailleurs.

Selon le cours ordinaire des choſes, le contraire auroit dû arriver. Car enfin, ſi, parmi nous, malgré une morale pernicieuſe & une Religion meurtriere, la nature eſt encore aſſez puiſſante pour ramener les hom-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 111.

mes à la raiſon, la nature dégagée de ces obſtacles doit avoir bien plus de force dans des climats non moins heureux. Dans la Grèce, par exemple, autrefois le ſéjour des ſciences, des arts, du courage, de la liberté, de la politique, les peuples débarraſſés des entraves du Chriſtianiſme, doivent être plus éclairés, plus laborieux, plus policés, plus heureux que nous ne ſommes. On ſçait ce qu'il en eſt.

Par une bizarrerie plus inconcevable encore, le Chriſtianiſme produit les mêmes effets dans tous les climats, ſous les glaces du Nord & dans les ſables brûlans de l'Afrique, ſur les bords du Danube, & ſur les rives du Gange, en Europe & en Amérique. Par-tout où cette Religion s'établit, les peuples ſortent de la barbarie, de la pareſſe, de l'ignorance, de l'eſclavage, deviennent plus humains, plus ſociables, plus paiſibles, plus heureux. Il n'y a qu'à comparer l'Abyſſinie Chrétienne avec l'Ethiopie Mahométane, la Pologne avec la Tartarie, le Paraguay avec les Sauvages voiſins, l'Europe entiere avec le reſte du monde : par-tout les mêmes dogmes & la même morale operent la même révolution. Malgré l'évidence de ces faits, des Philoſophes ne rougiſſent point d'écrire que la Chriſtianiſme eſt une Religion cruelle, fa-

natique, insensée, destructive de la société; que pour être homme & citoyen il faut y renoncer; que *le Chrétien, s'il étoit sensé, regretteroit mille fois la paisible ignorance de ses ancêtres idolâtres* (a).

§. 5.

Tels sont les panégyriques par lesquels on se flatte *d'arracher au Christianisme le voile dont il se couvre*, d'exciter contre lui la haine & l'exécration du genre humain. Disons mieux, tels sont les excès par lesquels l'impiété se démasque & se déshonore, travaille à s'attirer l'indignation & le mépris des hommes sensés. Peut-elle mieux justifier la Religion sainte que nous professons, qu'en nous montrant des travers dont les Philosophes sont capables, dès qu'ils ont élevé l'étendard contr'elle? Cette Religion divine est assez vengée par le ridicule dont ses ennemis sont couverts.

L'Auteur du *Militaire Philosophe*, qui se pique de raisonner, n'a pas fait paroître une meilleure logique dans ce qu'il a dit sur l'examen de la Religion (b). Il pose pour principe que la Religion est à l'homme une affaire personnelle, que ses preuves

(a) Christ. dévoilé, p. 13, Examen important; conclusion, p. 213 & suiv.

(b) Militaire Philosophe, chap. 2, 3, 4, 5, 6 & 7.

doivent être à portée de tout le monde, que chacun doit les examiner par soi-même, que cet examen doit être désintéressé, qu'il y faut suivre les mêmes régles que l'on observe dans toute autre matiere, qu'on ne doit point recuser la raison dans l'examen de la Religion. Ces maximes bien entendues sont inconteſtables; mais l'Auteur en tire des conséquences très-fausses.

1°. Il conclud que la Religion, qui a pour objet le salut des particuliers, n'intéresse point la société; que l'autorité ne doit point s'en mêler, que tout homme est libre d'embrasser & de suivre quelle Religion il lui plaira (*a*). Mais la Religion est-elle une affaire *purement* personnelle? n'a-t-elle point d'autre objet que le salut des particuliers? N'influe-t-elle en rien sur leur conduite à l'égard de leurs semblables? L'Auteur lui-même, se réfute en s'efforçant de prouver que la Religion chrétienne est contraire aux intérêts de la société (*b*). La Religion est donc, de son propre aveu, une affaire de société: dès-lors le Gouvernement n'a-t-il pas droit de s'informer si les particuliers en professent une qui soit fausse & pernicieuse?

(*a*) Militaire Philosophe, p. 48 & 50.
(*b*) *Ibid.* chap. 1 & chap. 20.

2°. Les preuves de la Religion doivent être à portée de tout le monde. L'Auteur conclud qu'elle ne doit point être prouvée par des faits, qu'aucun fait ne peut être invinciblement prouvé, qu'il n'y a de vérités inconteſtables que les vérités phyſiques & métaphyſiques (*a*). Indépendamment de la fauſſeté de cette derniere propoſition qui ſera démontrée dans la ſuite, je demande ſi la diſcuſſion des vérités métaphyſiques eſt *plus à portée de tout le monde* que l'examen des faits ?

3°. Le Militaire Philoſophe ſoutient avec raiſon, qu'un Miniſtre de la Religion, un Prédicateur *doit prouver clairement l'ordre & la miſſion qu'il a reçus de Dieu* (*b*) ; & par une contradiction groſſiere, il prétend qu'on n'eſt obligé d'écouter ni de croire aucun Prédicateur (*c*). Sur quoi donc peut être fondée l'obligation qu'on lui impoſe de prouver ſa miſſion, & peut-il la prouver autrement que par des faits ?

4°. *Tout homme doit examiner ſa Religion & en juger par ſoi-même* (*d*). Et l'on nous enſeigne *qu'il eſt impoſſible de raiſonner, de juger, d'examiner les preuves de la*

(*a*) Militaire Philoſophe, c. 12, p. 101 & 103.
(*b*) Chap. 8, p. 73.
(*c*) Chap. 19, p. 145.
(*d*) Chap. 4, p. 51.

Religion, ni par conſéquent de s'en convaincre, puiſque ſon nom ſeul ſuffit pour nous rappeller des idées terribles & propres à nous faire trembler (a). Toutes les Religions, dit l'Auteur, *ſont fondées ſur la crainte (b)*; la Religion, même naturelle, eſt dans le cas, puiſqu'elle eſt fondée ſur l'idée d'un Dieu rémunérateur & vengeur.

5°. L'examen de la Religion doit être déſintéreſſé (c) & l'on prétend que tout homme qui a ſucé les principes d'une Religion dès l'enfance, n'eſt plus capable de l'examiner ſans prévention & ſans intérêt : il faudroit être *l'homme de la nature*, ou tel que Socrate, Lucréce, Sénéque ou Epicure (d). Quiconque n'eſt pas né Sauvage ou Philoſophe, eſt hors d'état de faire cet examen, qui eſt cependant le devoir de tous les hommes.

Les Philoſophes eux-mêmes ſont-ils déſintéreſſés ? Ils ſont, ſi l'on veut, *au-deſſus des préjugés de l'éducation ;* mais ſont-ils inacceſſibles à la vanité, à l'eſprit d'indépendance, à l'entêtement de ſyſtême, à l'envie de ſecouer le joug peſant & incommode de la Religion ? A qui donc en eſt réſervé l'examen ?

(a) Militaire Philoſophe, c. 19, p. 151.
(b) *Ibid.* p. 152.
(c) Chap. 5, p. 56.
(d) *Ibid.* p. 58 & 59.

Voilà les contradictions & les abſurdités que le Militaire Philoſophe appelle pompeuſement des *Argumens démonſtratifs*, dont il a formé le tiſſu de ſon ouvrage. Nous les diſcuterons plus en détail en ſuivant le fil des matieres ; ce prétendu Philoſophe ne dit rien de nouveau.

Nous ne réfuterons point ici les invectives par leſquelles l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé termine ſon premier chapitre, & qu'il a déja inſérées dans ſa Préface, ni le portrait odieux qu'il fait des dogmes & de la morale chrétienne (*a*) : on en retrouve la copie fidéle dans le Militaire Philoſophe (*b*). Cette diſcuſſion ſeroit prématurée, puiſque les mêmes plaintes reviendront pluſieurs fois dans la ſuite. Il eſt plus à propos d'examiner d'abord les preuves, les faits, les monumens qu'on va nous oppoſer. Quand nous en aurons démontré le faux, nous ſerons plus en état de relever l'indécence & le ridicule des déclamations de nos adverſaires. Selon l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, nous avons emprunté des Juifs, les notions que nous avons de Dieu, du culte qui lui eſt dû, des principes de la morale : il commence donc par

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 12, 13 & 14.
(*b*) Militaire Philoſophe, c. 1 & c. 20.

donner, à sa maniere, l'Histoire des Juifs & de leur Religion.

L'exactitude & la tranquillité avec lesquelles nous discuterons les objections, les reproches, les principes de nos Critiques, prouveront contr'eux-mêmes, que nous ne redoutons point l'examen des fondemens de notre croyance; que nous cherchons la vérité de bonne foi, que nous ne refusons jamais de satisfaire aux difficultés qu'on nous propose.

CHAPITRE II.

Histoire abrégée du Peuple Juif.

§. I.

AVANT que d'examiner si l'Histoire des Juifs, telle qu'elle est rapportée dans les Livres saints, est vraie ou fausse, il y a deux ou trois questions préliminaires à traiter. Moyse est-il un personnage réel ou fabuleux? Est-il véritablement l'Auteur du Pentateuque? Le Législateur des Juifs, quel qu'il soit, a-t-il voulu, a-t-il pu imposer à son peuple & aux autres Nations, en racontant des fables?

L'Auteur du *Christianisme dévoilé* ne

s'eſt point arrêté à ces queſtions; celui de l'*Examen important* y a conſacré le premier, le ſecond & le quatriéme chapitre de ſon Livre: c'eſt la répétition de l'article *Moyſe* inſéré dans le Dictionnaire Philoſophique; des chapitres 28 & 40 de la Philoſophie de l'Hiſtoire; de la note du chapitre 12 du Traité ſur la Tolérance, page 107; des Lettres ſur les Miracles, & des Queſtions de Zapata. On ne peut trop admirer la ſagacité, l'érudition, la bonne foi qui ſe font remarquer dans ces divers écrits, des objections répétées ſix fois doivent être inſolubles, ſur-tout quand on les a copiées dans Spinoſa.

Nous apportons pour preuve de l'exiſtence de Moyſe, 1°. le témoignage de tous les Ecrivains Juifs. Il n'eſt preſque pas un ſeul de leurs Livres où Moyſe ne ſoit cité comme Légiſlateur de la Nation. Pour ne pas fatiguer le lecteur par une longue ſuite de paſſages, on le prie d'ouvrir ſeulement une concordance, il y verra le nom de *Moyſe* rappellé par tous les Auteurs qui ont paru après lui: la Loi des Juifs eſt conſtamment nommée *la Loi de Moyſe*. Pour plus grande certitude, ſa généalogie étoit conſignée dans les archives publiques; on la trouve, non-ſeulement dans l'Exode, dans le Lévitique, dans le Livre des Nom-

bres, mais encore dans celui de Paralipomenes (*a*). Il eſt bon de ſe ſouvenir que la conſtitution de la République Juive dépendoit eſſentiellement de la conſervation des généalogies.

2°. L'opinion conſtante de toute la Nation. Jamais aucun Juif n'a douté que Moyſe n'ait été le chef & l'unique Légiſlateur de ſon peuple. On oſe défier tous nos ſçavans Critiques d'aſſigner aucune époque où cette opinion ait pu commencer, aucune raiſon qui ait pu l'introduire, ſinon la légiſlation de Moyſe. Les Juifs, ſans doute, ont eu un Légiſlateur, puiſqu'ils ont eu des loix; ſi ce n'eſt pas Moyſe, qui eſt-ce qui les leur a données?

3°. Le ſuffrage de tous les Ecrivains profanes qui ont parlé des Juifs & de leurs loix; Diodore de Sicile, Trogue Pompée dans Juſtin, Strabon, Tacite, Pline, Juvenal, Lucien, Porphyre, Celſe, Julien, Chérémon même, Hiſtorien Egyptien, ont reconnu Moyſe pour Légiſlateur des Juifs: aucun des Ecrivains de l'antiquité ne s'eſt aviſé de révoquer en doute ſon exiſtence ni ſon miniſtere; après trois mille ans il eſt un peu tard pour découvrir que c'eſt une fable.

(*a*) 1. Paral. c. 6.

4°. Le Sacerdoce attribué chez les Juifs à la tribu de Lévi & à la famille de Moyſe, monument pérpétuel & inconteſtable de ſa légiſlation & de la fidélité de ſa généalogie.

5°. Les raiſons par leſquelles nous montrerons ci-après que Moyſe eſt véritablement l'Auteur du Pentateuque, prouvent plus certainement encore qu'il n'eſt point un perſonnage fabuleux.

Il ſuffit d'indiquer ſommairement toutes ces preuves; elles ſe ſoutiennent mutuellement, & la plûpart des Apologiſtes de la Religion les ont développées plus au long.

Leur a-t-on oppoſé quelque fait poſitif, quelque monument certain, ou des raiſonnemens ſolides? Non, l'on ſe contente de dire que tout eſt ſi prodigieux dans la vie de Moyſe, qu'il paroît un perſonnage fantaſtique, qu'aucun Auteur profane n'a parlé de ſes miracles, que ſon hiſtoire eſt copiée ſur celle du Dieu Bacchus des Arabes; on s'efforce de montrer en détail que toutes ſes actions ſont incroyables (*a*).

Il eſt fort aiſé d'anéantir, par cette méthode, toutes les hiſtoires du monde, & de démentir tous les Ecrivains: il n'eſt pas beſoin pour cela d'être grand Critique. La vie de Moyſe, il eſt vrai, eſt une ſuite con-

(*a*) Examen important, c. 2, p. 16.

tinuelle de prodiges; mais si ce Législateur n'avoit pas eu le pouvoir d'en faire, il lui eût été impossible de contenir & de policer un peuple tel que les Juifs. Les Historiens profanes n'ont pas parlé de ses miracles, parce qu'au siécle de Moyse, aucune Nation n'écrivoit l'Histoire, & parce que les Juifs étoient peu connus des autres peuples; mais ils ont du moins parlé de sa personne, de sa sortie de l'Egypte à la tête de sa Nation, de sa législation (*a*).

Il est faux que les Arabes ayent raconté du Dieu Bacchus la fable que l'Auteur de l'*Examen important* a forgée; aucun Auteur ancien n'en a fait mention. Hérodote nous apprend seulement que les Arabes adoroient Bacchus sous le nom d'Urotalt (*b*), & non pas sous celui de *Back* ou de *Misem*, comme l'a rêvé le faux Bolingbroke, sans citer aucun garant (*c*). Quand cette fable seroit née autrefois chez les Arabes, comment Esdras, que l'on suppose Auteur des Livres de Moyse, & qui étoit né en Chaldée, seroit-il allé emprunter un

(*a*) Voyez ci-après §. 5.
(*b*) Hérodot. l. 3, *initio*.
(*c*) La même chose est répétée dans la Philos. de l'Hist. c. 28, p. 132 3 & deuxiéme Lettre sur les Miracles, p. 32. L'Auteur l'a empruntée de M. Huet, qu'il a défiguré & qu'il tourne en ridicule, pour dissimuler le plagiat.

conte des Arabes, plutôt que des Chaldéens ?

Nous verrons ci-après que ce qui paroît incroyable dans la conduite de Moyſe, eſt juſtement ce qui prouve que ce Légiſlateur étoit guidé par des lumieres ſupérieures à l'humanité.

Des argumens auſſi frivoles ſont-ils capables de détruire les preuves poſitives que nous avons de l'exiſtence de Moyſe ?

§. 2.

Moyſe eſt-il Auteur du Pentateuque ou des cinq Livres qu'on lui attribue ? Nous le ſoutenons & nous le prouvons, 1°. par le texte même de ces Livres qui nous l'apprend. Pour contredire les archives d'une Nation, il faut des raiſons démonſtratives ; nos adverſaires n'oppoſent à celle des Juifs que des conjectures & de prétendues probabilités.

2°. Par la chaîne de témoignages des Ecrivains Juifs poſtérieurs, tous regardent Moyſe comme Auteur des Loix, des uſages religieux & politiques de leur Nation ; il eſt donc naturel que Moyſe les ait écrits ou les ait fait écrire, pour en perpétuer le ſouvenir & la pratique.

3°. Il n'eſt aucun motif vraiſemblable qui ait pu engager un Ecrivain Juif à ſuppoſer

poſer ces Livres ſous le nom de Moyſe; & il n'eſt aucune époque où cette ſuppoſition ait été poſſible. Le Légiſlateur des Juifs, quel qu'il ſoit, en quelque temps qu'il ait vécu, au lieu de donner ſes Loix ſous ſon propre nom, & de s'en faire honneur, les a publiées ſous le nom d'un perſonnage imaginaire; contre ſon intérêt, malgré l'amour propre naturel à tous les hommes, il a trompé ſa Nation ſans aucun motif, & la Nation entiere a reçu cette opinion ſans aucun fondement: voilà le paradoxe que l'on veut nous perſuader.

On conjecture qu'*Eſdras forgea les contes de l'Hiſtoire Juive au retour de la captivité (a)*. Y a-t-on bien penſé, avant que de haſarder cette ſuppoſition? Elle n'eſt pas fort difficile à détruire.

1°. Eſdras atteſte le contraire; il ſe donne pour Reſtaurateur, & non pas pour Fondateur de la Religion & de la République Juive; il en attribue formellement les Loix à Moyſe (*b*). Cette Religion, ſans doute, avoit ſubſiſté avant Eſdras: or elle eſt fondée toute entiere ſur le Pentateuque.

2°. Si Eſdras étoit Auteur du Pentateu-

(*a*) Examen important, c. 4, p. 25.
(*b*) Eſdr. l. 1, c. 6, 18. L. 2, c. 1, 7, &c.

que & des autres Livres qui en sont la suite, il les auroit écrits dans la langue que les Juifs parloient au retour de la captivité, comme il a écrit sa propre histoire. Point du tout; pour faire entendre ces Livres aux Juifs, il fallut faire les Paraphrases Chaldaïques qui subsistent encore. Premier monument qui atteste que les Livres paraphrasés sont plus anciens qu'Esdras.

3°. Plus de deux cens ans avant le retour de la captivité, les Cuthéens, envoyés à Samarie, furent instruits par un Prêtre Juif, mêlerent le culte du vrai Dieu & les rites de Moyse à la Religion de leur ancienne Patrie (*a*). Ils ont conservé dès-lors le Pentateuque en langue Hébraïque & en caracteres Hébreux ou Samaritains. Ces caracteres sont exactement conformes à ceux des médailles ou des sicles, frappés à Jerusalem sous les Rois des Juifs & avant la captivité (*b*). Autre monument plus ancien qu'Esdras & que l'usage des caracteres Chaldéens dans la Judée.

4°. Supposons pour un moment qu'Esdras, sans aucun motif raisonnable, ait voulu supposer les Livres de Moyse, & tous les autres Livres où il en est fait men-

(*a*) 4. Reg. 17.

(*b*) Prolégoménes de Walton, à la tête de la Polyglotte d'Anglet. Proleg. 3, n. 29 & 30.

tion, établir de ſon chef des Loix & une Religion ſous le nom de cet ancien perſonnage. Lui étoit-il poſſible de le faire? Eſdras ne commandoit point à un peuple récemment ſorti des entrailles de la terre. Il ramenoit avec lui de Babylone des anciens de la Nation, des Prêtres, des Lévites, tous munis de leur généalogie; des hommes, dont les peres avoient vû de leurs yeux l'ancien Temple, avoient pratiqué les cérémonies, les loix, les uſages qui avoient regné en Judée avant la captivité, & qui rapportoient avec eux les vaſes, les inſtrumens qui avoient ſervi au culte du Seigneur, avant la ruine de Jeruſalem (*a*). Il trouva dans la Judée le grand nombre des Juifs qui y avoient été reconduits par Zorobabel, 73 ans auparavant, & les deſcendans de ceux qui s'étoient enfuis à la déſolation de leur Patrie. Eſdras a-t-il pu faire recevoir ſous le nom de Moyſe, à ces différens Juifs, des Loix, des Cérémonies, des Hiſtoires, des Livres dont ils n'avoient jamais oui parler? Eſdras environné des Samaritains, ennemis jaloux & appliqués à le traverſer, auroit-il oſé rien changer à l'ancienne police de la Nation? Auroit-il perſuadé aux chefs du peuple de renvoyer les

(*a*) Eſdr. l. 1 & 2.

femmes étrangeres qu'ils avoient épouſées? & dont ils avoient des enfans, ſi la Loi de Moyſe, anciennement connue & reſpectée, ne l'avoit expreſſément ordonné (a)?

5°. Eſdras n'a pas pu ſuppoſer les Livres de Moyſe, ſans ſuppoſer les ouvrages de tous les autres Auteurs, qui de ſiécle en ſiécle ont écrit l'Hiſtoire des Juifs. Tous font une alluſion continuelle aux Loix, au culte, aux mœurs établies par ce Légiſlateur célébre; tous forment une chaîne & une ſuite de faits dont les derniers ont une liaiſon eſſentielle avec les premiers. Il lui auroit fallu ſuppoſer encore les généalogies des différentes familles, en remontant juſqu'au partage de la Terre promiſe, pour aſſigner à chacune les poſſeſſions & les priviléges qui leur appartenoient en vertu de cette premiere diſtribution. Le plus habile fauſſaire en ſeroit-il venu à bout?

6°. Si Eſdras étoit l'Auteur du Pentateuque, des loix, du culte, des uſages, de la croyance que ce Livre établit, il auroit donné à ſa Nation les mœurs & la Religion des Chaldéens, parmi leſquels il étoit né, & qui avoient aſſervi la Judée. Rien de

(a) Eſdras, l. 1, c. 10.

commun néanmoins entre ces deux peuples. L'Auteur de l'*Examen important* poſe pour maxime, que *les Juifs ont tout emprunté des autres Nations* (*a*), & par une contradiction groſſiere il ſoutient qu'ils n'ont pas ſçu tirer des Chaldéens, le dogme de l'immortalité de l'ame (*b*). Eſdras, le plus adroit des impoſteurs, n'a pas eu l'eſprit d'inférer ce dogme dans les Ecrits qu'il a forgés ſous le nom de Moyſe, quoiqu'il ait été adopté par les Juifs depuis la captivité.

Je penſe, dit ce grand Critique, *que les Juifs ne ſçurent lire & écrire que pendant leur captivité chez les Chaldéens : Je conjecture qu'Eſdras forgea tous ces contes au retour de la captivité ; il les écrivit en lettres Chaldéennes dans le jargon du pays. Je crois que Jérémie put contribuer beaucoup à la compoſition de ce Roman* (*c*).

En vérité la conjecture eſt heureuſe dans tous ſes points. Les Juifs ne ſçurent lire & écrire que pendant leur captivité ; & nous avons encore la monnoie frappée ſous les Rois des Juifs en caracteres Samaritains, conformes au Pentateuque Samaritain : c'eſt, n'en déplaiſe au faux Bolingbroke, *l'alphabet purement Hébreu*.

(*a*) Eſdras, chap. 5.
(*b*) Chap. 3.
(*c*) Examen important, c. 4.

Eſdras écrivit le Pentateuque *dans le jargon du pays ;* & pour le mettre dans le jargon du pays, il fallut faire les paraphraſes Chaldaïques.

Jérémie put contribuer beaucoup à la compoſition de ce Roman ; & Jérémie étoit mort 54 ans avant le retour de la captivité, 127 ans avant l'arrivée d'Eſdras à Jeruſalem : Jérémie n'alla jamais à Babylone.

Si nous tombions dans des bévues auſſi groſſieres, avec quelles railleries nous ſerions accueillis ! Cela me paroît démontrer que le rôle d'impoſteur n'eſt pas aiſé à ſoutenir.

Que l'on place en quel temps on voudra la prétendue ſuppoſition de l'hiſtoire de Moyſe, l'impoſſibilité ſera toujours la même. Sous les Rois, lorſque la Judée étoit diviſée en deux petits Royaumes preſque toujours ennemis, pouvoit-on y introduire une Religion & des loix communes, y accréditer des fables, ſans s'expoſer à la contradiction & à la réclamation de l'un ou de l'autre parti ? Le ſchiſme des dix Tribus perpétué depuis Salomon juſqu'à la captivité, étoit donc une barriere inſurmontable contre toute eſpéce d'innovation, & contre le projet qu'un fourbe auroit pu former de ſéduire la Nation entiere par une hiſtoire forgée à plaiſir.

Dans ce temps-là même, les Juifs avoient sous les yeux les monumens de la législation de Moyse, les divers symboles du culte Divin qui avoient déja servi dans le Tabernacle du désert; l'arche, la verge d'Aaron, les tables de la Loi, l'urne pleine de manne qui y étoient renfermés; la division des familles Sacerdotales & Lévitiques, les fêtes que l'on célébroit; les Cantiques & les Pseaumes que l'on chantoit dans le Temple, la structure du Temple même, conforme à celle de l'ancien Tabernacle, tout rappelloit aux Juifs les institutions de Moyse & les événemens de son Histoire. Ils étoient transmis par tradition; les peres devoient en instruire leurs enfans; les Prêtres étoient chargés de les lire au peuple; les Prophétes ne paroissoient en public que pour en rappeller le souvenir; les Rois mêmes se croyoient obligés d'observer ces loix déja anciennes. Au milieu d'une Nation entiere, divisée en différens ordres, composée de familles qui avoient divers intérêts, un imposteur a-t-il pu, sans pouvoir, sans caractere, sans mission surnaturelle, persuader à tous qu'ils avoient appris de leurs peres des événemens dont ils n'avoient jamais oui parler, qu'ils avoient reçu de leurs ayeux des loix dont il étoit lui-même l'Auteur, qu'ils célébroient dans leurs fêtes & leurs

cérémonies des miracles qu'il avoit lui-même forgés? A-t-on dans l'univers quelqu'exemple d'un pareil phénomene?

Sous les Juges, l'impoſture n'auroit pas eu plus de facilité à réuſſir. Les 12 Tribus ſéparées en différens quartiers de la Paleſtine, occupoient les poſſeſſions qui leur avoient été aſſignées ſous Joſué, ſelon les ordres de Moyſe (*a*). Les familles Sacerdotales & Lévitiques jouiſſoient de leurs priviléges en vertu des loix contenues dans le Pentateuque. Le peuple avoit ſous les yeux, non-ſeulement le tabernacle & les ſymboles du culte Divin qui avoient déja ſervi dans le déſert; mais encore les tombeaux de ſes peres, d'Abraham, d'Iſaac, de Jacob, de Joſeph (*b*); il connoiſſoit les lieux & les veſtiges de la demeure de ces anciens Patriarches, le chêne de Mambré, le puits du ſerment, le puits du vivant & du voyant; Bethel, la montagne de Moria, les ruines de Sodome & de Gomorrhe &c. monumens toujours préſens de l'hiſtoire conſignée dans les Livres de Moyſe; les reſtes des Nations Chananéennes qui ſubſiſtoient au milieu des Juifs, atteſtoient d'une maniere authentique l'entrée de ceux-ci dans la

(*a*) Joſué, c. 1, 4, 13, 15, 20, &c.
(*b*) *Ibid.* c. 24.

Paleſtine

Paleſtine au ſortir du déſert. Les dernieres paroles de Joſué, avant ſa mort, avoient été une répétition ſommaire des événemens arrivés ſous Moyſe (*a*).

Ainſi d'âge en âge ſe ſont perpétués, à côté des Livres de Moyſe, les monumens qui en atteſtoient la vérité, & qui en garantiſſoient les circonſtances. Etoit-ce au milieu de cette multitude de témoins muets qu'un impoſteur pouvoit forger une hiſtoire de deux mille cinq cens ans, & en ajuſter toutes les circonſtances ?

L'Auteur de l'Examen important a écrit très-mal à propos, que *ni l'hiſtoire des Juges, ni celle des Rois, ni aucun Prophéte ne cite un ſeul paſſage de la Genèſe* (*b*). Quand le fait ſeroit vrai, il ne prouveroit rien : n'eſt-ce pas aſſez que ces différens écrits faſſent mention de Moyſe, de ſes actions, de ſes loix, conformément au Pentateuque ? Mais il ſuffit de les parcourir, pour être convaincu du contraire. Il n'en eſt pas un ſeul qui ne faſſe alluſion à quelque paſſage, à quelque événement, à quelqu'uſage rapporté dans la Genèſe & dans les autres Livres du Légiſlateur des Juifs. Pluſieurs Pſeaumes ſont un abrégé de l'Hiſtoire de Moyſe : Les Parali-

(*a*) Joſué, c. 24.
(*b*) Examen important, c. 6, p. 35.

pomènes reprennent la généalogie des Patriarches depuis Adam (*a*) : les Prophétes répétent ſans ceſſe aux Juifs les loix & les menaces de leur Légiſlateur. Il eſt ridicule d'objecter que les Prophétes ne diſent rien des plaies de l'Egypte ni des miracles de Moyſe (*b*) ; Il en eſt parlé dans les Pſeaumes, dans la Sageſſe, dans l'Eccléſiaſtique, & dans d'autres Livres : étoit-il néceſſaire de répéter la même choſe dans tous les Ecrits des Prophétes ?

§. 3.

Reſte donc à examiner ſi Moyſe lui-même a pu tromper ſa Nation ſur les événemens qu'il raconte dans ſes Livres, & dont il prend continuellement les Juifs à témoin. Si Moyſe n'a point opéré de miracles, ſi tous les prodiges qu'il raconte ſont des fables, nous demandons qu'on nous explique, 1°. comment il a pu tirer ſon peuple de l'Egypte, comment il a pu s'en faire ſuivre dans un déſert pendant 40 ans, comment il a pu gouverner ce peuple rebelle & indomptable, tel qu'on nous le peindra bientôt, comment il a pu l'aſſujettir à des loix pénibles & onéreuſes qui

(*a*) 1. Paral. 1.
(*b*) Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 27.

rendoient ce peuple odieux à tous ſes voiſins, comment il a oſé ſi ſouvent lui faire les reproches les plus vifs & les plus amers, punir les ſéditieux avec la derniere ſévérité ?

2°. Comment il a eu le front d'inſtituer des fêtes, des cérémonies, des uſages qui rappelloient continuellement le ſouvenir de ces miracles, & comment les Juifs ont conſenti à les obſerver ?

L'Auteur de l'Examen important répond dédaigneuſement à ce raiſonnement d'Abadie : il demande ſi Moyſe a lû ſon Pentateuque à deux millions de Juifs, s'ils étoient capables de le réfuter par écrit, s'ils ont ſigné ſon Hiſtoire comme témoins (*a*) ?

Oui, ils l'ont ſignée, je le ſoutiens, en ſe ſoumettant aux loix du Pentateuque ; ils l'ont ſignée de leur ſang, en exécutant ſur eux-mêmes la circonciſion interrompue dans le déſert pendant 40 ans : le lieu nommé *Galgala* étoit le monument qui l'apprenoit à la poſtérité (*b*). La circonciſion avoit été pratiquée avant Moyſe ; mais après une interruption de 40 ans, il falloit toute la ſévérité de la Loi de Moyſe

(*a*) Examen important, c. 2, p. 21.
(*b*) Joſué, c. 5.

pour en faire reprendre l'uſage. Moyſe a donc lû ſon Pentateuque aux Juifs ; il a fait plus, il les a forcés à s'y ſoumettre & à le conſerver comme le titre de leurs conquêtes & de leurs eſpérances. La plûpart des Juifs ne pouvoient pas écrire contre lui, mais ils pouvoient le maſſacrer ; & ils l'auroient fait, ſi c'eut été un impoſteur.

On nous demande encore ſi les Temples de Bacchus, d'Hercule, de Perſée prouvent la vérité de leurs fables ? Non, ils ne la prouvent point, parce que ces Temples ne remontent point juſqu'au ſiécle où l'on ſuppoſe que ces perſonnages ont vécu ; ils n'eſt aucun de leurs monumens qui ne leur ſoit poſtérieur de plus de 300 ans. Les fêtes & les cérémonies Juives remontent juſqu'au temps de Moyſe, & n'ont jamais été interrompues ; tout comme nos fêtes commémoratives remontent juſqu'au temps des Apôtres, ſans aucune interruption. C'eſt la différence eſſentielle qui ſe trouve toujours entre les monumens de la vraie Religion & ceux de l'Idolâtrie, difference ſur laquelle nos adverſaires affectent vainement de fermer les yeux.

Nous voyons dans le Calendrier des Juifs, des fêtes, des jeûnes, des expiations, pour conſerver la mémoire des événemens qui ont ſuivi la captivité, de ceux qui ſont

arrivés pendant ſa durée, & de ceux qui l'ont précédée. Les faits poſtérieurs à la captivité ne ſont pas douteux, ils ſont confirmés par l'Hiſtoire Profane; ſur ces articles le Calendrier Hébreu eſt un monument authentique & à couvert de ſoupçon. Par quelle raiſon le croirons-nous moins fidéle ſur les autres points, dès qu'il s'accorde avec l'Hiſtoire Sainte (*a*)?

On peut nous traiter de fous, d'imbécilles, de fripons, parce que nous ſoutenons ces faits (*b*); ce langage brutal, que jamais Bolingbroke ne ſe ſeroit permis, ne peut faire tort qu'au fauſſaire qui a emprunté ſon nom.

Puiſque nous n'écrivons que des inepties, un Docteur auſſi redoutable devroit nous écraſer par des démonſtrations; on va voir ce qu'il nous oppoſe; il l'a pris dans Spinoſa.

1°. Eſt-il vraiſemblable, dit-il, que Moyſe ait fait graver le Pentateuque ſur la pierre (*c*)? Non, cela n'eſt pas vraiſemblable; auſſi l'Ecriture ne le dit point. Elle dit ſeulement que Moyſe fit graver ſur la pierre *la Loi*, c'eſt-à-dire, les dix Com-

(*a*) Introduct. à l'Ecriture Sainte, par le Pere Lami, c. 11.
(*b*) Examen important, ch. 2, p. 22.
(*c*) *Ibid.* c. 1, p. 13.

mandemens de Dieu ; ce qui eſt fort différent.

2°. *Il eſt rapporté dans le Livre de Joſué que l'on écrivit le Deutéronome ſur un Autel de pierres brutes, enduites de mortier ; comment écrire tout un Livre ſur du mortier ?* Voilà ſeulement deux fauſſetés. Premiérement il n'eſt point parlé de mortier dans le Livre de Joſué (*a*). Il eſt dit que Joſué bâtit un Autel de pierres brutes, & y immola des victimes ; enſuite il eſt dit que Joſué grava le *double de la Loi* ſur des pierres. C'eſt donc une autre ſuppoſition fauſſe, de prétendre que Joſué fit graver un Livre tout entier ; il fit graver la copie, ou *la répétition de la Loi* : tel eſt le ſens du texe original & de toutes les verſions.

Si l'on demande de quelle matiere Moyſe a pu ſe ſervir pour écrire ſes Livres, on ſera pleinement ſatisfait, en conſultant là-deſſus le ſçavant Ouvrage de M. Goguet (*b*).

3°. L'on reproche à l'Auteur du Pentateuque des fautes innombrables de géographie, de chronologie & des contradictions. Nous ferons voir que toutes celles qu'on nous objectera dans la ſuite, ſont de vai-

(*a*) Joſué, 8. 32.

(*b*) Origine des Loix, des Arts & des Sciences, premiere partie, l. 2, c. 6.

nes ſuppoſitions, & que l'on ne peut en prouver aucune.

4°. Le premier verſet du Deutéronome porte : *voici les paroles que prononça Moyſe au-delà du Jourdain* : cependant Moyſe, nous dit-on, ne paſſa jamais le Jourdain. Abadie avoit répondu que la prépoſition Hébraïque que l'on traduit par *au-delà*, ſignifie également *au-deçà* ; & c'eſt ainſi que l'a rendu la verſion Syriaque : on lui objecte que ſa réponſe eſt ridicule. Il falloit auparavant conſulter un Dictionnaire Hébreu, pour voir ſi Abadie a eu tort. Le texte porte : voici les paroles que prononça Moyſe *au paſſage* du Jourdain ; &, ſelon les meilleurs Lexicographes, le terme Hébreu exprime également *au voiſinage* ou *vis-à-vis*. L'objection eſt donc abſolument nulle.

5°. Le Cenſeur de Moyſe demande s'il eſt vraiſemblable que ce Légiſlateur ait donné dans le déſert des préceptes aux Rois des Juifs, qui ne vinrent que tant de ſiécles après lui ? Je demande à mon tour : Si Eſdras eſt l'Auteur du Pentateuque, eſt-il vraiſemblable qu'il ait donné des préceptes aux Rois des Juifs dans un temps où les Juifs n'avoient plus de Rois ? Moyſe étoit Prophéte ; il eſt donc vraiſemblable qu'il ait prédit aux Juifs qu'un jour ils auroient des Rois, & qu'il ait donné

des préceptes pour eux, comme pour tous les autres Etats.

6°. On dit que Moyſe aſſigne aux Lévites 48 villes dans un petit canton où il y avoit à peine deux villages. La ſuppoſition eſt fauſſe. Ces 48 villes ſont aſſignées aux Lévites dans toute l'étendue de la Paleſtine, & dans tout le pays diviſé aux douze Tribus (*a*). D'ailleurs l'Auteur de l'objection paroît ignorer que le terme *ville*, dans la langue de Moyſe, exprime ſeulement *habitation*, & qu'il peut déſigner ſimplement un hameau ou un village.

7°. Comment un Ange du Seigneur vient-il tuer tous les animaux d'Egypte? Et comment après cela le Roi d'Egypte a-t-il une armée de cavalerie? Et comment cette cavalerie entre-t-elle dans le fond bourbeux de la mer rouge (*b*)? Ce n'eſt pas la faute de Moyſe ſi l'on rend mal le ſens de ſon texte: il y eſt dit que la peſte tua les animaux des Egyptiens *qui étoient dans les champs* (*c*): ceux qui étoient renfermés dans les maiſons furent donc préſervés. La cavalerie de Pharaon put entrer dans le fond de la mer rouge, parce que Dieu, pour donner paſſage aux Iſraélites, fit ſouf-

(*a*) Joſué, c. 21.
(*b*) Examen important, c. 2, p. 19.
(*c*) Exode 9, 3.

fler un vent violent qui le dessécha (*a*).

8°. S'il est vrai que l'Ange du Seigneur ait fait mourir tous les aînés des familles Egyptiennes, pourquoi Moyse ne pensa-t-il point à s'emparer de ce beau pays, au lieu de conduire deux millions d'hommes dans un désert? C'est que Moyse sçavoit que Dieu ne destinoit point à son peuple la possession de l'Egypte, mais celle de la Palestine. Nous convenons que la conduite de Moyse n'est point conforme aux régles de la politique humaine: aussi soutenons-nous qu'il étoit conduit par des vûes supérieures & surnaturelles.

Nous avons cru ne devoir omettre aucune des objections du faux Bolingbroke, afin que le lecteur pût juger du mérite d'un Livre qui est annoncé comme *le plus éloquent, le plus profond, le plus fort* qu'on ait encore écrit contre le fanatisme, c'est-à-dire, contre la Religion (*b*): si cela est, tous les autres sont bien foibles.

Voyons si l'Auteur du Christianisme dévoilé raisonne mieux dans son Histoire abrégée du Peuple Juif.

(*a*) Exod. 14, 21.
(*b*) Avis à la tête de l'Examen important.

§. 4.

Pour faire l'Hiſtoire d'une Nation quelconque, la vérité exige que l'on conſulte les Auteurs contemporains, ou qui ont touché de plus près aux événemens qu'ils rapportent, qui ont fréquenté le peuple dont ils parlent, qui ont été à portée d'en connoître le génie, les mœurs, le gouvernement: il eſt de la prudence de s'en fier plutôt aux Hiſtoriens anciens qu'aux modernes, aux Ecrivains de la Nation qu'aux étrangers. C'eſt ainſi que l'on procede, quand on veut connoître les différens peuples de l'Univers, ſur-tout les peuples anciens.

Eſt-il queſtion de peindre les Juifs? Nos adverſaires s'y prennent différemment. Ils commencent par dire que ce peuple *a été inconnu aux étrangers* (*a*); & c'eſt de ces étrangers mêmes, très-mal informés, qu'ils empruntent leurs narrations. Ils rejettent le témoignage de Moyſe, quoiqu'il remonte à la ſource des événemens; & ils nous citent des Ecrivains qui ont vécu ſept ou huit cens ans après lui. Rien de ſi judicieux, ſans doute, que ce procédé; rien de plus propre à nous montrer la vérité. Ils

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 16.

copient fort exactement dans les Livres des Juifs, tout ce qui peut contribuer à rendre ce peuple odieux; & ils n'ajoutent aucune foi à ces mêmes Livres sur ce qui paroît favorable à la Nation. L'équité Philosophique est d'une singuliere espéce.

S'il y eut jamais une Histoire qui portât tous les caracteres de la vérité, c'est assurément celle de Moyse. Il tenoit des Patriarches, ses ancêtres, les événemens qui avoient précédé son siécle; la briéveté avec laquelle il les raconte, fait sentir qu'il n'a pas voulu écrire plus qu'il n'en sçavoit; la simplicité & la naïveté de son style porte l'empreinte des mœurs de son siécle. Il ne s'est pas contenté de citer des faits isolés, il les enchaîne par les dates & par les généalogies; il en fixe le temps & le lieu précis. S'il eut été moins instruit, s'il eut rapporté des fables, tout se démentiroit dans son Histoire, à chaque instant il se trouveroit en défaut ou en contradiction; & jamais on n'a pu le convaincre de faux sur un seul point. Il raconte ce qui s'est passé de son temps, non-seulement comme témoin oculaire, mais comme acteur principal; il ne dissimule ni ses propres fautes, ni celles de ses proches, ni les vices, ni les malheurs de son peuple. S'il n'a pas droit de se faire écouter, aucun Historien ne mérite croyance.

L'Auteur de la Philoſophie de l'Hiſtoire, pour donner une grande idée des Annales Chinoiſes, fait remarquer que les époques en ſont fixées par des obſervations aſtronomiques, que les Chinois ont lié l'Hiſtoire du Ciel à celle de leur Empire (*a*). Moyſe a mieux pourvu à la certitude de la ſienne; il l'a étroitement liée à celle des Nations connues pour lors, & à tous les monumens répandus ſur la ſurface de la terre. Par le moyen des tables aſtronomiques, on peut faire l'hiſtoire du ciel, en remontant juſqu'à la création; mais nous n'avons point de tables qui nous apprennent ce qui eſt arrivé ſur la terre depuis cette époque; ou Moyſe l'a ſçu par une tradition authentique ou par révélation.

§. 5.

Quand on veut le contredire, il faudroit du moins concilier entr'eux les divers Ecrivains qu'on lui oppoſe, ou nous apprendre laquelle de ces narrations contradictoires mérite plus de créance. Manéthon & Chérémon, Hiſtoriens Egyptiens, que l'Auteur du Chriſt. dévoilé cite avec très-peu de fidélité, ne ſont point d'accord (*b*).

(*a*) Philoſ. de l'Hiſt. c. 18.
(*b*) Joſéphe contre Appion, l. 1, c 9, 11 & 12.

Le premier ſuppoſe que les Juifs étoient un peuple étranger venu de l'Orient en Egypte, qui ſe rendit maître de ce Royaume, & qui en fut chaſſé les armes à la main, après l'avoir tenu ſous le joug pendant plus de 500 ans; c'eſt ce que l'on a nommé la Dynaſtie des Rois Paſteurs. Le ſecond prétend que les Juifs étoient une multitude de lépreux Egyptiens, qui furent bannis par le Roi Aménophis, & qui choiſirent pour leur chef un Prêtre d'Héliopolis nommé Moyſe. Diodore de Sicile penſe comme Manéthon, que les Juifs étoient une nation étrangere, qu'ils furent chaſſés d'Egypte, parce qu'ils avoient une Religion différente de celle des Egyptiens (*a*). Strabon donne la même raiſon de leur ſortie, mais il les croit originaires d'Egypte (*b*). Juſtin, après Trogue-Pompée, dit que la ville de Damas, en Syrie, étoit leur premiere Patrie; il rapporte ſommairement l'Hiſtoire de Joſeph & la ſortie d'Egypte, comme elle eſt racontée dans les Livres de Moyſe (*c*). Tacite raſſemble ce que les divers Hiſtoriens avoient écrit avant lui ſur l'origine des Juifs; les uns les faiſoient ſortir de l'Iſle de Crête, les autres de la Syrie, ceux-ci de

(*a*) Fragmens de Diodore, l. 40, tome 7, p. 246.
(*b*) Strabon, l. 16, p. 721.
(*c*) Juſtin, l. 36.

l'Egypte, ceux-là de l'Ethiopie ; enfin il s'en tient à ce que l'on publioit de leur banniſſement d'Egypte à cauſe de la lépre (*a*). L'Auteur de *l'Examen important*, beaucoup plus éclairé que les anciens, décide que *les Hébreux, peuple très-récent, étoit une horde Arabe* (*b*). Aſſurément nous voilà bien inſtruits par les Hiſtoriens profanes.

Mais il y a un fait certain. Les Hébreux parloient une langue qui n'eſt pas entiérement la même que le Syriaque ou le Phénicien, qui eſt différente de l'Arabe, de l'Egyptien & de l'Ethiopien ; cette langue ſubſiſte encore, & Moyſe s'en eſt ſervi pour écrire : voilà le monument qui nous garantit ſa fidélité, & qui démontre que les Hébreux ne tiroient leur origine d'aucun des peuples que nous avons nommés. Il eſt étonnant qu'aucun de ces Auteurs, dont on vante la ſagacité, n'ait fait cette obſervation.

Pour la détruire, on nous objecte le Pſeaume 80, où il eſt dit que *le peuple de Dieu, ſortant de l'Egypte, entendit parler une langue qui lui étoit inconnue ;* il parloit donc Egyptien (*c*). Si on avoit conſulté le texte Hébreu & les Paraphraſes Chaldaï-

(*a*) Tacite, hiſt. l. 5, n. 2 & 3.
(*b*) Chap. 3, p. 23 ; & Dict. Philoſ. art. Geneſe.
(*c*) Défenſe de mon Oncle, p. 116.

ques, on auroit conclu tout le contraire. Il y eſt dit que *Joſeph, en entrant en Egypte*, entendit parler une langue qui lui étoit inconnue ; cela eſt confirmé par le chap. 43 de la Genèſe, ℣. 23, où on lit que Joſeph parloit à ſes freres par un interpréte.

Si Moyſe & ſon peuple euſſent été de race Egyptienne, ce Légiſlateur, ſans doute, eût donné aux Juifs les loix, la Religion, les mœurs de l'Egypte. Un homme qui n'a eu d'autres maîtres que ſes peres, d'autres idées que celles de ſa Nation, ne change point tout-à-coup de génie, de caractere, de croyance, les hommes ne deviennent point, ils copient. Moyſe, dans ſes loix, affecte, preſque par-tout, de détruire les uſages, les ſuperſtitions, les préjugés des Egyptiens : cela n'eſt pas naturel.

S'il avoit voulu forger des fables pour illuſtrer ſa Nation, il auroit prévenu Manéthon ; il auroit dit que la poſtérité d'Abraham étoit entrée en Egypte les armes à la main, en avoit fait la conquête, lui avoit donné des Rois, & n'avoit été forcée d'en ſortir que par une guerre malheureuſe. Tout au contraire, il raconte ingénuement que la famille de Jacob fut obligée, par la famine, de quitter la Paleſtine pour aller vivre en Egypte ; qu'elle fut réduite en eſclavage par les Egyptiens, qu'elle ne pût ſe tirer

de leurs mains que par une protection miraculeuse du Ciel. Ce n'est point-là le ton d'un imposteur qui cherche à se faire valoir.

§. 6.

Selon l'Auteur du Christianisme dévoilé, *les Hébreux, long-temps esclaves chez les Egyptiens, furent délivrés de leur servitude par un Prêtre d'Héliopolis, qui, par son génie & ses connoissances supérieures, sçut prendre de l'ascendant sur eux* (a). Comment ce Prêtre vint-il à bout de les délivrer ? C'est ce qu'on ne nous apprend point. Mais puisqu'on vouloit adopter une partie de la narration de Chérémon, il falloit donc commencer par réfuter Manéthon, qui suppose, non pas que les Hébreux étoient esclaves en Egypte, mais au contraire, qu'ils avoient réduit l'Egypte en esclavage, & qu'ils en avoient chassé les Souverains légitimes.

Dans une note, on reproche à Moyse d'avoir assassiné un Egyptien. La Bible ne justifie ce crime que par la mission extraordinaire de Moyse, mission prouvée par la suite des événemens. On l'accuse d'avoir épousé la fille d'un Prêtre idolâtre. Il n'est

(a) Page 16.

dit

dit nulle part que Jethro ni ſa fille fuſſent idolâtres ; l'Hiſtoire de Moyſe témoigne au contraire que Jethro connoiſſoit & adoroit le vrai Dieu (*a*). On dit qu'il retourna en Egypte pour ſoulever ſa Nation mécontente contre le Roi. Il eſt queſtion de ſçavoir ſi une Nation étrangere, réduite en eſclavage contre le droit des gens, viole la juſtice en voulant ſortir d'un pays où elle eſt opprimée. Enfin on ajoute que Moyſe regna très-tyranniquement, parce que Coré, Dathan & Abyron furent punis de s'être révoltés contre-lui. L'Hiſtoire dit qu'ils furent engloutis tous vivans dans les entrailles de la terre. Moyſe eſt-il reſponſable d'une punition ſurnaturelle & miraculeuſe ?

Si nous en croyons notre Critique, Moyſe *perſuada aux Hébreux qu'il étoit l'interprète des volontés de leur Dieu..... Il appuya ſa miſſion par des œuvres qui parurent ſurnaturelles à des hommes ignorans des voies de la nature & des reſſources de l'art* (*b*). Il eut été bon de nous expliquer, 1°. comment Moyſe, après avoir ſéduit les Hébreux, pût vaincre les Egyptiens, & arracher d'entre leurs mains ce peuple qu'ils retenoient dans l'eſclavage, & dont ils tiroient les ſervices

(*a*) Exode 18. 10.
(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 17.

les plus utiles; 2°. quelles furent ces œuvres que les Hébreux, par ignorance, regarderent comme surnaturelles? Toutes les eaux du Nil changées en sang, toute l'Egypte remplie d'insectes & d'animaux nuisibles, ravagée par la grêle & la contagion, couverte d'épaisses ténébres, ou délivrée de ces fléaux à la parole d'un seul homme: tous les premiers-nés des Egyptiens mis à mort dans une seule nuit; les eaux de la mer rouge suspendues à droit & à gauche, pour donner passage à la Nation entiere des Hébreux; une colomne de nuée qui marchoit à leur tête pendant le jour, & qui devenoit lumineuse pendant la nuit: sont-ce là des œuvres qu'un imposteur puisse opérer par les voies de la nature ou par les ressources de l'art?

Le premier ordre que Moyse donna aux Hébreux de la part de son Dieu, fut de voler leurs Maîtres qu'ils étoient sur le point de quitter. C'est la remarque de nos Censeurs (*a*). 1°. Il est faux que les Hébreux ayent volé les Egyptiens: ils leur demanderent leurs meubles les plus précieux, & ces derniers les donnerent sans hésiter, pour accélérer le départ des Hébreux, &

(*a*) Christ. dévoilé, p. 18. Examen important, c. 7, p. 36, Militaire Philosophe, c. 20, p. 156 & 160.

dans la crainte de périr, si on le retardoit plus long-temps. Les Egyptiens comprenoient très-bien que les Hébreux ne reviendroient jamais (*a*). 2°. Dieu, souverain arbitre du droit des deux peuples, étoit le maître de donner aux Hébreux les richesses des Egyptiens, comme une juste compensation des services que les Hébreux leur avoient rendus pendant leur esclavage. 3°. Si les Egyptiens regarderent les Hébreux comme des fugitifs & des voleurs, qu'est-ce qui les empêcha de poursuivre cette troupe d'esclaves, de reprendre le butin dont elle s'étoit emparée, & de l'exterminer? Voilà sur quoi l'on n'a pas jugé à propos de nous instruire.

§. 7.

Moyse, continue-t-on, *assuré de la confiance des Hébreux, les conduisit dans un désert, où pendant 40 ans il les accoutuma à la plus aveugle obéissance; il leur apprit la fable merveilleuse de leurs ancêtres, les cérémonies bizarres auxquelles le Très-Haut attachoit ses faveurs; il leur inspira sur-tout la haine la plus envenimée contre les Dieux des autres Nations, & la cruauté la plus étudiée contre ceux qui les adoroient: à force de car-*

(*a*) Exod. 12, 33.

nage & de ſévérité, il en fit des eſclaves ſouples à ſes volontés, prêts à ſeconder ſes paſſions, prêts à ſe ſacrifier à ſes vûes ambitieuſes. En un mot, il fit des Hébreux des monſtres de phrénéſie & de férocité (a). Ce ton paſſionné & déclamateur n'eſt point le caractere de la raiſon ni de la vérité ; il y a ici autant de paradoxes que de mots. Ou Moyſe fut un homme ordinaire, réduit aux expédiens naturels & aux ſeules reſſources de ſon génie, ou il fut le Miniſtre des volontés de Dieu, armé d'un pouvoir ſupérieur à la nature. Dans le ſecond cas il eſt juſtifié : accuſer ſa conduite, c'eſt s'en prendre au Ciel même.

Dans le premier cas, ſa maniere d'agir eſt inconcevable. Comment a-t-il fait ſubſiſter ſon peuple pendant 40 ans dans un déſert affreux, dans des ſables arides & brûlans, où rien ne croît, où il n'y a pas ſeulement de l'eau ? Comment ce peuple a-t-il pu ſe réſoudre à y ſuivre ſon conducteur ? Comment ces hommes féroces & indomptables n'ont-ils pas abandonné au premier pas un chef inſenſé ? Comment ne l'ont-ils pas immolé à leur déſeſpoir & à leur fureur ? Je ſoutiens ce fait plus incroyable que tous les miracles de Moyſe.

a) Chriſt. dévoilé, p. 18. Militaire Philoſophe, c. 10 ; page 156 & 160.

Il en fit des eſclaves ſouples à ſes volontés; mais les eſclaves tiennent-ils contre la faim, contre le danger continuel de la mort? Ou Moyſe & les ſiens furent des inſenſés & des phrénétiques, ou ils furent ſous la conduite de Dieu: il n'y a pas de milieu. Un accès de phrénéſie ne dure pas 40 ans.

Il leur apprit la fable merveilleuſe de leurs ancêtres; & quelle fable? Il leur apprend l'hiſtoire des premiers âges du monde, la généalogie des Patriarches dont ils deſcendoient. Si jamais les Hébreux n'en avoient entendu parler, ſi la tradition n'en ſubſiſtoit déja pas parmi eux, comment ont-ils pu le croire? Il leur apprend l'arrivée de leurs peres en Egypte, l'Hiſtoire de Joſeph, leur propre ſervitude; ſi tout cela étoit une fiction, Moyſe avoit contre lui autant de témoins que d'auditeurs; il n'y avoit pas un vieillard qui ne fût en état de le démentir.

Il leur apprend les promeſſes faites à Abraham & à ſa poſtérité, de mettre les Hébreux en poſſeſſion du pays des Chananéens. Nouvelle imprudence: ou il falloit les y conduire ſur le champ, ou il ne falloit pas leur en parler.

Il leur enſeigne les cérémonies bizarres auxquelles le Très-Haut attachoit ſes faveurs. Mais plus ces cérémonies étoient bizarres,

plus les Hébreux devoient avoir de répugnance à s'y soumettre. Un Législateur n'entreprend point, de propos délibéré, de changer tout-à-coup les mœurs, les idées, les usages de sa Nation, uniquement pour la rendre ennemie des autres peuples. Encore une fois il n'y a pas de milieu; ou Moyse a été conduit par des lumieres supérieures à la prudence humaine, ou il a été le plus insensé de tous les hommes. Aussi a-t-on décidé dans *l'Examen important*, que l'Auteur du Pentateuque *étoit un fou* (*a*). Ce n'est point-là l'idée qu'en ont eue Strabon, Diodore de Sicile, le Rhéteur Longin (*b*), & que l'Auteur du *Christianisme dévoilé* nous en a donnée d'abord. Il a dit que Moyse, *par son génie & ses connoissances supérieures, sçut prendre de l'ascendant sur les Hébreux*: ici il le peint comme un insensé & un furieux, qui, *à force de carnage & de sévérité*, se propose de former des esclaves stupides, *des monstres de phrénésie & de férocité*. On ne peut pas se contredire d'une maniere plus révoltante. Le portrait du peuple sera-t-il plus raisonnable que celui de son chef?

(*a*) Examen important, c. 4, p. 29.
(*b*) Traité du sublime.

§. 8.

Les Hébreux marcherent contre leurs voisins pour en envahir les terres & les possessions : *le Ciel autorisa pour eux la fourberie & la cruauté ; la Religion unie à l'avidité, étouffa chez eux les cris de la nature ; & sous la conduite de leurs chefs inhumains, ils détruisirent les Nations Cananéennes avec une barbarie qui révolte tout homme en qui la superstition n'a pas totalement anéanti la raison* (*a*). Pour sentir le ridicule de cette invective, plaçons-nous pour un moment dans les siécles dont on nous fait l'histoire. Chez tous les peuples anciens & encore à demi-sauvages, le droit de la guerre a été cruel & inhumain : il est encore tel aujourd'hui chez les Sauvages de l'Amérique. On ignoroit le droit raisonnable de conquête, qui consiste à conserver les peuples que l'on subjugue, pour en faire de nouveaux sujets. Cette méthode, moins barbare de faire la guerre, ne s'est introduite que par l'établissement des grands Empires, lorsqu'il s'est trouvé des Souverains jaloux d'étendre leur domination, & de reculer les bornes de leurs états. Chez les peuples policés,

(*a*) Christ. dévoilé, p. 19. Examen important, c. 7 & 36 & suiv.

la guerre ſe fait entre une armée & une autre armée ; les Citoyens n'y ont point de part. Dans les premiers temps, comme aujourd'hui chez les Sauvages, tout homme étoit ſoldat, la guerre étoit entre les particuliers, la fureur devenoit perſonnelle ; on ne cherchoit pas ſeulement à vaincre, on vouloit piller & détruire, mettre tout à feu & à ſang.

Nous ne diſconvenons point que les Hébreux n'ayent fait la guerre ſelon cette cruelle méthode ; mais les autres Nations ſe conduiſoient-elles différemment ? Dira-t-on que les Hébreux, dans la priſe des villes, ont uſé d'une barbarie plus révoltante que les Grecs dans le ſac de Troye & dans les premieres guerres du Péloponnèſe, que les Généraux de Nabuchodonoſor dans la priſe de Jeruſalem, que les Romains dans l'expédition d'Epire, dans le ſiége de Numance, dans la ruine de Corinthe & de Carthage ? Soutiendra-t-on que les héros Grecs, auxquels on avoit dreſſé des Autels, Hercule, Théſée, Achille, Ulyſſe, étoient des perſonnages plus humains & plus vertueux que les chefs de la Nation Juive ? » Qu'eſt-ce que les ſiécles héroï-» ques, dit un Philoſophe célébre ? c'étoit » le temps où l'on s'égorgeoit pour un » puits & pour une citerne, comme on fait

» aujourd'hui

aujourd'hui pour une Province *a*. (*a*)

Les Hébreux uſerent ſouvent de trahiſon & de fourberie; ſouvent ils violerent la juſtice & la bonne foi; c'étoit la maxime adoptée généralement chez tous les peuples : *Dolus an virtus quis in hoſte requirat?* Les Grecs, les Carthaginois, les Romains même, dans les temps les plus brillans de leur République, ne furent pas plus religieux. Les Hébreux, que l'on nous peint ſi perfides, garderent cependant la foi qu'ils avoient jurée aux Gabaonites par ſurpriſe (*b*); jamais ils ne traiterent leurs eſclaves comme ils avoient été traités eux-mêmes en Egypte; jamais ils n'uſerent envers les vaincus de la perfidie & des cruautés que l'on peut reprocher aux Lacédémoniens à l'égard des Ilotes (*c*). Aura-t-on toujours l'injuſtice de juger les Juifs ſur un droit des gens inconnu de leur temps, dont nous ſommes principalement redevables aux lumieres & à la morale de l'Evangile?

Mais, dira-t-on, chez les autres peuples on peut excuſer les crimes par l'ignorance

(*a*) Suite des mêlanges de Littérat. d'Hiſt. & de Philoſ. c. 70, tome 3, p. 232.

(*b*) Joſué, 9.

(*c*) V. l'Origine des Loix, &c. troiſiéme part. l. 6, c. 3, art. 1.

& la dépravation auxquelles Dieu les avoit abandonnés : chez les Hébreux, c'eſt Dieu lui-même qui les inſpire, qui les commande, qui les autoriſe : voilà ce qui révolte l'eſprit & la raiſon.

Dieu pouvoit, ſans doute, éclairer, convertir, réformer les Hébreux, refondre leurs mœurs & leur caractere, en faire des modéles de juſtice & d'humanité pour les ſiécles où ils vivoient ; mais ce prodige, dans l'ordre moral, plus incroyable que tous les miracles dans l'ordre phyſique, devoit-il entrer néceſſairement dans le plan de la Sageſſe divine ? Voilà le point que nos Philoſophes devroient commencer par établir. Dieu vouloit punir les Chananéens, peuple abominable ; il vouloit ſe ſervir des Hébreux pour les exterminer : l'accuſerons-nous d'avoir pouſſé trop loin la ſévérité du châtiment ? Dieu conduiſoit les Hébreux par une providence particuliere, mais il les gouvernoit ſelon le génie, les mœurs, les préjugés politiques répandus alors chez toutes les Nations. Si les crimes des Hébreux peuvent nous faire douter de cette providence particuliere, ces mêmes crimes, & de plus grands encore, communs à tous les autres peuples, ne paroiſſent pas moins déroger à ſa providence générale. Parce que les hommes furent toujours méchans,

douterons-nous si c'est Dieu qui les a créés & qui gouverne le monde ?

En second lieu je soutiens que la Nation Juive, avec des mœurs plus douces, n'auroit pas pu subsister dans le siécle & parmi les peuples où elle se trouvoit. Une Nation encore foible, environnée de peuples sauvages & barbares, peut-elle être en sureté, si elle ne fait pas la guerre comme eux, si elle ne se rend pas aussi redoutable envers eux qu'ils le sont à son égard ? Contre des ennemis qui ne connoissent d'autre droit que la force, peut-elle user d'humanité, sans s'exposer à être la victime ? Malgré la douceur des mœurs françoises, lorsqu'il a fallu faire la guerre contre les Sauvages de l'Amérique, n'a-t-on pas été forcé, pour les intimider, d'user des plus cruelles représailles ? Leur férocité leur eut fait regarder la clémence envers les vaincus comme une marque de foiblesse, n'eut servi qu'à attirer de leur part de nouvelles insultes.

Dieu, en se faisant connoître au peuple Hébreu, le préserva du polythéisme, de l'idolâtrie & des désordres affreux qui l'accompagnoient chez les autres Nations ; il lui donna des loix sages, mais proportionnées à la grossiéreté & à la rudesse du genre humain encore enfant ; c'est la réflexion de

S. Paul (*a*). La Sageſſe divine réſervoit une morale plus pure, une Religion plus ſainte à des ſiécles plus heureux.

Solon s'applaudiſſoit d'avoir donné aux Athéniens, non pas les meilleures loix poſſibles, mais les meilleures qu'ils fuſſent en état de ſupporter. » Voilà, dit Monteſquieu, l'éponge de toutes les difficultés » que l'on peut faire ſur les Loix de » Moyſe « (*b*). A cette remarque pleine de bon ſens, que répond le faux Bolingbroke? Il crie au blaſphême. *Dieu*, dit-il, *ſe proportionner! & à qui? à des voleurs Juifs: Dieu être plus groſſier qu'eux* (*c*)! Calmez-vous, religieux Philoſophe: quand Solon ſe proportionnoit au génie des Athéniens, il n'étoit pas pour cela *plus groſſier qu'eux*; il étoit plus ſage qu'eux.

§. 9.

Selon le Chriſtianiſme dévoilé, *les Hébreux, uſurpateurs, brigands & meurtriers, parvinrent enfin à s'établir dans une contrée peu fertile, mais qu'ils trouverent délicieuſe au ſortir de leur déſert* (*d*). Si les Hébreux furent des uſurpateurs, ils eurent ce titre

(*a*) Galat. 3, 21. Hebr. 7, 19.
(*b*) Eſprit des Loix, l. 14, c. 21.
(*c*) Examen important, c. 3, p. 24.
(*d*) Chap. 2, p. 20.

commun avec la plûpart des anciens peuples de l'univers. On n'a qu'à jetter un coup d'œil ſur les commencemens de l'Hiſtoire Grecque dans Pauſanias, on y verra les premieres peuplades qui ſe ſont formées, ſe chaſſer, ſe détruire, ſe dépoſſéder mutuellement, ſe faire une guerre continuelle (*a*). Si l'on conſulte les Hiſtoriens Romains, ils nous apprennent que des troupes d'aventuriers Grecs ont abordé en Italie, qu'ils ont chaſſé les Aborigenes, qu'ils ſe ſont emparés de leurs terres; que du mêlange de ces étrangers avec les naturels du pays, s'eſt formé le peuple Latin (*b*). Sans ſortir de chez nous, ne devons-nous pas nous rappeller les eſſains de Gaulois, d'Helvétiens, de Germains, qui tour-à-tour ſont ſortis de leurs forêts pour aller dépouiller d'autres Nations, & s'établir chez elles l'épée à la main? Faire aux Hébreux un crime de leurs conquêtes, c'eſt ignorer totalement l'Hiſtoire de l'Univers. Ce fut des brigands, ſi l'on veut, mais alors tous les peuples ſe faiſoient gloire de l'être.

2°. Il eſt faux que la Paleſtine, où les Hébreux s'établirent, fût un pays peu fertile: Tacite, Juſtin, Ammien Marcellin,

(*a*) V. Eſprit des Loix, l. 24, c. 18.
(*b*) Tite-Live. l. 1.

rendent témoignage du contraire : *Uber ſolum*, dit Tacite, *exuberant fruges noſtrum ad morem, præterque eas Balſamum & Palmæ* (*a*). Aujourd'hui même, malgré la pareſſe & le peu d'induſtrie des Turcs qui habitent ce pays, on y voit encore des cantons d'une beauté & d'une fertilité ſinguliere.

Il n'eſt pas moins faux que les Hébreux *fonderent un état déteſté de ſes voiſins, & qui fut en tout temps l'objet de leur haine & de leur mépris* (*b*). Les Hébreux furent ſouvent alliés des Rois d'Egypte & de Syrie ; outre le témoignage des Livres Saints, Joſéphe l'a prouvé par les Hiſtoriens même Phéniciens (*c*).

Le Sacerdoce, continue le même Auteur, *ſous le nom de Théocratie, gouverna long-temps ce peuple aveugle & farouche.* Nouvelle fauſſeté. Après la mort de Moyſe, il fut gouverné pendant 400 ans par des Juges, dont la plûpart n'étoient pas Prêtres, juſqu'à ce qu'il voulut avoir des Rois.

Il eſt faux que *dans le choix de ſon Monarque, il ſe crut obligé de s'en rapporter à un Prophète :* l'élection fut faite malgré les

(*a*) Tacite hiſt. l. 5, n. 6.
(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 21.
(*c*) contr. Appion, l. 1.

représentations du Prophète, & c'est le sort qui en décida.

Il est faux que *l'histoire des Juifs ne nous montre dans tous ses périodes que des Rois aveuglément soumis au Sacerdoce, ou perpétuellement en guerre avec lui, & forcés de périr sous ses coups.* Souvent les Rois, loin d'être soumis aux Prêtres, les maltraiterent & causerent les malheurs de la Nation, pour n'avoir pas voulu écouter les Prophétes. Quand ces Rois auroient eu du respect pour les Prêtres, ils n'auroient fait qu'imiter les Egyptiens, les Grecs, les Romains & toutes les autres Nations.

Il est faux que *la superstition féroce ou ridicule du peuple Juif l'ait rendu l'ennemi né du genre humain, & en ait fait l'objet de son indignation & de ses mépris.* Si quelques Auteurs Payens, aveugles en fait de Religion, & très-peu instruits des loix & des mœurs des Juifs, ont témoigné du mépris pour eux; d'autres plus censés, comme Diodore de Sicile, Strabon, Dion Cassius, en ont parlé avec estime, parce qu'ils les avoient examinés de plus près.

Je demande pardon au lecteur de ces démentis formels que je suis forcé de donner aux Auteurs que je réfute; leur hardiesse, en fait de suppositions, m'obligera souvent de retomber dans la même faute.

Dans quels monumens notre Critique a-t-il puisé ce qu'il ajoute, que le peuple Juif, *souvent infidèle à son Dieu, dont la cruauté, ainsi que la tyrannie de ses Prêtres, le dégoûterent fréquemment, ne fut jamais soumis à ses Princes?* Tant que le peuple Juif fut fidèle à son Dieu, il jouit d'une prospérité constante; ses malheurs furent toujours la punition de ses infidélités. Il y a de la folie à dire que la *cruauté de Dieu* dégoûta souvent les Juifs de son service. Le Dieu des Juifs est-il donc autre que le Dieu unique & souverainement bon que nous adorons, & que notre Auteur semble ne pas connoître? Peut-on l'accuser de cruauté sans blasphême? Il y eut des séditions, des crimes, des calamités chez les Juifs; & chez quel peuple de l'univers n'y en a-t-il pas eu?

Nouvelle imposture, d'avancer que *le Juif fut toujours la victime & la dupe de ses inspirés*; ses propres Historiens déposent qu'il n'éprouva des infortunes, que quand il ne voulut pas écouter les Prophétes.

On reproche aux Juifs d'avoir supporté impatiemment le joug de la domination Romaine; ils eurent cela de commun avec les Grecs, avec les Espagnols, avec nos ancêtres. Ferons-nous un crime aux Gaulois, d'avoir défendu pendant dix ans leur

liberté contre toutes les forces de Rome ? Tacite lui-même avoue que la hauteur & la tyrannie des Gouverneurs envoyés en Judée, fut la cauſe des ſéditions fréquentes & de la révolte des Juifs (*a*).

Cette nation, continue le Critique, *fiere des promeſſes de ſon Dieu, remplie de confiance par les Oracles, qui en tout temps lui annoncerent un bien être qu'elle n'eut jamais, attendit toujours un Meſſie, un Monarque, un Libérateur* (*b*). Cette attente même, dont aucun autre peuple ne peut fournir d'exemple, eſt-elle un phénomene naturel ? Si cela eſt, la nation Juive fut paîtrie d'un autre limon que le reſte des hommes. Dépoſitaire des Oracles auſſi anciens qu'elle, & renouvellés de ſiécle en ſiécle, juſqu'à la révolution qu'ils annonçoient, elle a continué de les conſerver & d'y croire, au milieu des plus grandes calamités & des plus affreux malheurs. Rien n'a pu arracher de ſon ſein l'eſpérance que ſes peres lui avoient donnée, qu'une ſuite continuelle de prodiges avoit confirmée, dont la ſingularité de ſes mœurs & de ſes loix la faiſoit reſſouvenir à tout moment : elle a porté ces promeſſes & ces oracles chez les peuples qui

(*a*) Tacite, Hiſt. l. 4, n. 9.
(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 23.

l'ont conduite en eſclavage, ſans pouvoir la détruire; elle les a étalés aux yeux de ſes maîtres & de ſes vainqueurs : les Romains, malgré leur mépris, en ont été informés; leurs Hiſtoriens nous l'apprennent (*a*). Il n'eſt plus queſtion que de ſçavoir ſi la révolution prédite a été accomplie au temps marqué, ſi J. C. a réuni dans ſa perſonne tous les caracteres du Meſſie ou du Libérateur attendu par les Juifs. Notre ſçavant Critique n'a pas cru devoir entrer dans cette diſcuſſion, dont il n'auroit pas pu ſortir avec avantage.

Qu'a-t-il donc fait par l'hiſtoire infidéle qu'il nous a tracée des Juifs ? il a démontré que cette Nation n'a été ſemblable à aucune autre; que ſa deſtinée eſt un phénomene unique ſous le Ciel. On a beau lui reprocher le fanatiſme, l'enthouſiaſme, la ſtupidité; ce fanatiſme n'eſt point dans la nature : ou il y a eu du ſurnaturel dans la

(*a*) Suetone & Tacite témoignent que les prophéties des Juifs étoient connues dans tout l'Orient. » C'étoit, » dit Suétone, une opinion ancienne, conſtante & répan» due dans tout l'Orient, que dans ce temps-là il vien» droit de la Judée des Conquérans qui ſeroient les maî» tres du monde » : *in Veſpaſ.* » Pluſieurs, dit Tacite, » étoient perſuadés qu'il étoit prédit dans les anciens Li» vres des Prêtres, que dans ce temps-là il ſe formeroit en » Orient une puiſſance redoutable, & que des Conqué» rans, ſortis de la Judée, aſſujettiroient l'Univers ». Hiſt. l. 5, n. 13.

maniere dont cette Nation a été formée, gouvernée, conservée, ou ce n'est plus une providence sage & attentive qui conduit l'univers.

Cette réflexion acquiert infiniment plus de force quand on ajoute à l'Histoire de la Nation Juive l'établissement du Christianisme qui en est une suite nécessaire. L'Auteur du Christianisme dévoilé, en attribuant au hasard cette révolution singuliere, a non-seulement déguisé, altéré, supprimé les faits; mais il a renversé toutes les idées du sens commun.

§. 10.

Celui de l'*Examen important* a formé contre les Juifs des accusations encore plus atroces; elles avoient déja paru dans le Dictionnaire Philosophique & dans les autres Livres que nous avons cités au commencement de ce chapitre. On y reproche aux Juifs l'impudicité, les meurtres, les sacrifices de sang humain, la cruauté des Antropophages.

Quand ce portrait des mœurs Juives seroit aussi vrai qu'il est infidéle, on ne voit pas quelle conséquence il en pourroit résulter contre la vérité de leur Histoire, contre la pureté de leur Religion, contre la sagesse de leurs Loix. Cela prouveroit, tout au

plus, qu'ils n'agiſſoient pas conformément à leur croyance; & où ſont les peuples qui ayent ſuivi dans leur conduite les lumieres de la raiſon? Les mœurs des héros Grecs dans Homere, celles des Babyloniens, des Perſes, des Egyptiens dans Hérodote, celles des Chinois dans leurs propres Hiſtoriens, ne ſont pas plus exemplaires (*a*). Si l'Hiſtoire de toutes les Nations anciennes avoit été écrite avec autant de ſincérité & d'exactitude que celle des Juifs, nous y verrions la même groſſiéreté, les mêmes crimes, & de plus grands encore. C'étoient les mœurs des premiers âges du monde (*b*). Le parallèle que nous en faiſons aujourd'hui avec celles que l'Evangile a introduites parmi nous, ne doit-il pas nous pénétrer de reconnoiſſance & de reſpect pour une Religion qui a opéré une ſi heureuſe révolution dans l'univers?

Mais admirons l'équité de nos adverſaires. Quand Hérodote raconte les déſordres affreux des Babyloniens & des Perſes, ils s'inſcrivent en faux contre ſon récit (*c*); ils accablent d'injures ceux qui prétendent le juſtifier (*d*). Il eſt cependant certain que

(*a*) Voyez ci-après chap. 11, §. 3.
(*b*) Origine des Loix, &c. introd. & l. 6, c. 4.
(*c*) Philoſ. de l'Hiſt. c. 11, p. 55.
(*d*) Défenſe de mon Oncle.

Strabon, Lucien, Juſtin & d'autres, confirment ce que dit Hérodote. Lorſqu'il eſt queſtion des Juifs, on fait ſonner bien haut ces mêmes déréglemens auxquels ils étoient moins ſujets que les autres Nations. Si Hérodote rapporte un fait qui paroiſſe contraire à l'Hiſtoire Sainte, on appuye ſur l'autorité de cet Ecrivain, & l'on vante ſon diſcernement (*a*) quand on a intérêt de récuſer ſon témoignage, on le fait paſſer pour un rêveur. Venons au détail.

1°. Il y a eu du libertinage chez les Juifs, cela eſt inconteſtable; mais c'étoit le crime de quelques particuliers, contre lequel les loix réclamoient, & non pas un déréglement autoriſé publiquement comme chez les autres Nations.

N'y a-t-il pas de l'indécence & de la mauvaiſe foi à citer continuellement les expreſſions trop naïves des Ecrivains Hébreux, du Cantique de Salomon, du Prophéte Ezéchiel, comme une preuve de la dépravation de leurs mœurs? » Quand un » peuple eſt ſauvage, dit un ſçavant Magiſ» trat, il eſt ſimple, & ſes expreſſions le ſont » auſſi; comme elles ne le choquent pas, » il n'a pas beſoin d'en chercher de plus » détournées, ſignes aſſez certains que l'i-

(*a*) Dictionn. Philoſ. art. *Circonciſion.*

» magination a corrompu la langue. Le » peuple Hébreu étoit à demi-sauvage ; le » livre de ses Loix traite sans détour des » choses naturelles que nos langues ont soin » de voiler : c'est une marque que ces fa- » çons de parler n'ont rien de licencieux : » car on n'auroit pas écrit un Livre de » Loix d'une maniere contraire aux » mœurs « (*a*). Il est impossible, dit l'Auteur d'Emile, d'imaginer un langage plus modeste que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Cette sage observation est confirmée par l'attention qu'ont eue les Juifs dans la suite des siécles, de défendre la lecture de certains Livres de l'Ecriture avant l'âge de trente ans.

C'en est donc assez pour justifier les Juifs ; mais c'est ce qui fait la condamnation des Censeurs de l'Ecriture Sainte. Dans un siécle déja trop licencieux, peut-on leur pardonner l'affectation de retracer sans cesse des tableaux capables d'alarmer la pudeur (*b*) ? Se font-ils gloire d'être moins scrupuleux que les Juifs ? Ils imitent

(*a*) Traité de la Formation méchan. des langues, tome 2, n. 189. Emile, tome 3, p. 223.

(*b*) Examen important, c. 8. & 10. Diction. Philos. art. *Ezechiel*. Philosophie de l'Hist. c. 43. Questions de Zapata, p. 46. Dîner du Comte de Boulainvilliers, page 23.

la conduite d'un homme qui, pour prouver que la peſte eſt à Conſtantinople, en feroit apporter des ballots infectés.

Que penſer encore de l'indécence avec laquelle on a répété dans cinq différens Ouvrages, qu'Ezechiel fut obligé, par ordre de Dieu, de manger des excrémens humains (*a*)? C'eſt une fauſſeté révoltante. Dieu commanda au Prophéte de brûler ces excrémens, & de faire cuire ſon pain ſous la cendre; il révoqua enſuite cet ordre, & lui commanda de brûler la fiente des animaux pour le même uſage (*b*). C'eſt le ſens du texte original; toutes les anciennes verſions l'ont rendu de même. Perſonne n'ignore qu'encore aujourd'hui, dans la Chaldée & dans l'Arménie, où le bois eſt fort rare, les pauvres qui manquent de matieres combuſtibles, ſe chauffent avec du chaume & de la bouſe de vache ſéchée au ſoleil, dont l'odeur infecte tout ce qu'on cuit (*c*). Prédire aux Juifs que pendant leur captivité ils ſeroient réduits à cette extrémité fâcheuſe, & leur en mettre l'image ſous les yeux, pour les frapper davantage, étoit-ce une indécence, *un commandement indigne de la Majeſté Divine*, un ſujet de

(*a*) Queſt. de Zapata, n. 46.
(*b*) Ezech 4, ℣. 12 & 15.
(*c*) Mém. des Miſſions dans le Levant, tome 3, p. 29.

vomir les plaiſanteries dégoûtantes dont nos Philoſophes Cyniques ont ſouillé leur plume ?

On reproche à J. C. de compter au nombre de ſes ancêtres, quatre femmes criminelles (*a*); mais celui qui venoit ôter les péchés du monde, ne devoit point rougir d'être né du ſang des pécheurs; s'il n'avoit voulu que des juſtes pour ſes aïeux, en quel lieu de l'univers auroit-il pu les choiſir ?

2°. L'on a fait une énumération fort exacte des meurtres commis ſous les Rois des Juifs, depuis David juſqu'à Phacée, Roi d'Iſraël, pendant un eſpace de 300 ans; ils ſont au nombre de dix-ſept. On en conclud que *ſi le S. Eſprit a écrit cette Hiſtoire, il n'a pas choiſi un ſujet fort édifiant* (*b*). Le lecteur ſe ſouviendra, 1°. que pluſieurs de ces meurtres ont été commis en guerre ouverte, par des Rois ou par des Généraux qui avoient les armes à la main; & nous avons déja obſervé que, ſelon l'uſage des anciens peuples, à la guerre point de quartier. 2°. Que d'autres ont été ordonnés par les Rois contre des ſujets dont ils avoient lieu de ſe défier, de la part deſ-

(*a*) Examen important, c. 7, p. 37.
(*b*) Diction. Philoſ. *Hiſtoire des Rois Juifs.* Examen important, c. 8.

quels

quels ils craignoient une sédition ou une révolte : jamais, sur-tout dans les anciens Gouvernemens, on n'a contesté aux Rois le droit de vie & de mort sur leurs sujets ; jamais le supplice d'un sujet criminel ou suspect ne fut nommé *un assassinat*. 3°. qu'en considérant tous ces meurtres comme autant de crimes, ils n'approchent pas de ceux qu'on peut reprocher aux Empereurs Romains, aux Athéniens, aux Spartiates, aux Chinois, aux Egyptiens, & à toutes les Nations connues.

Nous convenons qu'en général l'Histoire des peuples anciens n'est pas *un sujet fort édifiant* ; mais il est fort instructif : celle des Juifs, en particulier, nous fait comprendre à quel excès de corruption la nature humaine étoit parvenue, & le besoin qu'elle avoit d'un Réparateur : voilà pourquoi le S. Esprit a voulu qu'elle fût écrite.

3°. Dans les divers Ouvrages que nous avons cités, l'on accuse les Juifs d'avoir offert à Dieu des sacrifices de sang humain (*a*) : on a prétendu le prouver par ce qui est commandé, Lévit. 27, 29, touchant l'Anathême, par l'exemple de Jephté, par le supplice des trente Rois ou

(*a*) Voyez encore les Mêlanges de Littérature & d'Hist. & de Philos. *in*-8°. chap. 61.

chefs des Chananéens que Josué fit mettre en croix, par le meurtre d'Agag.

Une accusation aussi grave demandoit des preuves plus solides. Dans le chap. 27 du Lévitique, il est parlé d'abord de ce qui est voué au Seigneur pour lui être offert; & il est dit expressément que si c'est un homme ou une femme, *ils seront rachetés à prix d'argent;* c'est ainsi que l'on rachetoit tous les premiers nés. Au ℣. 28, il est parlé de *l'anathême*, par lequel on dévouoit les ennemis à la mort, c'est-à-dire, que l'on s'obligeoit par serment à les exterminer. Au ℣. 29, il est dit que dans ce cas on ne pourra pas les racheter, mais qu'ils seront mis à mort comme on l'a voué. N'est-ce pas abuser des termes, & tromper les lecteurs, que d'appeller *sacrifice* une expédition militaire à laquelle on s'est engagé par serment? Quand Paul Emile, dans la guerre d'Epire, rasa & brûla soixante-dix villes, emmena cent cinquante mille esclaves; lorsque Scipion l'Africain saccagea Carthage & Numance, lorsque Mummius détruisit Corinthe, ils ne furent point accusés d'avoir offert des sacrifices de sang humain. Qu'est-ce que les Juifs ont fait de plus? Les Romains, avant la guerre, invoquoient Mars & Jupiter; les Juifs faisoient des vœux au vrai Dieu, voilà toute la différence.

Le précepte formel du Lévitique doit nous faire juger que quand Jephté accomplit à l'égard de sa fille, le vœu indiscret qu'il avoit fait, il ne la mit point à mort : c'eut été un crime, & la loi ne l'ordonnoit point ; mais qu'il la consacra au service du Tabernacle & à une virginité perpétuelle : c'est ainsi qu'Anne, mere de Samuël, voua son fils au service du Seigneur (*a*). Il n'y a rien, dans le texte original, qui nous oblige à croire que Jephté ait immolé sa fille ; il n'étoit pas Prêtre, & les Prêtres seuls pouvoient immoler des victimes. Si plusieurs Commentateurs ont pensé autrement, leur opinion particuliere ne fait pas régle.

Le supplice des chefs des Chananéens ordonné par Josué, est une sévérité militaire, & non un sacrifice.

Il en est de même de la mort d'Agag. Samuël le tua, non pas sur l'Autel, mais devant le tabernacle où il se trouvoit pour lors ; non pas comme une victime, mais comme un ennemi qui avoit mérité ce traitement par sa cruauté. *De même*, lui dit Samuël, *que ton épée a privé les meres de leurs enfans, ainsi ta mere sera plongée dans le deuil par ta mort* (*b*).

(*a*) 1. Reg. 1.
(*b*) 1. Reg. 15, 33.

4°. C'eſt une impoſture encore plus odieuſe, de reprocher aux Juifs d'avoir mangé de la chair humaine (*a*). L'on a cité en preuve ces paroles d'Ezechiel, chapitre 39, ℣. 17 : *Dites aux oiſeaux du Ciel & aux bêtes de la Campagne : venez, accourez à la victime que je vais vous immoler ſur les montagnes d'Iſraël, pour vous en faire manger la chair & boire le ſang.* ℣. 18 : *Vous mangerez la chair des guerriers, vous boirez le ſang des grands de la terre, des béliers & des taureaux.* ℣. 19 : *Vous ſerez raſſaſiés de la graiſſe & enivrés du ſang de la victime que je vous prépare.* ℣. 20 : *Vous aurez pour nourriture ſur ma table, le cheval, le cavalier & tous les guerriers, dit le Seigneur.* Pour impoſer au lecteur, on a feint que ces paroles que Dieu dit aux oiſeaux & aux animaux carnaſſiers, étoient adreſſées aux Juifs. Enſuite, dans une note où l'on a fait ſemblant de corriger la mépriſe, on ſoutient que les verſets 19 & 20 peuvent s'adreſſer aux Juifs auſſi-bien qu'aux vautours & aux loups (*b*), c'eſt-à-dire, qu'au lieu de rétracter le menſonge, on l'a confirmé. La lecture ſeule du paſſage ſuffit pour confondre la calomnie. C'eſt ainſi

(*a*) Dict. Philoſ. art. *Anthropophages.* Traité ſur la Tolérance, c. 12, p. 118. Lettre 18 ſur les Miracles.

(*b*) Traité ſur la Tolérance, p. 118 & 211.

que nos Philoſophes intégres citent les Livres ſaints, attaquent la ſuperſtition, font triompher la vérité.

En exhalant les vapeurs de leur bile contre les Juifs, en les peignant comme des fanatiques, des barbares, des furieux, ils nous rendent plus de ſervice qu'ils ne penſent. Que l'on mette ce tableau à côté de l'Evangile; tout homme ſenſé conclura qu'un Livre ſi ſage & ſi ſublime, qui nous enſeigne un culte ſi pur & ſi digne de Dieu, une morale ſi douce & ſi parfaite, formé chez une Nation ſi peu ſociable, ne ſçauroit être l'ouvrage des hommes.

CHAPITRE III.

Hiſtoire abrégée du Chriſtianiſme.

§. I.

SI l'établiſſement de notre Religion étoit un événement imprévu, dont l'univers n'eût été averti qu'au moment où il eſt arrivé; ſi c'étoit un fait iſolé, ſans aucune liaiſon avec les circonſtances qui l'ont préparé, & les effets qui l'ont ſuivi; ſi pour l'opérer on avoit mis en uſage les moyens que la prudence humaine pouvoit ſugg-

rer, nos Critiques seroient excusables de l'attribuer à des causes purement naturelles, à la superstition, à l'amour de la nouveauté, à la séduction, à l'aveuglement des peuples. Mais une révolution annoncée plusieurs siécles auparavant, dont toutes les circonstances ont été successivement prédites, à laquelle une Nation entiere s'attendoit, dont les préparatifs ont excité l'attention de tout l'univers, qui s'est accomplie exactement au temps marqué, & par des moyens contraires à toutes les vûes de la sagesse humaine : une telle révolution peut-elle être naturelle ou l'effet du hasard ? Nos adversaires, si prévenus en général contre les prodiges, devroient y penser plus d'une fois, avant que d'en admettre un plus incroyable que tous ceux qu'ils osent rejetter.

1°. Comment l'opinion d'une nouvelle Monarchie, d'un nouveau regne fondé dans la Judée, a-t-elle pu se répandre dans tout l'Orient (*a*), comme Tacite & Suétonne l'ont remarqué ? S'il n'y a point eu de prophéties qui y ayent donné lieu, ce préjugé ancien, constant, universel, s'est-il introduit sans aucune raison ?

2°. Est-ce par une fatalité aveugle que J. C. a paru précisément dans le temps où

(*a*) Voyez chap. précédent, §. 9.

l'on s'attendoit à voir un envoyé de Dieu dans la Judée, lorſque l'autorité ſouveraine ne ſubſiſtoit plus dans la tribu de Juda, ſelon la prédiction de Jacob; 490 ans après la reconſtruction de Jeruſalem & du Temple, ſelon la prophétie de Daniel; avant la deſtruction de ce nouveau Temple, comme Aggée & Malachie l'avoient annoncé? Eſt-ce par un concours fortuit des événemens que J. C. a réuni dans ſa perſonne tous les caracteres ſous leſquels les Prophétes l'avoient déſigné, caracteres qui ſembloient ſe contredire, mais qui ſe ſont parfaitement conciliés dans les différentes circonſtances de ſa naiſſance, de ſa vie & de ſa mort?

3°. Eſt-ce par un coup de la fortune qu'il eſt né dans la Judée un homme tel que l'univers n'en a jamais vu, auquel aucun autre homme n'a jamais reſſemblé? Au milieu d'une Nation que l'on vient de nous peindre comme la plus féroce, la plus inſenſée, la plus odieuſe de toutes les Nations, paroît un ſage qui fixe bientôt ſur lui tous les regards. On admire la douceur & la pureté de ſes mœurs, la ſimplicité & la gravité de ſes inſtructions, l'élévation de ſes maximes, la ſageſſe de ſes diſcours, la juſteſſe de ſes réponſes, les merveilles qu'il opere. Sans ambition & ſans intérêt, ſans oſtentation & ſans foibleſſe, ſans fiel & ſans mépris pour

perſonne; il eſt inacceſſible aux paſſions humaines. Il déclare que ſa doctrine ne vient point de lui-même, mais qu'il l'a reçue de Dieu ſon pere: il parle ſans émotion & ſans vaine complaiſance des myſteres qu'il doit révéler, des contradictions qu'il doit eſſuyer, de la mort qui lui eſt réſervée, de la gloire qui lui eſt promiſe. Il fait des miracles, mais ſans en chercher l'occaſion; il attend qu'on les lui demande; il les opere pour ſoulager les miſérables, jamais pour humilier ou pour punir ſes ennemis.

J. C. veut ſe faire connoître pour le Meſſie, & il commence par choquer de front toutes les idées & tous les préjugés de ſa Nation. Elle attendoit un Rédempteur puiſſant & glorieux, & il prédit qu'il ſera mis à mort lui-même: elle eſpéroit que ſa loi, ſon temple, ſes cérémonies ſeroient éternels, & il annonce que tout cela ſera détruit. Elle ſe glorifioit d'être le peuple de Dieu, à l'excluſion de tous les autres; & il lui déclare que les étrangers ſeront préférés dans le Royaume de Dieu. Elle donnoit ſa confiance aux Phariſiens, aux Prêtres, aux Docteurs de la loi; J. C. s'attache à les démaſquer & à les confondre. Un ſectaire, un enthouſiaſte, un ſéducteur s'y prendroit-il de cette maniere?

Malgré l'oppoſition des chefs de la Nation,

tion au ſuccès de ſon miniſtere, il a l'aſſurance de prédire à ſes Apôtres qu'ils viendront à bout d'établir ſon Evangile; mais il leur déclare qu'il ne ſera connu lui-même pour ce qu'il eſt, que quand il aura été crucifié (*a*). Il leur promet de leur envoyer ſon Eſprit, & c'eſt la force de cet Eſprit divin qui doit tout opérer.

Ecouté & ſuivi par quelques Docteurs plus dociles que les autres, par quelques hommes riches & accrédités, il ne les choiſit point pour ſes Apôtres; il leur préfere des pauvres, des ignorans, des pêcheurs: c'eſt à ceux-ci qu'il fait eſpérer la converſion de l'univers, & il ne leur promet d'autre récompenſe en ce monde qu'une mort ſemblable à la ſienne.

Au moment qu'il a fixé pour ſa mort, dont il a prédit toutes les circonſtances, il ſe livre lui-même entre les mains de ſes ennemis. Il paroît devant ſes Juges ſans crainte & ſans affectation de les braver. Interrogé ſur ſa Divinité, il la confeſſe ſans oſtentation & ſans détour: il ſubit ſa condamnation ſans murmure & ſans reproche; il va au ſupplice avec tout le ſang froid de l'innocence; il meurt en priant pour ſes bourreaux (*b*).

(*a*) *Joan.* c. 8, 28; & c. 12, 32.

(*b*) On a écrit dans le Dîner du Comte de Boulainvil-

Il avoit promis à ſes Apôtres de reſſuſciter trois jours après ; & ſes Apôtres témoignent publiquement qu'il a tenu parole : ils le publient au milieu de Jeruſalem, dans toute la Judée, dans tout le monde connu ; ils ſoutiennent qu'il eſt le fils de Dieu & le Sauveur des hommes ; ils perſuadent, & bientôt ſur le témoignage conſtant, uniforme, invincible de ces témoins oculaires, le monde ſe convertit & adore Jeſus crucifié. Telle eſt en abrégé l'Hiſtoire du Chriſtianiſme conſignée dans le Nouveau Teſtament.

Dira-t-on que cette Hiſtoire eſt inventée à plaiſir ? » Ce n'eſt pas ainſi que l'on invente, répondrons-nous avec l'Auteur d'Emile : il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ce ton ni cette morale ; & l'Evangile a des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le héros » (*a*). Nous verrons ſi nos Critiques ſont parvenus à les obſcurcir.

---

liers, p. 31 & 32, que Jeſus a ſué ſang & eau, dès qu'il a été condamné par ſes Juges. Ce n'eſt pas la peine de relever le ridicule de cette bévue.

(*a*) Emile, tome 3, p. 168.

§. 2.

Ce fut, dit l'Auteur du Christianisme dévoilé, *au milieu de la nation Juive, disposée à se repaître d'espérances & de chimères, que se montra un nouvel inspiré, dont les sectateurs sont parvenus à changer la face de la terre* (a). Ces paroles seules, méditées attentivement, suffisent pour confondre un Auteur qui ne reconnoît rien de surnaturel dans l'établissement du Christianisme. Qu'une Nation aussi peu instruite que la nation Juive, ait donné naissance au plus sage & au plus éclairé de tous les Législateurs; que seul, sans étude, sans aucune ressource humaine, il ait formé le projet de changer la face de la terre; que pour y réussir il ait commencé, non pas par flatter les espérances chimériques de son peuple, mais par choquer de front toutes ses idées: qu'il en soit venu à bout par le ministere de douze pauvres pêcheurs, ne sont-ce pas-là autant de circonstances absolument contraires au cours ordinaire de la nature, autant de prodiges?

Avant & après J. C. quelques imposteurs ont voulu se donner pour le Messie, ils ont été promptement abandonnés & mépriſés:

(a) Page 24.

le mauvais succès de leur projet n'a servi qu'à faire éclater davantage le surnaturel de la mission de J. C.

L'Auteur de l'Examen important a senti tout le poids de ces observations ; pour en éluder les conséquences, il a eu recours à un expédient singulier ; il a donné un démenti formel à Tacite & à Suétone. *Personne alors*, dit-il, *ne parloit de l'attente du Messie..... Il est certain que nul Juif n'espéroit, ne désiroit, n'annonçoit un Messie du temps d'Herode le Grand* (*a*). Mais toujours fidèle à se contredire, il avoue au même endroit qu'*il y eut un parti, une secte, qui reconnut Hérode pour l'envoyé de Dieu.* Il est donc bien certain que l'on attendoit alors un envoyé de Dieu ; que Tacite & Suétone ne l'ont pas rêvé. Si Hérode lui-même n'avoit pas été persuadé de cette opinion, pourquoi auroit-il fait massacrer les innocens ? Trait de cruauté horrible, dont un Ecrivain Romain a conservé la mémoire aussi-bien que l'Evangile (*b*).

Il étoit fort inutile de nous parler des différentes sectes obscures & peu nombreuses qui se formerent alors (*c*) ; toutes, sans exception, furent promptement anéanties ;

(*a*) Examen important, c. 11, p. 56 & 57.
(*b*) Macrobe, Saturnal, l. 2, c. 4.
(*c*) Exam. import. *ibid.*

le Christianisme seul est parvenu à subjuguer le monde entier.

§. 3.

Nous ne rougissons point de rapporter après nos Critiques les calomnies par lesquelles les Juifs se sont efforcés de noircir la naissance & la vie du Sauveur. Ils ont dit que Jesus étoit né de Marie séduite par un soldat; qu'il avoit appris la magie en Egypte, qu'il fut un brigand & un chef de voleurs. Mais ils n'ont osé écrire ces impostures que plusieurs siécles après la naissance du Christianisme; ils les ont tenues secrettes pendant long-temps: les Livres qui les renferment sont si remplis d'erreurs, d'anachronismes, de puérilités, que jusqu'à présent les plus audacieux des ennemis de notre Religion n'avoient pas osé en faire usage. On en avoit même parlé dans le Dictionnaire Philosophique avec le dernier mépris (*a*).

Il étoit réservé au faux Bolingbroke de nous apprendre que la vie de Jesus publiée par les Juifs, *Livre extravagant*, de son propre aveu, rapporte *des choses beaucoup plus vraisemblables que nos Evangiles* (*b*).

(*a*) Dict. Philos. art. *Messie*.
(*b*) Examen important, ch. 11, p. 60.

Nous invitons le lecteur à voir l'extrait de ces *vies de Jesus* dans l'Histoire de l'établissement du Christianisme par M. Bullet (*a*), il jugera de leur mérite & de la sagacité du Critique qui nous les oppose.

En vain pour leur donner quelqu'autorité, il prétend que cette Histoire est aussi ancienne que nos Evangiles ; que Celse l'a citée au second siécle. Fausse allégation. Celse, à la vérité, introduit un Juif qui reproche à Jesus d'être né d'un adultere (*b*) ; mais il n'y a aucune preuve qu'il ait tiré ce reproche d'une vie de Jesus déja écrite par les Juifs. Quand cela seroit vrai, nous en tirerions le plus grand avantage, puisque les Juifs ont reconnu formellement dans cet écrit la réalité des miracles de J. C. (*c*) Or la mission de J. C. est prouvée par ses miracles, indépendamment de sa naissance.

2°. Il est faux que la vie de Jesus, composée par les Juifs, ait été corrompue dans la suite, que *l'on y ait ajouté des fables insipides*, des miracles impertinens, & que *ce Livre nous soit parvenu fort défiguré* (*d*). Il nous est parvenu tel que les Juifs l'ont composé ; ils l'ont tenu secret tant qu'ils

(*a*) Page 75.
(*b*) Orig. contr. Celse, l. 1. édit. Cantabr. p. 24, 26, 54.
(*c*) Hist. de M. Bullet, p. 92.
(*d*) Examen important, p. 62.

ont pu, & les Chrétiens n'en ont eu connoiſſance que dans les derniers ſiécles.

Les ennemis du Chriſtianiſme, non contens de jetter du doute ſur la conception miraculeuſe de Jeſus dans le ſein de Marie, ſe ſont encore appliqués à y répandre un ridicule injurieux ; ils ont eu recours à leurs armes ordinaires, à l'obſcénité & à la calomnie. Ils ont avancé que S. Auguſtin, dans ſon Sermon 22, a dit, parlant de l'Ange : *imprægnavit Mariam per aurem* (*a*). C'eſt une impoſture ; ces paroles ne ſe trouvent point dans S. Auguſtin. Ils ont accuſé Sanchez d'avoir parlé du même myſtere dans des termes qui font frémir la pudeur (*b*). Nouvelle infidélité : Sanchez ne s'eſt point exprimé comme ils le prétendent (*c*). Quoique ſes expreſſions ne ſoient point dangereuſes pour les Théologiens qui le liſent avec un cœur chaſte & dans des vûes légitimes, nous nous abſtiendrons de les rapporter : elles ſeroient encore un poiſon pour l'eſprit pervers de nos Philoſophes.

Nous convenons avec l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, que Jeſus fut *un Juif pau-*

(*a*) Dîner du Comte de Boulainvilliers. page 53.
(*b*) Examen important, c. 1, p. 63. L'Homme aux 40 écus, p. 59.
(*c*) Sanchez, l. 2, Diſp. 21, n. 11.

vre qui se prétendit issu du sang Royal de David (*a*). La vérité de cette prétention est prouvée par sa généalogie authentique, tirée des archives mêmes d'une Nation qui eut toujours un soin particulier de conserver les généalogies, pour pouvoir justifier la naissance du Messie, quand il paroîtroit sur la terre. La pauvreté de Jesus, loin de nous rendre suspecte sa mission, sert au contraire à relever l'éclat de ses vertus : un Sauveur qui venoit enseigner aux hommes le détachement des richesses, devoit commencer par en donner l'exemple. Un Dieu, ami des pauvres, peut scandaliser des Philosophes superbes & voluptueux ; mais ce n'est pas d'eux que nous devons apprendre ce qui convient le mieux à la Sagesse divine.

§. 4.

C'est une calomnie d'avancer que J. C. *ne trouva des prosélytes que dans la plus ignorante populace ;* de répéter sans cesse que *le Christianisme, dans sa naissance, fut forcé de se borner aux gens du peuple ; qu'il ne fut embrassé que par les hommes les plus abjects d'entre les Juifs & les Payens* (*b*). Nous

(*a*) Christ. dévoilé, p. 24.
(*b*) *Ibid.* p. 25 & 29. Examen important, c. 14, p. 87.

avons montré dans un autre Ouvrage, que J. C. eut pendant sa vie des sectateurs distingués parmi les Juifs, des Docteurs de la Loi; que ses Disciples ont converti des Sçavans & des Philosophes en très-grand nombre (*a*). Il n'est pas nécessaire de répéter les preuves que nous en avons données, & que nos adversaires n'affoibliront jamais.

Il y a encore plus de mauvaise foi dans la maniere dont l'Auteur de l'*Examen important* a traité les miracles, la conduite & les instructions de J. C. il a supposé que ses lecteurs ne connoissoient pas l'Evangile (*b*).

1°. Selon lui, le premier miracle que Jesus opere, est de se faire transporter par le Démon sur le haut d'une montagne de Judée, d'où l'on découvre tous les Royaumes de la terre, & où ses vêtemens paroissent tout blancs. Il change l'eau en vin dans un repas où tous les convives étoient déja ivres. Il fait sécher un figuier qui ne lui a pas donné des figues dans un temps où il n'y avoit plus de figues.

L'Auteur prétend-t-il nous faire entendre que l'Evangile n'attribue point d'autres miracles à J. C.? Sans doute, les boiteux, les

(*a*) Certitude des preuves du Christ. c. 6, §. 1.

(*b*) Examen important, c. 11, p. 63. Premiere & quatorziéme Lettre sur les Miracles. Questions de Zapata, n. 54, 55, 56. Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 28.

paralytiques, les lépreux, les aveugles-nés guéris par une seule parole, la multiplication réitérée des pains, la tempête appaisée, les morts ressuscités, ne sont pas des miracles, ou ils ne valoient pas la peine d'être cités.

Dans la premiere Lettre sur les Miracles, on a insinué que la plûpart des prétendus prodiges du Sauveur étoient de simples paraboles; que son transport sur une montagne nous peint les illusions de l'ambition, que le dessèchement du figuier est une leçon pour nous apprendre que nous devons porter dans tous les temps des fruits de charité & de justice, &c. (*a*)

Cette explication est admirable sans doute; mais elle nous jette dans d'étranges embarras. Il faudroit sçavoir, 1°. comment les Evangélistes qu'on nous a dépeints comme des fanatiques, comme des insensés dignes d'être mis aux Petites-Maisons (*b*), ont pu imaginer des leçons de morale aussi ingénieuses; 2°. si la guérison des malades, la résurrection des morts sont aussi des paraboles, & ce qu'elles signifient; 3°. comment l'Auteur de l'Examen important a pu confondre le transport de Jesus sur la

(*a*) Premiere Lettre sur les Miracles, page 16.
(*b*) Examen important, c. 11, p. 62.

montagne, Matt. 4, avec le miracle de la Transfiguration où ſes vêtemens devinrent tout blancs, Matt. 17; 4°. en quel lieu il a lû que les convives des nôces de Cana étoient déja ivres, 5°. pourquoi il n'a pas fait attention au motif que Jeſus ſe propoſoit en faiſant ſécher le figuier, & à l'inſtruction qu'il en prit occaſion de faire à ſes Diſciples (*a*)? Quand on veut tourner en ridicule les Evangiles, ou les entendre autrement que les Chrétiens, il faudroit dire des choſes claires, ſenſées, raiſonnables, dont tout le monde pût être ſatisfait.

2°. La conduite de J. C. à laquelle ſes plus grands ennemis n'eurent jamais rien à reprendre, n'a pas trouvé grace devant nos Critiques modernes. Ils lui reprochent d'être allé ſouper *chez des filles*, d'avoir mangé chez les Publicains, qu'il regardoit cependant comme des gens abominables, d'avoir chaſſé du Temple des Marchands qui étoient *autoriſés par la Loi* à y vendre des victimes pour les ſacrifices (*b*).

Il eſt fâcheux que nos Philoſophes, par leurs ſoupçons injuſtes, & par la licence de leurs expreſſions, affectent de nous faire comprendre juſqu'où va le déréglement de

(*a*) Matt. 21, 19.
(*b*) Examen important, c. 11, p. 65.

leur conduite. J. C. n'a fréquenté que des perſonnes vertueuſes. Marthe & Marie, ſœurs de Lazare, étoient à couvert de ſoupçon : les Juifs acharnés à calomnier J. C. n'ont jamais attaqué la pureté de ſes mœurs ; leur haine étoit moins furieuſe que celle de nos Docteurs anti-Chrétiens. L'Auteur d'Emile, un peu plus raiſonnable que les autres, loin de faire à J. C. un crime de ſon caractere doux & ſociable, l'en a loué avec raiſon (*a*).

Il n'eſt pas vrai que le Sauveur ait regardé les Publicains comme *des gens abominables* : c'étoit un effet de la prévention & de l'orgueil des Phariſiens que J. C. a toujours condamnés. Quand ces derniers le blâmerent de manger chez les Publicains, il leur répondit avec ſageſſe : *le Médecin eſt néceſſaire aux malades, & non pas à ceux qui ſe portent bien : je ne ſuis pas venu appeller les juſtes à la pénitence, mais les pécheurs* (*b*).

Il eſt encore faux que les Marchands fuſſent *autoriſés par la loi* à commercer à l'entrée du Temple ; c'étoit un uſage abuſif que J. C. étoit en droit de réformer. Lorſque les Juifs lui demandent un miracle pour preuve de ſon autorité, il les renvoye à ſa

(*a*) Lettre écrite de la Montagne, p. 117.
(*b*) Luc, 5, 31.

résurrection : *détruisez ce Temple*, leur dit-il, *je le rebâtirai dans trois jours* : l'Evangéliste remarque qu'il parloit de son propre corps. Mais la réponse que ce même Evangéliste attribue aux Juifs, prête une nouvelle matiere à la critique. *On a mis 46 ans à bâtir ce Temple, comment dans trois jours le rebâtirez-vous (a)? Il est bien faux*, dit notre Censeur, *qu'Hérode eût mis 46 ans à rebâtir le Temple ; cela seul fait bien voir que les Evangiles ont été écrits par des gens qui n'étoient au fait de rien.*

A la vérité, Joséphe rapporte que le Temple fut rebâti par Hérode en huit ans; mais depuis ce temps-là on y avoit encore travaillé à différentes repriſes, soit pour réparer l'effet de quelques incendies, soit pour embellir les différentes parties de cet édifice (*b*). Or, depuis les travaux commencés par Hérode jusqu'à la premiere année de la prédication du Sauveur, il y a en effet 46 ans. L'Auteur qui a copié l'objection dans Dom Calmet, auroit pû y prendre la réponse.

3°. L'Auteur des Lettres sur les miracles (*c*) avoit paru approuver les instructions du Sauveur & les paraboles dont il se

(*a*) Joan. 2, 18.
(*b*) Joseph. Antiq. l. 17, c. 14; & l. 20, c. 17.
(*c*) Premiere Lettre sur les Miracles, p. 17.

ſervoit pour ſe faire entendre du peuple : ici on les tourne en ridicule, & l'on ajoute que les Prédicateurs d'aujourd'hui parlent dans un autre goût. Ils n'ont peut-être pas tort ; mais J. C. avoit encore plus de ſageſſe : un Prédicateur doit proportionner ſes inſtructions à la capacité & au génie de ſes auditeurs ; c'eſt ce qu'a fait le fils de Dieu, & ce qu'il a commandé de faire à ſes Diſciples. Par des leçons ſimples & populaires, ils ont converti le monde ; nos Philoſophes avec tous leurs raiſonnemens & leur vain étalage de ſcience, pervertiſſent quelques lecteurs imprudens ; jamais ils ne rendront les hommes meilleurs.

Par où finit l'Hiſtoire de Jeſus ? dit notre Critique, *par l'avanture qui arrive à ceux qui veulent amuſer la populace*, ils finiſſent par être mis à mort. Il ſe trompe ; l'Hiſtoire de Jeſus ne finit point à ſa mort, c'eſt plutôt là qu'elle commence, & c'eſt par-là que Jeſus eſt éminemment diſtingué de tous les impoſteurs. Le ſupplice de ceux-ci termine ordinairement les mouvemens qu'ils ont excités, diſſipe leurs ſectateurs, fait évanouir leurs projets : la mort de J. C. ſuivie de ſa réſurrection, a ſervi à vérifier ſes promeſſes, à confirmer ſa doctrine, à lui attacher plus étroitement ſes diſciples, à fonder ſon Egliſe. Il l'avoit prédit, &

l'événement l'a montré. Quel a pu être le principe de cette fidélité inviolable & invincible des sectateurs de Jesus ? C'est à nos adversaires de nous l'apprendre.

§. 5.

Ses Disciples, dit-on, *ou imposteurs ou séduits, rendirent un témoignage éclatant de sa puissance ; ils prétendirent que sa mission avoit été prouvée par des miracles sans nombre* (*a*). Voici deux nouvelles questions à examiner. Les Disciples de J. C. ont-ils pu être imposteurs ou séduits ? Sont-ils les seuls qui ayent rendu témoignage aux miracles de leur Maître ? La légéreté avec laquelle l'Auteur du Christianisme dévoilé passe sur ces deux articles, montre qu'il a bien peu étudié la matiere.

Si les Disciples de J. C. ont été séduits, c'est sans doute par les espérances de leur Nation, que l'Auteur a traitées de chimeres, par l'atentte où étoit le peuple Juif de voir paroître le Messie dans le temps que Jesus a commencé à se donner pour tel. *Nous espérions*, disoient-ils après sa mort, *nous espérions qu'il seroit le Libérateur d'Israël* (*b*). Ils se sont attachés à lui par les

(*a*) Christianisme dévoilé, p. 25.
(*b*) Luc, 24, 21.

promesses qu'il leur avoit faites de leur donner les premieres places dans son Royaume. Mais enfin sa mort ignominieuse a dû les détromper. Demeurer attachés à un Maître qui les avoit abusés, qui les avoit exposés au mépris & à la haine de leur Nation; s'obstiner à prêcher faussement sa résurrection & sa Divinité, malgré le ressentiment qu'ils devoient conserver contre lui; affronter les tourmens & la mort pour un imposteur qui s'étoit joué de leur crédulité: ce procédé est-il dans la nature? Le cœur humain peut-il s'y prêter? Qu'ils ayent été séduits jusqu'à la mort de Jesus, on peut hasarder cette supposition; mais qu'ils ayent persévéré dans la séduction malgré sa mort, malgré la fausseté de ses promesses, malgré le danger auquel leur prédication les exposoit: voilà certainement ce qu'on ne comprendra jamais. Il faut donc nécessairement conclure que Jesus a effectué ce qu'il avoit promis, en se montrant ressuscité à leurs yeux, que ses Disciples ne sont ni des fourbes ni des imposteurs.

Ont-ils pu l'être? Ils ne nous imposent point d'abord sur les faits dont nos ennemis conviennent, & dont ils veulent tirer avantage, sur la pauvreté de Jesus, sur l'obscurité où il a vécu jusqu'à l'âge de trente ans,

ans, sur sa prédication, sur sa mort, sur l'ignorance de la plûpart de ses sectateurs. Des imposteurs qui n'auroient cherché qu'à éblouir & à tromper le monde, n'auroient pas commencé par faire tous ces aveux. N'importe ; ils nous imposent sur les miracles prétendus de leur Maître, sur sa résurrection, sur son ascension dans le Ciel : voilà ce qu'on prétend, il faut démontrer le contraire.

§. 6.

1°. Quel fruit peuvent-ils espérer de la fable qu'ils ont forgée ? Ils l'annoncent eux-mêmes : Jesus leur a prédit qu'ils seroient *haïs, mépriſés, perſécutés, mis à mort pour ſon nom* (*a*). Un imposteur peut s'applaudir de ses succès, triompher d'avance, se promettre des victoires & un sort brillant s'il réussit : on n'en a point encore vu qui ait formé un projet périlleux pour le seul plaisir d'y succomber & d'en être la victime.

2°. Recherchent-ils quelque chose pour eux-mêmes ? Ils ne travaillent que pour la gloire de leur Maître, ils ne font rien qu'en son nom ; ils ne s'attribuent ni les prodiges qu'ils operent, ni la doctrine qu'ils enſei-

(*a*) Joan. 15 & 16, *& alibi.*

gnent (*a*). L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé convient que *leur ambition ſe bornoit à gouverner les ames* (*b*) : c'eſt-à-dire qu'ils conſentent à demeurer pauvres, à ſe conſumer de travaux, à ſacrifier leur vie, à répandre leur ſang, pourvu que l'Evangile fructifie ; ils le déclarent & agiſſent ſur ce plan (*c*). Voilà des impoſteurs bien déſintéreſſés.

3°. L'impoſture eſt-elle compatible avec leur caractere, avec leur doctrine, avec leur conduite ? On leur reproche d'être ſimples, groſſiers, ignorans dans les ſciences humaines, ils ne s'en défendent point. Le projet de convertir l'univers entre-t-il naturellement dans l'eſprit des hommes de cette eſpéce ? Ils ne prêchent que la ſincérité, la droiture, la charité, la douceur, la patience ; ils font mieux, ils les pratiquent : notre Auteur leur rendra bientôt cette juſtice (*d*). Des hommes ſimples & ſans artifice peuvent-ils être martyrs du menſonge ? Des ſcélérats deviennent-ils les Apôtres de la vertu ? Conſtans & intrépides, ils parlent de même parmi leurs Diſciples & en préſence de leurs ennemis ; ils

(*a*) Act. 3, V. 22.
(*b*) Page 30.
(*c*) 2 Cor. 12, 15.
(*d*) §. 12, ci après.

n'évitent ni les perquisitions ni les interrogatoires : ils ne tremblent, ils ne se rétractent, ils ne se contredisent ni dans le particulier, ni quand ils sont rassemblés : ils prêchent la même chose dans les trois parties du monde connu ; ils sont les mêmes dans leurs courses, dans leur patrie & chez les étrangers, dans les prisons & sur l'échafaut. Quel pouvoir inconnu a pu maintenir entr'eux ce concert, malgré le choc de toutes les passions humaines ? Le système de l'Irréligion ne peut accorder aujourd'hui deux Philosophes : la prétendue fable du Christianisme a réuni d'abord une centaine de Prédicateurs.

4°. L'on ne peut pas s'y prendre plus mal-adroitement pour accréditer des fables. Ce n'est pas d'abord dans les pays éloignés que les Apôtres vont publier les miracles & la résurrection de leur maître. C'est à Jerusalem, sous les yeux même de ceux qui l'ont crucifié : ils les prennent à témoin des faits, ils osent en attester la publicité ; ils n'attendent point dix ou vingt ans après l'événement ; ils prêchent cinquante jours après la mort de J. C. au moment même où le concours du peuple à Jerusalem est plus nombreux, où les témoins rassemblés des différens quartiers de la Judée se trouvent réunis. Ils sont écoutés, ils persuadent ; huit

mille hommes se trouvent Chrétiens après deux prédications. Une imposture que l'on peut démentir sur le champ, contre laquelle une ville entiere est en état de déposer, peut-elle dans cette ville même fasciner l'esprit de huit mille hommes en peu de jours ?

5°. Si les Apôtres sont des imposteurs, la conduite des Juifs est un phénomene inexplicable. Comment le Conseil de Jerusalem, si animé & si furieux contre le Maître, a-t-il été si patient envers les Disciples ? Il étoit important pour ces Magistrats de justifier leur conduite à l'égard de J. C. d'empêcher la prédication des Apôtres, de publier dans tout l'univers la vérité des faits, d'envoyer dans les Synagogues, & sur-tout à Rome, des informations bien circonstanciées & bien authentiques de la vie, de la fausse doctrine des crimes vrais ou supposés de J. C. des prestiges par lesquels il avoit séduit le peuple, de la fausseté de sa résurrection, de l'audace & de l'imposture de ses Disciples. Ces Pharisiens si zélés, ces Prêtres si jaloux demeurent dans l'inaction. Au lieu de confondre publiquement les nouveaux imposteurs, ils se contentent de les emprisonner pour quelques jours, de leur faire des menaces ; ils ne détrompent personne. Dans presque toutes les villes où

S. Paul va porter l'Evangile, il ſe fait des proſélytes parmi les chefs mêmes de Synagogues. Que la force de la vérité ait fermé la bouche & lié les mains au Conſeil des Juifs, il n'y a rien là de merveilleux; mais qu'il ait vu ſi tranquillement proſpérer l'impoſture, voilà ce qu'on ne comprendra jamais.

Qu'on nous permette de le répéter: nos adverſaires rejettent avec dédain les miracles de J.C. & des Apôtres, parce qu'ils dérogent aux loix phyſiques de l'univers, & ils admettent ſans héſiter des prodiges plus incroyables contre l'ordre moral, qui n'eſt pas moins l'ordre de la nature. C'eſt ainſi qu'ils ſont d'accord avec eux-mêmes.

§. 7.

En ſecond lieu les Diſciples de J. C. ſont-ils les ſeuls qui rendent témoignage à ſes miracles, comme l'Auteur le ſuppoſe, pour les accuſer d'impoſture? Les Juifs, malgré leur intérêt à les conteſter, en conviennent dans les Livres mêmes qu'ils ont écrits contre J. C. & que nos Critiques ont cités. Les uns ont dit qu'il les avoit opérés par la magie qu'il avoit appriſe en Egypte, les autres par la prononciation du nom ineffable de Dieu. Les Auteurs Payens, ennemis & ca-

lomniateurs du Chriſtianiſme, ont fait le même aveu dans leurs Livres; nous l'avons prouvé dans un autre Ouvrage (*a*). Nous avons fait voir que la ſeule force de la vérité a pu leur arracher cette confeſſion. Les anciens hérétiques, preſque contemporains des Apôtres, appliqués à contredire leur doctrine, encore à portée de vérifier les faits, ont ſuppoſé la réalité des miracles & de la réſurrection de J. C. malgré l'intérêt de leur ſyſtême; nous avons produit leurs aveux (*b*). Ces ſectaires n'étoient pas des ignorans, incapables d'examen; c'étoit des Philoſophes payens mal convertis, qui avoient l'ambition de ſe faire des Diſciples, d'être à la tête d'un parti.

Là-deſſus nous demandons à nos Cenſeurs: des faits publics & palpables, ſouvent réitérés, publiés ſur les lieux & dans le temps même où ils ont dû arriver, par des témoins oculaires, qui n'ont pu avoir aucun intérêt vraiſemblable de les inventer, & qui les ont ſoutenus juſqu'à la mort; avoués par des ennemis déclarés, Juifs, payens, hérétiques, & qui avoient tous le plus grand intérêt de les conteſter, peuvent-ils être des impoſtures? Nous invitons,

(*a*) Certitude des preuves du Chriſt. chap. 4.
(*b*) *Ibid.* ch. 1, §. 2.

nous prions, nous conjurons Mrs les Philosophes de nous donner des régles de critique plus justes, plus certaines, plus infaillibles, pour discerner le vrai d'avec le faux.

Cet aveu des Auteurs payens est fort incommode; l'Auteur des Lettres sur les Miracles a fait tout son possible pour l'éluder. Il dit » que si quelques mauvais Philosophes, » en disputant contre les Chrétiens, convinrent des miracles de Jesus, c'étoient » des Théurgites fanatiques, qui croyoient » à la magie, qui ne regardoient Jesus que » comme un Magicien, & qui, infatués des » faux prodiges d'Apollonius, de Tyane » & de tant d'autres, admettoient aussi les » faux prodiges de Jesus: que l'aveu d'un » fou fait à un autre fou, une absurdité dite » à des gens absurdes, ne sont pas des preuves pour les esprits bien faits. Il prétend » que jamais les vrais Philosophes Grecs & » Romains n'accorderent aux Chrétiens » leurs miracles; qu'ils leur disoient seulement, si vous vous vantez de vos prodiges, nos Dieux en ont fait cent fois davantage..... vos prestiges ne sont qu'une » foible imitation des nôtres; nous avons » été les premiers Charlatans, & vous les » derniers. C'est-là, selon lui, le résultat de » toutes les disputes des Payens & des Chré-

» tiens « (*a*). L'expédient eſt des mieux imaginés ; c'eſt dommage qu'il nous replonge dans d'autres difficultés.

1°. Il eſt fâcheux de voir les plus célébres ennemis du Chriſtianiſme, Julien, Celſe, Porphyre, Hiéroclés, traités de mauvais Philoſophes, de Théurgites fanatiques, de fous, de gens qui diſoient des abſurdités. Julien, ſur-tout, *le plus grand homme qui ait peut-être jamais été*, au jugement de Bolingbroke, *dont l'eſprit ſublime avoit embraſſé la ſublime idée de Platon* (*b*), ne devoit-il pas être un peu plus ménagé pour l'honneur de la Philoſophie ? Nous ſçavons bien qu'il étoit *Théurgite fanatique* & le reſte ; mais ſes Panégyriſtes, ſes ſucceſſeurs, les héritiers de ſa haine contre le Chriſtianiſme, n'ont pas bonne grace de le dire.

2°. Celſe, Epicurien par ſyſtême, ne croyoit ni à la théurgie ni à la magie ; c'étoit donc *un vrai Philoſophe*. Or nous avons montré par ſes propres paroles, qu'à la réſerve de la réſurrection de J. C. dont il n'a jamais voulu convenir, il n'a point conteſté les autres miracles (*c*).

3°. Les vrais Philoſophes, ſelon nos

(*a*) Premiere Lettre ſur les Miracles, p. 12. Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 35.

(*b*) Examen important, c. 33, p. 193 & 197.

(*b*) Certit. des preuves du Chriſt. c. 4, §. 1

Cenſeurs,

Censeurs, sont ceux qui, persuadés de l'impossibilité des miracles, les regardent tous comme des prestiges & des tours de Charlatan ; mais un vrai Philosophe peut-il supposer avec vraisemblance que J. C. & ses Apôtres, Juifs grossiers, sans lettres & sans culture, ayent été des fourbes assez habiles, des imposteurs assez déliés, pour duper le monde entier ? Des Charlatans peuvent employer les prestiges pour se faire une vaine réputation, pour gagner de l'argent, pour mener une vie licencieuse & vagabonde : que Jesus & ses Apôtres en ayent fait usage pour instruire les hommes, pour les porter à la vertu, pour faire adorer Dieu, sans aucun avantage pour eux-mêmes, aux dépens de leur repos & de leur vie : nous osons le demander *aux vrais Philosophes :* ce prodige ne seroit-il pas plus singulier, plus incroyable, plus contraire à la nature que les miracles mêmes ? Que l'idolâtrie se soit établie par des impostures, cela est dans l'ordre naturel ; que le Christianisme ait la même source, cela n'y est plus.

4°. Parlons plus sensément ; qui sont les vrais Philosophes sur le fait des miracles ? Ceux qui ont raisonné & agi conséquemment, qui, persuadés de la puissance, de la sagesse & de la bonté de Dieu, ont com-

pris qu'il étoit indigne de sa providence de permettre qu'une Religion aussi sainte que le Christianisme fût fondée sur des prestiges & prêchée par des imposteurs : que si jamais les miracles ont été possibles, convenables, nécessaires, c'étoit évidemment dans cette circonstance, où il s'agissoit de faire tomber l'idolâtrie, d'instruire & de réformer l'univers. Ils ont jugé que les guérisons de maladies, les résurrections de morts opérées sous leurs yeux, non par des Charlatans, mais par des Saints ; non par ostentation, mais par charité ; non pour amuser le peuple, mais pour l'instruire, étoient de vrais miracles, & non pas des prestiges ; ils y ont cru, ils ont embrassé le Christianisme, ils l'ont professé jusqu'à la mort. Voilà les seuls Philosophes dignes d'être écoutés ; tous les autres, soit anciens, soit modernes, sont de vains discoureurs.

§. 8.

Selon l'Auteur du Christianisme dévoilé, *le seul prodige dont Jesus fut incapable, fut de convaincre les Juifs, qui loin d'être touchés de ses œuvres bienfaisantes & merveilleuses, le firent mourir par un supplice infâme* (a).

(a) Christ. dévoilé, p. 25.

Cette objection, déja faite autrefois par l'Empereur Julien, doit paroître souverainement ridicule sous la plume de notre Critique. 1°. Après avoir déclamé contre le fanatisme, l'aveuglement, l'opiniâtreté des Juifs, contre la vaine espérance dont ils se flattoient de voir paroître un Monarque puissant, un Messie triomphant pour les délivrer, comment peut-il être étonné que J. C. avec tous ses miracles & toutes ses vertus, ne soit pas venu à bout de détromper toute la Nation? Un seul Juif converti par un Messie pauvre, est un prodige; l'incrédulité du plus grand nombre, & surtout des chefs de la Nation, ne peut surprendre personne.

2°. Les Philosophes, en général, ne veulent point de miracles pour appuyer une doctrine qu'ils ne peuvent goûter; ces miracles fussent-ils cent fois plus évidens & mieux prouvés, leur incrédulité est toujours la même: si les Juifs ont pensé comme eux, les miracles de J. C. étoient-ils capables de les convertir?

3°. Il est faux que J. C. n'ait touché ni convaincu aucun Juif. Il eut, outre 12 Apôtres & 72 Disciples déclarés, un très-grand nombre de Sectateurs publics & secrets, quoiqu'ils, ne fussent pas attachés à le suivre comme les précédens. Ses Apôtres

convertirent d'abord plusieurs milliers de Juifs, & le nombre en augmenta de jour en jour. Il fut condamné & mis à mort par les chefs de la Nation, intéressés à étouffer sa doctrine par un faux zéle de Religion; mais la Judée étoit pleine de gens convaincus de la sainteté & des miracles de J. C. & qui le reconnoissoient pour le Messie & le fils de Dieu. Ce ne peut être que la crainte d'un soulevement général, jointe à l'évidence des faits, qui empêcha les Juifs de sévir contre ses Apôtres aussi violemment que contre lui.

4°. Enfin il étoit prédit dans les Livres des Juifs, que le Messie seroit rejetté par les siens (*a*); que ses miracles seroient attribués à la magie par les méchans, qu'il seroit mis à mort & qu'il ressusciteroit. Cette tradition subsiste encore dans les Livres de leurs Docteurs (*b*). Si toutes ces choses sont arrivées comme elles étoient prédites, l'incrédulité des principaux Juifs n'est plus une objection contre nous, c'est une preuve contre nos adversaires.

§. 9.

Ils se réunissent pour nous objecter que

(*a*) Dan. 9, 26.
(*b*) Hist. de M. Bullet. p. 192 & 117.

J. C. eſt mort *à la vûe de tout Jeruſalem* ; au lieu que ſes Diſciples aſſurent qu'il eſt reſſuſcité *ſecrettement* ; il a été *viſible pour eux ſeuls, & inviſible pour la Nation qu'il étoit venu éclairer & amener à ſa doctrine* (*a*).

Il eſt faux que J. C. ſoit reſſuſcité ſecrettement ; il eſt reſſuſcité à la vûe des ſoldats qui gardoient ſon tombeau, & il s'eſt fait voir à plus de 500 Diſciples raſſemblés (*b*) ; il a converſé familiérement avec eux pendant 40 jours. Il n'a point été inviſible pour toute la Nation, puiſque cette multitude de Diſciples en faiſoit partie ; & ce nombre étoit plus que ſuffiſant pour en convaincre tous les eſprits droits. Il n'eſt pas queſtion de ſçavoir ſi J. C. a pu prouver ſa réſurrection d'une maniere encore plus éclatante & plus invincible, mais s'il l'a prouvée ſuffiſamment pour perſuader tout homme raiſonnable, & nous ſoutenons qu'il l'a fait (*c*). Quand J. C. ſe ſeroit fait voir à tout Jeruſalem en plein jour, nos adverſaires diroient encore, comme ils le diſent déja, que cette preuve a pu ſuffire pour ceux qui l'ont vu, mais qu'elle ne ſuffit pas pour nous qui ne l'avons pas vu.

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 26. Examen important, c. 11 ; p. 66. Examen de Saint-Evremont, chap. 4.

(*b*) 1. Cor. 15, 6.

(*c*) Voyez le Livre de Ditton.

J. C. eſt mort à la vûe de tout Jeruſalem ; mais eſt-il mort comme un homme ordinaire ? Les paroles qu'il prononça ſur la Croix, le cri qu'il jetta immédiatement avant que d'expirer, la terre ébranlée, le ſoleil éclipſé, les tombeaux ouverts, l'apparition des morts, étoient-ils des prodiges trop foibles pour toucher des hommes capables d'ouvrir les yeux à la lumiere ? L'Officier Romain, préſent ſur le Calvaire, en fut effrayé, & confeſſa la divinité de J. C. Pluſieurs s'en retournerent frappant leur poitrine & touchés de repentir (*a*). Ceux qui perſévérerent dans leur aveuglement, méritoient-ils d'être témoins de la réſurrection de J. C. & de voir de nouveaux miracles ? Le principe de nos Philoſophes eſt ſingulier : plus un homme eſt entêté & opiniâtre, plus il réſiſte à la vérité connue, plus il ſe rend indigne des graces du Ciel, & plus Dieu doit faire de prodiges pour le forcer à croire. La Puiſſance divine eſt-elle donc à la diſcrétion des inſenſés ? On eſt étonné de l'incrédulité des Juifs ; ils n'ont pas cru, parce qu'ils étoient Philoſophes.

(*a*) Matth. 27, & Luc 23.

§. 10.

Reconnoîtra-t-on le Chriſtianiſme au portrait qu'en a tracé l'Auteur qui prétend le dévoiler ? Les diſciples de J. C. *à force d'accumuler des ſuperſtitions, d'imaginer des impoſtures, de forger des dogmes, d'entaſſer des myſteres, ont peu-à-peu formé un ſyſtême informe & découſu qui a été appellé le Chriſtianiſme* (*a*). C'eſt ſon propre ſyſtême qui eſt informe & découſu, plein de contradictions & d'abſurdités : déja nous les avons miſes en évidence, & on les ſentira encore mieux par la ſuite. Les Diſciples de J. C. n'ont point inventé de ſuperſtitions ; ils ont au contraire déraciné les anciennes, au grand dépit de la Philoſophie qui les avoit accréditées. Ils n'ont point imaginé d'impoſtures, ils n'en avoient ni la volonté ni le pouvoir ; & s'ils avoient oſé tromper, la fourberie auroit été découverte ſur le champ. Ils n'ont point forgé de dogmes, ils n'étoient pas aſſez habiles ; ils ont reçu leur doctrine d'un Maître envoyé de Dieu, & plus ſage que tous les Docteurs de l'univers.

On prétend que les Juifs & les Chrétiens qui leur ont ſuccédé, ont puiſé la plûpart de

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 26.

leurs notions chez les Payens, *chez les Egyptiens, chez les Phéniciens, chez les Mages & chez les Perſes, chez les Grecs & les Romains* (*a*). Cette ſuppoſition eſt directement contradictoire avec ce que l'on a écrit dans le chapitre précédent, que les Juifs eurent toujours *la haine la plus envenimée contre les Dieux des autres Nations, & contre ceux qui les adoroient*, que la loi de Moyſe *leur fit déteſter dans le cœur* toutes les Nations auxquelles ils furent ſucceſſivement ſoumis. Les Juifs ont-ils pu emprunter leurs idées religieuſes des Nations dont ils déteſtoient les Dieux & le culte, & qu'ils haïſſoient dans le cœur ?

La contradiction ſera encore plus palpable dans le chapitre ſuivant, où l'Auteur s'efforcera de prouver que les Juifs ont eu de Dieu des idées bizarres & entiérement différentes de celles des autres Nations ; que la Théologie Chrétienne ne reſſemble en rien à la Mythologie des Payens. Voilà comme nos habiles Ecrivains ſont conſtans dans leurs principes.

Quand ils ne prendroient pas la peine de ſe réfuter eux-mêmes, la fauſſeté de la ſuppoſition ne ſeroit pas moins évidente. Les

(*a*) P. 27. Examen important, c. 5, p. 30. Philoſ. de l'Hiſt. c. 11, p. 34 & c. 14, p. 64.

Payens adoroient plusieurs Dieux, les Juifs n'en reconnoissoient qu'un seul; les Payens étoient infatués de l'idolâtrie, les Juifs l'avoient en horreur. Les premiers admettoient communément la fatalité absolue, les seconds crurent toujours la providence de Dieu & la liberté de l'homme. On supposoit dans le Paganisme des récompenses corporelles & sensibles après la mort, Jesus-Christ nous a enseigné que la vie à venir sera purement spirituelle. Sa morale est infiniment supérieure à celle des Payens; comment la Religion qu'il nous a enseignée peut-elle être entée sur le Paganisme.

On reproche encore aux premiers Chrétiens d'avoir emprunté plusieurs idées de la Philosophie de Platon. Cette accusation, si elle étoit vraie, feroit honneur à leur discernement. De tous les Philosophes anciens, Platon a été le plus raisonnable. Cicéron, bon Juge en cette matiere, ne craint point d'appeller Platon, non-seulement le Prince, mais *le Dieu des Philosophes* (*a*). A Dieu ne plaise cependant que nous soyons redevables d'aucun des dogmes de notre Religion à la vaine Philosophie des Grecs. J.C. ne l'a jamais consultée; il avoit puisé sa doctrine dans une source

(*a*) *De Nat. Deor.* l. 2, n. 32.

plus pure : elle eſt trop ſublime & trop parfaite pour être l'ouvrage des hommes. Ses Diſciples n'ont point eu d'autre Maître que lui ; & les Chrétiens, pour ſçavoir ce qu'ils doivent croire, n'ont jamais étudié d'autre Livre que l'Ecriture Sainte (*a*).

§. II.

Nos Critiques regardent S. Paul comme le vrai fondateur de notre Religion ; *ſans lui*, dit l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, *elle n'auroit pu s'étendre, par le défaut de lumiere de ſes ignorans collégues. Cet Apôtre porta ſa doctrine aſſaiſonnée de ſublime & de merveilleux aux peuples de la Gréce, de l'Aſie, & même aux habitans de Rome ; il eut des Sectateurs, parce que tout homme qui parle à l'imagination des hommes groſſiers, les mettra dans ſes intérêts* (*b*).

Il y a ſeulement trois fauſſetés dans cette allégation. La premiere, que ſans les travaux de S. Paul, la Religion n'auroit pu s'étendre : cet Apôtre n'a point prêché dans l'Egypte, dans l'Afrique, dans la Perſe, dans les Indes, dans les Gaules : le Chriſtianiſme s'y eſt néanmoins établi comme ail-

(*a*) Voyez la défenſe des SS. Peres accuſés de Platoniſme, par le P. Baltus.

(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 28. Examen important, c. 12, p. 70.

leurs, dès les premiers siécles. La seconde, que les collégues de S. Paul ayent été des ignorans; ils l'étoient lorsque J. C. les prit à sa suite; à cette école divine, & par la descente du S. Esprit, ils devinrent plus habiles que tous les sages de l'univers. Les écrits de S. Pierre, de S. Jean, de S. Jacques, de S. Jude, ne respirent que la sagesse & l'intelligence des choses de Dieu. Il est étonnant sans doute que ces hommes si peu versés dans les sciences humaines, ayent mieux réussi à éclairer les hommes que toutes les pompeuses écoles de la Gréce. La troisiéme, que S. Paul ait parlé à l'imagination des hommes grossiers, pour les mettre dans ses intérêts. Nos dogmes, nos mysteres, nos espérances, ne parlent point à l'imagination, ils la révoltent plutôt. C'est le Paganisme qui parloit à l'imagination des hommes. Comment une doctrine que l'on dit *assaisonnée de sublime & de merveilleux*, peut-elle plaire à ceux qui ne la comprennent point? Il semble que nos adversaires s'étudient à écrire des absurdités.

Il est encore plus faux que S. Paul se soit séparé des autres Apôtres, *pour être chef de sa Secte (a)*. Les écrits de S. Paul ne con-

(a) Christ. dévoilé, page 28. Examen important, c. 12, p. 72.

tiennent aucun dogme contraire à la doctrine des autres Apôtres : il déclare lui-même qu'il étoit allé exprès à Jerusalem, pour conférer avec eux, & voir si son Evangile étoit différent du leur (*a*). S. Pierre, loin d'accuser cet Apôtre d'annoncer une doctrine particuliere, loue sa sagesse, & l'appelle son très-cher frere (*b*).

C'est une preuve pitoyable d'alléguer seulement le reproche que les Ebionites faisoient à S. Paul : il est faux que cet Apôtre ait eu sur la Loi de Moyse un sentiment différent de ses collégues. On sçait que les Ebionites étoient des Juifs à demi-Chrétiens qui s'étoient infatués de la perpétuité prétendue de la Loi de Moyse, qui vouloient y soumettre les Payens convertis ; erreur qui fut condamnée, non-seulement par S. Paul, mais par tous les Apôtres assemblés au Concile de Jerusalem (*c*).

Enfin c'est une vaine imagination de dire que les Ebionites qui rejettoient Saint Paul, étoient les premiers Chrétiens ; nous convenons que le nom d'*Ebionites* ou de Pauvres, fut donné par les Juifs à ceux d'entr'eux qui embrasserent le Christianisme : mais il n'est pas moins certain que ce nom

(*a*) Gal. 2, 2.
(*b*) 2. *Petri*, 3, 15.
(*c*) Act. 15.

n'eſt demeuré qu'à ceux qui s'obſtinerent à conſerver le Judaïſme avec la foi en J. C. L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, qui a cité le ſecond Livre d'Origene contre Celſe, n'avoit qu'à conſulter le cinquiéme (*a*), il y auroit reconnu ſon erreur; & s'il avoit lu avec plus d'attention Euſebe qu'il nous oppoſe encore, il y auroit trouvé préciſément le contraire de ce qu'il lui fait dire (*b*).

§. 12.

Trouverons-nous plus de fondement dans les reproches que fait à S. Paul l'Auteur de l'Examen important? Ils ſont copiés fort exactement dans le Dictionnaire Philoſophique (*c*). 1°. S. Paul écrit aux Juifs de Rome; *la circonciſion vous eſt profitable, ſi vous obſervez la loi* (*d*): & il dit aux Galates; *ſi vous vous faites circoncire, J. C. ne vous ſervira de rien* (*e*); enſuite il fait circoncire ſon diſciple Timothée.

Avec un peu d'attention, il eſt aiſé de juſtifier cet Apôtre. Il recommande aux Juifs la circonciſion & la pratique de la loi;

(*a*) Edit. de Cambrige, p. 272.
(*b*) Hiſt. Eccl. l. 3, c. 27.
(*c*) Examen important, c. 12, p. 71. Dict. Philoſ. art. *Paul.*
(*d*) Rom. 2, 25.
(*e*) Gal. 5, 2.

comme utiles pour eux, même après la publication de l'Evangile, quoique le salut n'y fût plus attaché, mais à la foi en J. C. En conséquence il se purifie dans le Temple, il fait circoncire son disciple Timothée, parce qu'il étoit fils d'une Juive, quoique son pere fût Payen (*a*), pour montrer aux Juifs qu'il n'étoit point ennemi de la Loi de Moyse, comme on l'en accusoit. Dix ans après (*b*), (la date est ici essentielle) lorsque les Juifs se furent obstinés à soutenir la nécessité de la circoncision, même pour les Payens, malgré la décision des Apôtres au Concile de Jerusalem, S. Paul écrit aux Galates, qui n'étoient pas Juifs, que s'ils se font circoncire, J. C. ne leur servira de rien; parce qu'en voulant ajouter la circoncision à la foi en J. C. c'étoit reconnoître que la foi en J. C. ne suffisoit pas pour être sauvé; ce qui étoit une erreur. Saint Paul a donc enseigné par ses écrits & par sa conduite, que la circoncision n'étoit pas défendue aux Juifs, mais qu'elle étoit inutile aux Gentils; & c'étoit la doctrine de tous les Apôtres.

2°. Saint Paul dit aux Corinthiens, qu'il avoit droit d'être nourri à leurs dé-

(*a*) Act. 16, 1.
(*b*) Voyez la Chronol. du N. Testam.

pens (*a*); mais il atteſte en même temps qu'il n'a jamais uſé de ce droit, qu'il a toujours ſubſiſté par le travail de ſes mains, pour n'être à charge à perſonne (*b*). Il parle *des freres du Seigneur*, mais on ſçait aſſez que *frere*, dans le ſtyle des Juifs, ſignifie ſouvent couſin-germain.

3°. Il montre de la jalouſie contre les autres Apôtres, & il veut l'emporter ſur eux. C'eſt une fauſſe accuſation : il ſe juſtifie ſeulement contre ceux qui vouloient rabaiſſer & avilir ſon Apoſtolat.

4°. Il dit qu'il a été ravi au troiſiéme ciel, & on ne ſçait ce que c'eſt que ce troiſiéme ciel. Quand on ne ſçauroit pas ce que c'eſt, on n'eſt pas autoriſé pour cela à traiter Saint Paul d'impoſteur & d'impudent (*c*). Ce ſtyle emporté & groſſier n'eſt jamais excuſable. Le troiſiéme ciel eſt le ciel le plus élevé, ou le lieu le plus haut du ciel : l'expreſſion eſt très-intelligible.

5°. S. Paul oſe dire qu'il eſt Citoyen Romain, & aucun Juif ne fut Citoyen Romain que ſous les Decius & les Philippes; nouvelle fauſſeté. On ſçait que le droit de Bourgeoiſie Romaine ſe donnoit non-ſeulement aux villes, mais encore aux particu-

(*a*) 1. Cor. 9, 4.

(*b*) *Ibid.* 4, 12. Act. 20, 34. 1. Theſſ. 2, 9. 2. Theſſ. 3, 8.

(*c*) Page 75.

liers, non-seulement par récompense, mais encore pour de l'argent, & que l'Empereur Claude le vendoit à très-vil prix (*a*); & il n'y avoit aucune loi qui en exclût les Juifs. Le pere ou l'ayeul de S. Paul pouvoit donc l'avoir mérité ou acheté: dans l'un & l'autre cas, S. Paul avoit raison de dire qu'il étoit Citoyen Romain par le droit de sa naissance.

6°. S. Paul fut élevé aux pieds de Gamaliel (*b*); cela signifie donc qu'il étoit son domestique. Mauvaise conséquence. Cela signifie qu'il étoit son disciple, & c'est l'expression dont se servoient les Juifs. Peu importe que ceux-ci ayent forgé une fable sur les motifs de la conversion de S. Paul, & qu'ils lui ayent attribué une figure ignoble. Le zéle & les travaux de cet Apôtre prouvent assez que sa conversion fut sincere & miraculeuse: le mérite d'un homme ne dépend point de sa figure.

7°. Peut-on se persuader qu'une lumiere céleste ait fait tomber de cheval Saul en plein midi, &c? L'Histoire Sainte ne dit point que S. Paul soit tombé de cheval; elle insinue au contraire qu'il étoit à pied,

(*a*) Dion Chrysost. *orat.* 34.
(*b*) Act. 22, 3.

puisque

puiſque ſes camarades furent obligés de le conduire par la main (*a*).

Mais à quoi bon ce miracle, pour faire ceſſer la perſécution de Paul, puiſque les Chrétiens furent également perſécutés dans la ſuite ? Le miracle ne fut point opéré pour faire ceſſer la perſécution, mais pour changer un perſécuteur en Apôtre, & le rendre plus propre par-là même à perſuader les autres. L'événement a fait voir l'utilité du miracle.

8°. S. Paul écrit aux Corinthiens qu'il ne pardonnera ni à ceux qui ont péché, ni à tous les autres : il vouloit donc confondre les innocens avec les coupables. La citation n'eſt pas fidéle. Il leur dit qu'il ne pardonnera point à ceux qui ont péché *autrefois*, ni à tous les autres, qui ont péché plus récemment ; il ſuffit de lire le paſſage, pour y appercevoir ce ſens (*b*).

9°. Il dit aux Theſſaloniciens : *je ne permets point aux femmes de parler dans l'Egliſe ;* & dans la même Epître, il annonce qu'elles doivent parler & prophétiſer avec un voile (*c*). Nos Cenſeurs de l'Ecriture ne la liſent qu'en ſommeillant, & ils nous donnent leurs rêves pour la doctrine des

(*a*) Act. 22, 11.
(*b*) 2. Cor. 12, 20 & 21 ; & 13, 1, 2.
(*c*) Examen, p. 72.

Apôtres. C'eſt aux Corinthiens que Saint Paul écrit, quand il ordonne aux femmes de *prier & de prophétiſer avec un voile* (*a*). Et c'eſt dans la même Epître qu'il leur défend de parler dans l'Egliſe, pour enſeigner ou pour interroger ceux qui inſtruiſent (*b*). Il n'y a point-là de contradiction : on ſçait que *prophétiſer* ſignifie quelquefois louer Dieu.

Dans tous les reproches auxquels nous venons de répondre, y en a-t-il un ſeul qui ait l'ombre de ſolidité, & qui puiſſe juſtifier l'emportement de nos adverſaires? Qu'ils raiſonnent de travers, c'eſt le privilége des Philoſophes; mais qu'ils violent toutes les régles de la décence & de la politeſſe, cela n'eſt pardonnable à perſonne.

§ 13.

Envain l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé fait tous ſes efforts pour trouver des raiſons naturelles de la propagation du Chriſtianiſme; celles qu'il a imaginées, démontrent au contraire que cet établiſſement eſt un prodige de la Puiſſance divine. En voulant déprimer notre Religion, il en fait le plus bel éloge : nous n'aurons beſoin que de ſes propres paroles pour le réfuter. Il

(*a*) 1. Cor. 11, 5.
(*b*) 1. Cor. 14, 34.

part du principe, que le Chriſtianiſme ne fut embraſſé que par les Pauvres, *par les hommes les plus abjects d'entre les Juifs & les Payens*. Nous avons déja relevé cette fauſſeté, & il va nous fournir des preuves du contraire.

» Un Dieu infortuné, dit-il, victime » innocente de la méchanceté, ennemi des » riches & des grands, dût être un objet » conſolant pour des malheureux. Des » mœurs auſteres, le mépris des richeſſes, » les ſoins déſintéreſſés en apparence des » premiers Prédicateurs de l'Evangile, dont » l'ambition ſe bornoit à gouverner les » ames, l'égalité que la Religion mettoit » entre les hommes, la communauté de » biens, les ſecours mutuels que ſe prê- » toient les membres de cette Secte, furent » des objets très-propres à exciter les deſirs » des pauvres, & à multiplier les Chrétiens. » L'union, la concorde, l'affection récipro- » que, continuellement recommandées aux » premiers Chrétiens, dûrent ſéduire des » ames honnêtes; la ſoumiſſion aux Puiſſan- » ces, la patience dans les ſouffrances, l'in- » digence & l'obſcurité, firent regarder la » Secte naiſſante comme peu dangereuſe » dans un Gouvernement accoutumé à to- » lérer toutes ſortes de Sectes « (*a*). L'Au-

(*a*) Chriſt. dévoile, p. 29.

teur ajoute dans une note, que » la Reli-» gion Chrétienne dût sur-tout plaire aux » esclaves qui étoient exclus des choses sa-» crées, & que l'on regardoit à peine com-» me des hommes ; elle leur persuada qu'ils » auroient leur tour un jour, & que dans » l'autre vie ils seroient plus heureux que » leurs Maîtres «.

Comptons d'abord, s'il est possible, les contradictions. 1°. On nous assure, on nous répéte à tout moment que le Christianisme ne fut embrassé d'abord que *par les gens du peuple, par les plus abjects d'entre les Juifs & les Payens* ; & en même temps on nous apprend que l'on vit régner parmi les fidéles le mépris des richesses, la communauté des biens, l'égalité, les secours mutuels. S'ils étoient tous des pauvres & des hommes abjects, quelle communauté de biens, quels secours mutuels pouvoient-ils se prêter ? Avoient-ils besoin d'établir entr'eux l'égalité qui y étoit déja ? Dès que les pauvres étoient secourus, il falloit donc qu'il y eût des riches.

2°. L'Auteur nous a dépeint S. Paul comme *le plus ambitieux & le plus enthousiaste des Disciples de Jesus* : ici il reconnoît que l'ambition des premiers Prédicateurs de l'Evangile se bornoit à gouverner les ames. Admirable ambition qui les a

portés à se sacrifier pour le salut des ames, sans en espérer aucun avantage temporel! Puisse cette ambition toujours regner sur la terre!

3°. Il convient que des mœurs austeres, la charité, la concorde des premiers Chrétiens *dûrent séduire des ames honnêtes :* & bientôt il nous dira que les Chrétiens, *en adoptant le Dieu terrible des Juifs, ont encore enchéri sur sa cruauté, qu'ils le représentent comme le tyran le plus insensé, le plus fourbe, le plus cruel que l'esprit humain puisse concevoir (a).* Des ames honnêtes ont-elles jamais pu se résoudre à croire un Dieu semblable, à professer une pareille Religion?

4°. Il ne porte pas un jugement plus favorable de la morale Chrétienne; selon lui elle est incertaine, outrée, impraticable, fanatique, nuisible à la société. Des ames honnêtes, loin d'être séduites par une telle morale, ont dû en être révoltées & en avoir horreur.

§. 14.

Mais en faveur du portrait que l'Auteur a tracé du Christianisme naissant, passons-lui ses contradictions; au moins une fois

(a) Christ. dévoilé, p. 38.

dans son Ouvrage il lui a rendu justice. Cette Religion sainte, don précieux d'un Dieu sage & bon, a été apportée sur la terre pour la consolation des malheureux, des pauvres, des esclaves, de tous ceux qui souffrent; c'est-à-dire, des trois quarts du genre humain. Elle s'est établie par des mœurs austeres, par le mépris des richesses, par la charité, par les secours mutuels, par la concorde, par la soumission aux Puissances, par la patience dans les souffrances. C'est par ces vertus qu'elle *a séduit les ames honnêtes*: elle ne pouvoit en séduire d'autres. Que les Philosophes ne nous séduisent-ils ainsi pour nous faire goûter leur doctrine? Voilà sans doute l'apologie complette du Christianisme contre toutes les insultes de ses ennemis anciens & modernes.

Admirons à présent le prodige. De qui la Providence s'est-elle servie pour opérer cette heureuse révolution sur la terre? D'une poignée de Juifs *imposteurs ou séduits, ambitieux, enthousiastes*; & ces malheureux, dignes d'être enfermés, ont fait ce que les Philosophes les plus sages & les plus vantés n'avoient pas seulement osé tenter; ils ont instruit & sanctifié les hommes. Est-ce par la sagesse de leur doctrine qu'ils ont gagné les esprits? Non, ils ont prêché *des mysteres absurdes, empruntés des*

Egyptiens, des Indiens, des Grecs; un Dieu barbare, cruel, fourbe, insensé, qui se vange avec rage & sans mesure pendant toute l'éternité: & ces dogmes affreux, capables de révolter tous les hommes ou de les faire tomber en démence, ont banni les erreurs & les vices dont le Paganisme avoit infecté toutes les Nations. C'est donc par la sainteté de leur morale? encore moins; elle est *chancelante, incertaine, outrée, impraticable, plus nuisible qu'avantageuse au genre humain & à la société.* Cette morale, qui auroit dû n'enfanter que des crimes, a établi sur la terre le regne de la vertu.

Voilà le tissu de rêveries & d'absurdités que l'on nous donne pour l'Histoire abrégée du Christianisme; c'est ainsi qu'on parvient à le dévoiler. Bénissons la Providence de la maniere dont elle fait sortir la vérité de la bouche même de nos ennemis.

§. 15.

L'Auteur du Christianisme dévoilé nous apprend que cette Religion s'est établie à la faveur *d'un Gouvernement accoutumé à tolérer toutes sortes de Sectes (a).* Celui de l'Examen important soutient de même qu'on regarda les Chrétiens *comme une secte*

(b) Christ. dévoilé, p. 304.

des Juifs, & les Juifs étoient tolérés : aucun Ecrivain ne parle d'eux ; *& si Tacite en veut bien dire un mot, c'eſt en les confondant avec les Juifs* (*a*).

Ou ces Meſſieurs ſont fort mal inſtruits, ou ils ſe font un jeu de tromper les lecteurs. Par une ancienne loi Romaine, il étoit défendu d'adorer des Dieux particuliers, des Dieux nouveaux, des Dieux étrangers, à moins que leur culte n'eût été admis par autorité publique (*b*).

Un des conſeils que Mécenas donnoit à Auguſte, étoit de contraindre tout le monde à honorer les Dieux de l'Empire, de punir par des ſupplices les Auteurs des Religions étrangeres, afin de prévenir les conjurations & les ſociétés particulieres (*c*). Cet avis fut exactement ſuivi.

Tacite raconte que ſous Neron, c'eſt-à-dire, trente ans ſeulement après la mort de J. C. on fit à Rome une ſanglante exécution des Chrétiens ; & ſes paroles ſont remarquables. » Néron, dit-il, fit périr par » d'affreux ſupplices ceux que le peuple ap» pelloit Chrétiens, gens déteſtés pour leurs » crimes. L'Auteur de cette Secte eſt » Chriſt, qui ſous le regne de Tibere fut

(*a*) Examen important, c. 14, p. 91, & c. 26, p. 140.
(*b*) *Cicero, de Legibus, l.* 2, *n.* 19.
(*c*) *Dio Caſſius, l.* 52.

» puni

» puni de mort par Ponce Pilate, Gou-
» verneur de Judée ; cette superstition dan-
» gereuse, réprimée jusqu'alors, reparoiſ-
» soit de nouveau, non-seulement dans la
» Judée où elle avoit pris naissance, mais
» encore à Rome.... La multitude de ses
» Sectateurs ne fut pas tant convaincue du
» crime d'incendie, dont on les accusoit,
» que de la haine du genre humain « (*a*).
Nous aurons encore occasion ailleurs d'in-
sister sur ce passage. Il en résulte, 1°. que
déja sous Néron les Chrétiens n'étoient
point confondus avec les Juifs, & qu'ils ne
jouissoient point de la tolérance accordée
à ces derniers ; 2°. qu'ils étoient en horreur
aux Payens, & qu'on les chargeoit de tous
les crimes ; 3°. qu'avant ce temps-là même,
on les avoit déja *réprimés* pour leur Reli-
gion ; qu'ainsi ils ont été haïs & persécutés
dès leur naissance.

Suétone dit de même, que sous Néron
» l'on punit de divers supplices les Chré-
» tiens, espéce d'hommes d'une superſti-
» tion nouvelle & pernicieuse « (*b*). Si on
les avoit confondus avec les Juifs, auroit-
on regardé leur Religion comme nou-
velle ?

(*a*) Tacite, annal. l. 15, n. 44.
(*b*) Suétone, vie de Néron.

Malgré ce fait authentiquement prouvé, on ne ceſſe d'écrire que les Romains étoient tolérans par principes ; que les Empereurs Romains n'ont jamais été perſécuteurs ; que le Chriſtianiſme s'eſt établi par la liberté de penſer, & par la tolérance accordée aux Juifs ; que s'ils ont été perſécutés ſous Dioclétien, ce fut pour des raiſons d'état, ou parce qu'ils étoient ſéditieux. On l'a ainſi ſoutenu dans la Philoſophie de l'Hiſtoire (*a*), dans le Dictionnaire Philoſophique (*b*), dans les Eſſais ſur l'Hiſtoire générale (*c*), dans les Mélanges de Littérature, d'Hiſtoire & de Philoſophie, *in*-8°. chap. 62, dans le Dîner du Comte de Boulainvilliers, page 35, mais ſur-tout dans le Traité ſur la Tolérance (*d*) ; on a même oſé y donner un démenti formel à Tacite & à Suétone (*e*) : voilà comme on traite l'Hiſtoire en Philoſophe.

On nous dit que *le Gouvernement Romain s'apperçut trop tard des progrès d'une aſſociation mépriſée* (*f*) : point du tout. Il s'en apperçut dès le moment qu'elle ſe

(*a*) Chapitre 50, p. 250.
(*b*) Art. *Chriſtianiſme*, *Liberté de penſer*, *Martyre*.
(*c*) Tome 1, ch. 7.
(*d*) Chap. 8, p. 56 & ſuiv.
(*e*) Page 60.
(*f*) Chriſt. dévoilé, p. 31.

forma; il ne ceſſa de porter contr'elle les Edits les plus ſévères, & de lui faire ſentir tout le poids de ſon autorité : Tacite vient de nous l'apprendre.

Il n'eſt pas plus vrai que les Empereurs & les Magiſtrats ayent pris de l'ombrage contre le Chriſtianiſme, *parce que les Chrétiens, devenus nombreux, oſerent braver les Dieux du Paganiſme juſques dans leurs Temples.* La fauſſeté de cette prétendue cauſe des perſécutions que nos Philoſophes ont imaginée, eſt aiſée à démontrer.

1°. Par le témoignage des deux Hiſtoriens que nous venons de citer, où l'on voit que la vraie cauſe de la haine que l'on avoit jurée aux Chrétiens, étoit leur Religion. Nous examinerons dans le chap. 6, §. 19, ce qu'on oppoſe à cette preuve.

2°. Par la lettre de Pline à Trajan, & par la réponſe de cet Empereur (*a*). Pline déclare » qu'il ne ſçait ſur quoi tombe l'in-» formation que l'on fait contre les Chré-» tiens, ſi c'eſt le nom ſeul que l'on punit » en eux, ou les crimes attachés à ce nom; » qu'il a envoyé au ſupplice tous ceux qui » ont avoué qu'ils étoient Chrétiens & qui » ont perſiſté : qu'il a tâché d'arracher la » vérité par la force des tourmens, à des

(*a*) *Plinii Epiſt. l.* 10. *Epiſt.* 97 & 98.

» filles que l'on disoit être employées au » ministere de leur culte ; qu'il n'a découvert qu'une superstition outrée ; que ceux » même qui ont renoncé à cette Religion, » ont assuré qu'en l'embrassant, ils ne s'étoient engagés par serment à commettre » aucun crime ; mais au contraire, à éviter » toutes sortes de crimes «. Malgré une apologie aussi complette, l'Empereur répond ; » Qu'il ne faut point faire de perquisition des Chrétiens ; mais que s'ils » sont accusés & convaincus, il faut les » punir ; que si l'accusé nie qu'il soit Chrétien, & s'il invoque les Dieux, il faut » pardonner à son repentir «. C'est donc un fait avéré par le témoignage des persécuteurs mêmes, que les Chrétiens étoient livrés aux supplices, non pour leurs crimes, ou pour avoir troublé l'ordre public, mais pour leur Religion seule, & qu'en y renonçant ils pouvoient éviter la mort.

3°, Par les Edits des Empereurs portés contre les Chrétiens. Ces Edits ne leur reprochent ni révolte, ni sédition, ni attentat contre le culte public de l'Empire ; la seule raison qui les fait proscrire & condamner, est leur refus *d'adorer les Dieux* (*a*).

(*a*) Voyez ces Edits dans l'Hist. de M. Bullet, p. 176 & suiv.

4°. Par les reſcrits des Princes qui ont fait ceſſer de temps en temps les perſécutions ; d'Antonin-le-Pieux, de Marc-Aurele, d'Alexandre-Severe ; ils accordent aux Chrétiens, non pas la liberté de troubler l'ordre public ou l'impunité de leurs ſéditions, mais la permiſſion de ſuivre en paix leur Religion (*a*) ; & les Chrétiens ne demandoient rien de plus.

5°. Par les reproches des plus furieux ennemis du Chriſtianiſme, de Celſe, de Julien, de Libanius : ils ne diſent point que les Chrétiens ont été mis à mort pour avoir inſulté les Payens, pour avoir manqué de fidélité aux Empereurs, mais pour leur Religion. Libanius loue Julien d'avoir reconnu l'inutilité des cruautés que l'on avoit exercées ſous les regnes précédens contre les Chrétiens, pour les obliger à changer de Religion (*b*).

Nos adverſaires ne peuvent ignorer ces monumens qui confirment le récit de tous les Ecrivains Eccléſiaſtiques : de quel front peuvent-ils les contredire dans tous leurs Livres ; aſſurer hardiment qu'*on ne trouve aucun Edit qui condamne à la mort uniquement pour faire profeſſion du Chriſtianiſ-*

(*a*) *Ibid.*

(*b*) Oraiſon funebre de Julien, dans Fabricius, Bibliothe Grecque, tome 7, p. 285.

me (*a*)? Nous reviendrons encore à ce point, chap. 6, §. 18 & suiv. parce que c'est un de ceux que nos Critiques ont traité avec plus de mauvaise foi.

§. 16.

La force de la vérité leur arrache de temps en temps des aveux dont nous devons leur sçavoir gré. *Les supplices* des Chrétiens, dit l'Auteur du Christianisme dévoilé, *intéressèrent en leur faveur : la persécution ne fit qu'augmenter le nombre de leurs amis ; enfin leur constance dans les tourmens parut surnaturelle & divine à ceux qui en furent les témoins. L'enthousiasme se communiqua, & la tyrannie ne servit qu'à procurer de nouveaux défenseurs à la Secte qu'on vouloit étouffer* (*b*). Quand nous répétons à nos adversaires le mot de Tertullien, que *le sang des Martyrs a été une semence de nouveaux Chrétiens ;* ils rejettent cette expression comme une idée de déclamateur ; heureusement la voilà confirmée par leur propre témoignage.

Ce même Critique ne voit cependant rien de merveilleux dans les progrès du Christianisme. Il fut la Religion du pauvre

(*a*) Examen important, c. 28, p. 167.
(*b*) Christ. dévoilé, p. 31.

& des ignorans ; ſes idées lugubres durent plaire aux malheureux ; les premiers Chrétiens demeurerent unis, parce qu'ils étoient opprimés ; ils ſouffrirent patiemment, parce qu'ils ne pouvoient pas ſe défendre ; leur conſtance fut invincible, parce que la tyrannie & la perſécution irritent l'eſprit & le rendent indomptable : voilà tout le prodige (*a*).

Examinons-en les circonſtances, & voyons ſi ce phénomene eſt naturel.

Le Chriſtianiſme fut la Religion du pauvre ; mais il fut embraſſé par ceux des riches qui eurent aſſez d'humanité pour vouloir partager leur bien avec les pauvres. Il fut prêché par des ignorans, & ces hommes, ſans lettres, firent briller aux yeux du monde une ſageſſe ſupérieure à celle des Philoſophes ; ils communiquerent à tous les hommes la connoiſſance de Dieu que les Sages du Paganiſme avoient réſervée pour eux ſeuls ; & ceux-ci conſentirent enfin à les prendre pour maîtres ; bientôt il ſe forma dans Alexandrie une école de Philoſophes Chrétiens. Cette Religion conſola les malheureux, caractere le plus propre à nous faire ſentir qu'elle eſt un préſent du Ciel, & le bienfait le plus néceſſaire aux

(*a*) *Ibid.*, p. 32.

Payens, le même effet qu'elle avoit produit sur les Chrétiens ; les attacher plus fortement à leur Religion, faire des Martyrs & opérer des conversions. On ne sçait par quelle fatalité il en arriva autrement. Les supplices n'avoient servi qu'*à procurer de nouveaux défenseurs au Christianisme qu'on vouloit étouffer ;* des loix & des menaces suffirent pour anéantir le Paganisme : & l'on ne veut pas qu'il y ait rien là de merveilleux !

§. 18.

Il est faux que *les Chrétiens ayent rendu alors aux Payens, avec usure, les maux qu'ils en avoient reçus*, comme nos Critiques les en accusent (*a*). L'Empire Romain fut rempli de séditions ; mais il est faux qu'elles ayent été causées *par le zèle effréné des Souverains, & de ces Prêtres pacifiques, qui peu auparavant ne vouloient que la douceur & l'indulgence :* les Auteurs, même Payens, n'ont jamais avancé cette calomnie. Ces séditions furent causées par des brouilleries d'Etat, par les divers partis

(*a*) Christ. dévoilé, p. 34. Examen important, c. 29, p. 172. Essai sur l'Hist. Générale, tome 8, Remarques, p. 60. Diction. Philos. art. *Christianisme.* Dîner du Comte de Boulainvilliers, page 35 & 38. Militaire Philosophe, c. 20, p. 156, 157 & 161.

des prétendans à l'Empire : & voilà le ſophiſme éternel de nos adverſaires. Quand le Chriſtianiſme fut établi, il y eut des ſéditions ; donc il en fut la cauſe : on vit naître des guerres cruelles, des proſcriptions, des meurtres ; donc la Religion en fut la ſource : il y eut des ſcélérats ; donc c'étoit des Chrétiens. N'en avoit-on point vu avant eux?

Les guerres de Conſtantin & de Licinius contre Maxence, contre Maximien Hercule, contre Dioclétien, avoient multiplié les factions, nourri les haines, irrité les eſprits. Dioclétien, victorieux, avoit déſolé l'Egypte par des proſcriptions & par des meurtres (*a*) ; Maximien n'avoit pas été moins cruel. Conſtantin & Licinius accuſoient Dioclétien d'avoir favoriſé Maxence (*b*). Eſt-il étonnant que quand le parti des deux premiers eut écraſé tous les autres, Licinius, naturellement féroce, ait ſévi contre la famille de ſes compétiteurs, ait fait égorger leurs femmes & leurs enfans, ſe ſoit vengé des Magiſtrats qui avoient exécuté leurs ordres ſanguinaires? L'Auteur du Livre *de la Mort des Perſécuteurs* accuſe formellement Licinius d'avoir fait maſſacrer les veuves & les enfans de

(*a*) Eutrope, l. 9.
(*b*) *Aurel. Victor in Dioclet.*

Maximin & de Galerius, d'avoir fait jetter les corps des deux Impératrices, l'un dans la Mer, l'autre dans l'Oronte (*a*); & cet Auteur n'eſt contredit par aucun des Hiſtoriens Payens (*b*). Aujourd'hui nos judicieux Philoſophes mettent ſur le compte des Chrétiens ces horreurs, dont leur plus mortel ennemi s'eſt rendu coupable. Sous les regnes précédens on avoit vu les mêmes maſſacres; les Chrétiens, livrés alors à la fureur des bourreaux, en étoient-ils les auteurs? Ils ont ſouffert pendant trois ſiécles tous les excès de la barbarie Romaine, & on veut à préſent les en rendre reſponſables.

§. 19.

Selon le Chriſtianiſme dévoilé, *les Empereurs, ou politiques ou ſuperſtitieux, comblerent le Sacerdoce de largeſſes & de bienfaits que ſouvent il méconnut; ils établirent ſon autorité, ils reſpecterent enſuite, comme divin, le pouvoir qu'ils avoient eux-mêmes créé* (*c*). Ce n'eſt ici que le commencement d'une violente déclamation contre le Clergé; mais éclairciſſons les termes dont on abuſe. Souvent les Empereurs confie-

(*a*) *De Mortib. Perſecut. cap.* 50 & 51.

(*b*) *Nota.* Qu'il eſt le ſeul Hiſtorien qui ait parlé de ces meurtres, & qui en indique le véritable Auteur.

(*c*) Page 34.

rent à des Evêques ou à des Prêtres une partie de *l'autorité civile*, & les employerent au Gouvernement ; c'étoit à eux de choisir les dépositaires de leur puissance. Il seroit peut-être à souhaiter, pour le bien de la Religion, que ses Ministres se fussent bornés à leurs fonctions, ils auroient excité moins de jalousie. Mais ce ne sont point les Empereurs qui établirent l'autorité spirituelle du Sacerdoce, ni son pouvoir dans les matieres de Religion : le Sacerdoce tient cette autorité de J. C. même : ce pouvoir vient de Dieu. Constantin, devenu Chrétien, le reconnut ainsi au Concile de Nicée, & on ne peut le révoquer en doute, sans contredire l'Evangile.

Les Pontifes, poursuit l'Auteur, *devenus plus puissans que les Rois, s'arrogerent bientôt le droit de leur commander à eux-mêmes :* c'est la même équivoque. Dès la naissance du Christianisme, les Pontifes eurent droit de faire des loix en ce qui regarde précisément le culte divin, mais ils ont toujours été obligés d'obéir à leur tour aux Souverains, en ce qui regarde la police & le Gouvernement, & de donner les premiers à tous les sujets l'exemple de la soumission. Si les Pontifes, dans la suite des siécles, sont devenus souverains, ils ont réuni dans leur personne deux pouvoirs très-distingués, & qu'il ne faut pas confondre.

§. 20.

Le grand ſecret des incrédules, pour rendre la Religion odieuſe, eſt de peindre les Prêtres comme les auteurs de tous les maux du monde. *L'univers étonné*, diſent-ils, *a vu naître ſous la loi de grace des querelles & des malheurs qu'il n'avoit jamais éprouvés ſous les Divinités paiſibles qui s'étoient autrefois partagé ſans diſpute les hommages des mortels* (*a*). Ces pompeuſes déclamations peuvent impoſer aux ignorans; mais il n'eſt pas néceſſaire d'être fort verſé dans l'Hiſtoire, pour ſentir combien elles ſont fauſſes & ridicules.

Quoi! ſous le regne des Divinités du Paganiſme, les hommes ont été exempts de crimes, de diviſions, de malheurs? Il faut donc effacer des annales du monde, les combats ſanglans des Egyptiens pour leurs différens animaux diviniſés; les ſacrifices de ſang humain uſités chez les Phéniciens, chez les Carthaginois, chez la plûpart des autres Nations; le cruel uſage des habitans de la Tauride, d'immoler à Diane tous les étrangers; la coutume preſqu'auſſi barbare des Lacédémoniens, de fouetter

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 35; & Préf. iij & iv. Examen important, c. 11, p. 68; & concluſion, p. 213.

leurs enfans jusqu'au sang au pied des Autels de cette même Divinité; les guerres sacrées, si fameuses dans l'Histoire Grecque; les Gaulois enterrés vifs par les Romains; les combats de Gladiateurs pour appaiser le courroux du Ciel; les Temples du Mexique changés en boucherie de chair humaine; les buchers toujours allumés chez les Indiens pour consumer les femmes vivantes avec le corps de leur mari; les pénitences barbares des Faquirs, Chinois, Indiens, Siamois; la dévastation de l'Asie pour y introduire le Mahométisme. Des volumes entiers suffiroient à peine pour rapporter les cruautés dont les fausses Religions ont été la source; les maux qu'elles ont causés au genre humain, & dont le Christianisme nous a délivrés.

Et l'on ose écrire, on ose répéter vingt fois, sans pudeur, que cette Religion, *loin de procurer aux hommes le bonheur, fut pour eux une pomme de discorde & le germe fécond de leurs calamités; que l'Evangile a coûté au genre humain plus de sang que toutes les autres Religions du monde prises collectivement.* Si on veut parler de celui que la fureur des Payens leur a fait répandre pour exterminer le Christianisme, l'exagération paroîtra moins forte; mais de quel front reprochera-t-on à une Religion innocente

& pure, les maux que ses ennemis lui ont fait souffrir ? Où sont ici les vrais criminels ? Sont-ce les bourreaux ou les victimes ? Nous avons déja justifié ailleurs (*a*) les violences que l'on reproche au Christianisme : l'Auteur que nous examinons, nous forcera d'y revenir encore plusieurs fois dans la suite (*b*) : ce n'est pas ici le lieu d'en dire davantage.

§. 21.

Aucun des ennemis de notre Religion n'avoit encore poussé la haine contr'elle aussi loin que celui qui prétend la dévoiler. Selon lui, c'est en vain qu'elle nous ordonne d'aimer Dieu sur toutes choses, & le prochain comme nous-mêmes : *nous voyons les Chrétiens*, dit-il, *dans l'impossibilité d'aimer ce Dieu farouche & capricieux qu'ils adorent ; & d'un autre côté, nous les voyons éternellement occupés à tourmenter, à persécuter, à détruire leur prochain & leurs freres* (*c*). Ce reproche lui paroît si bien fondé, qu'il le répéte dix fois de compte fait dans son Ouvrage. Nous y répondrons dans le chap. 12, §. 1.

(*a*) Déisme réfuté, lettre sixiéme. Certitude des preuves du Christ. c. 10.

(*b*) Chap. 11, §. 10, & chap. 15, §. 14.

(*c*) Christ. dévoilé, p. 36.

Il ſuffit d'obſerver ici qu'il nous peint un Dieu imaginaire; qu'il n'a jamais connu celui que nous adorons. La foi nous le repréſente comme la bonté & la ſainteté même : elle nous apprend à l'aimer comme notre pere, notre bienfaiteur, notre ſauveur; ſans ceſſe elle nous rappelle ſes bienfaits; elle étale à nos yeux le bonheur éternel qu'il nous prépare; elle nous exhorte à nous jetter entre les bras de ſa miſéricorde. Si elle nous invite à craindre ſa juſtice, c'eſt que malheureuſement cette crainte eſt néceſſaire pour nous détourner du mal. La raiſon fait ſentir la juſteſſe de toutes ces idées; la Philoſophie ancienne les avoit entrevues, il n'y a qu'un Athée de profeſſion qui puiſſe les déſapprouver.

Sur le portrait que l'Auteur fait ici de la méchanceté des Chrétiens, on ſeroit tenté de lui demander parmi quels peuples il a vécu, de quelles cruautés, de quels maſſacres il a été le témoin ou la victime? Auroit-il vécu auſſi tranquille, ſi le zéle religieux étoit auſſi fougueux qu'il le repréſente? Dans un ſiécle où les eſprits ſont calmés, y a-t-il de la prudence de renouveller des ſouvenirs capables de les échauffer de nouveau?

On a beau nous remontrer ſans ceſſe que notre conduite s'accorde mal avec notre

créance; ce malheur trop réel nous eſt commun avec les Philoſophes. Y en a-t-il un ſeul qui ſuive fidélement dans la pratique les belles maximes de morale qu'ils affectent d'étaler dans leurs Livres? Ciceron leur a déja fait ce reproche (*a*). Pour les confondre, il ſuffit de leur adreſſer la réponſe de J. C. aux Phariſiens: *que celui d'entre vous qui eſt ſans péché, jette la premiere pierre* contre la Religion.

Laiſſons donc de côté les reproches amers & inſultans qu'on nous fait; la fureur, la révolte, les guerres, les meurtres, les perſécutions dont on charge les Prêtres: nous y reviendrons dans la ſuite. Il s'eſt commis des crimes malgré la Religion; il s'en commet malgré les loix civiles, malgré la voix de la raiſon, malgré les maximes de la Philoſophie: donc la Religion, les loix, la raiſon, la Philoſophie, ſont la ſource des maux du genre humain. Sophiſme ridicule; on devroit avoir honte de le renouveller.

Mais c'eſt la Religion qui a *ſervi de prétexte pour troubler la ſociété*. D'accord. Ne l'a-t-on pas troublée ſous prétexte de maintenir les loix, d'établir l'autorité du Gouvernement, de venger l'équité naturelle,

(*a*) Tuſcul. queſt. l. 2, n. 11.

de mettre à couvert l'intérêt des peuples ? Faut-il pour cela retrancher ces différens motifs, dont les passions humaines sont toujours prêtes d'abuser, dont elles abusent tous les jours ?

Sans doute ce sont les Prêtres ou les Sectateurs du Christianisme qui ont massacré vingt-deux Empereurs Romains dans moins d'un siécle; qui ont causé à la Chine vingt-deux révolutions générales; qui ont étranglé dix ou douze Sultans; qui ont si souvent ensanglanté le trône dans la Perse & dans les Indes. A entendre raisonner nos sçavans Critiques, il semble que tous les crimes ayent été commis chez les Chrétiens; & il n'est aucun peuple infidéle auquel on ne puisse en reprocher de plus atroces & en plus grand nombre.

§. 22.

Voilà néanmoins sur quoi triomphe l'Auteur du Christianisme dévoilé; c'est là-dessus que son éloquence se déploie; à proprement parler, c'est tout le fond de son Ouvrage : il le répéte au moins dix fois. Il prétend trouver le dénouement de la contradiction entre nos mœurs & notre foi dans l'idée que nous avons de Dieu & de sa justice. *Le Chrétien*, dit-il, *voit son Dieu barbare, se vengeant avec rage & sans mesure*

pendant l'éternité (a). Supprimons le reſte d'une invective que le fanatiſme a dictée, & qui fait horreur. En deux mots, nous adorons un Dieu cruel, voilà pourquoi nous le ſommes nous-mêmes : c'eſt le ſeul raiſonnement que l'on puiſſe tirer de tout ce chapitre.

Mais tous les Philoſophes qui admettent une Religion naturelle, croient des peines & des récompenſes après cette vie ; & pluſieurs anciens les ont cru éternelles, auſſi bien que nous : cette opinion les a donc rendus auſſi cruels que nous *(b)*.

En ſecond lieu, ſi l'idée que nous avons de Dieu eſt la cauſe de nos crimes, tous les peuples qui en ont eu une idée différente, ont dû être des prodiges de douceur & d'humanité. Or, ſans parler ici des autres cruautés anciennes ou modernes, comment les Payens, qui ne croyoient point au Dieu des Juifs ni des Chrétiens, ont-ils pu traiter ceux-ci avec tant de barbarie ? Comment parmi les peuples ſauvages peut-il y avoir des Cannibales ? Faut-il abjurer notre Religion, pour aller manger avec ces peuples benins la chair de nos ennemis ?

(a) Chriſt. dévoilé, p. 37, 43, 138, &c.

(b) Voyez les paſſages de Platon, de Celſe, de Virgile, Onziéme Diſſert. tirée de Warburthon, tome 2, p. 115.

Nous n'entreprendrons pas d'accorder, avec les foibles lumieres de la raiſon, le dogme de l'éternité des peines, que notre Auteur préſente ſous des couleurs ſi horribles. La foi nous l'enſeigne; les Philoſophes anciens ne le trouvoient point incroyable (*a*). C'eſt une calomnie de l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique, d'avancer que pluſieurs Peres de l'Egliſe ne l'ont pas cru (*b*). On raiſonne très-mal quand on veut fixer les droits d'une juſtice infinie ſur les régles de la juſtice humaine; tout ce qui eſt infini ſurpaſſe nos conceptions naturelles. Nous ne trouvons pas étrange que la bonté de Dieu récompenſe pendant toute l'éternité, une obéiſſance qui n'a duré que pendant quelques inſtans: eſt-il plus difficile d'admettre qu'elle puniſſe une déſobéiſſance momentanée, ou plutôt la perſévérance dans le crime juſqu'à la mort, par un ſupplice qui ne finira jamais? On ne blâme point la juſtice humaine, quand elle punit de mort un crime d'un moment; parce que ce n'eſt point la durée de celui-ci qui en fait l'énormité. C'eſt donc une témérité de s'élever contre la révélation, quand elle nous enſeigne que Dieu vengera ce même

(*a*) Voyez leurs paſſages dans l'endroit cité.
(*b*) Dict. Phil. art. *Enfer*.

crime par un châtiment éternel. Ce dogme ne fait point de peine aux hommes vertueux ; il ne révolte que les méchans. Mais puisqu'il ne suffit pas encore pour les intimider, quel frein pourroit-on leur opposer, si celui-là leur étoit ôté ?

La croyance de cette vérité, loin d'inspirer aux Chrétiens la cruauté, la persécution, l'esprit séditieux, en feroit au contraire le meilleur préservatif, si les passions humaines étoient capables de réflechir. J. C. a menacé du feu éternel tous ceux qui manquent de charité envers leurs freres (*a*). Le raisonnement de l'Auteur du Christianisme dévoilé est donc souverainement ridicule ; & plus il le répéte, plus il prouve son aveugle prévention.

(*a*) Matth. 25, 41.

CHAPITRE IV.

De la Théologie Chrétienne, ou des idées que le Chriſtianiſme nous donne de Dieu & de ſa conduite.

§. I.

UN Philoſophe qui veut inſtruire ſolidement ſes lecteurs, ne doit pas ſe contenter d'attaquer les prétendues erreurs dont le Chriſtianiſme a imbu la moitié du monde connu; il eſt encore obligé d'y ſubſtituer un ſyſtême plus raiſonnable, mieux lié, dont l'eſprit humain puiſſe être plus ſatisfait. Quand on ſuppoſeroit, pour un moment, que nous ayions de la Divinité & de ſa conduite des idées auſſi fauſſes que le ſoutient l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé; en montrer l'abſurdité, c'eſt ne remplir que la moitié du devoir d'un maître qui s'eſt chargé d'éclairer les hommes. Nous lui aurions une obligation plus eſſentielle, s'il eût daigné nous apprendre ce que nous devons penſer de Dieu: il nous auroit du moins convaincu qu'il en croit un, qu'il n'eſt pas abſolument Athée: & il nous laiſſe là-deſſus dans une fâcheuſe incertitude. Il nous donne un volume entier d'objections,

ou plutôt de fausses accusations contre le Christianisme ; il en conclud qu'il ne faut point avoir de Religion : la conséquence est un peu dure. Mais y a-t-il un Dieu ? Est-ce lui qui a fait le monde ? Exige-t-il quelque chose de nous ? Avons-nous une ame ? Sommes-nous des brutes, des automates ? Il n'a pas jugé ces questions assez importantes pour se donner la peine d'y satisfaire.

Quand il s'agit de proposer des doutes, de former des difficultés, d'épaissir les ténébres autour de nous, nos sçavans Critiques ne tarissent point, leur éloquence est inépuisable : faut-il bâtir une hypothèse, dresser un système de croyance ? Leur Philosophie est en défaut ; s'il leur arrive de faire un pas, ils tombent, sans pouvoir se relever. Le chef-d'œuvre de cette Philosophie lumineuse est de nous plonger dans un pyrrhonisme universel.

Il est sans doute naturel à l'homme d'être curieux sur sa propre nature, sur son origine, sur sa destinée. Qui suis-je ? D'où suis-je venu ? Où dois-je retourner ? En dépit de la Philosophie, ces questions auront toujours de quoi affecter vivement un être pensant. Non-seulement nos sages Docteurs refusent de nous l'apprendre ; ils se fâchent encore, quand nous cherchons à le sçavoir d'ailleurs.

L'impuissance

L'impuiſſance & l'incertitude de la raiſon humaine ſur ces objets ſi eſſentiels, nous font aſſez ſentir le beſoin que nous avions d'une lumiere ſurnaturelle, d'une révélation. A peine Dieu nous l'a-t-il eu donnée, que des Philoſophes inquiets & jaloux ont réuni tous leurs efforts pour éteindre cette lumiere & la faire diſparoître à nos yeux. Qu'ils ſe plaiſent à marcher dans les ténébres, c'eſt leur affaire; mais qu'ils veulent opiniâtrement nous y entraîner avez eux, c'eſt une manie aſſez ſinguliere.

Dieu, en nous donnant la révélation, n'a pas voulu nous apprendre tout ce qu'une raiſon préſomptueuſe peut deſirer de ſçavoir; il nous a ſagement diſpenſé le degré de lumiere néceſſaire pour nous guider, & rien davantage. Comme un pere tendre & attentif, il nous conduit par la main; il ſe montre, mais au travers d'un voile, pour ne pas bleſſer nos foibles yeux. Il nous accorde l'uſage de ſes ouvrages, il nous en cache les reſſorts ſecrets; il nous expoſe ſa conduite, ſans nous en confier les motifs; il nous inſtruit de ſes deſſeins, mais il ſe réſerve de nous en dévoiler un jour la ſageſſe & la juſtice.

Cette ſage économie eſt juſtement ce qui révolte les Incrédules; ils veulent tout ou rien. Dès que Dieu ne nous a pas enſei-

gné toutes choſes, donc il ne nous a éclairés ſur aucune. Pour nous empêcher de prêter l'oreille à la voix du Ciel, ils nous étourdiſſent de leurs clameurs. Ecoutons-les pour un moment; leur grand art eſt de défigurer les leçons de la Religion, pour ſe donner le plaiſir de les réfuter. Nous avons déja répondu ailleurs à la plûpart de leurs objections (*a*).

§. 2.

Selon nos Ecritures, Dieu a fait ſortir l'univers du néant: premier grief. La création eſt inconcevable; rien ne ſe fait de rien; c'eſt un axiome de l'ancienne Philoſophie. D'ailleurs le mot *Barah* de la Genèſe ſignifie ſeulement faire ou arranger. Le ſens que nous lui donnons aujourd'hui, eſt une invention Théologique aſſez moderne (*b*).

Puiſque l'ancienne Philoſophie n'a eu aucune idée de la création, ſi l'Ecriture n'en dit rien non plus, comment cette idée a-t-elle pu venir à l'eſprit des Théologiens? Voilà ce qu'il faudroit expliquer d'abord. Suppoſons que le terme Hébreu ne ſignifie pas toujours la création proprement dite,

(*a*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 11.
(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 39. Dict. Phil. art. *Genèſe*.

quel eſt le ſens de ces paroles de Moyſe ? *Dieu dit : que la lumiere ſoit, & la lumiere fut.* Celles du Pſalmiſte : *Dieu a dit, & tout a été fait ; il a commandé & tout a été créé*, ſont abſolument les mêmes. Le langage humain peut-il fournir des expreſſions plus énergiques pour exprimer la création ?

Cette création eſt inconcevable ; ſuppoſons-le encore. Un monde éternel, une matiere éternelle, ſont-ils concevables ? Ceux-ci renferment contradiction ; la création n'a rien de contradictoire. Un monde éternel, une matiere éternelle, ſeroient auſſi indépendans, auſſi immuables que Dieu : la toute-puiſſance divine n'auroit pu rien opérer ſur eux. Si le dogme de la création, tel que nous le croyons, avoit été propoſé aux plus ſages des anciens Philoſophes, ils l'auroient préféré aux hypothèſes abſurdes qu'ils ont imaginées.

On objecte que ſuivant nos Livres ſaints, à peine l'homme eſt-il créé, que Dieu *lui tend un piége auquel il ſçavoit ſans doute qu'il devoit ſuccomber.* Faire un commandement à l'homme, c'eſt donc lui tendre un piége ? L'idée eſt neuve & digne de la Philoſophie moderne. L'homme a-t-il été créé libre, ſuſceptible de loix & d'obéiſſance ? Nous portons en nous-mêmes la réponſe à

cette queſtion. Dieu a-t-il fait tort à un être libre, de lui remettre ſa deſtinée entre les mains? Nous en appellons au ſens-commun.

Le ſerpent qui parle, qui ſéduit la femme, eſt un nouveau monſtre à des yeux Philoſophes; mais jamais les Juifs ni les Chrétiens ne s'y ſont trompés. Le démon ou l'eſprit malin emprunta cet organe; la premiere femme, preſqu'au moment de ſa création, n'avoit pas aſſez d'expérience pour être ſurpriſe ou effrayée de ce phénomene.

Que tout le genre humain ait été puni pour la faute du premier homme, c'eſt, ſelon nos Cenſeurs, une injuſtice que l'on ne peut pas attribuer à Dieu. Ils penſeroient différemment, s'ils faiſoient plus d'attention à la nature du châtiment. Dieu, à cauſe du péché du premier homme, a pu, ſans injuſtice, le dépouiller lui & ſa poſtérité, des priviléges purement gratuits qu'il lui avoit accordés. L'immortalité, l'empire abſolu ſur ſes paſſions, le droit à une béatitude ſurnaturelle n'étoient point des apanages néceſſaires de l'humanité. Un Roi peut dégrader de nobleſſe un Gentilhomme, pour le punir; ſes enfans quoiqu'innocens de la faute de leur pere, en partagent la peine, ſans avoir lieu de s'en

plaindre. Nous avons traité cette question plus au long dans un autre Ouvrage (*a*).

§. 3.

On trouve fort étrange que Dieu ait noyé le monde dans un déluge universel, *qu'il se soit repenti d'avoir créé l'homme. Il trouve plus facile*, dit-on, *de noyer & de détruire l'espéce humaine, que de changer son cœur* (*b*). Tout est également facile à un Dieu tout-puissant : il peut, quand il lui plaît, changer le cœur des pécheurs ; mais il employe pour les conduire, les loix, les châtimens, les récompenses ; parce que ce sont les moyens qui conviennent à la nature d'un être libre & intelligent. L'Auteur du Christianisme dévoilé ne sçauroit les désapprouver, lui qui ne veut d'autre frein pour retenir les hommes, que les loix civiles, les peines & les récompenses temporelles. Et quel monument plus propre à faire trembler les pécheurs de tous les siécles, que les vestiges d'un déluge universel répandus sur toute la face de la terre ?

Quand l'Ecriture attribue à Dieu les affections corporelles, les actions ou les passions humaines, la haine, la colere, le re-

(*a*) Déisme réfuté, Lettre 7e.
(*b*) Christ. dévoilé, page 40.

pentir, ces expreſſions ne peuvent nous induire en erreur ſur la nature divine. Nous ſommes avertis par d'autres paſſages formels, que Dieu eſt un pur eſprit, éternel, immuable, ſouverainement parfait. Les Livres ſaints ſont écrits en langage populaire, parce qu'ils doivent parler à tous, aux ignorans, comme à ceux qui ſont plus inſtruits. Quand tous les Philoſophes de l'univers ſe réuniroient pour nous expliquer la nature & les opérations de Dieu, il leur ſeroit impoſſible de trouver dans le langage humain des expreſſions propres à caractériſer l'être infini, & à diſtinguer ſes opérations de celles des créatures.

On reproche à la Providence l'inutilité du déluge. La race nouvelle recommence à ſe livrer au crime; *jamais le Tout-puiſſant ne parvient à rendre ſa créature telle qu'il la deſire.* Parce que les hommes n'ont pas aſſez profité des châtimens dont Dieu a puni les pécheurs, s'enſuit-il que ſa juſtice ne devoit pas en uſer? Pluſieurs en ont été touchés dans tous les ſiécles; & ſans ces coups d'éclat, le déſordre auroit été plus grand. Les loix civiles & les ſupplices n'arrêtent pas tous les forfaits: on ne s'aviſe pas pour cela de conclure à leur ſuppreſſion. Dieu eſt infiniment puiſſant, mais il eſt infiniment juſte & ſage; le moindre honneur que nous

puissions lui rendre, est de croire qu'il a eu de bonnes raisons pour faire ce qu'il a fait.

§. 4.

La prédilection de Dieu, pour le peuple Hébreu, donne sur-tout de l'humeur à nos Critiques. *Dieu*, disent-ils, *partial dans sa tendresse & dans sa préférence, jette les yeux sur un Assyrien idolâtre*; c'est Abraham : il fait alliance avec lui & avec sa postérité. *C'est à cette race choisie que Dieu révele ses volontés; c'est pour elle qu'il dérange cent fois l'ordre qu'il avoit établi dans la nature; c'est pour elle qu'il est injuste & qu'il détruit les Nations entieres* (a). Il y a dans ce peu de mots trois ou quatre fausfetés.

1°. Il est faux que la bonté de Dieu envers les Hébreux soit une *partialité*. Ce défaut ne peut avoir lieu que quand il s'agit d'exercer la justice. Or Dieu ne devoit, par justice, à aucune Nation, les bienfaits singuliers dont il a comblé son peuple. En lui accordant une providence particuliere, il n'a point cessé de veiller sur le reste de l'univers par sa providence générale; de donner à toutes les Nations des témoigna-

(a) Christ. dévoilé, p. 41. Examen important, c. 3 & p. 23.

ges de ſa bonté, & des lumieres ſuffiſantes pour le connoître; l'Ecriture nous l'apprend (*a*).

2°. Il eſt faux qu'Abraham ait été idolâtre; c'eſt du moins une ſuppoſition qui n'eſt fondée ſur aucune preuve.

3°. Il eſt faux que Dieu ait dérangé l'ordre de la nature pour les Juifs ſeuls: la révélation qu'il leur a donnée, les prodiges par leſquels il l'a confirmée, devoient ſervir dans les deſſeins de Dieu à préparer les voies au Chriſtianiſme, & à inſtruire dans la ſuite des ſiécles toutes les Nations de l'univers. On ne parle point exactement d'ailleurs, quand on dit que Dieu a dérangé, pour les Hébreux, l'ordre de la nature: il a ſeulement ſuſpendu pour quelques momens le cours de certaines cauſes naturelles particulieres, ſans que cette ſuſpenſion ait rien dérangé dans le reſte du monde.

4°. Il eſt faux que Dieu ait été injuſte; en ſe ſervant des Juifs pour détruire des Nations entieres. Elles avoient mérité par leurs crimes d'être traitées avec cette rigueur: Dieu étoit le maître de choiſir les inſtrumens de ſa vengeance.

Il eſt également faux que tantôt *Dieu hait les Hébreux ſans motifs, & que tantôt*

(*a*) Act. 14, 16.

il les aime ſans plus de raiſon. Toutes les fois que Dieu les a punis, ils l'avoient mérité par leur deſobéiſſance à ſes loix & par leur idolâtrie : on peut en croire l'aveu qu'ils en font eux-mêmes dans leurs propres Livres.

§. 5.

A toutes ces ſuppoſitions fauſſes, l'Auteur ajoute une calomnie. Il nous fait dire que *Dieu, dans l'impoſſibilité où il ſe trouve de ramener à lui un peuple pervers, qu'il chérit avec opiniâtreté, lui envoie ſon propre fils ; qu'il ſe trouve dans l'impuiſſance de ſauver le genre humain ſans ſacrifier ſon propre fils* (*a*). Jamais un Chrétien n'a cru ni enſeigné que Dieu ait été dans l'impoſſibilité de ſauver les hommes, autrement que par l'incarnation & la mort de ſon fils. Il pouvoit ſans doute pardonner le péché par pure miſéricorde ; il pouvoit le punir ſeulement par des châtimens temporels ; il pouvoit, par des graces puiſſantes, convertir & ſanctifier tous les pécheurs ; il pouvoit mettre en uſage mille autres moyens dont nous n'avons pas ſeulement l'idée. Mais nous ſoutenons que celui qu'il a choiſi, eſt infiniment ſage, digne de ſa bonté & de ſa juſtice.

(*a*) Chriſtianiſme dévoilé, p. 41.

Enfin le Critique nous impute des blaſphêmes, quand il nous accuſe de croire que *la Nation favoriſée a été abandonnée par ſon Dieu qui n'a pu la ramener à lui ; que malgré les efforts de la Divinité, ſes faveurs ſont inutiles ; que le plus grand nombre des hommes eſt deſtiné aux châtimens éternels (a).* Dieu n'a point abandonné entiérement les Juifs; il continue de veiller ſur eux, même en les puniſſant; & il peut les ramener à lui quand il lui plaira. Ses faveurs ne ſont point inutiles, puiſqu'un grand nombre d'hommes en profite dans tous les ſiécles. Dieu n'a prédeſtiné perſonne au feu éternel; c'eſt une erreur de Calvin que nous déteſtons; mais il a connu de toute éternité, qui ſont ceux qui s'y plongeront par leur malice & leur impénitence.

Dans le titre de ce chapitre, l'Auteur nous avoit promis la *Mythologie Chrétienne*; c'eſt ainſi qu'il lui a plu de déſigner notre croyance : mais il ne nous a donné que ſa propre mythologie, un tiſſu d'abſurdités dont il eſt le ſeul Auteur. Encore a-t-il l'audace de dire en finiſſant : *telle eſt l'hiſtoire fidéle du Dieu ſur lequel le Chriſtianiſme ſe fonde :* c'eſt plutôt l'hiſtoire fidéle des rêveries & de la mauvaiſe foi de l'Auteur.

(a) Chriſt. dévoilé, p. 43.

Il faut que notre Religion ne ſoit pas auſſi ridicule qu'on voudroit le faire paroître, puiſque pour l'attaquer avec quelqu'avantage, on eſt obligé d'en défigurer tous les dogmes. Il ſuffit de la montrer telle qu'elle eſt, pour confondre ſes ennemis.

§. 6.

D'après le tableau imaginaire que l'Auteur a formé, il prend droit d'argumenter, ou plutôt de déclamer contre nous. Il nous accuſe de n'avoir aucune idée de nos devoirs; de méconnoître la juſtice; de fouler aux pieds l'humanité; de faire nos efforts pour nous rendre ſemblables à la Divinité barbare que nous adorons. Sans doute le devoir, la juſtice, l'humanité, lui ont inſpiré ce langage plein de bile, & les calomnies dont il nous honore.

Quelle indulgence, dit-il, *l'homme eſt-il en droit d'attendre d'un Dieu qui n'a pas épargné ſon propre fils? Quelle indulgence l'homme Chrétien aura-t-il pour ſon ſemblable?* Diſons mieux avec S. Paul: quelle indulgence l'homme ne doit-il pas attendre d'un Dieu qui nous a aimés juſqu'à donner ſon fils unique pour notre ſalut (*a*)? Quelle charité le Chrétien ne doit-il pas avoir pour

(*a*) Rom. 8, 32.

ſon ſemblable, lorſqu'il voit le fils de Dieu prier pour ſes bourreaux? Dieu ne lui promet miſéricorde qu'à cette condition : *pardonnez, & vous ſerez pardonné* (*a*).

L'Auteur ajoute dans une note, que la mort du fils de Dieu eſt moins une preuve de ſa bonté, que de cruauté, & d'une vengeance implacable. *On ne peut concevoir*, dit-il, *qu'un Dieu bon ait fait mourir un Dieu innocent, pour appaiſer un Dieu juſte* (*b*). Aſſurément on ne le conçoit pas; quand on admet trois Dieux; mais un Chrétien qui croit & adore un ſeul Dieu bon & juſte, conçoit qu'il s'eſt fait homme pour nous donner, par une victime égale à lui-même, dequoi ſatisfaire à ſa juſtice, *non-ſeulement pour nos péchés, mais encore pour ceux de tout le monde* (*c*). Il comprend, avec S. Paul, que *Dieu étoit en J. C pour ſe réconcilier le monde* (*d*): que dans ce myſtere *Dieu a fait éclater*, non pas la cruauté ou la vengeance d'un juge irrité, *mais la bonté & la miſéricorde d'un ſauveur & d'un pere* (*e*). Le langage du Chriſtianiſme eſt toujours contradictoire à celui de notre Critique.

(*a*) Luc 6, 37.
(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 44.
(*c*) *Joan.* 2, 2.
(*d*) 2. Cor. 5, 9.
(*e*) *Ad Tit.* 3, 4.

§. 7.

Il prétend que notre morale ne peut être constante & certaine ; qu'elle doit varier comme la conduite du Dieu que nous faisons profession d'adorer. *En effet*, dit-il, *ce Dieu n'est pas toujours injuste & cruel ; tantôt il exerce sur l'homme ses fureurs arbitraires, & tantôt il le chérit malgré ses fautes. Ce Dieu immuable est alternativement agité par l'amour & la colere ; par la vengeance & la pitié ; par la bienveillance & le regret. Il ordonne à son peuple la fraude, le vol, le meurtre ; dans d'autres occasions il défend ces mêmes crimes. Ce Dieu s'appelle à-la-fois, le Dieu des vengeances & le Dieu des miséricordes ; le Dieu des armées & le Dieu de la paix*, &c. Cette objection paroît si solide à l'Auteur, qu'il la répéte encore dans deux autres endroits (*a*). Elle est copiée dans le Militaire Philosophe (*b*).

Le lecteur appercevra fort aisément, qu'ici l'on n'attaque pas seulement l'idée que les Livres saints nous donnent de Dieu, & la croyance chrétienne, mais encore la Providence divine connue par la raison ; que c'est le vrai langage de l'Athéisme qui

(*a*) Chap. 10, p. 130 ; & chap. 11, p. 142.
(*b*) Chap. 1, p. 29, & chap. 20, p. 158.

continue jusqu'à la fin du chapitre ; que tout homme qui croit un Dieu, est obligé d'y répondre avec nous.

N'est-il pas certain qu'il y a sur la terre des hommes malheureux, sans qu'ils paroissent l'avoir mérité ; d'autres qui prosperent malgré leurs crimes ; qu'il y a eu des Nations vaincues, écrasées, exterminées par d'autres ; que la prospérité & les victoires de certains peuples ont souvent été le fruit de la fraude, de la violence, de la trahison, du parjure ? L'Histoire ancienne & moderne en fournissent des preuves continuelles. Ou il y a une Providence qui gouverne le monde, qui dispose des événemens, qui distribue le bien & le mal aux hommes, ou il n'y en a point. S'il y en a une, elle est responsable, non-seulement de toutes les injustices qui couvrent la face de la terre, mais encore de toutes ces alternatives de bonheur & de malheur qui arrivent aux hommes ; & selon le raisonnement de notre Auteur, nous sommes autorisés à imiter sa conduite. Si la Providence n'a point de part à ce qui arrive ici bas, tout est l'effet du hasard ; il n'y a point de Dieu : c'est l'argument de tous les Philosophes contre les Epicuriens.

Dans l'hypothèse d'un Dieu conservateur & souverain arbitre du monde, som-

mes-nous en droit, malgré tous les déſordres qui y regnent, de l'accuſer de partialité, d'inconſtance, d'injuſtice; de lui reprocher qu'*il eſt alternativement agité par l'amour & la colere; par la vengeance & la pitié; qu'il n'a jamais dans ſa conduite cette uniformité qui caractériſe la ſageſſe;* en un mot, de vomir contre lui tous les blaſphêmes ſortis de la plume denotre Auteur? Ils retombent ſur lui ſeul, qui ne veut point admettre une autre vie où l'ordre ſera rétabli & la Providence juſtifiée.

Le ciel & la terre peuvent être anéantis, ſelon l'expreſſion du Prophéte, ſans que Dieu change pour cela (*a*). De toute éternité il a réſolu, pour chaque moment de leur durée, les divers événemens qui y arrivent, & ſes décrets ſont immuables; il a prévu toutes les actions des créatures intelligentes & libres; & cette connoiſſance eſt infaillible. Si quelquefois l'Ecriture ſemble attribuer à Dieu un changement de volonté & de conduite, elle le fait pour ſe proportionner à notre maniere de concevoir; mais elle nous enſeigne en même temps l'immutabilité de Dieu. *Je ſuis le Seigneur*, dit-il lui-même, *je ne change jamais* (*b*). *Dieu*

(*a*) Pſ. 101, 28.
(*b*) Malach. 3, 6.

n'eſt point ſemblable à l'homme, pour mentir ou pour changer de volonté ; peut-il manquer de faire ce qu'il a dit, ou d'accomplir ce qu'il a promis (a)? Ses ordres ſont juſtes & irrévocables, établis pour toute l'éternité (b).

C'eſt donc en vain que l'Auteur attribue à l'inconſtance de la conduite de Dieu, la prétendue incertitude de la morale : l'exemple qu'il en donne, eſt très-mal choiſi. *Juſqu'ici*, dit-il, *les Chrétiens n'ont jamais pu convenir entr'eux, s'il étoit plus conforme à la volonté de Dieu de montrer de l'indulgence aux hommes, que de les exterminer pour des opinions. En un mot c'eſt un problême pour eux, de ſçavoir s'il eſt plus expédient d'égorger & d'aſſaſſiner ceux qui ne penſent point comme eux, que de les laiſſer vivre en paix, & de leur montrer de l'humanité (c)*. On ne peut pas calomnier d'un ton plus ferme, ni avec des expreſſions plus énergiques.

Si un homme ſe contentoit d'avoir des opinions ſingulieres, ſans les faire connoître, perſonne ne pourroit les deviner : il eſt impoſſible qu'on ait jamais inquiété qui que ce ſoit pour de ſimples opinions. Si cet homme ſe bornoit à les dévoiler ſans opi-

(a) Num. 23, 19.
(b) Pſ. 110, 8.
(c) Chriſt. dévoilé, p. 45.

niâtreté

niâtreté & sans passion, la charité chrétienne engageroit tout le monde à le plaindre, & on travailleroit à l'instruire. Mais lorsque de prétendus Philosophes, entêtés d'opinions pernicieuses, se donnent la licence de dogmatiser, d'écrire, de calomnier, d'insulter à la Religion & à ceux qui la professent, comme fait l'Auteur du Christianisme dévoilé; quand ils travaillent comme lui à sapper les fondemens de la morale, de la subordination, de la sociabilité; alors on doit, non pas les assassiner ou les égorger, cela n'est jamais permis; mais leur faire subir juridiquement les peines portées par les loix contre les fanatiques & les séditieux. Ce sont des Empoisonneurs publics. Voilà sur quoi tous les Chrétiens conviennent, ce que pensent tous les hommes raisonnables, ce que les Philosophes mêmes avouent.

On enseigne dans l'Encyclopédie que » l'Athéisme publiquement professé est punissable, suivant le droit naturel..... » L'homme le plus tolérant ne disconviendra pas que le Magistrat n'ait droit de réprimer ceux qui osent professer l'Athéisme, & même de les faire périr, s'il ne peut autrement en délivrer la société.... » Si le Magistrat peut punir ceux qui font du tort à une seule personne, il a sans doute autant de droit de punir ceux qui

» en font à une ſociété, en niant qu'il y ait » un Dieu, ou qu'il ſe mêle de la conduite » du genre humain : pour récompenſer ceux » qui travaillent au bien commun, & pour » châtier ceux qui l'attaquent « (*a*).

Les ridicules outrageans, les impiétés groſſieres, les blaſphêmes contre la Religion ſont puniſſables, ſelon l'Auteur d'Emile ; pourquoi ? parce » qu'alors on » n'attaque pas ſeulement la Religion, mais » ceux qui la profeſſent ; on les inſulte, on » les outrage dans leur culte ; on marque » un mépris révoltant pour ce qu'ils reſpec- » tent, & par conſéquent pour eux. De tels » outrages doivent être punis par les loix, » parce qu'ils retombent ſur les hommes, » & que les hommes ont droit de s'en reſ- » ſentir « (*b*).

L'Auteur même du Traité ſur la Tolérance avoue que le Gouvernement eſt en droit de punir les erreurs des hommes, dès qu'elles troublent la ſociété. » Elles trou- » blent cette ſociété, dit-il, dès qu'elles inſ- » pirent le fanatiſme : il faut donc que les » hommes commencent par n'être pas fana- » tiques pour mériter la tolérance « (*c*). Or y eut-il jamais un fanatiſme mieux ca-

(*a*) Encyclop. art. *Athéiſme.*
(*b*) Cinquiéme Lettre écrite de la Montagne, p. 195.
(*c*) Traité ſur la Tolérance, chap. 18, p. 170.

ractériſé que celui qui a dicté *le Chriſtianiſme dévoilé*, *l'Examen important*, *le Dictionnaire Philoſophique*, &c. &c. Les Auteurs de ces Livres ne ſont-ils pas coupables des divers attentats que l'on reconnoît ici mériter une punition exemplaire ?

§. 8.

Jamais on n'a penſé que la conduite de Dieu dans le gouvernement de l'univers, dût ſervir de régle aux hommes, ou que les loix de la juſtice fuſſent les mêmes pour Dieu & pour nous. » La juſtice de l'homme, » dit très-bien l'Auteur d'Emile, eſt de » rendre à chacun ce qui lui appartient, & » la juſtice de Dieu, de demander compte » à chacun de ce qu'il lui a donné « (*a*). L'homme doit faire à ſes ſemblables tout le bien qu'il peut, parce que ſon pouvoir eſt borné; il eſt abſurde que Dieu faſſe à ſes créatures tout le bien poſſible, parce que ſa puiſſance eſt infinie. Bayle a ſenti l'évidence de ce principe, & s'en eſt ſervi pour répondre à ſes Critiques; mais il n'a pas vu que ce principe même fournit la ſolution à toutes ſes difficultés ſur l'origine du mal (*b*).

(*a*) Emile, tome 3, p. 88.
(*b*) Voyez la Rép. à M. le Clerc, tome 4 des Rép. au Provincial, p. 40.

Les notions que la raiſon & la foi nous donnent de la conduite du ſouverain Maître de toutes choſes, ne peuvent donc avoir aucune influence ſur la morale ; cette morale ne peut être variable : elle étoit irrévocablement fixée pour les Juifs par leurs loix ; elle l'eſt pour les Chrétiens par l'Evangile ; & pour nous mieux apprendre à la pratiquer, un Dieu fait homme eſt venu nous en donner l'exemple.

L'Auteur n'eſt point ſatisfait de cette réponſe ; il eſt faux, ſelon lui, que la juſtice de Dieu ne ſoit point la juſtice de l'homme. *En effet*, dit-il, *les hommes, en attribuant la juſtice à leur Dieu, ne peuvent avoir l'idée de cette vertu, qu'en ſuppoſant qu'elle reſſemble, par ſes effets, à la juſtice de leurs ſemblables. Si Dieu n'eſt point juſte comme les hommes, nous ne ſçavons plus comment il l'eſt, & nous lui attribuons une qualité dont nous n'avons aucune idée* (a).

C'eſt-à-dire, nous n'avons pas de la juſtice divine une idée claire, entiere, parfaite, parce que les attributs d'un être infini ſurpaſſent néceſſairement notre foible intelligence : nous en avons ſeulement une notion confuſe, par comparaiſon avec la juſti-

(a) Chriſt. dévoilé, p. 47. Militaire Philoſophe, c. 8, p. 79.

ce humaine, comparaiſon qui n'eſt pas exacte. L'idée de la juſtice humaine n'eſt point tirée de la juſtice divine; c'eſt tout le contraire : nous avons naturellement l'idée de l'égalité ou de la ſubordination qui doit regner entre les hommes; elle ſert à nous donner une notion confuſe de la juſtice divine; & celle-ci nous eſt infiniment mieux connue par la révélation. Dieu nous avertit que *ſes voies & ſes deſſeins ne ſont pas les nôtres (a)*; & quand J.C. nous exhorte dans l'Evangile à être *miſéricordieux & parfaits comme le pere céleſte (b)*, on comprend aſſez que la conformité ne peut pas être entiere.

Si l'on nous dit, continue le Cenſeur de la Providence, *que Dieu ne doit rien à ſes créatures; on le ſuppoſe un tyran, qui n'a de régle que ſon caprice; qui ne peut dès-lors être le modéle de notre juſtice; qui n'a plus de rapport avec nous, vu que tous les rapports doivent être réciproques. Si Dieu ne doit rien à ſes créatures, comment celles-ci peuvent-elles lui devoir quelque choſe?*

1°. C'eſt abuſer des termes, que d'appeller *réciproques* les rapports, c'eſt-à-dire, les devoirs entre Dieu & nous. Il eſt le

(a) Iſ. 55, 8.
(b) Matth. 5, 48. Luc 6, 36.

maître de nous accorder plus ou moins de bienfaits; mais nous ne sommes pas les maîtres de lui rendre plus ou moins d'obéissance & d'hommage.

2°. En supposant que Dieu ne nous doit rien; si réellement il nous fait du bien, sommes-nous dispensés de la reconnoissance? Plus le bienfait est gratuit, plus il exige de gratitude de notre part.

3°. Je réponds, avec l'Auteur d'Emile, que Dieu doit à ses créatures tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'est leur promettre un bien que de leur en donner l'idée, & de leur en faire sentir le besoin (*a*). Mais quand est ce qu'il le leur doit? En cette vie ou en l'autre? Le leur doit-il encore, s'ils abusent des moyens qu'il leur a donnés pour le mériter?

§. 9.

Notre Critique prévoyoit la réponse, il a tâché de la prévenir. *On ne manquera pas de nous dire que c'est dans une autre vie que la justice de Dieu se montrera: cela posé, nous ne pouvons l'appeller juste dans celle-ci, où nous voyons si souvent la vertu opprimée, & le vice récompensé. Tant que les choses sont dans cet état, nous ne sommes point à*

(*a*) Emile, tome 3, p. 76.

portée d'attribuer la juſtice à un Dieu qui ſe permet, au moins pendant cette vie, la ſeule dont nous puiſſions juger, des injuſtices paſſageres qu'on le ſuppoſe diſpoſé à réparer quelque jour. Mais cette ſuppoſition n'eſt-elle pas très-gratuite? Et ſi ce Dieu a pu conſentir d'être injuſte un moment, pourquoi nous flatterions-nous qu'il ne le ſera point encore dans la ſuite? Comment d'ailleurs concilier une juſtice auſſi ſujette à ſe démentir, avec l'immutabilité de ce Dieu (a)?

Je n'ai rien ſupprimé de l'objection, de peur qu'on ne m'accuſât de l'avoir affoiblie; elle ſe réduit à ce raiſonnement : S'il y a un Dieu juſte, ſa juſtice doit ſe montrer en cette vie comme en l'autre : or elle ne ſe montre point dans cette vie : donc il n'y en a point d'autre où nous puiſſions eſpérer que l'ordre ſera rétabli. Il eſt heureux pour nous qu'on ne puiſſe attaquer le Chriſtianiſme, ſans frapper du même coup ſur les vérités de la Religion naturelle, ſur la vie à venir, ſur les attributs & l'exiſtence de Dieu.

Ici nos ennemis mêmes répondront pour nous. » Tous ceux, dit Bayle, qui trouvent » étrange la proſpérité des méchans, ont » très-peu médité ſur la nature de Dieu; ils » ont réduit les obligations d'une cauſe

(a) Chriſt. dévoilé, p. 48.

» qui gouverne toutes choſes à la meſure
» d'une Providence tout-à-fait ſubalterne,
» ce qui eſt d'un petit eſprit. Quoi donc?
» Il faudroit que Dieu eût établi des loix
» conformes à la nature des cauſes libres,
» mais ſi peu fixes, que le moindre chagrin
» qui arriveroit à un homme, les boulever-
» ſeroit entiérement à la ruine de la liberté
» humaine?.... Ceux qui voudroient qu'un
» méchant devînt malade, ſont quelquefois
» auſſi injuſtes que ceux qui voudroient
» qu'une pierre qui tombe ſur un verre,
» ne le caſsât pas « (*a*). On pourroit remarquer que Bayle ſe réfute ainſi lui-même; mais ce n'eſt pas dequoi il s'agit.

Le principe ſur lequel raiſonne ſon Diſciple, eſt d'une fauſſeté palpable. Si Dieu eſt juſte, il ne doit pas y avoir un temps pour le mérite, & un temps pour la récompenſe; une vie d'épreuve avant le moment de la félicité: l'homme, au ſortir des mains de Dieu, doit être heureux & l'être toujours: il répugne à la juſtice éternelle, que la vertu demeure un inſtant ſans être couronnée. Ce paradoxe n'a pas beſoin d'être réfuté.

» On diroit, aux murmures des impatiens
» mortels, que Dieu leur doit la récom-

(*a*) Penſées diverſes ſur la Comète, §. 231.

» penſe

» penſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé » de payer leur vertu d'avance. O! ſoyons » bons premiérement, & puis nous ſerons » heureux. N'exigeons pas le prix avant la » victoire, ni le ſalaire avant le travail. Ce » n'eſt point dans la lice, diſoit Plutarque, » que les vainqueurs des jeux ſacrés ſont » couronnés; c'eſt après qu'ils l'ont par- » courue « (*a*). Ainſi raiſonne l'Auteur d'Emile. Nous empruntons volontiers les paroles de nos adverſaires, pour les oppoſer à leurs ſemblables: la vérité, quand par haſard ils la ſoutiennent, doit faire plus d'impreſſion dans leur bouche que dans la nôtre.

Il n'eſt donc pas vrai que la juſtice de Dieu ſoit *ſujette à ſe démentir;* elle garde invariablement l'ordre qu'elle a établi: elle veut que la vertu ſoit éprouvée ſur la terre & recompenſée dans l'autre vie. Sans cet ordre, auſſi ſage qu'immuable, la condition des hommes vertueux ſeroit la plus malheureuſe; les méchans ſeroient les ſeuls heureux & les ſeuls ſages: les premiers n'auroient point d'eſperance, les ſeconds ſeroient affranchis de la crainte & des remords.

(*b*) Emile, tome 3, p. 78.

§. 10.

En vain l'Auteur fait, contre la bonté de Dieu, la même difficulté que contre sa justice : elle est déja résolue d'avance. *Si Dieu est tout puissant ; s'il est l'Auteur de toutes choses ; si rien ne se fait que par son ordre, comment lui attribuer la bonté, dans un monde où ses créatures sont exposées à des maux continuels, à des maladies cruelles, à des révolutions physiques & morales ; enfin à la mort ?*

Cette objection, si souvent copiée dans les écrits de Bayle, ne porte que sur une notion fausse de la bonté de Dieu, & sur une comparaison fautive que l'on en fait avec la bonté des créatures ; comparaison dont Bayle lui-même a senti le défaut. Un homme ne peut passer pour bon envers ses semblables, à moins qu'il ne leur fasse tout le bien qu'il est capable de leur faire, & le plus promptement qu'il est possible : son pouvoir est la mesure de ses bienfaits. Dieu, dont la puissance est infinie, ne peut être jugé selon cette régle : quelque bien qu'il nous fasse, il peut toujours nous en faire davantage : jamais ses faveurs n'auront de proportion avec son pouvoir. Exiger de Dieu qu'il accorde à ses créatures tout le bien possible, c'est tomber en contradiction.

Dieu pouvoit exempter l'homme de tous maux ; il pouvoit, dès le moment de sa création, le mettre dans un état de béatitude immuable : donc s'il est bon, il le devoit. Fausse conséquence. Quelque malheureuse que l'on suppose une créature sur la terre, peut-elle se plaindre avec justice de n'avoir jamais reçu de Dieu aucun bienfait ? Si elle en a reçu, Dieu a donc été bon à son égard, quoiqu'il ne l'ait pas été autant qu'il auroit pu l'être. Il lui réserve un bonheur plus parfait dans une autre vie.

§. II.

Nous n'avons donc pas besoin, pour mettre à couvert la bonté de Dieu, d'*attribuer le mal à un génie malfaisant, emprunté du magisme* des Perses, comme l'Auteur en accuse les Théologiens (*a*). Elle est suffisamment à couvert, dès que l'on s'en forme une idée juste, & qu'on ne la confond plus avec la bonté impuissante & bornée des créatures. Il est encore moins nécessaire de recourir à une simple permission du mal ; soit que Dieu le permette, soit qu'il le fasse en nous affligeant immédiatement lui-même, sa conduite est également irrepré-

(*a*) Christ. dévoilé, p. 50.

hensible : jamais il ne nous afflige sans raison ; & les peines de cette vie sont la voie par laquelle il nous conduit à la félicité. Sans cette persuasion consolante, les justes seroient réduits au désespoir.

Malgré les déclamations réitérées de notre Censeur, il est aisé de concilier *avec la bonté de Dieu & avec sa sagesse, la conduite que lui attribuent les Livres saints ;* & ces ordres, que l'on appelle *barbares & sanguinaires*, Dieu a puni sévérement des Nations coupables & insensibles à ses bienfaits : elles avoient mérité ce châtiment, & il devoit servir, dans les desseins de Dieu, à expier leurs crimes.

On nous demande, très-mal à propos ; *comment un chrétien peut attribuer la bonté à un Dieu qui n'a créé le plus grand nombre des hommes que pour les damner éternellement* (*a*) ? Il ne faut pas nous prêter une opinion que nous rejettons comme un blasphême. Jamais un Chrétien Catholique n'a pensé que Dieu ait créé un seul homme pour le damner ; la foi nous apprend au contraire que *Dieu veut sincérement sauver tous les hommes* (*b*) ; qu'il leur donne à tous des moyens pour faire leur salut ; que s'ils

(*a*) *Ibid.* p. 51 & c. 8, p. 104.
(*b*) 1. Tim. 2, 4.

en abuſent, c'eſt leur faute & non la ſienne.

A la vérité, nous n'avons pas aſſez de lumieres pour connoître ces moyens en détail, pour démêler les voies par leſquélles la Providence conduit chaque Nation; & à plus forte raiſon, pour aſſigner les ſecours qu'elle fournit à chacun des hommes en particulier: c'eſt en ce ſens que *ſa conduite eſt pour nous un myſtere impénétrable*; & il ne nous eſt point du tout néceſſaire de la pénétrer. Il nous ſuffit de ſçavoir que *Dieu eſt le pere de tous (a); qu'il ne peut faire injuſtice à perſonne (b); qu'il rendra à chacun ſelon ſes œuvres (c)*. Ces vérités conſolantes, dont la raiſon ne pouvoit avoir qu'une connoiſſance confuſe, nous ont été clairement enſeignées par la révélation. Quand elle ne nous auroit appris rien autre choſe, c'en ſeroit aſſez pour nous raſſurer, pour nous tranquilliſer, pour nous faire bénir cette Providence aimable contre laquelle l'Auteur a blaſphêmé dans tout ce chapitre.

(a) Epheſ. 4, 6.
(b) Hebr. 6, 10. Rom. 3, 5.
(c) Matth. 16, 27.

CHAPITRE V.

De la Révélation.

§. I

CE seroit ici le lieu de prouver la néceſſité & l'exiſtence d'une révélation ; mais nous avons traité ces deux queſtions dans un autre Ouvrage (*a*) : le lecteur nous diſpenſera de répéter nos preuves. Avant que de les attaquer, nos Critiques devroient éclaircir du moins un fait inconteſtable. Il y a dix-huit cens ans que tous les peuples étoient plongés dans l'idolâtrie la plus groſſiere : à l'exception de la Nation Juive, aucune autre n'adoroit un Dieu unique, Créateur & ſouverain Seigneur de toutes choſes. Son exiſtence même n'étoit enſeignée publiquement dans aucune école de Philoſophie. L'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes de la vie à venir, communément admiſes par le peuple, étoient attaquées par les plus célébres Philoſophes, de même que les vérités les plus eſſentielles de la morale. D'un coin de la Judée il ſort tout-

(*a*) Déiſme réfuté, Lettre 2 & 3.

à-coup une poignée d'hommes obscurs & sans lettres, qui annoncent tous ces dogmes comme une doctrine révélée de Dieu, & qui parviennent à la répandre, de maniere qu'elle s'est perpétuée jusqu'à nous. Si Dieu n'a eu aucune part à cette révolution, comment a-t-elle pu être projettée, poursuivie, exécutée? Voilà sur quoi des Ecrivains pleins de sagacité, de lumieres, de pénétration, devroient nous instruire; aucun ne nous a encore expliqué ce phénoméne important. L'Auteur du Christianisme dévoilé propose quelques doutes; mais il n'a pas seulement effleuré la question.

Nous convenons avec lui qu'on ne peut, sans le secours de la raison, connoître s'il est vrai que la Divinité ait parlé. *Mais d'un autre côté*, dit-il, *la Religion Chrétienne ne proscrit-elle pas la raison? N'en défend-t-elle pas l'usage dans l'examen des dogmes merveilleux qu'elle nous présente (a)*? Il y a ici une équivoque puérile; & l'on confond deux espéces d'examens très-différens; l'examen des preuves de la révélation, & l'examen des dogmes révélés. La Religion Chrétienne, loin d'interdire à la raison l'examen des preuves de la révélation, enseigne au contraire qu'il est nécessaire à tous

(a) Christ. dévoilé, p. 52. Militaire Philosophe, c. 7.

les hommes ; & c'eſt le principe d'où nous ſommes partis en commençant cet Ouvrage. Nous ſoutenons encore que cet examen ne demande ni des réflexions abſtraites, ni des diſcuſſions ſçavantes ; que les faits ſur leſquels l'exiſtence d'une révélation eſt appuyée, ſont d'une certitude & d'une notoriété, telle que le plus ignorant des hommes peut aiſément s'en convaincre (*a*).

Dès qu'il eſt certain qu'un dogme eſt révélé, la Religion Chrétienne interdit à la raiſon l'examen de ce dogme ; ou plutôt la raiſon elle-même nous fait ſentir que nous devons le croire ſans autre examen. Dieu a pu nous révéler des choſes incompréhenſibles ; mais il n'a pas pu nous tromper en les révélant ; nous devons ajouter foi à ſa parole, malgré toutes les difficultés que l'on peut former contre ces dogmes. C'eſt la raiſon elle-même qui nous ordonne de ſoumettre nos foibles lumieres à la révélation. Nous avons démontré ce point eſſentiel dans la réfutation du Déiſme (*b*) : l'Auteur de l'Examen de la Religion, attribué à Saint-Evremont, convient que quand la raiſon *a reconnu que Dieu parle, elle doit ſe taire & écouter* (*c*).

(*a*) Certit. des preuves du Chriſt. c. 12, §. 1.
(*b*) Premiere Lettre.
(*c*) Chap. 11, p. 140. Voyez encore p. 18, 94, 114.

Avant de pouvoir juger de la révélation divine, dit notre Auteur, *il faudroit avoir une idée juſte de la Divinité ; mais où puiſer cette idée, ſinon dans la révélation elle-même, puiſque notre raiſon eſt trop foible pour s'élever juſqu'à la connoiſſance de l'Etre ſuprême ? Ainſi la révélation elle-même nous prouvera l'autorité de la révélation.* Autre ſophiſme dont l'artifice eſt aiſé à découvrir.

Avant de pouvoir juger de la révélation divine, il faut avoir une idée juſte de la Divinité : cela eſt vrai. Auſſi la raiſon ſeule nous apprend que Dieu eſt l'être bon, juſte, ſage, incapable de nous tromper : il eſt faux qu'elle ſoit trop foible pour s'élever juſques-là, & qu'il ſoit beſoin d'une révélation pour nous donner cette connoiſſance. Selon S. Thomas & tous les Théologiens, c'eſt un préliminaire qui doit précéder la foi à la révélation (*a*).

§. 2.

Selon le même Critique, *les Livres qui devroient nous éclairer, & auxquels nous devons ſoumettre notre raiſon, ne nous donnent point de Dieu des idées préciſes : c'eſt un amas de qualités contradictoires, & une*

(*a*) 1. part. q. 2, art. 2, *ad primam.*

enigme inexplicable. Dieu lui même se peint comme injuste, faux, dissimulé, tendant des piéges aux hommes, se plaisant à les séduire, à les aveugler, à les endurcir, faisant des signes pour les tromper, répandant sur eux l'esprit de vertige & d'erreur. Ainsi, dès les premiers pas l'homme est jetté dans la défiance; il ne sçait si Dieu veut le tromper, comme il en a trompé tant d'autres, de son propre aveu (a).

Jamais Auteur n'a raisonné avec tant de confiance sur des suppositions & des allégations fausses. 1°. Il suppose, contre la vérité, que les Livres saints sont destinés à nous instruire sans autre secours. Le texte seul de ces Livres ne suffit point, sans l'enseignement toujours subsistant de l'Eglise, établie de Dieu pour nous en donner le vrai sens. S'il y a dans l'Ecriture des expressions obscures, capables de nous donner une fausse idée des attributs de Dieu & de sa conduite; outre qu'elles sont expliquées par d'autres passages, c'est de l'Eglise que nous en devons recevoir l'intelligence, & l'Eglise ne nous trompera jamais.

2°. Il n'est pas vrai que Dieu soit représenté dans les Livres saints, sous les traits odieux qu'il plaît à notre Auteur de rassembler: ces

(a) Christ. dévoilé, p. 53.

Livres nous en donnent des idées toutes contraires. Ils nous enſeignent que Dieu eſt non-ſeulement bon & miſéricordieux, mais eſſentiellement vrai (*a*); & ſelon l'expreſſion du Prophéte, qu'il eſt le Dieu de la vérité (*b*): qu'il n'eſt point ſemblable à l'homme, ni capable de mentir (*c*); que ſes arrêts ſont la juſtice même (*d*); qu'il eſt fidéle dans toutes ſes paroles, & ſaint dans toutes ſes œuvres (*e*). J. C. nous a répété les mêmes choſes dans l'Evangile; & la raiſon ſeule nous en fait ſentir la vérité.

Vainement l'Auteur a eſſayé dans une note de prouver ſon aſſertion (*f*). *Dieu*, dit-il, *permet qu'Eve ſoit ſéduite par le ſerpent.* La queſtion eſt de ſçavoir, ſi Dieu n'avoit pas donné à Eve des lumieres & des forces ſuffiſantes pour réſiſter à la ſéduction; & ſi elle n'abuſa pas volontairement de ces ſecours. Nous ſoutenons que cela fut ainſi, ſans quoi Dieu n'auroit pas pu la punir.

Il eſt dit ailleurs, que *Dieu endurcit le cœur de Pharaon*; mais il eſt dit auſſi que ce fut Pharaon lui-même qui endurcit ſon

(*a*) Exod. 34, 6.
(*b*) Pſ. 30, 6.
(*c*) Num. 23, 19.
(*d*) Deut. 32, 4.
(*e*) Pſ. 144, 13.
(*f*) Page 53.

propre cœur, en réſiſtant aux prodiges que Dieu faiſoit pour le toucher. Nous diſons de même qu'un pere *a perdu ſa famille, qu'il a plongé ſes enfans dans le libertinage*, quand il ne les en a pas empêchés.

Dans l'Evangile J. C. eſt appellé *une pierre d'achoppement;* & il n'a été tel à l'égard des Juifs, que par leur malice obſtinée: J. C. leur reproche qu'*ils ferment les yeux pour ne pas voir, & leurs oreilles pour ne pas entendre; qu'ils craignent d'être touchés & convertis* (*a*). Tous ces paſſages doivent donc inſpirer à l'homme de la défiance: non pas à l'égard de Dieu, mais à l'égard de lui-même.

Inutilement encore l'Auteur prétend que le Chrétien doit être alarmé, *lorſqu'il voit les diſputes interminables de ſes guides ſacrés, qui jamais n'ont pu s'accorder ſur la façon d'entendre les oracles précis d'une Divinité qui s'eſt expliquée* (*b*). Le corps des Paſteurs ne diſpute point ſur les dogmes de la foi; ſon enſeignement eſt conſtant, uniforme, perpétuel, univerſel. Si quelques particuliers ont excité des diſputes & formé des Sectes, c'eſt qu'ils ont oublié la régle que J. C. a établie pour maintenir l'u-

(*a*) Matt. 13, 15.
(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 54.

nité de la foi : ils ont voulu entendre la révélation, non selon le sens de l'Eglise, mais selon leur propre sens : leur erreur prouve que la régle établie par J. C. est nécessaire, & non pas qu'elle est fausse ou douteuse. Les hérétiques sont des hommes qui ont voulu porter dans les matieres de Religion, l'esprit pointilleux & opiniâtre des Philosophes.

Est-ce à ces Messieurs qu'il convient de nous reprocher des disputes? Y a-t-il un seul dogme connu par la lumiere naturelle, sur lequel ils ne disputent entr'eux? Y en a-t-il un seul contre lequel ils n'aient fait des Livres? Le simple fidéle qu'ils veulent arracher à ses *guides sacrés*, seroit sans doute beaucoup plus assuré de sa créance, s'il écoutoit les leçons des ennemis de la Religion.

§. 3.

Ce n'est pas une petite affaire de compter les fausletés que l'Auteur accumule pour soutenir son paradoxe.

1°. Il est faux que *Dieu n'a prétendu se faire connoître qu'à quelques êtres favorisés, tandis qu'il a voulu rester caché pour le reste des mortels, à qui pourtant cette révélation étoit également nécessaire.* Dieu ne veut être caché à personne ; il veut au contraire

que tous les hommes ſoient ſauvés, & parviennent à la connoiſſance de la vérité (a). Il donne à quelques-uns plus de facilités & de ſecours pour l'acquérir; mais il n'eſt aucun homme qui en ſoit abſolument privé.

2°. Il eſt faux que Dieu, *faute de ſe manifeſter à tant de Nations, ait cauſé, pendant une longue ſuite de ſiécles, leur perte néceſſaire.* Dieu n'a jamais manqué de ſe manifeſter plus ou moins à toutes les Nations: nous l'avons déja obſervé après S. Paul (*b*). Si elles ſe perdent, c'eſt leur faute de n'avoir pas profité du degré de lumiere que Dieu leur avoit donné.

3°. Il eſt faux que *Dieu punit des millions d'hommes, pour avoir ignoré des loix ſecrettes qu'il n'a lui-même publiées qu'à la dérobée, dans un coin obſcur & ignoré de l'Aſie.* Dieu ne punit point l'ignorance involontaire; il ne damnera aucun homme, pour avoir ignoré l'Evangile, à moins que cet homme n'ait eu des moyens de le connoître.

La juſtice, l'humanité, la bonne foi, permettent-elles à un Ecrivain d'imputer au Chriſtianiſme des opinions que tout Chrétien condamne & déteſte, que jamais

(*a*) 1. Tim. 2, 4.
(*b*) Act. 14, 16.

aucun Théologien Catholique n'a ſoutenues ? Quelle idée pouvons-nous concevoir du caractere de nos ennemis, quand nous conſidérons leur procédé ? Quel mal leur a fait cette Religion divine, pour la calomnier avec autant de fureur ?

Il n'eſt donc pas vrai que lorſqu'un Chrétien conſulte les Livres révélés, tout doive conſpirer à le mettre en garde contre le Dieu qui lui parle : il n'eſt pas vrai que ſon Dieu, de concert avec les interprétes de ſes prétendues volontés, ſemble avoir formé le projet de redoubler les ténébres de ſon ignorance (*a*).

§. 4.

Comment en effet l'Auteur prouve-t-il cette prétention. *Dieu*, dit-il, *n'a révélé que des myſteres, c'eſt-à-dire, des choſes inacceſſibles à l'eſprit humain ; il ne s'eſt donc révélé que pour demeurer inconnu.* Cette objection eſt répétée trois fois dans le cours de l'Ouvrage (*b*).

1°. Il eſt faux que tout ſoit myſtere dans la révélation. Elle nous a fait connoître plus clairement les principaux attributs de Dieu, que la Philoſophie avoit ſeulement

(*a*) Page 55.
(*b*) Page 46, c. 6 ; p. 64, c. 75 p. 92 & 98.

apperçus confusément : elle nous a convaincus de l'immortalité de l'ame, vérité essentielle, que les Philosophes avoient obscurcie par leurs disputes (*a*). Elle nous a enseignés une morale plus pure & plus parfaite que celle des Philosophes; & loin d'en faire un mystere, elle l'a mise à la portée des simples & des ignorans (*b*).

2°. Il est faux que les mysteres mêmes ne servent qu'à rendre Dieu plus inconnu. Quoique je ne comprenne point le fond du mystere de l'Incarnation, il me donne une grande idée de la puissance, de la sagesse, de la bonté divine, de l'amour que Dieu a pour moi, de la félicité qu'il me prépare, des devoirs qu'il m'impose, de la reconnoissance que je lui dois. J'en tire les conséquences les plus importantes & les plus utiles pour les mœurs. La foi des mysteres a formé des saints; avec toutes leurs connoissances, les Philosophes ont été souvent des discoureurs superbes & insupportables dans la société.

L'Auteur forme un autre raisonnement : *Une révélation qui seroit véritable, qui viendroit d'un Dieu juste & bon, & qui seroit nécessaire à tous les hommes, devroit être assez clai-*

(*a*) Dict. Philos. art. *Ame.*
(*b*) Discours prélim. de l'Encyclop. Mém. de litt. tome II, p. 42.

assez

re pour être entendue de tout le genre humain. La révélation sur laquelle le Judaïsme & le Christianisme se fondent, est-elle dans ce cas ?

Cette objection, renouvellée dans tous les Livres des Incrédules, a été réfutée cent fois, & nous y avons répondu ailleurs (*a*). Nous avons montré qu'il est impossible que Dieu, en se révélant aux hommes, leur fasse connoître parfaitement sa nature, ses attributs, ses desseins, les motifs de sa conduite; parce que Dieu étant infini, il est essentiellement incompréhensible. Les Anges même ne comprennent point la nature Divine. Nous avons montré encore que cette difficulté, qu'on peut faire aussi-bien contre la Religion naturelle, que contre la Religion révélée, ne déroge à la nécessité de l'une ni de l'autre.

Vainement donc l'Auteur de l'Examen important a dit que, *si le culte de Dieu étoit nécessaire, il nous l'auroit donné à tous lui-même* (*b*). Sans doute il veut parler d'un culte révélé; puisqu'il a ordonné d'abord d'*adorer Dieu par notre propre raison* (*c*). Mais est-il vrai que toutes les Nations policées *ont reconnu un Dieu*, & lui ont rendu le culte que la raison leur prescrivoit ? La

(*a*) Déisme réfuté, deuxiéme Lettre, p. 80.
(*b*) Examen important, p. 9.
(*c*) *Ibid.* p. 8.

raiſon commandoit d'adorer un ſeul Dieu; & elles ont offert leur encens à une foule de Divinités imaginaires. La raiſon dictoit d'adorer la Divinité par des actions vertueuſes; & elles ont cru l'honorer par des crimes. S'enſuit-il qu'un culte raiſonnable & pur de la Divinité n'eſt pas néceſſaire à tous les hommes?

Les élémens d'Euclide, il eſt vrai, *ſont intelligibles pour tous ceux qui veulent les entendre, & n'excitent aucune diſpute parmi les Geometres*: cela n'eſt pas fort étonnant. Les vérités de Géométrie ne gênent les paſſions en aucune maniere; perſonne n'eſt intéreſſé à douter ſi les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits: encore les anciens Pyrrhoniens faiſoient-ils ſemblant de ne pas en être ſûrs. Ces mêmes Géometres ne laiſſent pas de diſputer ſur d'autres queſtions Mathématiques, & de prétendre qu'il y a des démonſtrations pour & contre: tout comme les Philoſophes diſputent ſur l'exiſtence de Dieu, ſur la providence, ſur la ſpiritualité, l'immortalité, la liberté de notre ame, ſur la diſtinction du bien & du mal moral, quoique ces vérités ſoient démontrées.

Il n'eſt donc pas ſurprenant que ces mêmes vérités, *révélées dans la Bible, aient encore beſoin de commentaires, demandent des*

lumieres d'enhaut pour être crues & entendues, soient matiere de conteſtation, trouvent des contradicteurs. Les hommes diſputoient avant la révélation ; ils diſputent à préſent, ils diſputeront toujours, parce qu'il y aura toujours des eſprits vains, pointilleux, opiniâtres, qui ne veulent point de Religion.

§. 5.

Fatigué d'avoir raiſonné une fois, l'Auteur recommence à déclamer. *Peu content des myſteres contenus dans les Livres ſacrés, les Prêtres du Chriſtianiſme en ont inventé de ſiécle en ſiécle, que leurs diſciples ſont obligés de croire, quoique leur fondateur & leur Dieu n'en ait jamais parlé* (*a*). Tels ſont, ſelon lui, les myſteres de la Trinité, de l'Incarnation, l'efficacité des Sacremens, ſur leſquels J. C. ne s'eſt jamais expliqué ; & c'eſt ce que répétent tous nos Incrédules (*b*).

Ils peuvent en impoſer à ceux qui n'ont jamais ouvert l'Evangile. Un Chrétien médiocrement inſtruit, ſçait que J. C. a or-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 58.

(*b*) Examen important, c. 35 & 37. Examen de Saint-Evremont, chap. 4. Traité ſur la Tolérance, c. 11, p. 97. Dict. Philoſ. art. *Chriſtianiſme*. Eſſai ſur l'Hiſt. gen. tome 3, c. 17, &c.

donné à ſes Apôtres de *baptiſer toutes les Nations au nom du Pere, du Fils & du S. Eſprit* (*a*). Il nous a dit, par l'organe de ſon Apôtre S. Jean, *qu'il y a trois perſonnes qui rendent témoignage dans le Ciel, le Pere, le Verbe & le S. Eſprit; & que ces trois ſont une même choſe.* (*b*). Le même Apôtre commence ſon Evangile par nous apprendre qu'*au commencement le Verbe étoit en Dieu, qu'il étoit Dieu, qu'il s'eſt fait chair* (*c*). Voilà ce que nous croyons ſous le nom de Trinité & d'Incarnation. J. C. a déclaré que *celui qui croira & recevra le Baptême, ſera ſauvé* (*d*); que *celui qui mange ſa chair vivra éternellement* (*e*); que *les péchés ſeront remis à ceux qui auront été abſous par ſes envoyés* (*f*); que *Dieu forme entre les époux une union que les hommes ne peuvent pas rompre* (*g*). Ses Apôtres enſeignent que *l'impoſition de leurs mains donnoit la grace & le S. Eſprit* (*h*); que *l'onction des malades leur remet les péchés* (*i*). Voilà ce que nous profeſſons en-

(*a*) Matth. 28, 19.
(*b*) 1. *Joan.*, 5, 7.
(*c*) *Joan.* 1.
(*d*) Marc, 16, 16.
(*e*) *Joan.* 6, 55.
(*f*) *Ibid.* 20 23.
(*g*) Matt. 19, 6.
(*h*) Act. 8, 17, &c.
(*i*) *Jacobi*, 5, 15.

core sur l'efficacité des Sacremens.

C'est une calomnie d'avancer que *dans la Religion Chrétienne tout semble abandonné à l'imagination, aux caprices, aux décisions arbitraires de ses Ministres, qui s'arrogent le droit de forger des mysteres & des articles de foi, suivant que leurs intérêts l'exigent.* Quel intérêt peuvent avoir les Ministres de la Religion à forger des mysteres, pour être obligés de les croire eux-mêmes, comme les simples fidéles auxquels ils les enseignent ? Par des accusations semblables, nos adversaires se couvrent d'un ridicule éternel.

§ 6.

Enfin l'Auteur du Christianisme dévoilé attaque la certitude de la révélation ; & c'est par-là qu'il auroit dû commencer. *Dieu, nous dit-on, a parlé, il y a des milliers d'années, à des hommes choisis qu'il a rendus ses organes ; mais comment s'assurer s'il est vrai que ce Dieu ait parlé, sinon en s'en rapportant au témoignage de ceux mêmes qui disent avoir reçu ses ordres (a)* ? L'objection n'est pas nouvelle.

Nous sommes assurés que Dieu a parlé par J. C. & par ses Apôtres, non pas seu-

(a) Page 59.

lement par leur ſimple témoignage, mais par leur témoignage appuyé de miracles éclatans. Nous ſommes certains de ces miracles par tous les monumens qui peuvent ſervir à conſtater des faits : 1°. par la dépoſition des témoins oculaires & irréprochables ; 2°. par l'aveu de leurs plus grands ennemis ; 3°. par les effets que ces miracles ont produits ; par les établiſſemens auxquels ils ont donné lieu, & qui ſubſiſtent encore : en un mot par la révolution qu'ils ont cauſée dans l'univers. Le monde eſt-il devenu Chrétien tout-à-coup, ſans cauſe & ſans motif, par une inſpiration ſubite, ou par un travers d'eſprit univerſel ?

Il ne ſert de rien de dire que ces interprétes des volontés divines ſont des hommes ; que les hommes ſont ſujets à ſe tromper eux-mêmes, & à tromper les autres. Les hommes ne ſe trompent point eux-mêmes ſur des faits ſenſibles, palpables, publics, réitérés ; qu'ils ont le plus grand intérêt à examiner, qu'il eſt très-dangereux pour eux de ſoutenir, ſur leſquels leurs ennemis pourroient incontinent les démentir. Ils ne trompent point les autres, quand il n'y a rien à eſpérer pour eux ; quand ils s'expoſent, par la tromperie, à la preſcription, à l'infamie, à la mort ; quand la notoriété des faits rend évidemment la ſéduction

impossible; quand ils se montrent d'ailleurs simples, sans artifice, ennemis de tout déguisement, à couvert de toute passion. Tels ont été ceux par lesquels nous prétendons que Dieu a parlé.

§. 7.

Mais *comment découvrir aujourd'hui s'il est bien vrai que Moyse ait conversé avec son Dieu, & qu'il ait reçu de lui la loi du peuple Juif, il y a quelques milliers d'années?*

Nous en sommes certains par les miracles que Moyse a faits pour prouver sa mission; & ces miracles sont attestés, 1°. par toute la suite des Livres des Juifs qui les répètent, qui les suppose nt, qui y font une allusion continuelle; l'Histoire de Moyse ne peut être fausse, à moins que tous ces Ecrivains, sans exception, ne soient autant d'insensés. 2°. par tous les monumens, les fêtes, les cérémonies, les pratiques de la Religion judaïque. La fête de Pâques instituée en mémoire de la sortie d'Egypte; l'offrande des premiers-nés pour attester la mort des premiers-nés des Egyptiens; la fête des Tabernacles, pour rappeller le séjour des Israëlites dans le désert; la manne conservée dans le tabernacle, en témoignage de leur nourriture miraculeuse; la fête de la Pentecôte, pour faire souvenir de la

publication de la loi; le ſerpent d'airain; leçon frappante de la guériſon des Hébreux; les priviléges & le Sacerdoce de la tribu de Lévi, monument perpétuel du miniſtere de Moyſe, &c. Toute la Religion Juive n'étoit qu'une repréſentation continuelle, & un Commentaire hiſtorique des prodiges du Légiſlateur: ſi ces prodiges euſſent été fabuleux, toutes les loix, toutes les pratiques des Juifs ſeroient autant d'uſages ridicules, dont on ne pourroit concevoir l'origine. Si quelqu'un s'aviſoit aujourd'hui de révoquer en doute l'établiſſement des francs dans les Gaules, malgré l'atteſtation formelle du Code de leurs loix, ne ſeroit-il pas regardé comme un inſenſé? 3°. par l'exactitude des Juifs à obſerver un culte gênant & onéreux, des cérémonies incommodes & diſpendieuſes, des rites ſinguliers & différens de ceux des autres Nations, des loix ſéveres & qui les rendoient ſouvent odieux. Il n'y a qu'un Légiſlateur revêtu de toute l'autorité Divine, en état de ſe faire reſpecter & obéir par l'éclat de ſes miracles, qui ait pu aſſujettir à cette eſpéce de ſervitude une Nation auſſi intraitable que les Juifs.

Moyſe n'eſt donc ni un enthouſiaſte, ni un fourbe, ni un ambitieux, ni un menteur; avec un ſeul de ces défauts: il eût été

été massacré à la premiere sédition.

L'Auteur demande *si l'on peut s'en rapporter au témoignage d'un homme, qui après avoir fait tant de miracles, n'a jamais pu détromper son peuple de l'idolâtrie?* Mais il oublie le portrait qu'il a tracé lui-même de la Nation Juive; il l'a représentée comme un peuple farouche, fanatique, superstitieux, intraitable. Est-il donc étonnant qu'environné de Nations idolâtres, tenté par l'appas de leurs fêtes & par la débauche qui les accompagnoit, ce peuple s'y soit livré si souvent dans leur compagnie? On doit être bien plus surpris, de ce qu'avec un penchant si décidé pour l'idolâtrie, on ait pu le ramener au culte prescrit par Moyse.

On est indigné de ce que ce Législateur, après avoir fait passer quarante-sept mille Israélites au fil de l'épée, a le front de déclarer *qu'il est le plus doux des hommes (a)*. 1°. Doit-on attribuer à Moyse la mort de ceux que Dieu a expressément ordonné de punir, tandis qne nous voyons ce Législateur demander toujours grace pour les coupables? 2°. La hardiesse même avec laquelle il se rend témoignage de sa douceur, est une preuve qu'il ne craignoit pas d'être

(a) Christ. dévoilé, p. 60. Dictionn. Philos. art. *Moyse*

démenti ; & dans aucune des séditions qui s'éleverent contre lui, personne n'osa l'accuser de cruauté. 3°. N'est-ce pas une injustice criante de juger de la conduite de Moyse selon nos mœurs, & par celle que tiendroit aujourd'hui un sage Législateur?

On demande si *les Livres attribués à ce Moyse, qui rapportent tant de faits arrivés après lui, sont bien authentiques?* Ils le sont, & nous l'avons démontré ci-devant (*a*). Il est faux que ces Livres rapportent beaucoup de faits arrivés après la mort de Moyse.

Enfin, continue l'Auteur, *quelle preuve avons-nous de sa mission, sinon le témoignage de six cens mille Israélites grossiers, superstitieux, ignorans & incrédules, qui furent peut-être les dupes d'un Législateur féroce, toujours prêt à les exterminer, ou qui n'eurent jamais de connoissance de ce qu'on devoit écrire par la suite sur le compte de ce fameux Législateur* (*b*)?

C'est donc une foible preuve aux yeux des Philosophes, que le témoignage de six cens mille hommes? Il paroît néanmoins que ce témoignage pouvoit mériter attention. Le *peut-être* qu'on nous allégue, est

(*a*) Chap. 2, §. 2.
(*b*) Page 60.

curieux. Six cens mille hommes qu'on nous a dépeints comme des *monſtres de phrénéſie & de férocité* (*a*). Dupés pendant 40 ans *par un Légiſlateur féroce & toujours prêt à les exterminer :* voilà des monſtres bien doux & bien faciles à conduire. Qu'ils aient été toujours prêts à exterminer leur Légiſlateur, cela ſe conçoit ; mais qu'ils ſe ſoient laiſſés ſi patiemment égorger eux-mêmes par un impoſteur, cela ne ſe comprend plus.

Quelqu'ignorans, quelque crédules qu'aient été les Iſraélites, a-t-on pu leur perſuader qu'ils avoient vu ce qu'ils n'avoient pas vu ; qu'ils avoient fait ce que Moyſe avoit rêvé ; qu'ils avoient reçu par tradition de leurs peres, ce dont ils n'avoient jamais oui parler ? A-t-on pu les réduire par des fables dont ils ſentoient l'impoſture, & malgré leur penchant décidé pour l'idolâtrie, à des loix, à un culte, à des mœurs ſingulieres qui les rendoient odieux aux autres Nations ? Du moins après la mort de Moyſe ils auroient dû y renoncer pour jamais : ils y ſont demeurés conſtamment attachés.

Il eſt donc faux que la miſſion de Moyſe ſoit ſeulement prouvée par le témoignage des Iſraélites. Elle eſt prouvée par les ef-

(*a*) Chap. 2, ci-deſſus, §. 7.

faits qu'elle a opérés, & qui n'ont pas pu venir d'une autre cauſe, par la ſingularité des mœurs, des loix, des cérémonies judaïques; par la multitude de monumens expoſés de toutes parts ſous les yeux des Juifs qui atteſtoient les miracles de leur Légiſlateur.

Il eſt impoſſible que ces miracles aient été forgés par la ſuite, & écrits ſur le compte de Moyſe; il auroit fallu ſuppoſer en même temps l'ancienneté des uſages relatifs à ces miracles, & y aſſujettir les Juifs pour le moment: & quel eſt le Souverain, quel eſt le Prophéte qui ait jamais oſé le tenter? Qu'un impoſteur s'aviſe aujourd'hui de mettre dans l'Evangile que J. C. après ſa réſurrection, a fait tomber d'une ſeule parole le Temple de Jeruſalem; qu'en mémoire de ce miracle l'Egliſe Chrétienne a toujours célébré la fête de la démolition du Temple: quel eſt l'inſenſé qui croira ce prodige, & qui conſentira à célébrer la fête?

§. 8.

Notre Critique raiſonne ſur la Religion Chrétienne comme ſur la Religion Juive, en ſe répétant toujours. *Quelle preuve nous donne-t-elle de la miſſion de Jeſus-Chriſt? Connoiſſons-nous ſon caractere & ſon tempérament?* Nous avons déja dit que notre Re-

ligion toute entiere, eſt la preuve de la miſſion de J. C. Le Chriſtianiſme ne s'eſt point établi ſans preuve, ſans raiſon, ſans examen, par un travers d'eſprit univerſellement répandu; quiconque lira l'Evangile ſans prévention, ſentira qu'il n'a pu avoir qu'un Dieu pour Auteur.

Cette lecture ſuffit de même pour faire connoître le caractere de J. C. il s'eſt peint lui-même dans ce Livre inimitable; & les traits de ſa divinité y brillent de toutes parts.

Quel degré de foi, continue l'Auteur, *pouvons-nous ajouter au témoignage de ſes Diſciples, qui, de leur propre aveu, furent des hommes groſſiers & dépourvus de ſcience, par conſéquent ſuſceptibles de ſe laiſſer éblouir par les artifices d'un impoſteur adroit (a)?* Il eſt ſingulier que nos adverſaires ne ſentent pas la contradiction dans laquelle ils tombent. Des hommes groſſiers, dépourvus de ſcience, auxquels on daigne à peine ſuppoſer le ſens commun, ont-ils pu forger l'Evangile? Ou des hommes capables d'être Auteurs de ce Livre, ont-ils été aſſez inſenſés, pour ſe perſuader qu'ils avoient vu de leurs yeux guérir des malades, éclairer des aveugles, reſſuſciter des morts,

(a) Chriſt. dévoilé, p. 61; & c. 6, p. 70.

multiplier des pains, calmer des orages, par une seule parole, s'il n'en étoit rien? Ont-ils pu croire fauſſement qu'ils avoient converſé, bu & mangé pendant 40 jours avec un mort reſſuſcité, & mourir dans les ſupplices pour atteſter ces impoſtures? Un pareil fanatiſme, une folie auſſi extraordinaire eſt plus impoſſible que les miracles mêmes.

Que les Philoſophes ſe tournent de quel côté ils voudront, on les défie de former jamais une ſuppoſition vraiſemblable. Les Apôtres ont été ou trompés ou trompeurs. Dans le premier cas, c'eſt J. C. qui eſt l'Auteur de l'impoſture: & quel impoſteur, grand Dieu! qui n'a fait que du bien, qui n'a prêché que la vertu, qui a ſouffert en héros, *qui eſt mort en Dieu* (*a*). S'ils ont été trompeurs, quel intérêt, quel motif a pu leur faire prendre Jeſus pour leur Idole, & les engager à mourir pour lui? Comment dans la multitude des Diſciples qu'ils

(*a*) *Nota.* Dans une Lettre imprimée récemment, ſous le nom du plus célébre de nos Ecrivains, on a tourné cette expreſſion en ridicule. » Comme s'il y avoit, dit-on, des » Dieux accoutumés à la mort, comme ſi on ſçavoit com» ment ils meurent, comme ſi c'étoit Dieu qui fût mort «. Oui, nous ſçavons comment un Dieu meurt, depuis que Jeſus eſt mort. Jeſus-Chriſt eſt Dieu, & J. C. eſt mort; c'eſt donc une vérité de foi que Dieu eſt mort. Il eſt ſurprenant qu'on nous donne comme une expreſſion inouïe, la doctrine même de nos Catéchiſmes.

ont séduits, ne s'est-il pas trouvé un seul homme assez éclairé ou assez charitable pour les démasquer & les confondre (*a*) ?

On nous demande enfin si *le témoignage des personnes les plus instruites de Jerusalem n'eût pas été d'un plus grand poids pour nous que celui de quelques ignorans qui sont ordinairement les dupes de qui veut les tromper?* Ne l'avons-nous donc pas ce témoignage des personnes les plus instruites de Jerusalem ? Nous l'avons, & dans la conviction de ceux qui ont embrassé le Christianisme, & dans la conduite de ceux qui l'ont persécuté. Nicodéme, Joseph d'Arimathie, Lazare, Zachée, le Prince de Capharnaum, Jaire, les Prêtres convertis par les Apôtres, étoient des hommes instruits (*b*). Aucun des chefs de la Synagogue n'a entrepris de convaincre d'imposture les Disciples de J. C. Le silence des Juifs incrédules n'est-il pas le plus éloquent de tous les témoignages ?

Quand on répéte sans cesse que *les ignorans sont les dupes de qui veut les tromper*, on fait voir très-peu de connoissance du génie populaire. Le peuple peut être pendant quelque temps la dupe des promesses

(*a*) Voyez ci-dessus chap. 3, §. 5.
(*b*) Certitude des preuves du Christ. c. 6, §. 8.

qu'on lui fait ; mais il ne l'eſt plus, lorſque l'effet n'y répond pas. Il ajoute foi à un Charlatan qui lui promet de ſoulager ſes maux ; mais il ne croit point un malade guéri, contre le témoignage de ſes yeux : l'Opérateur prend la précaution de diſparoître avant l'effet du reméde. Le peuple eſt aiſément dupe, quand on le prend par ſes préjugés ou par ſon intérêt ; mais quand on commence par heurter de front ſes opinions, & par lui montrer des dangers, il n'eſt ni ſouple ni docile. Nos Philoſophes hautains & dédaigneux regardent à peine le peuple comme des hommes : ils ne le connoiſſent pas ; s'ils entreprenoient de le conduire, ils deviendroient bientôt l'objet de ſes mépris. On ne doit donc pas nous blâmer, ſi, dégoûtés des leçons de ces maîtres ſuperbes, nous nous bornons à être les diſciples des ignorans charitables qui ſe ſont ſacrifiés pour éclairer l'univers.

§. 9.

L'Auteur du Militaire Philoſophe eſt allé plus loin que celui du Chriſtianiſme dévoilé ; pour détruire par le fondement toutes les preuves de la révélation, il poſe pour principe que des faits ne peuvent être établis avec une parfaite certitude ; que la conviction qu'on peut en avoir, n'équi-

vaut jamais à l'évidence parfaite, à la vérité claire & inconteſtable. Il prétend le prouver, parce que nos ſens peuvent nous tromper, & parce que tous les hommes peuvent mentir. Il en conclud qu'il n'y a que les vérités métaphyſiques & phyſiques qui ſoient inconteſtables, & qui arrachent un aſſentiment parfait & irrévocable (*a*). La même doctrine eſt enſeignée dans le Dictionnaire Philoſophique (*b*).

Tous ces principes ſont démontrés faux dans la Diſſertation ſur la certitude des faits inſérée dans l'Encyclopédie; le lecteur peut y avoir recours; nous nous contenterons d'ajouter quelques réflexions.

1°. Le Militaire Philoſophe ſemble ne pas entendre les termes, quand il place les *vérités phyſiques* au même rang que les *vérités métaphyſiques*. Celles-ci ſont fondées ſur l'évidence & la connexion néceſſaire de nos idées; les premieres portent uniquement ſur l'atteſtation de nos ſens. L'exiſtence & les propriétés des corps, par exemple, les loix du mouvement, ſont des vérités phyſiques; nous n'en ſommes certains que par le rapport de nos ſens: ſi ce rapport eſt néceſſairement fautif, il n'y a plus

(*a*) Militaire Philoſophe, chap. 12.
(*b*) Art. *Certitude*. Voyez les Additions ci-après, à la fin du ſecond volume.

de certitude physique dans l'univers.

2°. L'Auteur convient que dans les affaires de la vie, on s'en rapporte à des preuves de fait, *parce qu'on ne peut pas faire autrement ;* mais il est faux qu'en comptant sur ces preuves, *on ne prétende pas rendre un jugement exempt d'erreur.* Je soutiens que dans les affaires de la vie, la certitude métaphysique; la certitude physique & la certitude morale, font, sur tout homme sensé, une égale impression; qu'il y auroit également de la folie à résister à l'une ou à l'autre. L'ouvrier tourmenté par la faim, & qui n'a mangé que la moitié d'un pain, est convaincu par le sentiment intérieur, aussi-bien que par la clarté de ses idées, que *la partie est moindre que le tout :* le laboureur, levé avant l'aurore, conduit ses bœufs à la charrue, sans être tenté de douter si le soleil viendra éclairer ses travaux : l'homme du peuple remplit les devoirs de sujet, sans contester s'il y a en France un Souverain auquel il doive payer des tributs; il en est suffisamment certain par des preuves morales, quoiqu'il ne l'ait jamais vu. Dans ces différentes circonstances, le Philosophe n'agit pas autrement que le plus ignorant des hommes; & s'il se conduisoit différemment, il mériteroit d'être enfermé. N'étoit-il pas de la

ſageſſe Divine d'établir la Religion ſur les mêmes preuves ſur leſquelles ſont fondés tous les devoirs de la vie civile, & nos intérêts les plus chers ?

3°. Il eſt faux qu'en général les vérités métaphyſiques arrachent de nous *un aſſentiment plus parfait & plus irrévocable* que les vérités appuyées ſur des faits. Les vérités de la Religion naturelle, que le Militaire Philoſophe paroît ſoutenir, ſont ſans doute des vérités métaphyſiques ; il n'y en a pas une ſeule qui ne ſoit conteſtée par quelque Philoſophe. On a fait des traités exprès pour prouver qu'il n'y a point de vérité métaphyſique certaine & inconteſtable (*a*). D'ailleurs ces vérités ne peuvent être connues du plus grand nombre des hommes par la voie du raiſonnement ; c'eſt donc un effet de la bonté de Dieu de les leur faire connoître par une révélation appuyée ſur des faits.

(*a*) Voyez les eſſais de M. Hume ſur l'Entendement humain ; & Lettre de Thraſibule à Leucipe, p. 162 & 172.

CHAPITRE VI.

Des preuves de la Religion Chrétienne, des Miracles, des Prophéties, des Martyrs.

§. 1.

DANS le chapitre précédent l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé a combattu la révélation en elle-même, & a fait tous ſes efforts pour la rendre ſuſpecte. Il a prétendu qu'elle eſt obſcure, & une ſource continuelle de doutes & de diſputes; qu'elle ne nous a pas fait connoître plus clairement la nature Divine; que ceux qui l'ont annoncée ne ſont point d'un caractere propre à nous ſubjuguer. Dans celui-ci il attaque les ſignes extérieurs dont elle a été accompagnée, & par leſquels nous jugeons qu'elle vient de Dieu : ce ſont donc les titres de notre croyance qu'il s'agit de juſtifier. Sur ces divers objets, l'Auteur ne montre, ni plus d'exactitude, ni plus de bonne foi que dans le reſte de ſon Ouvrage. Il raſſemble la plûpart des doutes propoſés par la foule des Incrédules; nous retrouvons les mêmes objections dans les différens écrits dont nous avons déja fait mention. Il répéte conti-

nuellement les mêmes reproches; il interrompt souvent le fil des matieres; tous les chapitres de son Livre se ressemblent: c'est un inconvénient pour nous d'être obligés de le suivre dans ses écarts. Avant d'en venir au détail, il fait quelques réflexions préliminaires.

Selon lui, le Christianisme n'a aucun avantage sur toutes les Religions du monde, qui se disent émanées de la Divinité. *L'Indien assure que Brama lui-même est l'Auteur de son culte; le Scandinave tenoit le sien du redoutable Odin. Si le Juif & le Chrétien ont reçu le leur de Dieu, par le ministere de Moyse & de Jesus, le Mahométan assure qu'il a reçu le sien par son Prophéte inspiré du même Dieu* (a).

Il reste donc à examiner si l'Indien, le Scandinave, le Mahométan produisent en faveur de leurs Législateurs les mêmes preuves que les Juifs & les Chrétiens allèguent de la mission surnaturelle de Moyse & de Jesus, & si ces preuves ont les mêmes caracteres. Voilà la question qu'un Auteur exact devoit indispensablement traiter; il le falloit, pour procéder en régle. Celui auquel nous répondons, l'a prudemment esquivée; on sent bien pourquoi.

(a) Christ. dévoilé, p. 62.

Qu'eſt-ce que prouve la reſſemblance de prétention entre les différentes Religions de l'univers? Elle démontre que tous les peuples ont compris la néceſſité de l'autorité Divine pour établir une Religion; qu'ils ont rendu hommage au droit excluſif qui appartient à Dieu de déterminer le culte que nous devons lui rendre. L'opinion contraire de nos adverſaires choque de front le ſentiment répandu chez toutes les Nations qui ont une Religion.

Toutes les Religions, dit notre Critique, *interdiſent l'uſage de la raiſon pour examiner leurs titres ſacrés.* Le Chriſtianiſme ne l'interdit point; nous avons prouvé le contraire. *Toutes ont le caractere de fauſſeté par les contradictions palpables dont elles ſont remplies.* Nous oſons lui faire le défi de nous montrer des contradictions palpables dans notre Religion. Pour toute preuve il répéte les déclamations auxquelles nous avons déja répondu dans les chapitres précédens; & ce n'eſt pas la derniere fois qu'il y reviendra.

Il ſoutient que la Religion Chrétienne n'eſt point propre à rendre les Empires floriſſans & puiſſans (*a*), ce reproche qui eſt ici entiérement déplacé, ſera examiné

(*a*) Page 64.

dans la ſuite (*a*). Venons à l'objet principal, aux ſignes de la révélation.

ARTICLE PREMIER.

Des Miracles.

§. 2.

Je vois, dit l'Auteur, *des Miracles, des Prophéties, & des Martyrs dans toutes les Religions du monde* (*b*). Et c'eſt ce qui montre que toutes les Religions du monde en ont ſenti la néceſſité pour ſubjuguer les hommes; que les miracles & les prophéties ſont le langage qui convient à la Divinité, quand elle veut ſe révéler aux créatures.

Il y a d'ailleurs une différence eſſentielle, & qu'il ne faut pas perdre de vûe, entre les miracles opérés en faveur de la vraie Religion, & les prétendus prodiges dont les fauſſes voudroient ſe faire honneur; les premiers ont été faits directement pour prouver la miſſion d'un homme & la vérité de ſa doctrine; les ſeconds, quand on les ſuppoſeroit vrais, ne tiennent à rien & ne prouvent rien.

L'Auteur, qui confond très-mal à propos ces divers prodiges, ne voit dans tout cela que des impoſteurs plus ruſés & plus

(*a*) Chap. 14, ci-après §. 5.
(*b*) Page 65.

inſtruits que le vulgaire, qui le trompent par des preſtiges, qui l'éblouiſſent par des œuvres qu'il croit ſurnaturelles, parce qu'il ignore les ſecrets de la nature & les reſſources de l'art.

Telle eſt ſa déciſion. Les miracles de Moyſe, les plaies d'Egypte, le paſſage de la mer rouge, entre les flots amoncelés à droite & à gauche, la colomne de nuées lumineuſe pendant la nuit, la manne du déſert, l'embrâſement du Sinaï, les eaux ſorties du rocher, les ſéditieux engloutis dans les entrailles de la terre; tous ces prodiges, dont pluſieurs étoient journaliers, & ont duré pendant 40 ans, étoient des preſtiges ou des phénomenes purement naturels; c'eſt par haſard qu'ils n'ont pas été renouvellés depuis ce temps-là.

Il en eſt de même ſans conteſtation des miracles de J. C. Les Cieux ouverts ſur ſa tête à ſon baptême; les aveugles, les boîteux, les paralytiques, les lépreux guéris par une ſeule parole, les pains multipliés, les orages appaiſés, les eaux affermies ſous les pas de Jeſus & de ſon Diſciple, les morts reſſuſcités, ſont des effets purement naturels ou des tours de Charlatan; ceux qui amuſent le peuple aujourd'hui, pourroient en faire autant s'ils étoient un peu plus habiles.

Nous

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter des absurdités aussi palpables.

On nous oppose pour la seconde fois, que les miracles de Moyse ont été opérés aux yeux d'un peuple ignorant, crédule, stupide. Mais ce peuple, quelque stupide qu'on le suppose, avoit des yeux; il suffisoit d'en avoir pour juger si les miracles de Moyse étoient vrais ou faux. Falloit-il être Philosophe, pour sçavoir si les Hébreux vivoient de manne ou de pain, si l'eau couloit d'un rocher où il n'y en avoit point auparavant, si la vûe du serpent d'airain guérissoit les morsures venimeuses, si on voyoit une colomne de feu sur le tabernacle pendant la nuit.

§. 3.

Je puis soupçonner, ajoute l'Auteur, *que ces miracles ont été insérés dans les Livres sacrés des Hébreux long-temps après la mort de ceux qui auroient pu les démentir* (a). Ce soupçon est absurde, & nous l'avons déja fait voir. Il faudroit soupçonner en même temps que les fêtes & les cérémonies destinées à conserver la mémoire de ces miracles, sont d'une institution postérieure à Moyse. Il faudra encore nous apprendre

(a) Christ. dévoilé, p. 66.

quel a été le Légiſlateur aſſez puiſſant & aſſez inſenſé pour obliger les Juifs à obſerver des loix gênantes en mémoire d'un miracle fauſſement imaginé, & dont ce peuple n'avoit jamais oui parler : il faudra enfin nous expliquer comment une Nation entiere a pu ſe réſoudre à ſe gêner continuellement pour canoniſer les rêves d'un impoſteur ; à s'abſtenir de pain levé pendant huit jours, ſous peine de mort, pour célébrer une pâque ou une délivrance imaginaire ; à racheter à prix d'argent tous les aînés des familles ; à ſacrifier tous les premiers-nés des animaux, pour atteſter fauſſement la mort des enfans Egyptiens ; à vivre pendant huit jours ſous des tentes ou des cabanes, pour ſe rappeller la demeure prétendue des Hébreux dans le déſert, & ainſi du reſte.

Les Incrédules ont beau faire, jamais ils ne rompront la chaîne des monumens qui atteſtent les prodiges opérés en faveur des Juifs ; chaîne compoſée d'une infinité d'anneaux qu'un impoſteur n'auroit jamais pu faire tenir les uns aux autres. Pour perſuader ces prodiges à un homme intelligent & non prévenu, il ne faut qu'un raiſonnement ſimple : la Religion Juive n'a pas pu s'établir naturellement ; donc Moyſe a fait des miracles.

§. 4.

La même réponſe détruit encore plus efficacement les objections de l'Auteur contre les miracles de J. C. *Il n'y a*, dit-il, *qu'une populace ignorante qui puiſſe les atteſter :* Nous avons déja démontré le contraire (*a*). Les Apôtres qui atteſtent les miracles de leur Maître, ne ſont point de ces ignorans ſtupides qui ne voyent ni n'entendent : leurs écrits que nous avons entre les mains, ſont pleins de bon ſens & de ſageſſe. Si ces prétendus ignorans ſont les Auteurs de l'Evangile, ils ont été plus habiles que tous les Philoſophes anciens & modernes. Leur atteſtation eſt confirmée par l'aveu ou par le ſilence de leurs plus cruels ennemis, dans des circonſtances où il étoit de la derniere importance d'en démontrer la fauſſeté, & où rien n'étoit plus aiſé, ſi les miracles n'étoient pas vrais. Ces mêmes miracles ſont conſtatés par les effets qu'ils ont produits, par les converſions qu'ils ont opérées, par notre Religion qu'ils ont fondée, par l'univers entier qu'ils ont changé. Si ces miracles ſont faux, comment un ſeul Juif a-t-il pu ſe réſoudre à changer de Religion, renoncer à ſes eſpé-

(*a*) Chapitre 3, §. 4, ci-deſſus.

rances, ſe corriger du fanatiſme & de l'enthouſiaſme que notre Auteur reproche à cette Nation? Quel motif a pu l'y déterminer au préjudice de ſon repos, de ſa fortune, de ſa vie? Le ſophiſme continuel de nos adverſaires eſt de ſuppoſer les miracles de J. C. rapportés ſeulement par des témoins iſolés, dont la dépoſition ne tient à rien, n'eſt pas ſoutenue d'ailleurs, & emprunte toute ſa force de la capacité des témoins. Cette ſuppoſition eſt fauſſe; il y a de la mauvaiſe foi à la renouveller ſans ceſſe.

§. 5.

L'Auteur demande *comment il fut poſſible qu'un peuple entier, témoin des miracles du Meſſie, conſentît à ſa mort, la demandât même avec empreſſement?* Il lui convient moins qu'à perſonne de faire cette queſtion. Par-tout il peint les Juifs comme *des monſtres de phrénéſie & de férocité (a)*, comme *un peuple aveugle & farouche (b)*, entêté *d'une ſuperſtition féroce & ridicule (c)*, *d'un fanatiſme opiniâtre, d'une eſpérance inſenſée (d)*, comme des ſéditieux & des

(a) Page 18.
(b) Page 21.
(c) Page 22.
(d) Page 23.

aveugles (*a*) : lui ſied-t-il de demander enſuite comment ce peuple a pu ſe conduire ſelon le caractere qu'il lui prête ?

Les Juifs, témoins des miracles du Meſſie, ont demandé ſa mort ; parce que les chefs de la Nation leur ont perſuadé que ſi on le laiſſoit vivre plus long-temps, les Romains viendroient fondre ſur Jeruſalem, détruiroient la ville & le temple, extermineroient la race des Juifs (*b*).

On inſiſte encore : *Le peuple de Londres & de Paris ſouffriroit-il qu'on mît à mort ſous ſes yeux, un homme qui auroit reſſuſcité des morts, rendu la vie aux aveugles, redreſſé les boiteux, guéri des paralytiques ?* Je réponds d'abord que le peuple de Londres & de Paris n'eſt point tel que l'Auteur a peint les Juifs. J'ajoute qu'à Paris & à Londres on pourroit encore demander la mort d'un homme juſte & qui auroit fait des miracles, ſi on ſe perſuadoit bien ou mal que de ſa mort dépend le ſalut de l'Etat. Depuis que le peuple d'Athènes a demandé la mort de Socrate, il ne faut s'étonner de rien (*c*).

C'eſt donc très-mal conclure que de dire :

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Joan.* c. 11, 49.
(*c*) Voyez la Lettre au P. Berthier ſur le Matérialiſme, p. 4.

Si les Juifs ont demandé la mort de Jesus ; tous ses miracles sont anéantis pour tout homme non prévenu. Ces mêmes Juifs qui ont demandé la mort de Jesus, s'en sont repentis, se sont convertis en très-grand nombre, & ont adoré Jesus comme le Messie & le fils de Dieu. Ils ont donc rendu à ses miracles l'hommage le plus authentique & le moins suspect.

§. 6.

D'autre côté, poursuit notre Critique ; *ne peut-on pas opposer aux miracles de Moyse, ainsi qu'à ceux de Jesus, ceux que Mahomet opéra aux yeux de tous les peuples de la Mecque & de l'Arabie rassemblés* (a). Il est faux, selon l'Alcoran même, que Mahomet ait opéré aucuns miracles ; il est encore plus faux qu'il les ait faits aux yeux d'un peuple entier rassemblé. Il déclare lui-même qu'il ne fait point de miracles ; qu'il est venu établir sa Religion par les armes. Il est donc faux que *l'effet des miracles de Mahomet fût au moins de convaincre les Arabes qu'il étoit un homme divin :* il les en a convaincus, en leur donnant à choisir sa Religion ou la mort. » Comment justifier un homme

(a) Christ. dévoilé, p. 67. Militaire Philosophe, c. 11, p. 92.

» qui vous dit : *Crois que j'ai parlé à l'Ange* » *Gabriel, ou je te tue* « (*a*)?

Il eſt encore plus faux que *les miracles de Jeſus n'ayent convaincu perſonne de ſa miſſion ;* ils ont convaincu ſes Diſciples ; ils ont opéré le même effet ſur les milliers de Juifs convertis immédiatement après ſa mort, & ſucceſſivement ſur tous ceux qui ont embraſſé le Chriſtianiſme.

S. Paul lui-même, dit notre Auteur, *ne fut point convaincu par les miracles dont, de ſon temps, il exiſtoit tant de témoins ; il lui fallut un nouveau miracle pour convaincre ſon eſprit. De quel droit veut-on donc nous faire croire aujourd'hui des merveilles qui n'étoient point convaincantes, du temps même des Apôtres ; c'eſt-à-dire, peu de temps après qu'elles furent opérées ?*

Mais a-t-on oublié que S. Paul lui-même condamne ſon incrédulité (*b*)? Il ne prétend donc pas que les miracles de J. C. aient été inſuffiſans pour le convaincre. Il reconnoît qu'il n'y faiſoit pas aſſez d'attention ; qu'un zéle exceſſif de religion l'aveugloit. Si après y avoir penſé plus mûrement, il n'avoit pas jugé ces miracles con-

(*a*) Suite des Mêlanges de Litterat. d'Hiſt. & de Philoſ. c. 70, tome 3, p. 232. Voyez Maracci, *Prodromi, parte ſecundâ*, chap. 3 & 9.

(*b*) 1. Tim. 1, 13.

vaincans & inconteſtables, auroit-il oſé les ſoutenir en face des Juifs, & les prendre eux-mêmes à témoin de la vérité & de la publicité des faits ?

D'ailleurs, autre choſe étoit d'être convaincu des miracles de J. C. autre choſe d'embraſſer le Chriſtianiſme ; la conviction de l'eſprit n'eſt que la premiere diſpoſition néceſſaire pour rendre hommage à la vérité ; il faut encore la droiture du cœur ; celle-ci manquoit au grand nombre des Juifs, comme elle manque aujourd'hui à nos adverſaires.

§. 7.

Celui auquel nous répondons ne veut point, que pour croire un miracle, on ſe contente des mêmes atteſtations que pour les autres événemens hiſtoriques. *Un fait ſurnaturel*, dit-il, *demande, pour être cru, des témoignages plus forts qu'un fait qui n'a rien contre la vraiſemblance* (*a*). Des preuves ordinaires ſuffiſent pour perſuader que Jeſus eſt mort : elles ne ſuffiſent plus pour nous convaincre qu'il eſt reſſuſcité.

Nous avons prouvé dans un autre Ouvrage, d'après les Auteurs de l'Encyclopédie, que les mêmes preuves, qui ſuffiſent

(*a*) Page 68 ; Militaire Philoſophe, §. 11, p. 96.

pour

pour conſtater un fait naturel, ne ſont pas moins efficaces pour établir la croyance d'un miracle (*a*); ainſi le principe de l'Auteur eſt abſolument faux.

Mais accordons-le pour un moment. A-t-on beſoin, pour conſtater un fait naturel, de témoignages auſſi forts, auſſi multipliés, auſſi inconteſtables que ceux que nous produiſons pour prouver les miracles de J. C.? Le témoignage d'un ou de deux Hiſtoriens, ſans autre monument, ſuffit pour nous faire croire un fait naturel : nous citons en preuve des miracles de J. C. non-ſeulement la dépoſition unanime & conſtante de tous ſes diſciples, témoins nombreux, oculaires, irréprochables, qui ont répandu leur ſang pour confirmer leur témoignage; mais encore l'aveu formel ou le ſilence forcé de leurs plus grands ennemis, des Juifs, des Payens, des premiers Hérétiques : l'effet que ces miracles ont produit, & qui n'a pu naître d'une autre cauſe; la chaîne de monumens que notre Religion nous met ſous les yeux, & qui remontent juſqu'aux événemens dont ils conſervent le ſouvenir. Pour quel autre fait a-t-on jamais exigé cette réunion de preuves?

Le même Critique, fécond en parado-

(*a*) Déiſme réfuté, troiſiéme Lettre, p. 144.

xes, prétend qu'en matiere de religion tous les témoignages ſont ſuſpects ; qu'un homme joint ſouvent la crédulité la plus ſtupide aux talens les plus diſtingués ; que le Chriſtianiſme en fournit des exemples ſans nombre ; que l'homme le plus éclairé voit très-mal, lorſqu'il eſt ſaiſi d'enthouſiaſme, ou ivre de fanatiſme, ou ſéduit par ſon imagination.

Voici ce que ſignifie, en termes plus clairs, cette modeſte déclaration. Tout homme qui a de la Religion n'eſt plus croyable, dès qu'il parle en ſa faveur ; il eſt toujours, ou ignorant, ou crédule, ou fanatique, ou ſéduit par ſon imagination. Il n'eſt dans l'univers de témoins dignes de foi que les Incrédules & les Athées. Nous devons ſçavoir gré à ces Meſſieurs de leur ſincérité ; mais de quel côté eſt ici l'ivreſſe du fanatiſme, & l'aveugle prévention ?

Quand on admettroit pour un moment ce principe inſenſé, je demande encore de quel enthouſiaſme, de quelle ſéduction pouvoient être ſuſceptibles en faveur de J. C, de ſes Diſciples, de ſa doctrine, les premiers Juifs & les premiers Payens qui crurent aux miracles du Sauveur ? Tous leurs préjugés, tous leurs intérêts, toutes leurs inclinations devoient les en détourner. Le préjugé des premiers étoit l'attente

d'un Messie puissant : le préjugé des seconds étoit un souverain mépris pour les Juifs ; & il falloit se résoudre à adorer un Juif crucifié.

§. 8.

Avant que d'examiner les objections de l'Auteur sur la possibilité des miracles, il est à propos de finir ce qu'il oppose à leur certitude & au témoignage de ceux qui nous les ont transmis. Vainement il allégue pour une troisiéme fois leur ignorance, leur crédulité, leur grossiéreté stupide (*a*) : nous avons suffisamment réfuté ce reproche (*b*).

Ces témoins, dit-il, *étoient-ils desintéressés ? Non ; ils avoient sans doute le plus grand intérêt à soutenir des faits merveilleux qui prouvoient la divinité de leur Maître, & la vérité de la Religion qu'ils vouloient établir* (*c*). A moins d'être aveugle, peut-on ne pas voir l'absurdité de cette supposition ? Des hommes ignorans, sans étude, tirés de la lie du peuple, qui forment le projet le plus hardi & le plus périlleux qui puisse entrer dans l'esprit d'un ambitieux, le projet d'établir une nouvelle Religion ; des Juifs superstitieux, aveuglément atta-

(*a*) Page 70.
(*b*) Voyez c. 1, §. 8 ; & ci-dessus §. 4.
(*c*) Page 70.

chés à leurs loix, à leur culte, à l'espérance d'un Libérateur; qui, sans raison, sans motifs, sans intérêts communs, forment entr'eux le complot d'anéantir leurs loix, de changer les idées de leur Nation! des Disciples honteusement trompés par un Maître fanatique & imposteur, qui se croient encore intéressés à se dévouer à sa gloire, à soutenir sa divinité aux dépens de leur repos & de leur vie! Voilà le prodige ridicule, incroyable, révoltant que l'on veut substituer à ceux de J. C.

Les Apôtres intéressés à soutenir des faits merveilleux! En quoi consistoit donc cet intérêt? A s'exposer à la fureur des Juifs, au mépris des Payens, à la politique soupçonneuse des Romains; à subir enfin le même sort que leur Maître: voilà tout ce qu'ils pouvoient humainement espérer. Il n'y a qu'un seul intérêt qui ait pu les rendre supérieurs à toutes les craintes humaines; celui de la vérité & de la vertu.

§. 9.

Ces mêmes faits, continue l'Auteur, *ont-ils été confirmés par les Historiens contemporains? Aucun d'eux n'en a parlé; & dans une ville aussi superstitieuse que Jerusalem, il ne s'est trouvé ni un seul Juif, ni un seul Payen qui ayent entendu parler des faits les*

plus extraordinaires & les plus multipliés que l'Hiſtoire ait jamais rapportés. Tout cela eſt-il vrai ? Nous demandons d'abord à notre ſçavant Critique, quels ſont les Hiſtoriens contemporains qui auroient dû parler des miracles de J. C ? Chez les Juifs, nous ne connoiſſons que trois Ecrivains dans ces temps-là ; Joſéphe, Philon & Juſte de Tibériade, duquel les Ouvrages ont péri. Nous ſoutenons que le premier en a parlé ; & que quand il n'en auroit rien dit, ſon ſilence ſeroit auſſi éloquent pour nous que ſon témoignage (*a*). Philon n'eſt point un Hiſtorien, mais un Philoſophe ; il n'a point écrit ce qui s'eſt paſſé de ſon temps. Il a cependant connu J. C. & ſes miracles. Anaſtaſe le Sinaïte, Patriarche d'Antioche au ſixiéme ſiécle, rapporte d'après Ammonius, Philoſophe d'Alexandrie, qui vivoit au troiſiéme, que Philon, dans un écrit contre Mnaſon, diſciple des Apôtres, a nié la divinité de J. C. mais il ne nioit pas ce qu'on racontoit de ſon humanité. Il prétendoit que ſes miracles ne ſuffiſoient pas pour prouver ſa divinité, que ſes ſouffrances & ſa mort ignominieuſe ne pouvoient convenir à un Dieu (*b*). Dans les autres

(*a*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 2, §. 8.
(*b*) Voyez le Livre intitulé *Odegos*, chap. 14, page 24 & 25, dans les Ouvrages de Greſſet, tome 14.

Ouvrages que les Juifs ont composés contre J. C. & dont on ignore la date précise ; ils sont formellement convenus de ses miracles (*a*).

Chez les Payens, à Rome, & dans toute la Gréce, on ignoroit profondément ce qui se passoit dans la Judée. Dès que les Chrétiens commencerent à être connus, ils furent calomniés & persécutés : on écrivit contr'eux ; mais aucun de ces Ecrivains n'a osé s'inscrire en faux contre les miracles de J. C, aucun n'a osé invoquer le témoignage des Juifs pour en démontrer l'imposture (*b*).

Il est donc absolument contraire à la vérité, qu'il ne se soit trouvé ni un seul Juif, ni un seul Payen qui aient entendu parler de ces faits.

Ce ne sont jamais, dit notre Auteur, *que des Chrétiens qui nous attestent les miracles du Christ* (*c*). Le contraire est démontré ; mais supposons-le pour un moment. Je soutiens que les Chrétiens doivent être écoutés sur ces faits ; que leur témoignage est irrécusable ; que l'incrédulité de

(*a*) Chap. 3, ci-devant §. 3.
(*b*) Certit. des preuves du Christ. c. 4, & ci-dessus, c. 5 § 7.
(*c*) Christ. dévoilé, p. 72.

ceux qui n'y ont pas eu égard ne concluent rien.

Qui ſont ces Chrétiens ? Des Juifs ou des Payens convertis par les miracles. Ce ſont donc des hommes qui les ont examinés de près ; en qui l'évidence des faits a vaincu les préjugés, l'intérêt, la crainte, le reſpect humain ; ſur qui la vérité a eu plus de force que les paſſions & que la répugnance naturelle de changer de Religion ; qui ſe ſont livrés à la mort pour ſoutenir la réalité de ce qu'ils avoient vu : eſt-il un témoignage plus fort ?

Qui ſont au contraire ceux qui n'ont pas été touchés des miracles ? Des hommes qui ont dédaigné de les vérifier, ou qui, bien perſuadés de leur réalité, ont cherché à les expliquer bien ou mal, en ont méconnu les conſéquences, ne ſe ſont pas crus obligés pour cela de ſe faire Chrétiens, parce qu'ils ont redouté les ſuites d'une démarche périlleuſe. Leur incrédulité ou leur indifférence peut-elle affoiblir le témoignage des premiers ?

Qu'eſt-ce donc que l'on exige de nous, quand on nous demande le témoignage d'Auteurs contemporains qui n'aient pas été Chrétiens ? On veut que nous produiſions des témoins qui aient rendu hommage à la vérité, & qui y aient réſiſté ; qui aient

été tout-à-la-fois instruits & incrédules ; équitables envers le Christianisme & ses ennemis déclarés ; en un mot des témoins qui n'aient pas été d'accord avec eux-mêmes. Nous en avons un de cette espéce, c'est Joséphe : nos adversaires le rejettent comme supposé, parce qu'il est précisément tel qu'ils le demandent. Il est impossible, disent-ils, que Joséphe ait reconnu aussi authentiquement les miracles de J. C, & qu'il ait persévéré dans le Judaïsme. Et on persiste à exiger des témoins qui n'aient pas été Chrétiens !

§. 10.

L'Auteur du Christianisme dévoilé trouve fort étrange le silence des Payens sur le tremblement de terre, l'éclipse de soleil, & les résurrections qui arrivérent à la mort de J. C. Celui du Dictionnaire Philosophique a fait la même observation (*a*). Mais l'un & l'autre supposent ce silence mal-à-propos. Phlégon, dans son Histoire des Olympiades, à la quatriéme année de la CCII^e^, qui est la dix-huitiéme de Tibere, & celle de la mort de J. C ; Thallus, dans ses Histoires Syriaques, que nous n'avons plus, en ont

(*a*) Art. *Christianisme*.

parlé (*a*). Tertullien, dans ſon Apologétique, prend à témoin les Sénateurs Romains, que ces prodiges étoient conſignés dans leurs annales (*b*).

Il y a plus, Chalcidius, Philoſophe Payen du troiſiéme ſiécle, avoit connoiſſance de nos Evangiles : loin de les traiter d'hiſtoires fabuleuſes, comme font aujourd'hui nos beaux eſprits, il les appelle *une ſainte & vénérable Hiſtoire* (*c*) ; il en cite l'adoration de Jeſus par les Mages. Il eſt donc abſolument faux que les Auteurs Payens n'aient jamais oui parler des faits qui ſervent de preuve à notre Religion.

Notre Incrédule voudroit d'autres témoins de la réſurrection de J. C. que ſes Apôtres & ſes Diſciples. *Une apparition ſolemnelle*, dit-il, *faite dans une place publique, n'eût-elle pas été plus déciſive, que toutes ces apparitions clandeſtines faites à des hommes intéreſſés à former une nouvelle Secte?* Nous ne releverons pas une ſeconde fois l'intérêt prétendu qu'avoient les Apôtres de former une nouvelle Secte ; mais nous ſoutenons que, ſelon la maniere de penſer & de raiſonner de nos adverſaires,

(*a*) *Euſeb. in Chronico.* Origene contre Celſe, l. 2. p. 80.
(*b*) Chap. 21.
(*c*) Comment. ſur le Timée, page 229.

une apparition solemnelle de J. C. dans une place publique, ne seroit pas *plus décisive* pour eux, que celles auxquelles ils ne veulent pas ajouter foi. Comment serions-nous certains de cette apparition solemnelle? Par des témoignages. Or on a commencé par poser pour principe, qu'en matiere de miracles, tous les témoignages sont suspects (*a*). De quelque maniere que la résurrection de J. C. fût prouvée, les Incrédules sont très-décidés à ne la croire jamais.

Nous convenons qu'*il falloit que ce fait fût prouvé aux Nations de la façon la plus claire & la plus indubitable* (*b*): aussi prétendons-nous qu'il l'a été. Les témoins qui le publient sont en très-grand nombre, dignes de foi & irréprochables. Ils ont vu, entendu, touché; ils ont bu, mangé, conversé avec J. C. ressuscité; ils sont de bonne foi, & d'un caractere éloigné de toute imposture, sans aucun intérêt commun qui ait pu les réunir; ils attestent le fait hautement, publiquement dans le temps & sur le lieu où il s'est passé, en présence de leurs ennemis, qui n'osent point les démentir, quoiqu'ils aient le plus grand intérêt de le

(*a*) Voyez ci-dessus §. 7.
(*b*) Page 72.

faire, & toute l'autorité en main pour y parvenir. Ces témoins persuadent, ils sont crus & suivis par des milliers de prosélytes à portée de tout voir & de tout vérifier : & tous persistent dans leur témoignage jusqu'à la mort. Exiger quelque chose de plus, c'est professer l'incrédulité par ostentation.

Dieu pouvoit faire davantage pour établir la croyance de la résurrection de son fils ; nous l'avouons encore : mais le devoit-il ? c'est la question. Il l'a suffisamment prouvée, puisque les Nations y ont cru ; cela doit réprimer toute plainte ultérieure. Il pouvoit nous rendre plus claires & plus sensibles toutes les vérités de la Religion naturelle ; il pouvoit empêcher qu'elles ne fussent oubliées & méconnues chez toutes les Nations. Il ne l'a pas fait ; cela déroge-t-il à leur certitude & à leur évidence ? Doit-on conclure comme notre Auteur ? *Dieu ne vouloit donc point que tout le monde crût en lui ?*

Il est faux que les Basilidiens & les Cérinthiens aient soutenu nettement que Jesus n'étoit point mort ni ressuscité. S. Epiphane ne leur attribue point cette erreur dans l'endroit cité par notre Critique. Les uns & les autres convenoient que Jesus étoit mort & ressuscité, du moins en apparence ; & jamais

ils n'ont accusé les Apôtres d'avoir porté un faux témoignage (*a*).

§. II.

Mais à quoi bon contester sur les preuves des miracles, quand on soutient nettement qu'ils sont impossibles ? C'est le sentiment de nos Philosophes ; & c'est par-là sans doute que l'Auteur du Christianisme dévoilé auroit dû entamer la question.

Un miracle, dit-il, *est une chose impossible; Dieu ne seroit point immuable, s'il changeoit l'ordre de la nature* (*b*). Nous opposerons d'abord à cette décision l'avis d'un autre Philosophe. » Dieu peut-il faire des miracles, demande Jean-Jacques Rousseau ; » c'est-à-dire, peut-il déroger aux loix » qu'il a établies ? Cette question sérieusement traitée, dit-il, seroit impie, si elle » n'étoit absurde : ce seroit faire trop d'honneur à celui qui la résoudroit négativement, que de le punir ; il suffiroit de l'enfermer. Mais aussi quel homme a jamais » nié que Dieu pût faire des miracles ? Il » falloit être Hébreu, pour demander si

(*a*) Certitude des preuves du Christ. c. 1, §. 2.
(*b*) Christ. dévoilé, p. 69.

» Dieu pouvoit dresser des tables dans le » désert « (*a*).

L'Auteur du Dictionnaire Philosophique, profond Métaphysicien, s'il en fut jamais, soutient de même que les miracles sont impossibles (*b*). Dans un autre Ouvrage, on nous donne cette doctrine comme le résultat de ce qu'ont pensé Hobbes, Collins, Bolingbroke; on pouvoit y ajouter Spinosa (*c*). Voilà bien des gens envoyés aux petites-maisons par Jean-Jacques Rousseau.

Pour nous qui sommes moins séveres, nous écouterons tranquillement leurs raisons.

Un miracle, disent-ils, *est la violation des loix mathématiques, divines, immuables, éternelles; par ce seul exposé, un miracle est une contradiction dans les termes* (*d*). Cela est clair; il n'est plus question que de voir si *l'exposé* est véritable.

Un miracle est la violation des loix mathématiques. Ou ces termes ne sont pas intelligibles, ou ils signifient que, si Dieu faisoit

(*a*) Lettres écrites de la Montagne, troisiéme Lettre p. 87.

(*b*) Diction. Philos. art. *Miracles.*

(*c*) Deuxiéme Lettre sur les Miracles, p. 29. Voyez encore la Philosophie de l'Hist. c. 33.

(*d*) Dict. Phil. art. *Miracles*, Deuxiéme Lettre sur les Miracles, p. 29.

un miracle, il s'enſuivroit que deux & deux ne ſont pas quatre. L'Auteur du Dictionnaire Philoſophique, pour l'honneur de ſes Maîtres & pour le ſien, auroit bien dû montrer la connexion de cette conſéquence. Juſqu'à préſent on avoit penſé qu'un miracle étoit la violation des *loix phyſiques*; mais qu'il fût la violation des *loix mathématiques*, cela n'étoit encore entré dans la tête d'aucun Philoſophe.

Un miracle eſt la violation *des loix divines*. Ceci demande encore explication. C'eſt la violation de ces loix pour quelques momens, dans une circonſtance & dans un lieu particulier, & qui n'empêche point l'exécution de ces mêmes loix dans le reſte de l'univers. Quand J. C. marcha ſur les eaux, cela ne dérogea point aux loix de la gravitation pour tous les autres corps.

C'eſt la violation *des loix immuables*: immuables pour les créatures, qui n'y peuvent rien changer; mais non immuables de la part de Dieu, qui en eſt l'Auteur. Dieu, Créateur & ſouverain Seigneur de l'univers, n'eſt-il pas le maître de l'anéantir quand il voudra?

Des loix éternelles. Si on entend par-là que Dieu de toute éternité avoit réſolu d'établir ces loix, cela eſt vrai; mais il avoit auſſi réſolu, de toute éternité, de ſuſpendre

l'effet de quelques-unes de ces loix dans quelques circonſtances particulieres qu'il prévoyoit diſtinctement. Cette ſuſpenſion momentanée ne déroge donc point à l'immutabilité de Dieu : elle eſt, dans un ſens, auſſi éternelle que la loi dont elle empêche l'effet pour un moment.

Il eſt étonnant que nos adverſaires ne puiſſent argumenter contre nous, ſans abuſer des termes.

Il eſt impoſſible, continuent-ils, *que l'Etre infiniment ſage ait fait des loix pour les violer.* Pour les violer à tout moment & ſans raiſon ; d'accord. Mais eſt-il impoſſible que l'Etre infiniment ſage, n'ait des raiſons ſuffiſantes pour ſuſpendre, dans un cas particulier, l'exécution d'une loi qu'il a établie pour tous les autres cas ? Dieu, en créant l'univers, a impoſé des loix aux créatures, & non à lui-même : il eſt abſurde de ſuppoſer que par ces loix il ait borné ſon pouvoir.

Dieu ne pourroit déranger ſa machine que pour la faire mieux aller. Fauſſe ſuppoſition : un miracle ne dérange rien à la machine du monde. La réſurrection de Lazare a-t-elle bouleverſé le ſyſtême phyſique de l'univers ? Il eſt faux qu'un miracle *défigure pour quelque temps l'ouvrage de Dieu.*

Il eſt impoſſible, dit-on encore, *que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre humain.* Impoſſible? Telle eſt la modeſtie de Meſſieurs les Philoſophes; & leur reſpect pour la Divinité: du haut de leur Tribunal ils lui preſcrivent un plan de conduite, & décident qu'elle ne peut pas s'en écarter. Voudroient-ils nous apprendre comment Dieu a pu établir des loix dont l'exécution ſe trouve plus avantageuſe à certains individus qu'à d'autres? Comment en vertu de ces loix un Philoſophe eſt né avec tant d'eſprit, de pénétration, de ſageſſe, pendant que Dieu a refuſé ces dons aux autres hommes? Eſt-il plus indigne de la nature divine, d'accorder une faveur ſinguliere à quelques particuliers par une dérogation à une loi générale, que par l'exécution de cette même loi?

Bien plus, dans l'article *Bêtes*, l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique ſoutient que *Dieu eſt l'ame des brutes*, par conſéquent le principe immédiat de leurs opérations. Or, comme les brutes ne ſuivent point dans leurs opérations les loix générales du mouvement, il eſt évident que Dieu, pour agir en elles, doit ſuivre à chaque inſtant des loix particulieres qui dérogent aux loix générales. Ici il ne veut pas

que

que Dieu puisse faire pour un peuple entier, ce qu'on suppose qu'il fait à tout moment pour mouvoir un chien; tant ces Messieurs sont de cas de la nature humaine!

Selon leur avis, il est absurde de supposer que Dieu n'a pas pu, par ses loix immuables, exécuter un certain dessein, & qu'il est obligé, pour l'accomplir, de suspendre le cours de ces loix; ce seroit en lui foiblesse & contradiction.

Nous convenons que cela est absurde dans l'hypothèse que soutient l'Auteur du Dictionnaire Philosophique, qu'il n'y a dans l'univers aucun être libre; que *toutes les créatures obéissent irrévocablement à la force que Dieu a imprimée pour jamais dans la nature; que tous les événemens sont un chaînon de la grande chaîne du destin; que la liberté d'indifférence est un mot vuide de sens, inventé par des gens qui n'en avoient guères* (a). Selon cette doctrine lumineuse de la fatalité absolue, il est évident qu'un miracle est inutile & impossible, puisque tout est nécessaire & immuable dans l'univers; & il est fort douteux si Dieu lui-

(a) Voyez les articles *Bêtes*, *Chaîne des événemens*, *Destin*, *Liberté*, *Miracles*, & les Remarques sur l'Histoire générale, n. 9, p. 25; Elémens de la Philosophie de Newton, premiere part. c. 4 & 5; Mêlanges de Litt. d'hist. & de Philos. tome 2, p. 406, & tome 3, p. 146.

même est libre. Ainsi nos adversaires, bon gré malgré eux, retombent dans le système de Spinosa.

Mais dans la supposition plus raisonnable & plus vraie de la liberté de l'homme, il n'est point déterminé par la force des loix générales à produire ses actions réfléchies; autrement ce seroit un pur automate. Dieu peut l'y déterminer par des secours particuliers, par des motifs surnaturels, par des prodiges qui ne dérogent ni à la liberté de l'homme, ni à la sagesse divine. N'est-il pas de cette sagesse souveraine de conduire les créatures par des moyens conformes à leur nature, les êtres inanimés & non libres par l'impulsion des loix nécessaires, les êtres intelligens par des secours particuliers?

Tout ce que l'on objecte contre la possibilité des miracles, ne porte donc que sur le principe faux & absurde de la fatalité, qui mene droit au système de Spinosa & à l'Athéisme, & qui est l'opprobre de la Philosophie moderne. Ainsi en argumentant contre la Religion révélée, on commence toujours par sapper les vérités les plus essentielles de la Religion naturelle: *fatalité philosophique*, à laquelle aucun de nos adversaires n'a encore échappé.

Ils different néanmoins à perte de vûe;

pour montrer qu'un miracle dérange nécessairement l'ordre de l'univers.

Si Josué a arrêté le Soleil & la Lune, *il étoit absolument nécessaire que le reste du monde planétaire fût bouleversé.* La terre & la lune s'arrêtant dans leurs cours, l'heure des marées a dû changer : ces deux corps ont dû avoir une autre direction, où toutes les autres planetes ont dû s'arrêter aussi. Le mouvement projectile & de gravitation ayant été suspendu dans toutes les planetes, il faut que les cometes s'en soient ressenties.

De même l'étoile nouvelle qui conduisit les Mages d'Orient, ne pouvoit être moindre que notre soleil : cette masse énorme, ajoutée à l'étendue, devoit déranger le monde entier.

Enfin le miracle de la multiplication des pains n'a pu se faire, que Dieu n'ait tiré du néant quinze mille livres de matiere, ajoutées à la masse commune.

Ce sont-là, conclud le Philosophe, les plus fortes objections physiques (*a*). Puisque l'on argumente contre nous, selon le système de Newton, est-il bien décidé d'abord que Dieu n'a pas pu arrêter la terre & la lune dans leur cours, sans arrêter de

(*a*) Deuxiéme Lettre sur les Miracles, p. 31.

même toutes les autres planetes ? Leur direction alors a dû changer ; mais qu'importe cette direction au mouvement général de l'univers ? Dans le syſtême de Copernic, Dieu a pu arrêter le mouvement diurne de la terre, ſans rien déranger au mouvement des corps céleſtes.

Sans entrer dans l'examen de toutes ces ſuppoſitions gratuites, & dont la plûpart peuvent être fauſſes, nous nous contentons de répondre que celui qui, d'un ſeul acte de ſa volonté a fait l'univers, peut, quand il le juge à propos, arrêter ou changer le mouvement d'une partie, ſans que le reſte de la machine ſoit dérangé. Les Philoſophes ne conçoivent point comment cela ſe peut faire : eh ! conçoivent-ils le jeu & les reſſorts ſecrets de cet ouvrage immenſe ? Parce qu'ils ſont parvenus à calculer juſqu'à un certain point les mouvemens céleſtes, & qu'ils ont cru en appercevoir les rapports, ils ſe flattent d'avoir pénétré dans les conſeils de la Divinité, & d'être en état de prononcer ſur ce qu'elle peut ou ne peut pas faire. Incapables de nous expliquer la ſtructure intime d'un grain de ſable, ils veulent décider de la conſtruction & de la marche du monde entier.

Que l'étoile vûe par les Mages ait été néceſſairement un ſoleil, c'eſt une imagi-

nation qu'il seroit ridicule de réfuter sérieusement. Le terme *étoile*, dans sa signification générale, exprime seulement *ce qui luit*, une lumiere, une clarté; toute lueur semblable à celle des étoiles fixes a pu être appellée de ce nom, sans aucun abus du langage.

Que la multiplication des pains n'ait pu se faire sans une nouvelle création de matiere, c'est une autre imagination plus bizarre encore; n'est il pas singulier que des Philosophes qui rejettent la création proprement dite, & qui font profession de douter au moins de l'éternité de la matiere, soutiennent la nécessité de la création pour multiplier des pains?

Nous ne suivrons point en détail les railleries froides que l'on fait dans le Dictionnaire Philosophique, & dans la Lettre qui en est une copie, sur les miracles rapportés par les Historiens Ecclésiastiques ou par les Légendaires (*a*). Notre travail doit se borner à justifier ceux qui servent de preuves à la révélation.

L'Auteur souhaiteroit, pour qu'un miracle fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'Académie des Sciences & de la

(*a*) Elles sont répétées dans l'Examen important, c. 27 & p. 159.

Faculté de Médecine. Ainſi, de par les Philoſophes, il eſt défendu à Dieu d'opérer jamais des miracles ailleurs, ſous peine de leur cenſure; & ſans doute c'eſt le moindre honneur qu'il puiſſe leur faire, que de les conſulter, quand il voudra inſtruire les hommes.

Selon l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, *un homme ſage qui verroit un miracle ſeroit en droit de douter s'il a bien vû; il devroit examiner ſi l'effet extraordinaire qu'il ne comprend pas, n'eſt pas dû à quelque cauſe naturelle, dont il ignoreroit la maniere d'agir* (a). C'eſt-à-dire, qu'un homme ſage, qui verroit un mort reſſuſciter, devroit douter s'il n'eſt pas rendu à la vie par quelque cauſe naturelle. La raiſon & le bon ſens admettront-ils jamais un pareil doute?

Nous convenons qu'un miracle doit être examiné avec beaucoup de ſoin, à cauſe des conſéquences, & qu'il ne peut être trop bien avéré; mais douter ſi la guériſon d'un aveugle-né, la réſurrection d'un homme mort depuis quatre jours, la multiplication de cinq pains juſqu'à raſſaſier cinq mille hommes, la réſurrection d'un homme crucifié à la vûe de tout Jeruſalem, ſont des miracles ou des effets naturels; c'eſt avoir

(a) Page 69. Militaire Philoſophe, c. 12, p. 102.

renoncé à la voix de la raiſon & au ſens commun.

§. 12.

Après avoir attaqué la certitude & la poſſibilité des miracles, le même Critique ſoutient qu'ils ſont inutiles. *La vérité & l'évidence*, dit-il, *n'ont pas beſoin de miracles pour ſe faire adopter. N'eſt-il pas bien ſurprenant que la Divinité trouve plus facile de déranger l'ordre de la nature, que d'enſeigner aux hommes des vérités claires, propres à les convaincre, capables d'arracher leur aſſentiment* (a)?

Il eſt faux en général que la vérité & l'évidence, en fait de Religion, n'aient pas beſoin de miracles pour ſe faire adopter. Les dogmes principaux de la Religion naturelle, l'unité & la providence de Dieu, la ſpiritualité, l'immortalité, la liberté de l'ame, les peines & les récompenſes de la vie future, les grands principes de la morale, ſont des vérités claires & évidentes; tous les peuples cependant les avoient méconnues; il a fallu, pour les leur faire adopter univerſellement, une révélation prouvée par des miracles.

Tout eſt également facile à la Divinité;

(a) Page 73, Militaire Philoſophe, &c.

son pouvoir s'étend sur les esprits aussi-bien que sur les corps ; mais, selon nos lumieres naturelles, il est plus facile d'interrompre l'ordre de l'univers, que de soumettre des esprits opiniâtres & des volontés rebelles : la conversion des Payens & des Incrédules est un plus grand prodige dans l'ordre moral, que la résurrection d'un mort.

Les miracles, poursuit l'Auteur, *n'ont été inventés que pour prouver aux hommes des choses impossibles à croire ; ainsi ce sont des choses incroyables qui servent de preuve à d'autres choses incroyables.* Il appuye sur cette pensée, & la répéte en trois ou quatre manieres.

Que les hommes aient inventé les miracles, c'est une fausse supposition ; Dieu lui-même a jugé à propos de s'en servir pour instruire les hommes, lorsque les autres moyens étoient inutiles, & sans cela les hommes n'y auroient pas pensé. Si des imposteurs ont forgé de faux miracles, c'a été à l'imitation de ceux, que Dieu avoit opérés.

C'est un principe démontré, que Dieu peut nous révéler des dogmes incompréhensibles (*a*). Au cas qu'il le fasse, il est

(*a*) Déisme réfuté, premiere Lettre.

évident

évident que les miracles ſont le moyen le plus propre & le plus frappant dont il puiſſe ſe ſervir pour autoriſer la prédication de ces dogmes, & pour engager les hommes à y croire. L'Auteur d'Emile même en eſt convenu (*a*).

Les miracles bien conſtatés & opérés pour une fin digne de Dieu, ne ſont donc pas incroyables pour les eſprits droits & dociles : puiſque c'eſt la voie que Dieu a efficacement employée pour convertir & pour éclairer le genre humain. Qu'y a-t-il d'incroyable à penſer que Dieu, ſouverain Auteur des loix de la Nature, peut, quand il lui plaît, en ſuſpendre le cours pour quelques momens?

Quelques merveilles que pût faire un Dieu lui-même, continue l'Auteur, *elles ne prouveront jamais que trois ne ſont qu'un ; qu'un être immatériel & dépourvu d'organes ait pu parler aux hommes*, &c. (*b*). Les Apôtres du Chriſtianiſme n'ont jamais prouvé par leurs miracles que trois ne ſont qu'un ; mais ils ont prouvé que trois perſonnes Divines ont la même nature & ſont un ſeul Dieu; myſtere incompréhenſible, mais où l'on ne montrera jamais qu'il y ait contradiction.

(*a*) Lettre écrite de la Montagne, troiſiéme Lettre p. 75.
(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 74.

Dès que l'on suppose qu'un être immatériel ne peut parler aux hommes, on décide par-là même que Dieu ne peut rien révéler, que toute révélation est impossible; c'est borner sans raison & contre les lumieres du bon sens la puissance de Dieu. Quoique dépourvu d'organes, n'est-il pas assez puissant pour y suppléer? *Celui*, dit le Prophéte, *qui a donné des oreilles à l'homme, est-il sourd lui-même? & celui qui a formé l'œil, peut-il être aveugle* (*a*)? A-t-il eu besoin d'organes pour créer le monde, pour former les corps, pour assujettir la matiere à des loix constantes? Croit-on bien sérieusement l'existence de Dieu, quand on raisonne de cette maniere?

Selon le même Auteur, *dire que Dieu fait des miracles, c'est dire qu'il se contredit lui-même, qu'il dément les loix qu'il a prescrites à la nature, qu'il rend inutile la raison humaine, dont on le fait Auteur* (*b*). Nous avons déja fait voir que Dieu, en faisant des miracles, ne se dément, ni ne se contredit lui-même. Il est faux qu'alors Dieu rende inutile la raison humaine; il lui apprend au contraire à respecter son Auteur, à se soumettre à sa parole. L'ordre constant de la

(*a*) Ps. 93, 9.
(*b*) Page 75.

nature n'eſt point remarqué par les peuples ignorans & ſtupides : l'interruption frappante de cet ordre les rend attentifs, & leur fait comprendre qu'une Intelligence toute-puiſſante y préſide (*a*).

Il n'y a que des impoſteurs qui puiſſent nous dire de renoncer à l'expérience, & de bannir la raiſon (*b*) : cela eſt vrai ; mais quand on nous exhorte à recevoir une relation prouvée par des miracles, on ne nous oblige ni à renoncer à l'expérience, ni à bannir la raiſon. Tout au contraire, il faut connoître par expérience le cours ordinaire de la nature, pour comprendre qu'un miracle en eſt une exception. En croyant un dogme révélé & incompréhenſible, nous ne banniſſons point la raiſon ; nous ſuivons la loi qu'elle nous preſcrit elle-même, de nous fier plutôt à la voix de Dieu qui ſe fait entendre par des miracles, qu'à nos foibles lumieres : & ſelon la remarque d'un de nos plus célébres adverſaires, le plus digne uſage que nous puiſſions faire de notre raiſon, eſt de nous anéantir devant Dieu (*c*).

L'Auteur du Militaire Philoſophe ſoutient que pour prouver la vérité de la Re-

(*a*) *S. Auguſt. tract.* 24, *in Joann. n.* 1.
(*b*) Voyez encore le Militaire Philoſ. chap. 10.
(*c*) Emile, tome 3, p. 88.

ligion, ce n'eſt pas aſſez qu'il y ait eu autrefois des miracles opérés, qu'il faudroit une ſuite continuelle & actuelle de miracles. Pour démontrer, par exemple, que des paroles peuvent remettre les péchés, *que l'on guériſſe*, dit-il, *avec des paroles un épileptique*, chap. 11. Voilà préciſément ce qu'ont fait J. C. & les Apôtres; mais dequoi ſerviroient de nouveaux miracles à un homme qui enſeigne que des faits ſurnaturels ne peuvent jamais avoir une parfaite certitude, *même pour ceux qui en ſeroient les témoins?* chap. 12. Les miracles de J. C. & des Apôtres, dont un homme ſenſé ne peut pas douter, ſerviront de preuve à la Religion juſqu'à la fin du monde.

ARTICLE II,

Des Prophéties.

§. 13.

Les ennemis de la révélation ne parlent pas des prophéties d'une maniere plus raiſonnable que des miracles. Ils prétendent qu'il y a eu des Prophétes chez toutes les Nations du monde; les Juifs ne furent pas plus favoriſés à cet égard que les Egyptiens, les Chaldéens, les Tartares, les Négres, les Sauvages, & que tous les autres peuples de

la terre (*a*). Il auroit donc été à propos de produire un corps complet de prophéties recueillies chez les Egyptiens, chez les Chaldéens ou chez les Sauvages, que l'on pût mettre en parallèle avec celles des Juifs. Nous verrions si elles auroient la même authenticité, si elles formeroient une suite de prédictions toujours conformes aux événemens & à l'hiſtoire de ces peuples, s'il y en auroit quelques-unes dont nous puiſſions vérifier aujourd'hui l'accompliſſement, comme nous le voyons dans les prophéties judaïques. C'eſt par-là qu'il faudroit juger de leur mérite.

L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé dit que les prophéties des Juifs ſont fort obſcures, & de nature à y trouver tout ce qu'on veut. Pour vérifier cette aſſertion, il auroit dû eſſayer d'y trouver l'Hiſtoire civile de notre ſiécle, & de nous l'y faire voir par un commentaire ſuivi. Cet ouvrage ſeroit curieux. Porphyre penſoit bien différemment; les prophéties de Daniel lui paroiſſoient ſi claires, qu'il ſoutenoit qu'elles avoient été fabriquées après l'événement. L'Auteur de l'Examen important paroît être de même avis, lorſqu'il dit que les Li-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 76. Examen important, c. 10, p. 47.

vres attribués à Daniel, à David, à Salomon & à d'autres, ont été faits dans Alexandrie (*a*).

Si nos Critiques avoient pris plus de soin de concilier leurs divers sentimens, il seroit plus aisé de leur répondre; mais l'erreur ne peut jamais être d'accord avec elle-même. 1°. Si les prophéties eussent été fabriquées par les Juifs d'Alexandrie, ils les auroient écrites dans le Dialecte Syriaque qui étoit alors en usage parmi eux, au lieu de les écrire en Hébreu, & il n'auroit pas été nécessaire de faire les Paraphrases Chaldaïques. 2°. Il est déja parlé de ces prophéties comme de Livres existans & connus des Juifs, dans les derniers Livres des Rois & des Paralipomenes; or ceux-ci sont plus anciens que la fondation d'Alexandrie. 3°. Les Juifs de cette ville, instruits par le commerce des Grecs, auroient écrit d'une maniere moins simple; les prophéties d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezechiël, & des autres, portent évidemment l'empreinte d'un siécle plus ancien que le second Livre des Macchabées. 4°. Des faussaires qui auroient prédit des événemens après coup, auroient rendu leurs prédictions plus claires, pour leur donner par-là même plus d'autorité;

(*a*) Examen important, c. 10, p. 54.

l'obſcurité qu'on leur reproche eſt une des preuves de leur antiquité. 5°. Des fauſſaires, quelqu'habiles qu'on les ſuppoſe, n'auroient jamais pu lier auſſi parfaitement la chaîne de leurs prédictions avec la ſuite de l'Hiſtoire des Juifs, des Chaldéens & des Perſes, garder auſſi exactement l'ordre chronologique, faire parler les Prophétes auſſi convenablement aux différentes circonſtances où ils ſe ſont trouvés. Les Chrétiens & les Payens également ennemis des Juifs, auroient bientôt découvert la ſuppoſition, tout comme on a démontré la fauſſeté des oracles des Sybilles.

Par-tout on affecte de repréſenter les Ecrivains Juifs comme des inſenſés & comme des fanatiques; & par une contradiction révoltante, on ſuppoſe qu'ils ont été les plus habiles fourbes qu'il y ait jamais eu dans l'univers.

On nous objecte que les prophéties appliquées à J. C. par les Chrétiens, *ne ſont point vûes du même œil par les Juifs, qui attendent encore ce Meſſie que les premiers croient arrivé depuis 18 ſiécles* (a). Nous éclaircirons ce point, quand nous répondrons au reproche qu'on fait aux Peres de

(a) Chriſt. dévoilé, p. 77.

l'Egliſe, d'avoir abuſé des prophéties de l'ancien Teſtament (*a*).

§. 14.

L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé ne trouve pas étrange que *les Prophétes du Judaiſme aient annoncé de tout temps à une Nation inquiéte & mécontente de ſon ſort, un Libérateur, qui fut pareillement l'objet de l'attente des Romains, & de preſque toutes les Nations du monde.* Voilà bien des ſuppoſitions fauſſes. 1°. Les Juifs ont eu des Prophétes, non-ſeulement dans le temps qu'ils étoient mécontens de leur ſort, mais lorſque leur République étoit la plus floriſſante, ſous les regnes de David & de Salomon; & Moyſe leur avoit promis de la part de Dieu qu'ils en auroient toujours. 2°. Les Prophétes n'ont pas ſeulement prédit aux Juifs un Libérateur & un Meſſie; mais ils leur ont ſouvent annoncé les plus grands malheurs, & d'autres événemens; la priſe de Jeruſalem, la captivité de Babylone & ſa durée préciſe: la ruine de Babylone, celle de Tyr & de Sidon; la dévaſtation de l'Egypte, la ſucceſſion de quatre grandes Monarchies; enfin la ruine entiere de Jeruſalem, du Temple & de toute la

(*a*) §. 17, ci-après.

Nation. Ce n'étoit pas là dequoi séduire les Juifs par de vaines espérances. 3°. Il est faux que les Romains aient attendu un Libérateur comme les Juifs ; s'ils en ont eu quelqu'idée, elle leur est venue par les prophéties mêmes des Juifs connues dans tout l'orient, comme nous l'avons remarqué d'après Tacite & Suétone. Les promesses & l'attente du Messie renouvellées chez les Juifs de siécle en siécle depuis le commencement du monde, sont un phénomene unique, qui ne se retrouve chez aucune autre Nation.

Comment, dit notre Auteur, *peut-on voir ce Libérateur dans la personne de Jesus, le destructeur & non le restaurateur de la Nation Hébraïque ?* Il est faux que J. C. ait été le destructeur de sa Nation ; il lui a prédit sa destruction, en punition de son incrédulité ; il lui a fait comprendre que Dieu se serviroit des Romains pour l'exterminer ; il a sauvé de la ruine ceux qui ont cru en lui ; il leur a procuré une délivrance plus importante encore, en les sauvant du péché & de la damnation éternelle.

En vain l'on ajoute qu'il étoit facile de prédire la destruction & la dispersion d'un peuple toujours inquiet, turbulent, rebelle à ses Maîtres. J. C. après Daniel & les autres Prophétes, a non-seulement prédit

cette destruction, mais il en a désigné la cause, l'opiniâtreté des Juifs à rejetter leur Messie ; il en a détaillé les circonstances à ses Disciples, & ils ont profité de cette connoissance pour s'éloigner de Jerusalem & de la Judée, avant la ruine entiere de la Nation.

Il y a eu d'autres peuples conquis & dispersés ; au bout d'un certain temps ils se sont toujours confondus avec la Nation conquérante. On dit que *les Juifs demeurent dispersés, parce qu'ils sont insociables, intolérans, & aveuglément attachés à leurs superstitions* (*a*). Et voilà précisément le prodige. Ni la durée des siécles, ni le changement des climats, ni les mauvais traitemens, ni la facilité de rendre leur sort plus doux, n'a pu leur faire changer de génie ni de caractere. A la Chine & dans toute l'Asie, dans les pays Méridionaux & dans ceux du Nord, par-tout ils sont les mêmes : cela est-il naturel ?

§. 15.

On avance fort sérieusement que l'art de prophétiser étoit chez les Juifs un vrai métier ; les Prophétes tenoient des écoles publiques, apprenoient à leurs disciples à

(*a*) Christ. dévoilé, p. 79.

tromper le peuple, & à vivre à ſes dépens. On nous apprend d'après Dodwel, que les Prophétes ſe diſpoſoient à prédire l'avenir en buvant du vin. C'étoient des Jongleurs, des Muſiciens, ils ſe décrioient les uns les autres; chacun traitoit ſon rival de faux Prophéte (*a*). Toutes ces anecdotes ſont très-curieuſes; mais ce ſont autant d'impoſtures.

On a oublié ſans doute que David, quoique Prophéte, étoit Roi; qu'Iſaïe étoit du ſang Royal; Ezechiël & Jérémie de race Sacerdotale; que Daniel fut élevé à la plus haute faveur ſous les Rois de Babylone. Voilà les principaux Prophétes qui ont le plus écrit, & dont nous avons les prédictions: il n'y a pas d'apparence que des perſonnages auſſi reſpectables aient fait le métier de Jongleurs pour ſubſiſter aux dépens du peuple, ni qu'ils aient puiſé dans les vapeurs du vin les idées ſublimes, touchantes, majeſtueuſes, qu'ils nous donnent de la Divinité, de ſa puiſſance, de ſa juſtice & de ſes deſſeins. Si, avant d'outrager auſſi indécemment ces ſaints hommes, on avoit pris la peine de les lire, peut-être auroit-on appris à les reſpecter. Mais nos adverſaires

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 80, Examen important, c. 10, p. 49.

veulent opiniâtrément s'avilir eux-mêmes ; en jettant du ridicule mal-à-propos ſur tout ce qui leur déplaît.

Il y a eu de faux Prophétes chez les Juifs, cela eſt certain ; mais ces impoſteurs ont été bientôt démaſqués ; preuve certaine que ceux qui ont été conſtamment écoutés comme envoyés de Dieu, méritoient cet honneur ; loin de chercher à ſéduire le peuple, ſouvent ils lui ont fait les prédictions les plus terribles & les reproches les plus ſanglans ; ils ont parlé aux Rois comme aux peuples, & les Rois n'ont jamais eu lieu de ſe repentir de les avoir écoutés.

Nos grands Critiques ſoutiennent cependant que ces Prophétes n'étoient rien moins que des perſonnages vertueux ; c'étoient, diſent-ils, des Prêtres arrogans, des ſujets rebelles & ſéditieux, ennemis de l'autorité civile, cabalant contre les Souverains, & ſoulevant les peuples contr'eux. Samuël ſuſcite à Saül un rival dans la perſonne de David ; Elie eſt obligé de s'enfuir pour ſe ſouſtraire au châtiment dont il étoit menacé ; Jérémie s'entendoit avec les Aſſyriens pour leur livrer ſa patrie aſſiégée.

On avouera du moins que David, Iſaïe, Daniel & les douze petits Prophétes, n'étoient ni des Prêtres, ni des ſéditieux qui ſe

ſoient mêlés mal-à-propos des affaires d'Etat, ou qui aient ſoulevé les peuples. Ezéchiël, quoique d'une famille Sacerdotale, n'eut rien à démêler avec le Gouvernement.

Si Samuël étoit l'ennemi déclaré de Saül & de la royauté, comme nos adverſaires affectent de le repréſenter, pourquoi ce Prince, après la mort de Samuël, fait-il évoquer ſon ombre pour le conſulter encore? Peut-on donner ſa confiance à un ennemi déclaré & connu pour tel?

Elie eſt menacé & perſécuté par un Roi & une Reine idolâtres & méchans, parce qu'il leur avoit reproché leurs déréglemens & leurs crimes: on ne l'accuſoit ni d'avoir cabalé contre l'Etat, ni d'avoir ſoulevé les peuples: ſi Elie étoit coupable d'avoir rempli ſon miniſtere avec courage, que devons-nous penſer de l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, qui ſans miſſion & ſans caractere, déclame indécemment contre les Souverains, attribue à leur aveuglement & à leur fauſſe politique tous les maux des peuples?

Jérémie étoit d'intelligence avec les Aſſyriens; pourquoi donc ce Prophéte refuſa-t-il conſtamment d'aller à Babylone profiter de la bienveillance du Roi d'Aſſyrie? Comment demeura-t-il dans la Judée pour conſoler le reſte des Juifs qu'on y avoit

laissés? Comment suivit-il en Egypte ceux qui s'y étoient retirés contre son avis? Voilà comme nos Critiques sont exacts dans leurs citations de l'Ecriture Sainte.

L'Auteur de l'Examen important traite encore plus mal les Prophétes; il ne ménage dans ses accusations ni la bonne foi, ni la pudeur. Dieu, selon lui, ordonne au Prophéte Osée de prendre chez lui une prostituée, & d'en avoir des enfans illégitimes (*a*). On lit la même chose dans le Dictionnaire Philosophique, art. *Ezéchiël*; dans la 17e Lettre sur les Miracles (*b*), & dans le Dîner du Comte de Boulainvilliers(*c*). C'est une fausseté répétée quatre fois.

Les différens ordres que Dieu a donnés à ses Prophétes, paroîtroient moins extraordinaires, si l'on vouloit faire attention au génie des Orientaux, & aux mœurs des premiers âges du monde. Pour émouvoir les hommes, nous employons le raisonnement & les discours; les anciens parloient à l'imagination, persuadoient par des actions & par des signes, les plus énergiques des langages: l'Auteur d'Emile l'a très-bien remarqué. » Ce qu'on disoit le plus » vivement ne s'exprimoit pas par des mots,

(*a*) Examen important, c. 10, p. 51.
(*b*) Page 176.
(*c*) Page 23.

» mais par des signes ; on ne le disoit pas, » on le montroit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots ; Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori ; Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours ? Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq flèches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eut passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put » (*a*). C'est ainsi que Dieu faisoit parler aux Juifs par ses Prophétes ; ceux qui tournent en ridicule ce procédé, font voir qu'ils ont très-peu de connoissance de l'antiquité.

Dieu commande au Prophéte Osée de prendre une femme débauchée *pour son épouse ;* par conséquent de la retirer du désordre : les enfans provenus de ce mariage ne sont donc pas illégitimes. Si la Vulgate les appelle *filios fornicationum* (*b*), c'est par rapport à la vie passée de leur mere.

(*a*) Emile, tome 3, p. 236.
(*b*) Osée, c. 1.

Dieu n'a jamais commandé de crime à ſes Prophétes. Or la fornication en étoit un chez les Juifs, comme chez tous les autres peuples (*a*). Le mariage du Prophéte étoit un tableau frappant de la conduite du Seigneur envers les Juifs.

On a répété dans les mêmes ouvrages une calomnie plus odieuſe encore, en aſſurant que Dieu avoit commandé dans la ſuite à Oſée d'avoir commerce avec une femme adultere. On a falſifié le texte : il eſt ſeulement ordonné au Prophéte de témoigner de l'affection à cette femme, comme Dieu en témoigne aux enfans d'Iſraël malgré leurs infidélités (*b*) ; mais il ne lui eſt point ordonné d'avoir commerce avec elle : la maniere dont le Prophéte lui parle, témoigne le contraire. L'adultere étoit défendu par la loi des Juifs, ſous peine de mort.

Nous avons montré dans le Chapitre 2, §. 10, la fauſſeté & l'injuſtice des reproches que l'on a faits à Ezéchiël.

On a prétendu enfin que Jérémie avoit marché nud au milieu de Jeruſalem (*c*) ; nouvelle impoſture. 1°. C'eſt Iſaïe, & non

(*a*) Oſée, 3.
(*b*) Deut. 21, 22.
(*c*) 17ᵉ Lettre ſur les Miracles, p. 176.

pas

pas Jérémie qu'il falloit citer (*a*); 2°. il y a de la mauvaise foi à supposer que le Prophéte fût entiérement nud. Dieu lui ordonne de paroître au milieu de Jerusalem dans le même état où seroient les Egyptiens, lorsqu'ils seroient emmenés en esclavage par les Assyriens : or il n'est pas vraisemblable que les Assyriens aient laissé les esclaves sans aucune couverture; 3°. dans les climats de l'Afrique, où les deux sexes ne sont couverts que d'un simple pagne, la nudité du reste du corps ne fait aucune impression sur les spectateurs, & n'est point regardée comme une indécence.

§. 16.

L'Auteur du Christianisme dévoilé, pour terminer le tableau des prophéties Judaïques, les appelle des rêveries décousues, un fatras bizarre, des rapsodies informes, ouvrages du fanatisme & du délire, des oracles vagues, obscurs, enigmatiques, comme ceux des Payens, où les Juifs ont trouvé tout ce qu'il leur a plu, où l'esprit des Chrétiens, échauffé de l'idée de leur Christ, a cru le voir par-tout. On ne peut pas s'exprimer d'une maniere plus décente,

(*a*) Isaïe. c. 20.

plus ſage, plus digne de la gravité Philoſophique.

Au lieu de répondre ſur le même ton, nous nous bornerons à rapporter quelques-unes des prophéties les plus claires & les mieux circonſtanciées, pour mettre le lecteur en état de juger ſi elles méritent les épithétes qu'on leur prodigue.

Dieu prédit à Abraham (*a*), que par ſes deux enfans, Iſmaël & Iſaac, il le rendra pere d'une infinité de Nations; pour gage de ſa promeſſe, il lui ordonne de changer ſon nom, & de pratiquer la circonciſion dans ſa famille: il lui promet de donner aux deſcendans d'Iſaac le pays des Chananéens, & de bénir toutes les Nations dans ſa poſtérité. Il prédit qu'Iſmaël ſera un homme fier & ſauvage; qu'il aura le bras levé contre tous, & tous contre lui; qu'il tendra ſes pavillons ſous les yeux de ſes freres.

Nous ſommes témoins de l'accompliſſement de la prophétie. L'Aſie eſt encore aujourd'hui peuplée de Nations qui reconnoiſſent Iſmaël & Abraham pour leurs ayeux, & la poſtérité d'Iſaac eſt diſperſée par tout le monde. Les Iſmaëlites reçoivent la circonciſion à la 14e année, comme elle fut donnée à leur pere; les Juifs la reçoivent

(*a*) Gen. 16, 17 & ſuiv.

comme Isaac le huitiéme jour : les uns & les autres en conservent l'usage comme une marque de leur origine. La race d'Isaac a possédé pendant 1400 ans le pays des Chananéens ; il est prouvé par la généalogie du Sauveur, qu'il descendoit de ce Patriarche par les aînés, & qu'il en réunissoit tous les droits dans sa personne : c'est en lui & par lui que toutes les Nations ont été bénies.

Jacob, au lit de la mort, prédit à Juda son fils, que sa famille conservera la prééminence sur les autres, jusqu'à ce que vienne l'envoyé de Dieu, à qui tous les peuples rendront obéissance (*a*) : & la tribu de Juda a conservé le premier rang chez les Juifs jusqu'à la venue de J. C. & à la prédication de l'Evangile.

Jérémie prédit à la Nation Juive qu'elle sera transportée à Babylone ; que sa captivité durera 70 ans ; qu'après ce temps écoulé elle reviendra dans sa patrie (*b*) : Isaïe qui vivoit plus d'un siécle auparavant, ajoute que Cyrus sera le libérateur de cette Nation ; qu'il fera rebâtir Jerusalem & le Temple (*c*) : & l'événement a vérifié exac-

(*a*) Gen. 49.
(*b*) Jerem. 25 & 29.
(*c*) Isaïe, 44 & 45.

tement la prophétie dans toutes ſes circonſtances.

Le même Iſaïe, plus de ſix cens ans avant la ruine de Babylone, prédit qu'elle ne ſera plus habitée, & qu'elle ne ſe rétablira point dans la ſuite des ſiécles; qu'elle ſera effacée de maniere qu'il n'en reſtera pas le moindre veſtige (*a*). L'on ſçait aujourd'hui que l'oracle eſt parfaitement accompli, & qu'à peine on peut découvrir des reſtes de cette ville fameuſe.

Ezéchiël prophétiſe que l'Egypte ſera déſolée, & qu'il n'y aura plus à l'avenir de Prince qui ſoit du pays d'Egypte (*b*). Or l'Egypte a été ſucceſſivement conquiſe par les Perſes, par les Grecs, par les Romains, par les Turcs, & a toujours été ſous une domination étrangere.

Daniël annonce à Nabuchodonoſor, qu'à ſa Monarchie ſuccédera celle des Medes & des Perſes; que celle-ci ſera renverſée par les Grecs; que le premier Roi de cette Nation ſera plus puiſſant que ſes ſucceſſeurs; qu'il ſe formera quatre Royaumes des débris de ſon Empire; que ceux-ci tomberont ſous le joug d'une puiſſance plus formidable encore; que ſous cette der-

(*a*) Iſ. 13 & 14.
(*b*) Ezech. 30, 13.

niere naîtra le Royaume de Dieu qui ne doit jamais finir (*a*). L'Hiſtoire nous apprend en effet que l'Empire des Aſſyriens a fait place à celui des Medes & des Perſes; que ceux-ci ont été ſubjugués par Alexandre; que des Etats de ce Conquérant ſe ſont formés quatre Royaumes; qu'enſuite les Romains s'en ſont rendus maîtres, & que ſous l'Empire d'Auguſte eſt né le Sauveur du monde. Nous avons déja remarqué que cette prophétie ſembloit ſi claire au Philoſophe Porphyre, qu'il la croyoit compoſée après coup.

Iſaïe a prédit la naiſſance du Meſſie & ſes principales circonſtances; il a dit qu'il naîtroit d'une Vierge & du ſang Royal de David: un autre Prophéte en a fixé le lieu à Bethléem: d'autres ont annoncé qu'il viendroit pendant la durée du ſecond Temple. Lorſque Jeſus eſt né, l'attente de l'avénement prochain d'un Rédempteur étoit non-ſeulement répandue chez les Juifs, mais dans tout l'Orient, comme le témoignent Tacite & Suétone. Les alarmes d'Hérode, & le maſſacre des Innocens, connu des Romains (*b*), en ſont un monument terrible.

(*a*) Dan. chap. 2, 7 & 8.
(*b*) Macrob. Saturn. l. 2, c. 4.

Le 53e chapitre d'Iſaïe décrit la mort du Meſſie avec les mêmes circonſtances que les Evangéliſtes ; on peut les confronter : le Paraphraſte Chaldaïque de ce Prophéte l'a entendu comme nous de la mort du Chriſt ou du Meſſie. David en avoit déja prédit toutes les circonſtances dans le Pſeaume 21. J. C. lui-même, prêt d'expirer ſur la Croix, prononça les premieres paroles de ce Pſeaume, pour montrer que toutes ces prédictions étoient accomplies en lui. Eſt-ce le haſard qui a fait faire aux Juifs dans le dernier détail tout ce que leurs Prophétes avoient prédit du Meſſie ? Sont-ce là des prophéties vagues & obſcures, où l'on a trouvé tout ce que l'on a voulu ?

§. 17.

Nos Cenſeurs accuſent J. C. de n'avoir pas été plus clair ni plus heureux dans ſes prophéties (*a*). Nous n'en citerons qu'une ſeule. Il a prédit que le Temple de Jeruſalem ſeroit détruit de fond en comble, & qu'il n'en reſteroit pas pierre ſur pierre (*b*). L'Empereur Julien, réſolu de rendre fauſſe cette prophétie, invita les Juifs de toutes les Provinces de l'Empire à rebâtir leur

(*a*) Chriſt. dévoilé, page 85. Examen important, c. 16, p. 97.

(*b*) Matth. 24, 2. Luc 19, 44.

Temple. Le Gouverneur de la Paleſtine, ſelon ſes ordres, n'épargna ni ſoins, ni dépenſes, ni travaux. A peine eut-on creuſé les premiers fondemens de l'édifice, que des globes de feu ſortis du ſein de la terre, bouleverſerent tout le travail, brûlerent les ouvriers, rendirent le lieu inacceſſible, & forcerent d'abandonner l'entrepriſe. C'eſt Ammien Marcellin, Officier dans la Milice ſous Julien, Auteur contemporain, Hiſtorien d'ailleurs judicieux, qui raconte ce fait (*a*). Son récit eſt confirmé, non-ſeulement par le témoignage de pluſieurs Ecrivains Eccléſiaſtiques, dont quelques-uns furent témoins oculaires (*b*); mais encore par deux Lettres de Julien lui-même (*c*).

Juſqu'à préſent nos adverſaires n'avoient pas oſé dire ce qu'ils penſoient de ce fait ſingulier; l'Auteur des Mêlanges de Littérature, d'Hiſtoire & de Philoſophie, *in*-8°, s'en eſt débarraſſé ſans façon: il a donné un démenti formel à Ammien Marcellin & à tous les autres; il a traité leur récit de conte ridicule (*d*): c'eſt ainſi que l'on écrit l'Hiſtoire en Philoſophe.

(*a*) *Amm. Marcell. l.* 23, *initio.*

(*b*) Voyez la Diſſertation de Warburthon ſur ce ſujet; Paris, 1754.

(*c*) Voyez les preuves de l'Hiſt. de M. Bullet, n. 104 & ſuiv.

(*d*) Mêlanges, tome 3, c. 63. p. 52.

On soutient faussement que J. C. a prédit le Jugement dernier dans le 21e chapitre de S. Luc. Il y prédit la ruine de Jerusalem & de la Nation Juive ; mais sous les figures vives & hardies du style oriental. On peut confronter ce chapitre avec la prise de Babylone dans Isaïe ; la défaite du Roi d'Egypte dans Ezechiël ; la ruine de Tyr & de Sidon dans Joël : on y verra les mêmes images & les mêmes expressions. M. Freret avoit fait cette objection ; nous lui avons fait voir qu'il se trompoit (*a*) ; à quoi sert-il de la répéter encore (*b*) ?

Dans l'Examen important, l'Auteur accuse les Chrétiens d'avoir tordu le sens des prophéties, pour persuader aux Juifs que Jesus étoit le Messie ; il cite pour exemple la prophétie d'Isaïe & celle de Jacob, & il les rapporte d'une maniere très-infidéle ; il assure que *les Chrétiens, loin de convertir les Juifs, en furent mépriſés & déteſtés, & le ſont encore* (*c*). Dans un autre endroit il les blâme d'avoir tourné tout l'ancien Testament en allégories du nouveau ; il prétend que *cette méthode contribua plus que toute autre choſe à la propagation du Chriſtianiſ-*

(*a*) Certit. des preuves du Christ. c. 11, §. 10.

(*b*) Examen important, c. 16, p. 97. Questions de Zapata, n. 53. Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 24.

(*c*) Examen important, c. 15, p. 92 & suiv.

me ;

me ; il détruit ainſi d'une main ce qu'il établit de l'autre (*a*).

Le plus ancien monument que nous ayions des diſputes ſur les prophéties entre les Chrétiens & les Juifs, eſt le dialogue de S. Juſtin contre Tryphon ; il faut examiner ſi ce pere a mal expliqué les deux prophéties dont on a parlé, & s'il leur a donné un ſens que les Juifs aient pu rejetter en raiſonnant conſéquemment.

On lit dans Iſaïe (*b*) : *Le Prophéte dit à Achaz : demandez au Seigneur un prodige dans le ciel ou ſur la terre*, pour marque de ſa protection. *Je n'en ferai rien, répondit Achaz, & je ne tenterai point le Seigneur. Ecoutez donc, maiſon de David, répliqua Iſaïe ; n'eſt-ce pas aſſez pour vous d'inquiéter les Prophétes, ſans fatiguer encore*, par vos plaintes, *le Seigneur qui les fait parler ? Eh bien, lui-même vous donnera un ſigne : une Vierge* (Alma) *conceura & enfantera un fils, & le nommera Emmanuel*, Dieu avec nous. C'eſt ainſi que la Paraphraſe Chaldaïque a rendu les paroles du Prophéte.

S. Juſtin & les autres Peres de l'Egliſe ſoutiennent que cette prédiction n'a été

(*a*) Examen important, c. 17, p. 103.
(*b*) Iſ. c. 7, ℣. 10.

accomplie que dans J. C; & il n'eſt pas difficile de s'en convaincre, quand on l'examine de près. 1°. Il eſt faux qu'*Alma* ſignifie indifféremment une fille ou une jeune femme, comme le prétend le Critique (*a*); il ſignifie une Vierge; quiconque a la moindre connoiſſance de l'Hébreu & du Chaldéen, ne peut l'ignorer. 2°. Il étoit queſtion de citer aux Juifs un prodige; ce n'en ſeroit pas un qu'une femme mariée fût devenue mere. 3°. C'étoit une tradition conſtante parmi les anciens Docteurs Juifs, que le Meſſie devoit naître d'une Vierge, & que le nom *Emmanuel* eſt un de ceux ſous leſquels il eſt déſigné dans l'Ecriture (*b*). Quand il y auroit eu de l'incertitude ſur le vrai ſens de la prophétie, les Juifs ne pouvoient rejetter l'explication qu'en donnoient les Chrétiens, ſans contredire l'ancienne tradition de la Synagogue: il n'eſt donc pas vraiſemblable que les Juifs inſtruits *aient ri au nez des Chrétiens*, à moins qu'ils ne ſe ſoient moqués de la tradition de leurs propres Docteurs.

La prophétie de Jacob fournit contr'eux une preuve également ſolide. *Il y aura toujours à l'avenir un Chef de la famille de*

(*a*) Examen important, p. 93.

(*b*) Voyez Galatin, de *Arcanis Cathol. verit. l.* 3, *c.* 18 & *l.* 7, *c.* 14, *l.* 8, *c.* 2.

Juda, & un Légiſlateur de ſa race, juſqu'à l'arrivée du Meſſie, à qui la Puiſſance ſouveraine appartient, & à qui tous les peuples doivent obéir (*a*). C'eſt la traduction que donnent les trois Paraphraſes Chaldaïques; les Auteurs du Talmud, & les plus fameux Rabbins dans leurs Commentaires ſur la Genèſe.

Or, ſelon la tradition des Juifs, la puiſſance légiſlative & judiciaire n'a ceſſé chez eux qu'au regne d'Herode l'Aſcalonite qui étoit étranger (*b*). S. Juſtin & les autres Peres de l'Egliſe, qui en concluent que le Meſſie a dû naître ſous le regne d'Hérode, ont donc été fondés ſur la tradition conſtante de l'Egliſe Juive. Lorſque les Rabbins des ſiécles ſuivans ont cherché à détourner le ſens de la prophétie, & à en éluder les conſéquences, il a fallu qu'ils commençaſſent par contredire l'ancienne croyance de leur école.

L'explication bizarre que l'Auteur de l'Examen important met dans la bouche des Chrétiens; la réponſe encore plus ridicule qu'il prête aux Juifs; la maniere dont il tronque & altere les Prophéties, ſont des ſupercheries indignes d'un Philoſophe.

(*a*) Gen. 49, 10.
(*b*) Galatin, l. 4, c. 4 & 5.

L'homme le plus ignorant peut enfanter des rêves, & les attribuer aux Docteurs Juifs ou Chrétiens; mais quand un lecteur judicieux consulte les anciens monumens, & qu'il voit le véritable état des controverses que l'on a traitées dans les premiers siécles, il est fort étonné de trouver tout le contraire de ce qu'écrivent nos Censeurs modernes; il rougit d'avoir ajouté foi un seul moment à des Critiques aussi infidéles.

On nous dit que *les Chrétiens, loin de convertir les Juifs, en furent mépriſés & déteſtés; qu'ils renoncerent à l'eſpérance d'attirer les Juifs à eux, & s'adreſſerent uniquement aux Gentils (a)*; autant d'impostures. Du temps des Apôtres il y avoit dans la seule ville de Jerusalem plusieurs milliers de Juifs convertis *(b)*. On voit, par les Actes des Apôtres, que les premiers proſélytes du Christianisme furent des Juifs. Les quinze premiers Evêques de Jerusalem étoient Juifs de naissance *(c)* on ne les auroit pas choisis pour remplir cette place, s'ils n'avoient pas été très-instruits de la croyance des Juifs & de celle des Chrétiens.

(a) Examen important, p. 95.
(b) Act. 21, 20. Voyez Certitude des preuves du Christ, c. 6, §. 1.
(c) Dict. Philos. art. *Baptême*.

Le reproche que l'on fait aux anciens Peres de l'Egliſe, d'avoir *tourné tout l'ancien Teſtament en allégories du nouveau*, eſt encore plus mal fondé. Pour convertir les Juifs & pour les convaincre par leurs écritures, il falloit les leur expliquer, ſelon la méthode uſitée parmi leurs Docteurs, & à laquelle ils étoient accoutumés. Or il eſt certain, par les Ouvrages de Philon & par les Commentaires des plus anciens Rabbins, que le goût des allégories étoit dominant parmi les Juifs. Quand l'Auteur de l'Examen important avoue que *cette méthode contribua plus que toute autre choſe à la propagation du Chriſtianiſme*, il ſe contredit lui-même. C'eſt ſur-tout à l'égard des Juifs que cette méthode dut naturellement réuſſir, puiſqu'elle étoit ſelon leur goût; comment donc peut-on avancer que *les Chrétiens ne purent jamais prévaloir auprès des Juifs comme auprès des Gentils* (*a*)? S'il y eut moins de Juifs convertis que de Gentils, c'eſt que, hors de la Paleſtine, les premiers étoient en très-petit nombre dans chaque Province de l'Empire, en comparaiſon des Gentils.

(*a*) Examen important, p. 92.

ARTICLE III.

Des Martyrs.

§. 18.

Trouverons-nous plus de vérité & de bonne foi dans la maniere dont nos Critiques traitent la preuve tirée des Martyrs ? L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé commence par en donner une fauſſe idée ; & c'eſt l'unique fondement de ſes ſophiſmes. Les Martyrs, ſelon lui, ſont des hommes qui ont ſcellé de leur ſang la vérité *des opinions religieuſes* qu'ils avoient embraſſées ; & cela n'eſt pas exact. Les premiers Martyrs ou *témoins* du Chriſtianiſme ne ſont point morts pour atteſter la vérité de leurs opinions religieuſes ; mais pour atteſter la vérité des faits ſur leſquels ces opinions ſont appuyées : différence eſſentielle, qui diſtingue éminemment les Martyrs du Chriſtianiſme, des Martyrs prétendus de toutes les fauſſes Religions.

Quand il eſt queſtion de faits publics, ſenſibles, palpables, dont on a été témoin, il n'y a point lieu à l'enthouſiaſme, au fanatiſme, à l'opiniâtreté, à la vanité, à l'ivreſſe de l'imagination, à l'aliénation d'eſprit, ni à toutes les autres cauſes ridicules auxquelles notre Critique attribue la conſtan-

te des Martyrs. Il n'eſt pas vrai que l'enthouſiaſme puiſſe alors ſe communiquer & gagner les ſpectateurs par l'admiration ou par la pitié. Si le courage ſurprenant des Martyrs a ſervi très-ſouvent à la converſion des Payens, comme le même Critique l'avoue (*a*); c'eſt qu'il les a engagés à examiner de plus près une Religion qu'ils perſécutoient par un préjugé aveugle; & on ne peut faire cet examen de bonne foi, ſans rendre hommage au Chriſtianiſme. C'eſt que d'ailleurs ce ſpectacle fut ſouvent accompagné de prodiges éclatans; qui ſont atteſtés, non-ſeulement par des témoins oculaires, mais encore par les reproches continuels de magie & de ſortilége que les ennemis des Chrétiens ſe ſont obſtinés à leur faire. On les peut voir dans Celſe & dans Julien.

Nous avons montré plus au long dans un autre Ouvrage (*b*), que le Chriſtianiſme & le Judaïſme ſont les ſeules Religions qui aient pu ſe prévaloir du témoignage des Martyrs, par la nature même des preuves ſur leſquelles elles ſont fondées; que ce témoignage ne peut être admis que quand il eſt queſtion de conſtater

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 87.
(*b*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 8, §. 5 & 6.

des faits, que toutes les comparaisons dont nos adversaires se servent pour attaquer cette preuve, péchent par le principe : on nous dispensera de répéter.

Comment peuvent-ils avancer que la constance des premiers Chrétiens dans les supplices *dut, par un effet naturel, former des prosélytes (a)?* Ils ne sont point d'accord avec eux-mêmes. Ils prétendent que les Chrétiens devenus les plus forts par la conversion des Empereurs, persécuterent les Payens sans ménagement, & leur rendirent avec usure les maux qu'ils en avoient reçus (*b*). Le fait est certainement faux, & nous l'avons démontré ; mais il nous est permis de raisonner sur cette supposition. Si l'effet naturel des persécutions est de former des Martyrs & des Prosélytes, il est clair que le Paganisme persécuté devoit reprendre de nouvelles forces ; inspirer à ses Sectateurs la même constance, la même opiniâtreté, le même fanatisme, en un mot, que l'on reproche aux Chrétiens : & l'on a vu précisément le contraire.

L'Auteur du Christianisme dévoilé demande, *si les Juifs infortunés que l'Inquisition condamne aux flammes, ne sont pas des*

(*a*) Christ. dévoilé, p. 88.
(*b*) Voyez ci-dessus chap. 3, §. 18.

Martyrs de leur Religion (*a*)? Non certainement. L'Inquiſition ne les punit point préciſément pour leur Religion; c'eſt un trait de mauvaiſe foi de la part de nos adverſaires de le ſuppoſer. Elle les punit de ce qu'après avoir fait profeſſion extérieure & publique du Chriſtianiſme, ils ſont retournés au Judaïſme; elle les punit, non pas comme Juifs, mais comme déſerteurs & apoſtats de notre Religion.

Enfin le même Auteur prétend qu'il eſt pluſieurs Martyrs qui furent plutôt *les victimes d'un zele inconſidéré, d'une humeur turbulente, d'un eſprit ſéditieux, que d'un eſprit religieux* (*b*). Mais comment peut-on accorder cette prétention avec ce qu'il ajoute immédiatement après: que l'*Egliſe elle-même n'oſe point juſtifier ceux que leur fougue imprudente a quelquefois pouſſés juſqu'à troubler l'ordre public, à briſer les Idoles, à renverſer les Temples du Paganiſme.* Si l'Egliſe elle-même n'oſe point les juſtifier, elle eſt donc bien éloignée de leur accorder le titre honorable de *Martyrs*. Il en réſulte donc que ceux qui ſont révérés comme tels, ne ſont point coupables de ſédition ni d'aucun attentat contre l'ordre public.

(*a*) Page 89.
(*b*) Militaire Philoſophe, c. 20, p. 156.

§. 19.

L'Auteur de l'Examen important prend à peu près la même voie pour anéantir la preuve tirée du témoignage des Martyrs; il soutient, 1°. qu'il y en a eu très-peu, & que les Auteurs profanes n'ont pas daigné en parler; 2°. qu'ils n'ont pas été punis à cause de leur Religion, mais parce qu'ils étoient intolérans, séditieux, fanatiques; 3°. que les prétendues cruautés exercées contr'eux, ne sont rien moins que prouvées: d'où l'on donne à conclure que si quelques Chrétiens ont été punis de mort, c'est qu'ils l'avoient mérité (*a*). L'on a dit la même chose dans le Dictionnaire Philosophique (*b*); dans la Philosophie de l'Histoire (*c*); dans le Traité sur la Tolérance (*d*); dans les Essais sur l'Histoire générale (*e*); dans les Mêlanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie (*f*); dans le Dîner du Comte de Boulainvilliers, page 35 (*g*). Les trois points dont on vient

(*a*) Examen important, ch. 26, p. 240.
(*b*) Art. *Martyre & Persécution.*
(*c*) Chap, 50, p. 250.
(*d*) Chap. 8 & 9.
(*e*) Tome 1, ch. 7.
(*f*) Tome 1, Réfl. sur les Pensées de Pascal, n. 31, p. 382; & tome 3, c. 62. Du siécle de Constantin, p. 25.
(*g*) *Nota.* On demandera peut-être, pourquoi j'affecte de répéter la citation des mêmes Livres? C'est que des Ouvrages si admirés, si vantés, & regardés aujourd'hui comme autant d'oracles, ne sçauroient être trop bien connus.

de parler, ſont donc trois dogmes inconteſtables de la Nouvelle Philoſophie.

Si on peut démontrer le contraire par le témoignage poſitif & formel des Auteurs Payens, que doit-on penſer de la hardieſſe avec laquelle nos Adverſaires impoſent aux ignorans ſur les faits les mieux prouvés de l'Hiſtoire?

Tacite raconte que ſous Néron un incendie conſuma les deux tiers de la ville de Rome. L'Empereur, accuſé d'en être l'auteur, voulut en rejetter le crime ſur les Chrétiens. » On ſe ſaiſit, dit Tacite, de » ceux qui s'avouerent de cette Religion; » & par leur confeſſion l'on en découvrit » une infinité d'autres (*multitudo ingens*); » ils ne furent pas tant convaincus du crime » d'incendie, que de la haine du genre humain. Néron leur fit ſouffrir les ſupplices » les plus cruels: (*quæſitiſſimis pœnis affecit.*) On inſultoit à leur mort, en les » couvrant de peaux de bêtes ſauvages, en » les faiſant dévorer par des chiens; on les » attachoit en croix; & après les avoir en» duits de matieres inflammables, on les » faiſoit ſervir de flambeaux pendant la » nuit (*a*). «

(*a*) Tacite, annal. l. 15, n. 44.

Suétone, dans la vie de Néron, dit de même, que *l'on condamna aux ſupplices les Chrétiens, eſpéce d'hommes attachés à une ſuperſtition nouvelle & pernicieuſe* (*a*). Sénéque (*b*), Juvénal & ſon Commentateur (*c*), ont décrit ces ſupplices de la même maniere que Tacite.

On prie le lecteur de remarquer le motif que ces Hiſtoriens alléguent du ſupplice des Chrétiens; ils ne les accuſent point d'avoir troublé le repos du genre humain, mais *d'être haïs du genre humain;* d'avoir attaqué les ſuperſtitions publiques, mais d'être *attachés à une ſuperſtition nouvelle.*

L'Auteur du Traité ſur la Tolérance a fait tous ſes efforts pour affoiblir cette preuve; la maniere dont il s'y eſt pris eſt curieuſe. Selon lui, il eſt impoſſible que les Chrétiens aient été perſécutés ſous Néron, 1°. parce qu'ils étoient confondus avec les Juifs: or les Juifs étoient tolérés. 2°. Parce que les Romains étoient tolérans par principe. 3°. Parce que Feſtus répond aux Juifs qui accuſoient S. Paul pour cauſe de Religion, que *ce n'eſt point la coutume des Romains de condamner un homme ſans lui avoir confronté ſes accuſateurs, & lui*

(*a*) Sueton. *in Nerone.*
(*b*) Senec. *Epiſt.* 14.
(*c*) Satyr. 1.

avoir donné les moyens de ſe défendre. 4°. Les Romains ſouffroient toutes ſortes de cultes ; ils ſouffroient même l'Athéiſme ; eſt-il probable qu'ils aient perſécuté les Chrétiens ſeuls ? 5°. Les Romains reconnoiſſoient un Dieu ſuprême ; ont-ils pu punir les Chrétiens pour ce même dogme ? 6°. Les Titus, les Trajans, les Antonins, les Décius, n'étoient pas des barbares : auroient-ils refuſé aux Chrétiens ſeuls une liberté dont jouiſſoit toute la terre ?

L'Auteur conclud que l'on peut révoquer en doute ce que diſent Tacite & Suétone ; parce qu'il eſt difficile de percer dans les ténébres de l'Hiſtoire ; parce que l'un & l'autre recueilloient les bruits populaires ; parce que les Hiſtoriens ſe plaiſent à diffamer les Princes (*a*).

Il a paru eſſentiel de n'omettre aucune des preuves de cette diſſertation ſinguliere, afin que le lecteur pût apprendre comment l'on traite l'Hiſtoire dans les Ouvrages de nos Philoſophes. S'il nous arrivoit de tergiverſer, de conjecturer, de diſcourir ainſi ſur les anciens Hiſtoriens, quand on nous les oppoſe, quels traits de ſatyre ne lanceroit-on pas contre nous ?

L'Auteur dit très-bien que *c'eſt au lecteur*

(*a*) Traité de la Tolérance, c. 9.

ſage à voir quelle créance on doit avoir pour les faits publics, atteſtés par des Auteurs graves, nés dans une Nation éclairée : j'ajoute, ſur-tout lorſque ces Auteurs ſont en grand nombre & de différens partis, & lorſque leur témoignage eſt confirmé par des monumens contemporains, diſperſés en différens lieux de l'univers. Or le martyre des Chrétiens, dans le premier ſiécle de l'Egliſe, eſt atteſté par ces différentes preuves réunies, quoique nos Hiſtoriens Philoſophes aient la bonne foi d'en ſupprimer la meilleure partie. Donc, s'il y a quelque choſe de certain en fait d'Hiſtoire, c'eſt le martyre des Chrétiens dans le premier ſiécle.

1°. Il n'eſt point ici queſtion d'anecdotes ſecrettes de la Cour d'un Prince, rapportées ſans preuve & ſur des bruits populaires; il s'agit d'un fait public dont tout Rome dut être témoin, auquel un affreux incendie ſervit de prétexte, & dont la mémoire dut ſe conſerver ſous les régnes ſuivans, par l'horreur qu'il inſpira. 2°. Ce ne ſont pas ſeulement Tacite & Suétone, Auteurs graves qui l'atteſtent; ce ſont encore les anciens Auteurs Eccléſiaſtiques, les Lettres de S. Ignace, de S. Clément, de S. Polycarpe, les Actes de leur martyre, ſans parler des Ecrivains du ſiécle ſuivant :

tous parlent de sang-froid, sans affectation, sans passion, des combats & des souffrances des Chrétiens du premier siécle, pour encourager ceux du second à souffrir de même. 3°. Les tombeaux & les cendres des Confesseurs de J. C. ont été l'objet de la vénération des premiers fidéles; c'est-là qu'ils s'assembloient pour prier & pour célébrer les SS. Mysteres; l'usage de mettre leurs reliques sous l'Autel, est consigné dans le Livre de l'Apocalypse (*a*): la forme des anciennes Basiliques en est encore un monument subsistant. Voilà ce que nous mettons à côté de Tacite & de Suétone pour confirmer leur récit. Les vaines imaginations d'un Philosophe détruiront-elles un fait ainsi attesté? Il n'en est pas une seule qui puisse fonder seulement un soupçon.

Les Chrétiens étoient confondus avec les Juifs. Fausse supposition. Tacite & Suétone les distinguent très-clairement. *Les Romains étoient tolérans par principe:* seconde fausseté. Nous avons démontré le contraire par des titres incontestables (*b*). *Les Romains ne condamnoient personne sans l'entendre.* Qu'est-ce que cela prouve? Pour être per-

(*a*) Apoc. 6, 9.
(*b*) Chap. 3, §. 15.

ſécuteur, faut-il égorger les hommes ſans forme de procès? Nous convenons que l'on faiſoit mourir les Chrétiens très-juridiquement, quoique très-injuſtement; après conviction & condamnation. *Les Romains ſouffroient toutes ſortes de cultes:* de cultes faux, à la bonne heure; pour le culte du Dieu unique & ſeul véritable, ils n'ont jamais pu le ſouffrir: ils en ſentoient trop bien les conſéquences. *Les Romains reconnoiſſoient un Dieu ſuprême:* ſoit pour un moment, quoique le fait ſoit faux. Les Chrétiens ne vouloient adorer qu'un ſeul Dieu, & rejettoient tous les autres; cela eſt fort différent. *Titus, Trajan, les Antonins, &c. n'étoient pas des barbares:* il n'eſt pas queſtion de ce qu'ils étoient, mais de ce qu'ils ont fait: nous examinons leurs actions, & non pas les titres qu'on doit leur donner.

Le Lecteur ſe ſouviendra que nous parlons ſeulement des monumens relatifs au premier ſiécle; que penſera-t-on des vaines idées du Philoſophe, lorſque nous lui oppoſerons ceux du ſecond & du troiſiéme ſiécle qu'il a paſſés ſous ſilence?

§. 20.

Au commencement du ſecond ſiécle, Pline le jeune, Proconſul de Bithynie, écrit

écrit à l'Empereur Trajan : » Je ne ſçais » ſur quoi tombe l'information que l'on fait » contre les Chrétiens, ni juſqu'où l'on doit » porter leur punition.... Eſt-ce le nom » ſeul qu'il faut punir en eux, ou ſont-ce » les crimes attachés à ce nom ? Cependant » voici la régle que j'ai ſuivie dans les ac- » cuſations intentées contr'eux. Je les ai » interrogés s'ils étoient Chrétiens ; quand » ils l'ont avoué, & qu'ils ont perſiſté une » ſeconde & une troiſiéme fois, je les ai » envoyés au ſupplice.... « Il reconnoît que ceux même qui ont renoncé au Chriſtianiſme lui ont proteſté qu'en l'embraſſant ils ne s'étoient engagés à aucun crime, mais ſeulement à adorer J. C. comme Dieu, à pratiquer la piété, la charité & la Juſtice. Pline ajoute qu'il a tâché d'arracher la vérité, par la force des tourmens, à des filles eſclaves, que l'on diſoit être attachées au miniſtere du culte des Chrétiens : » Je n'y » ai découvert, dit-il, qu'une mauvaiſe » ſuperſtition pouſſée à l'excès «. Enfin il avertit l'Empereur du très-grand nombre de perſonnes de tout âge, de toute condition, de tout ſexe, qui ſont accuſés d'être Chrétiens, &c. (*a*)

Trajan répond à Pline qu'il a bien fait ;

(*a*) Plin. l. 10, *epiſt.* 97.

qu'il ne faut point faire de perquiſition des Chrétiens, mais que s'ils ſont accuſés & convaincus, il faut les punir : *conquirendi non ſunt, ſi deferantur & arguantur, puniendi ſunt ;* que s'ils renient le Chriſtianiſme & ſacrifient aux Dieux, il faut leur pardonner (*a*). Voilà comme les Romains étoient tolérans par principe. On ne ſçauroit trop répéter ce témoignage important.

Je conſens, pour un moment, que l'on ferme les yeux ſur tous les autres monumens des perſécutions du ſecond ſiécle, ſur l'Hiſtoire d'Euſebe, & ſur le témoignage des Auteurs contemporains dont il s'appuye, ſur les Actes des Martyrs lus dans les Aſſemblées Chrétiennes pour animer la foi & le courage des fidéles ; ſur les tombeaux & les reliques des Confeſſeurs honorés d'un culte religieux ; ſur les plaintes & les remontrances de nos anciens Apologiſtes. Je demande ſeulement,

1°. S'il n'eſt pas avéré par la conduite de Pline & par la reponſe de Trajan, que les Chrétiens étoient mis à mort, non pour aucun crime de ſédition ou de révolte, mais pour leur Religion préciſément, & que telle étoit la Juriſprudence de l'Empire ?

(*a*) *Epiſt. 98.*

2°. Si l'on ne peut pas juger par-là du nombre des Chrétiens accusés, convaincus & tourmentés, sous les Gouverneurs de Province moins modérés que Pline, & sous le regne des Empereurs moins doux que Trajan?

3°. S'il n'y a pas lieu de se récrier sur la bonne foi de nos Philosophes? Dans tous leurs Livres que nous avons cités, où il s'agissoit d'examiner ce qu'il y a de vrai ou de faux dans l'Histoire des Martyrs, pas un mot de la Lettre de Pline ni de la réponse de Trajan. Ces deux piéces sont-elles authentiques ou supposées? Trajan & Pline sont-ils des Auteurs graves & instruits, ou des Ecrivains sans aveu? Leurs Lettres sont-elles claires & positives, ou ne signifient-elles rien? Silence profond sur tout cela. On a même osé écrire qu'*on ne trouve aucun Edit qui condamne à la mort uniquement pour faire profession du Christianisme.* Examen important, chap. 28, page 167 (*a*).

On a mieux fait encore, on a tronqué un passage d'Origène. Ce Pere, dans le troisiéme Livre contre Celse (*b*), dit:

(*a*) *Nota.* Dans les Essais sur l'Hist. gén. c. 7, p. 102, on s'est contenté de dire: *Trajan écrit à Pline: il ne faut faire aucune recherche des Chrétiens:* sans rien ajouter davantage. Nouveau trait d'affectation bien singulier!

(*b*) Edit. de Cambridge, p. 116.

» on peut aiſément compter ceux qui ſont » morts pour la Religion Chrétienne, parce » qu'il en eſt mort peu & par intervalles, » *Dieu ne voulant pas que cette race d'hom-* » *mes fût entiérement détruite* «. Dans le Dictionnaire Philoſophique (*a*), & dans le Traité ſur la Tolérance (*b*), on a ſupprimé ces dernieres paroles qui modifient le paſſage d'Origène & en déterminent le ſens : on y a joint une calomnie, en accuſant Origène d'avoir *nié un Dieu en trois perſonnes* (*c*). Après ces beaux procédés, l'on nous traite de *fripons* (*d*)!... Taiſons-nous ; laiſſons au public le ſoin de faire juſtice de toutes ces honnêtetés littéraires.

Celſe, dans vingt paſſages de ſon Livre contre les Chrétiens, leur reproche qu'ils ne tiennent leurs aſſemblées qu'en ſecret, pour éviter les peines décernées contr'eux ; que dès qu'ils ſont pris, ils ſont conduits au ſupplice ; qu'avant de les mettre à mort, on leur fait ſouffrir toutes ſortes de tourmens (*e*). Origène ne le nie point. Sans doute Celſe ne parloit pas ainſi pour faire honneur à notre Religion.

(*a*) Art. *Chriſtianiſme*.
(*b*) Chap. 9, p. 71.
(*c*) Traité ſur la Tolérance, chap. 9, p. 71.
(*d*) Examen important, c. 2, p. 22.
(*e*) Voyez Orig. contre Celſe, l. 1, n. 3 & 41 ; l. 2, n. 18 & 45 ; l. 6, n. 14 ; l. 8, n. 39 & 43, &c.

Il eſt à propos d'obſerver qu'Origène écrivit contre Celſe un an avant la perſécution de Déce, & long-temps avant celle de Dioclétien ; l'une & l'autre furent plus cruelles que les précédentes, & le nombre des Martyrs augmenta de plus de la moitié. Origène, dans le paſſage cité, compare le nombre de ceux qui ſont morts pour la Religion avec la multitude de ceux que Dieu a conſervés : nous convenons que les premiers étoient en très-petit nombre en comparaiſon des ſeconds ; mais cela ne prouve pas qu'il n'y en eût déja beaucoup.

§. 21.

Nous pouvons apprendre des Auteurs du quatriéme ſiécle, de quelle maniere les Chrétiens ont été traités dans le troiſiéme. Libanius, Panégyriſte de l'Empereur Julien, eſt un témoin irrécuſable. » Ceux, » dit-il, qui ſuivoient une Religion cor» rompue craignoient beaucoup ; ils s'at» tendoient qu'on leur arracheroit les yeux, » qu'on leur couperoit la tête, qu'on ver» roit couler des fleuves de leur ſang ; ils » croyoient que ce nouveau Maître (Julien) » inventeroit de nouveaux tourmens plus » cruels que d'être mutilé, brûlé, noyé, en» terré tout vif ; *car les Empereurs précé*» *dens avoient employé contr'eux ces ſortes*

» *de supplices*..... Julien sçachant que le » Christianisme prenoit des accroissemens » par le carnage de ses Sectateurs; ne vou- » lut pas employer contr'eux des supplices » qu'il ne pouvoit approuver « (*a*).

Ce morceau, dont nos Critiques n'ont eu garde de parler, suffit pour justifier tous les monumens Ecclésiastiques du troisiéme & du quatriéme siécle, sur le nombre prodigieux des Martyrs, sur la cruauté de leurs supplices, sur la cause de leur condamnation, sur les conversions qu'opera leur patience invincible.

Les Philosophes peuvent tourner en ridicule, tant qu'il leur plaira, les Actes des Martyrs, l'Histoire d'Eusebe, les plaintes de nos Apologistes, les discours des Peres, les tombeaux, les Autels, les Eglises élevés sur les cendres des Confesseurs. Ils peuvent nous vanter la douceur des mœurs Romaines, la clémence des Empereurs, la sageſſe & la modération des loix de l'Empire; ils peuvent dire que S. Laurent rôti sur un gril, S. Romain à qui l'on coupe la langue, Sainte Félicité & Sainte Perpétue exposées aux bêtes dans le Cirque, sont des *fables de la légende dorée* (*b*). A toutes ces belles spéculations, nous n'avons qu'un mot à

(*a*) *Liban. parent. in Jul. n.* 58. *apud Fabric. Bibl. Græc. tome.* 7, p. 283.

(*b*) Examen important, c. 26, p. 145.

oppoſer. Libanius eſt-il un Auteur grave & inſtruit? Avoit-il intérêt de favoriſer les Chrétiens qu'il déteſtoit, ou d'inventer des fables pour noircir la mémoire des Empereurs? Témoin contemporain des faits, doit-il être écouté quand il les raconte, ou les viſions Philoſophiques du dix-huitiéme ſiécle doivent-elles prévaloir ſur le témoignage réuni des Auteurs Chrétiens & des Payens du quatriéme? Nos Philoſophes ont adopté avec empreſſement les éloges que Libanius a fait de Julien; nous les prions de nous apprendre s'il eſt moins croyable ſur le martyre des Chrétiens.

Ils prétendent que ceux qui ont été punis du dernier ſupplice, l'avoient mérité par leur conduite ſéditieuſe, turbulente, fanatique, par la haine dont ils étoient animés contre la Religion Payenne, par leur peu de ſoumiſſion aux ordres du Souverain. Ils ignorent ſans doute que nous avons encore entre les mains les Edits des Empereurs; les uns pour ordonner, les autres pour faire ceſſer la perſécution; les Lettres de l'Empereur Julien, ſes Livres contre le Chriſtianiſme, les invectives de Celſe & de Porphyre. Aucun de ces ennemis n'a jamais reproché aux Chrétiens les ſéditions, les attentats, les fureurs, dont on oſe accuſer aujourd'hui les Martyrs. Les anciens apoſ-

tats, retournés au Paganisme, rendoient justice à la Religion Chrétienne, parce qu'ils ne l'avoient abandonnée que par foiblesse (*a*); ceux d'aujourd'hui vomissent des calomnies contr'elle, parce qu'ils l'ont quittée par orgueil & par esprit d'indépendance.

Et combien de fausletés n'a-t-on pas rassemblées pour flétrir la mémoire des Confesseurs de Jesus-Christ! On a dit que le Centurion Marcel méritoit la mort, pour avoir jetté ses ornemens militaires en criant d'une voix séditieuse: *je ne veux servir que J. C. le Roi éternel, je renonce aux Empereurs* (*b*). On a malicieusement supprimé les paroles qui le justifient: *si la condition des Militaires*, dit-il, *est telle qu'ils soient obligés de sacrifier aux Dieux & aux Empereurs, je jette ma baguette & mon ceinturon, je quitte mes drapeaux, & je renonce aux armes* (*c*). Il est clair que Marcel ne renonce aux armes, que parce qu'on le vouloit obliger à sacrifier.

On a soutenu que S. Laurent étoit punissable, pour avoir refusé au Préfet de Rome de contribuer aux charges publiques, &

(*a*) Voyez la Lettre de Pline ci-devant.
(*b*) Examen important, c. 26, p. 144. Mêlanges de Litter. &c. tome 3, c. 62 de Dioclétien, p. 33.
(*c*) *Acta Marcelli apud Ruinart.*

pour

pour avoir insulté l'Empereur, en amenant des gueux au lieu d'argent (*a*).

Mais 1°. étoit-il question d'une charge publique, ou d'une exaction arbitraire du Préfet de Rome? 2°. Un Diacre, simple dépositaire des aumônes des fidéles, étoit-il autorisé en vertu de cet ordre arbitraire de changer la destination de son dépôt? 3°. Amener à ce Magistrat la multitude de pauvres qu'on étoit obligé de nourrir, pour le détromper sur les prétendus trésors de l'Eglise, étoit-ce une insulte? 4°. Falloit-il laisser périr de faim ces misérables, pour satisfaire la cupidité du Préfet de Rome?

On a décidé magistralement que le massacre de la Légion Thébaine étoit une fable, & qu'il n'y eut jamais de Légion Thébaine (*b*). Il est cependant certain par la notice de l'Empire qu'il y en avoit au moins deux de ce nom; l'une appellée *Diocletiana Thebæorum;* l'autre, *Maximiana Thebæorum;* toutes deux étoient sous les ordres du Général de la Milice qui commandoit dans la Thrace (*c*).

Nous ne finirions jamais si nous vou-

(*a*) Examen important, p. 145.

(*b*) *Ibid.* p. 148. Traité sur la Tolérance, c. 9, p. 82. Eflais sur l'Hist. gén. tome 1, c. 7, p. 10.

(*c*) Voyez la Notice de l'Empire d'Orient, par Pancirole, c. 35 & 53.

lions relever toutes les infidélités de nos Critiques.

§. 22.

Mais enfin, dira-t-on, il demeure toujours certain que les Romains toléroient toutes les Religions ; pourquoi donc n'ont-ils pas voulu souffrir les Chrétiens, sinon parce que ceux-ci vouloient détruire le Paganisme ? Eclaircissons ce fait important ; il se tournera en preuve contre nos adversaires.

Le Paganisme, dont la maxime étoit d'admettre des Dieux sans nombre, n'avoit aucun droit ni aucun intérêt de réprouver les Dieux d'aucun peuple ; il devoit être permis à chaque Nation d'avoir ses Dieux propres & particuliers ; le culte de l'un ne dérogeoit point au culte de l'autre ; les Payens n'avoient ni Apôtres ni Missionnaires.

Le Judaïsme étoit regardé par les Juifs mêmes, comme une Religion propre à leur Nation seule, & qui n'avoit été donnée qu'à la postérité d'Abraham : conséquemment les Juifs ne cherchoient point à faire des prosélytes. Contens de suivre leur loi en liberté, & de ne point prendre part aux Cérémonies Payennes, ils ne prêchoient point le Judaïsme aux Gentils.

Les Apôtres, chargés par J. C. de prêcher l'Evangile *à toutes les Nations* (*a*), s'annoncerent d'abord comme *envoyés pour faire rendre obéissance à la foi chez tous les peuples au nom de Dieu* (*b*). *Ils prouverent leur mission par des miracles, ils prêcherent par-tout* (*c*) l'unité de Dieu, la fausseté des Dieux du Paganisme, la vanité & la superstition de leur culte : leurs disciples parlerent & agirent de même, à Rome comme ailleurs ; & il n'étoit pas difficile de voir que si le Christianisme s'établissoit, le Paganisme seroit bientôt détruit.

Les Payens le comprirent sans doute ; voilà pourquoi le Christianisme leur fut odieux, dès qu'il leur fut connu. Aussi soutenons-nous que cela ne pouvoit pas être autrement ; & que dès le moment que l'on put s'appercevoir à Rome que la Religion Chrétienne y faisoit quelque progrès, on se fit un point capital de l'exterminer.

Si, en prêchant le culte d'un seul Dieu à l'exclusion de tout autre culte, on péche contre *la tolérance*, nous avouons que le Christianisme est essentiellement *intolérant* ; & il ne convient qu'à la vraie Religion de l'être.

(*a*) Matt. 28, 19.
(*b*) Rom. 1, 5.
(*c*) Marc, 16, 20.

Si annoncer l'Evangile à Rome, en vertu d'une miſſion ſurnaturelle authentiquement prouvée, c'étoit un trait de ſédition, un attentat contre les loix, un crime digne de mort; il eſt clair que tous les Prédicateurs de l'Evangile étoient des ſéditieux que l'on a bien fait d'envoyer ſur l'échafaut. Mais il faut donc ſoutenir en même temps que l'idolâtrie étant une fois établie par les loix Romaines, Dieu ne pouvoit plus donner de miſſion à perſonne pour en déſabuſer les peuples.

Mais les premiers Chrétiens ont-ils été *intolérans*, dans le ſens odieux que le prétendent nos adverſaires? C'eſt-à-dire, ſe ſont-ils crus en droit de troubler le culte, les fêtes, les cérémonies payennes; d'inſulter dans les Temples les Dieux, leurs Miniſtres, leurs Adorateurs? Non aſſurément, c'eſt une calomnie que la paſſion ſeule a ſuggérée aux ennemis du Chriſtianiſme.

Nous convenons qu'au quatriéme ſiécle, ou ſur la fin du troiſiéme, il y eut quelques traits de zéle trop vif de la part de quelques particuliers; mais ce fut après que les Empereurs eurent déja donné des Edits en faveur de la Religion Chrétienne. Par la révocation de ces Edits, l'on mit, pour ainſi dire, aux priſes les deux Religions; les

Chrétiens souvent poussés à bout par les avanies continuelles des Payens, se permirent quelques représailles ; mais il s'en faut beaucoup que ces excès aient été aussi grands & aussi fréquens que nos adversaires le prétendent.

Le Christianisme, disent-ils, *voulut écraser toutes les autres Religions* (*a*). Si l'on entend par-là que le Christianisme se proposoit de convertir tous les peuples, & de faire ainsi tomber tous les autres cultes, rien n'est plus vrai : mais si l'on veut dire que les Chrétiens entreprirent de détruire tous les autres cultes par la violence, c'est une imposture.

N'est-il pas singulier qu'on nous fasse une difficulté sur la tolérance des Romains ? Les Romains étoient devenus Philosophes (*b*), ils étoient tolérans comme ceux d'aujourd'hui. Ceux-ci souffriront volontiers le Paganisme, le Mahométisme, la Religion des Brames, celle des Lamas, l'Athéisme même. Pour le Christianisme, ils ne le toléreront jamais : ils lui ont juré une haine éternelle ; ils ont résolu de la détruire ou de périr.

Après avoir vu ce qu'ils avoient de plus

(*a*) Examen important, c. 26, p. 143.
(*b*) Diction. Philos. art. *Athées.*

fort à objecter contre les preuves de la révélation, nous osons encore leur demander : Est-il dans l'univers une Religion qui puisse montrer une suite de prophéties aussi authentiques, aussi claires, aussi évidemment vérifiées que celles de l'ancien & du nouveau Testament ; une Religion qui ait été fondée par des miracles aussi nombreux, aussi éclatans, aussi incontestables, que ceux de Moyse & des Prophétes ; que ceux de J. C, des Apôtres, & des premiers Fidéles, dont les témoins oculaires aient répandu leur sang pour en attester la vérité ? Qu'on nous la montre, & qu'on en soutienne le parallèle contre le Christianisme.

Si Dieu a daigné parler aux hommes ; pouvoit-il accompagner la révélation de signes plus évidens, plus aisés à reconnoître, plus infaillibles, plus propres à rendre tous les hommes attentifs ? Si la doctrine revêtue de ces signes extérieurs, présente d'ailleurs, dans la sublimité de ses dogmes, dans la pureté de sa morale, dans la sainteté & l'utilité de son culte, toutes les marques de la sagesse & de la bonté divine, un esprit raisonnable peut-il refuser de lui rendre hommage ? Or tels sont les caracteres de la doctrine Chrétienne que nous allons justifier contre les calomnies de ses ennemis.

CHAPITRE VII.

Des Myſteres de la Religion Chrétienne.

§. I.

NOUS avons déja obſervé que quand il a plu à Dieu de ſe révéler aux hommes, il ne l'a point fait pour contenter leur vaine curioſité, mais pour les rendre meilleurs; c'étoit à lui ſeul de juger du degré de lumiere qui leur étoit néceſſaire, du nombre & de l'eſpéce des vérités qu'ils avoient beſoin de connoître pour remplir ſes deſſeins: nos vûes ſont trop bornées pour décider de ce qu'il devoit ou ne devoit pas nous enſeigner.

La révélation qu'il avoit donnée aux Juifs renfermoit peu de dogmes; l'unité de Dieu, ſa providence particuliere ſur ſon peuple, la création du monde, la chute de l'homme, la venue future d'un médiateur. Ces vérités, jointes à celles que les Hébreux conſervoient déja par la tradition de leurs peres depuis le commencement du monde, ſuffiſoient pour les conduire, & pour diſpoſer le genre humain à une révélation plus ample. C'eſt par J. C. que Dieu ſe réſervoit de nous en apprendre davantage.

Ce divin Maître ne s'eſt pas borné à nous enſeigner plus clairement & plus diſtinctement que Moyſe, tous les dogmes dont nous pouvons appercevoir la vérité par la lumiere naturelle, l'unité de Dieu & ſes principaux attributs, ſa providence, la ſpiritualité, l'immortalité, la liberté de notre ame, les peines & les récompenſes qui nous ſont réſervées après cette vie; il nous propoſe encore à croire ſur la nature de Dieu, ſur ſes deſſeins, ſur ſes opérations ſurnaturelles des dogmes incompréhenſibles: trois perſonnes qui ſont un ſeul Dieu, l'incarnation de la ſeconde de ces perſonnes, la rédemption du genre humain, la providence particuliere de Dieu pour opérer le ſalut des hommes, l'eſpéce & la durée des peines & des récompenſes de la vie future.

Il n'a point enſeigné ces vérités à la maniere des Philoſophes, comme le fruit de ſes réflexions & de ſon étude, mais comme une doctrine qu'il avoit reçue immédiatement de Dieu ſon pere. Il s'eſt donné comme envoyé ſpécialement du ciel pour l'apprendre aux hommes; & il a prouvé ſa miſſion par des prodiges; il a menacé de la damnation éternelle, ceux qui refuſeroient de croire à ſa parole.

Avant que de parler de tous ces myſteres ou dogmes incompréhenſibles, il y

avoit une queſtion préliminaire à traiter. Il falloit examiner s'il eſt indigne de la ſageſſe & de la bonté Divine, de propoſer à l'homme des dogmes qu'il ne peut pas comprendre, & ſi l'homme, en vertu des lumieres de ſa raiſon, a droit de les rejetter. L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, qui ne raiſonne jamais par principes, a commencé par ſuppoſer la queſtion décidée en ſa faveur; & parce que les myſteres ſont inconcevables, il a conclu ſans façon qu'ils ſont abſurdes & ridicules.

Dans un autre ouvrage, nous avons démontré le principe contradictoire (*a*), que Dieu peut révéler à l'homme des myſteres ou des dogmes incompréhenſibles; qu'alors l'homme ne peut refuſer de les croire, ſans abuſer de ſa raiſon: nous n'ajouterons ici qu'une ſeule réflexion.

Les Philoſophes conviennent que l'on peut démontrer par la lumiere naturelle des vérités incompréhenſibles, qui nous paroiſſent abſurdes, & que nous ne pouvons raiſonnablement refuſer d'admettre. » Jamais, dit l'un d'entr'eux, jamais Prê» tre, dans l'intention d'apprivoiſer & de » ſubjuguer notre raiſon rebelle, n'inventa » de dogme qui choque davantage le ſens

(*a*) Déiſme réfuté, premiere Lettre.

» commun, que le fait la doctrine d'une » étendue diviſible à l'infini, avec toutes » ſes conſéquences, telles que tous les Géo- » metres & les Métaphyſiciens les étalent » ſi pompeuſement & avec une eſpéce de » triomphe « (*a*).

Ces Meſſieurs avouent donc que Dieu peut nous découvrir, par la lumiere naturelle, des vérités *qui choquent le ſens commun*, qui ſont démontrées par les Géometres, & qu'il ſeroit ridicule de révoquer en doute : & ils nous diſent, ils nous répétent avec emphaſe, ils ſuppoſent par-tout que Dieu ne peut pas nous révéler, par une lumiere ſurnaturelle, le myſtere de la Sainte Trinité, parce que, ſelon eux, *il choque le ſens commun*, & qu'il nous eſt impoſſible de le croire. Ils conſentent à faire tous les jours des actes de foi ſur la diviſibilité infinie de la matiere, parce que c'eſt un myſtere de la Philoſophie ; & ils n'en veulent point faire ſur la Trinité des perſonnes en Dieu, parce que c'eſt un myſtere de la Religion.

Révéler quelque choſe à quelqu'un, dit notre Auteur, *c'eſt lui découvrir ce qu'il ignoroit auparavant : révéler aux hommes*

(*a*) Eſſais Philoſophiques ſur l'Entendement humain, par M. Hume, 12e Eſſai, tome 2, p. 136.

des myſteres qu'ils ne comprennent pas, c'eſt les rendre plus ignorans qu'ils n'étoient (a). Admirable raiſonnement que l'Auteur a déja répété deux fois ! Les Géometres, en démontrant la diviſibilité infinie de la matiere, vérité incompréhenſible, & dont les conſéquences *choquent le ſens commun*, nous ont rendus plus ignorans que nous n'étions ; ils auroient mieux fait de ne jamais révéler cette propriété de la matiere : nous avons répondu ailleurs à ce paralogiſme (*b*).

§. 2.

Le même Critique convient que Moyſe a enſeigné aux Juifs à adorer un Dieu unique ; *mais*, dit-il, *un grand nombre des Sages du Paganiſme, ſans le ſecours de la révélation Judaïque, n'ont-ils pas découvert un Dieu ſuprême, maître de tous les autres Dieux ? D'ailleurs le deſtin, auquel tous les autres Dieux du Paganiſme étoient ſubordonnés, n'étoit-il pas un Dieu unique, dont la nature entiere ſubiſſoit la loi ſouveraine (c)* ? La révélation donnée par Moyſe, & confirmée par J. C, étoit donc ſuperflue.

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 90.
(*b*) Voyez ci-deſſus c. 5, §. 4.
(*c*) Chriſt. dévoilé, p. 21.

Telle eſt la grande objection que l'on a renouvellée dans tous les Livres des nouveaux Philoſophes; dans les Mêlanges de Littérature, d'Hiſtoire & de Philoſophie, *in*-8° (*a*); dans la Philoſophie de l'Hiſtoire (*b*), dans le Dictionnaire Philoſophique (*c*); on y aſſure même poſitivement, que *tous les Philoſophes, Babyloniens, Perſans, Egyptiens, Scythes, Grecs & Romains admettent un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur.* On nous apprend encore que l'unité de Dieu & la vie future étoient expreſſément enſeignées dans les myſteres (*d*). On ajoute que l'ancienne Religion ou le Polythéiſme n'étoit point contraire à cette vérité. Dès que les Payens reconnoiſſent un Dieu ſuprême, toutes les autres divinités n'étoient que des Dieux intermédiaires. Enfin, pour que rien ne manque à l'apologie du Paganiſme, on nous enſeigne qu'il n'y eut jamais de peuple *idolâtre*, ſelon la force du terme; que les Payens ne furent jamais aſſez inſenſés pour regarder une ſtatue comme un Dieu ou comme un être animé; qu'enfin les Grecs & les Romains n'étoient pas plus idolâtres que nous le

(*a*) Tome 3, c. 61; & Tome 4, p. 342.
(*b*) Chap. 50, p. 251.
(*c*) Tome 2, art. *Religion*, p. 233.
(*d*) Philoſ. de l'Hiſt. c. 23, p. 112. Dict. Philoſ. tome 2, art. *Idolâtrie*, p. 62; & art. *Religion*, p. 234.

sommes en rendant un culte aux images (*a*); que *le fond de leur mythologie étoit très-raisonnable* (*b*).

C'est donc en vain que nous soutenons la nécessité d'une révélation pour rétablir parmi les hommes la connoissance & le culte d'un seul Dieu. Voici inconteſtablement un des paradoxes de la nouvelle Philosophie qu'il est le plus important d'examiner. Cette discussion eût été beaucoup mieux placée dans le chapitre cinquiéme, mais la marche toujours irréguliere de l'Auteur que nous suivons, nous force de nous écarter malgré nous.

Il est fâcheux d'abord que des Ecrivains qui prennent un ton si dogmatique, ne soient pas mieux d'accord avec eux-mêmes. Dans ce même Dictionnaire Philosophique, où l'on justifie la croyance des Philosophes Grecs & Romains, on convient que *les Sceptiques doutoient de tout; les Académiciens suspendoient leur jugement sur tout; les Epicuriens étoient persuadés que la Divinité ne pouvoit se mêler des affaires des hommes; & dans le fond ils n'admettoient aucune divinité* (*c*). Il n'est donc pas aisé

(*a*) Traité sur la Tolérance, c. 7, p. 50. Philos. de l'Hist. c. 30, p. 138. Dict. Philos. tome 2, art. *Idolâtrie*, p. 46.
(*b*) Suite des Mêlanges de Littérature, *in*-8°. tome 4, p. 343.
(*c*) Tome 1, art. *Athées*, p. 63.

de deviner quels étoient les Philoſophes Grecs & Romains qui *admettoient un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur.* On ajoute même que le Sénat Romain, ce qu'il y avoit alors de plus grand dans l'univers, *étoit réellement une aſſemblée d'Athées du temps de Céſar & de Ciceron (a).*

On nous dit que l'unité de Dieu & la vie future étoient enſeignées dans les myſteres; mais on a grand ſoin de nous avertir que *les Empereurs, les Grands & les Philoſophes n'avoient nulle foi à ces myſteres (b).* Et comme il eſt certain d'ailleurs que les myſteres n'étoient pas révélés au commun du peuple, ce n'eſt pas un petit embarras de ſçavoir où la croyance d'un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur, pouvoit alors ſe refugier.

Mais le privilége de nos adverſaires eſt de ſe contredire; il faut chercher la vérité ailleurs que dans leurs écrits.

§. 3.

1°. Quand il eſt queſtion de découvrir la foi des anciens Philoſophes, l'importance de la matiere demanderoit que l'on produiſît en preuve, non pas de vaines conjec-

(a) *Ibid.*
(b) *Ibid.* Tome, 1, art. *Chriſtianiſme*, p. 219.

tures, mais des témoignages clairs, précis, inconteſtables, de ces ſages ſi vantés. S'ils ont cru un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur, il n'eſt pas à préſumer qu'ils n'en aient jamais parlé dans leurs écrits. Outre leurs propres ouvrages, nous avons dans Diogène-Laërce, & dans d'autres Auteurs le précis de la doctrine des différentes Sectes de Philoſophes. Il ſeroit donc très-à-propos de former, de leurs divers témoignages, une chaîne de traditions ſur le dogme eſſentiel d'un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur. Comment, parmi tant de diſciples ſi zélés pour la gloire de l'ancienne Philoſophie, ne s'eſt-il encore trouvé perſonne qui l'ait entrepris, ſi la choſe eſt poſſible? Le ſçavant Freret, ſi verſé dans la connoiſſance de l'antiquité, avoit eſſayé de raſſembler quelques traits épars de la doctrine Philoſophique; il n'a pas été difficile de lui montrer combien la preuve qui en réſulte eſt imparfaite, combien la foi des anciens Philoſophes a toujours été chancelante & incertaine (*a*).

2°. Si les Philoſophes avoient profeſſé l'unité de Dieu d'une maniere auſſi claire qu'on le prétend, eſt-il poſſible que Cicéron, qui les avoit étudiés avec tant de ſoin,

(*a*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 9, §. 1.

eût été encore si timide & si irrésolu sur cette grande question? Il met en problême, non pas s'il y a un Dieu unique ou s'il y en a plusieurs; mais s'il y a des Dieux ou s'il n'y en a point. Après avoir passé en revue toutes les Sectes, il ne sçait à laquelle donner la préférence; il finit par trouver *plus vraisemblable* le sentiment des Stoïciens qui déifioient toute la nature (*a*). Parmi tous ses Interlocuteurs, il n'y en a pas un qui affirme distinctement qu'*il y a un Dieu suprême, rémunérateur & vengeur.* Il est surprenant que les Philosophes du 18e siécle prononcent si définitivement sur un fait, dont ce grand homme paroît n'avoir eu aucune connoissance.

On dira peut-être que les anciens n'osoient pas parler plus clairement : & voilà justement ce qui m'étonne, qu'il y ait eu tant de Philosophes assez hardis pour dire nettement, *il n'y a point de Dieu*; & qu'il n'y en ait eu aucun assez courageux pour dire, *il n'y en a qu'un seul.*

3°. Il est encore plus singulier de voir nos grands Critiques donner libéralement aux anciens Philosophes, des lumieres que ces sages eux-mêmes ne s'attribuoient pas, & soutenir l'inutilité d'une révélation surnaturelle, pendant que les anciens en re-

(*a*) *De Nat. Deor. l. 3 in fine.*

connoissoient

connoissoient la nécessité. Platon, dans le second Alcibiade, fait dire à Socrate : » Il » faut attendre que quelqu'un vienne nous » instruire de la maniere dont nous devons » nous comporter envers les Dieux & en- » vers les hommes..... Jusqu'alors il vaut » mieux différer l'offrande des sacrifices, » que de ne sçavoir, en les offrant, si on » plaira à Dieu, ou si on ne lui plaira pas «. Dans le Phédon, après que Socrate a dit ce qu'il pense sur l'immortalité de l'ame & sur la vie à venir, un de ses disciples répond : » La connoissance parfaite de ces » choses, dans cette vie, est impossible, ou » du moins infiniment difficile.... Le sage » doit donc s'en tenir à ce qui paroît plus » probable, à moins qu'il n'ait des lumieres » plus sûres, ou la parole de Dieu lui-même » qui lui serve de guide «. Dans l'Epinomis, Platon reconnoît que la piété est la vertu la plus désirable ; *mais qui sera en état de l'enseigner*, dit-il, *si Dieu ne lui sert de guide ?* Cicéron, dans ses Tusculanes (*a*), avoue de même la foiblesse de la lumiere naturelle, le danger presqu'inévitable d'être entraîné par les erreurs vulgaires & par la corruption générale.

Il paroît par ces aveux, que les anciens

(*a*) L. 3, n. 1 & 2.

Philoſophes étoient plus modeſtes que ceux d'aujourd'hui. Les premiers avouent l'inſuffiſance de la raiſon, pour connoître & pour adorer l'Etre ſuprême ; les derniers ſe fâchent, dès qu'on leur parle de révélation : *Je ne dois penſer que par moi-même & pour moi-même*, dit impérieuſement Bolingbroke : *Tu adores un Dieu par le Pape ; eh malheureux ! adores un Dieu par ta propre raiſon* (*a*). Eh, malheureux vous-même ! de quel front exigez-vous de moi, ce que Socrate, Platon & Cicéron n'ont pu faire ?

4°. Quand la croyance des Philoſophes anciens ſeroit cent fois plus certaine, quelle influence a-t-elle eu ſur la maniere de penſer du commun des hommes ? Dieu a-t-il dû ſe révéler ſeulement aux Philoſophes, ou au genre humain ? Et qu'eſt-ce que cette poignée de Docteurs, ſur la totalité de notre eſpéce ? S'ils ont été ſi éclairés, pourquoi ont-ils réſervé la vérité pour eux ſeuls ? Le dogme *d'un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur*, étoit-il aſſez peu important à la ſociété, pour qu'il ne valût pas la peine d'être enſeigné en public ? Ou l'humanité eſt-elle trop peu de choſes aux yeux

(*a*) Examen important, *Proëmium*, p. 2.

du ſage, pour qu'il daigne prendre le ſoin de l'inſtruire ?

Dans tous les pays du monde, les Philoſophes admettoient un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur ; ainſi l'ont décidé nos Critiques modernes ; mais en quel lieu du monde a-t-on vu un temple érigé à la Divinité ſous ce titre ſublime ? Par-tout on adoroit Jupiter, & par-tout ce Dieu prétendu étoit révéré avec les ſymboles les plus injurieux à la Divinité, avec l'aigle de Ganymede, avec le taureau d'Europe, avec les ſignes de Junon, ſa ſœur & ſon épouſe : & ſous ces emblêmes ſcandaleux, il recevoit l'encens des Philoſophes, comme celui de la multitude. Ovide, qui n'étoit certainement pas un Moraliſte fort ſévere, atteſte qu'on ne pouvoit pas entrer dans les temples, ſans avoir les yeux frappés d'objets obſcenes & ſcandaleux (*a*).

§. 4.

En ſuppoſant pour un moment, que les Sages de toutes les Nations reconnoiſſoient *un Dieu ſuprême*, ſera-t-il plus aiſé de prouver qu'ils reconnoiſſoient *un Dieu unique* ? Nouvelle queſtion ſur laquelle on cherche à

(*a*) Ovid. Triſt. l. 2, v. 290.

nous donner le change; & que l'on décide un peu trop légérement.

1°. L'unité de Dieu & la vie future étoient, dit-on, enſeignées dans les myſteres. Pour toute preuve on apporte un fragment de vers d'Orphée que l'on récitoit en finiſſant la cérémonie de l'initiation. Mais eſt-il bien certain que l'on n'y ait rien dit qui fût capable d'obſcurcir la leçon renfermée dans ces vers? Cicéron qui avoit été initié lui-même, dit que dans les myſteres l'on puiſoit plus de connoiſſance ſur la Phyſique que ſur les Dieux (*a*). L'on ſçait d'ailleurs les indécences, les turpitudes que le libertinage introduiſit bientôt dans cette cérémonie, & que les Peres de l'Egliſe ont reprochées aux Payens. Eſt-ce donc-là l'école où les hommes devoient puiſer la connoiſſance de la Divinité? Si l'on n'y avoit enſeigné que des vérités utiles, eſt-il à préſumer que les Empereurs, les Grands & les Philoſophes en euſſent conçu le mépris qu'ils en témoignoient (*b*)?

2°. Quand les Payens appelloient Jupiter *très-bon & très-grand*, ou *le pere des Dieux & des hommes*, prétendoient-ils lui attribuer par-là une ſupériorité de nature ſur

(*a*) *De Nat. Deor. l.* 1, *n.* 120.
(*b*) Dict. Phil. art. *Chriſtianiſme*, p. 219.

les autres Dieux, ou seulement une prééminence de rang & de pouvoir ? La Fable ni l'Histoire, les Législateurs ni les Philosophes, ne nous fournissent aucune preuve décisive, pour résoudre cette importante question. Partager la nature divine entre le Dieu suprême & une foule de Dieux secondaires, tous éternels comme lui, & par conséquent indépendans, n'étoit-ce pas réellement la détruire ?

On nous dira que ces Dieux n'étoient que des Génies ou des Démons, des Intelligences du second ordre, quoique supérieures à l'humanité, bien différens du Dieu éternel, souverain Seigneur & Créateur de toutes choses. Cela est très-bien ; mais dans quels monumens puisera-t-on les preuves de cette doctrine ? Dans les écrits des Platoniciens du troisiéme ou du quatriéme siécle, de Plotin, de Porphyre, de Julien, de Jamblique, de Maxime de Madaure ; c'est-à-dire, chez des Philosophes qui, éclairés malgré eux par l'Evangile, par les leçons de l'Ecole Chrétienne d'Alexandrie, par les reproches continuels des Peres de l'Eglise, avoient enfin ouvert les yeux sur le chaos des opinions de leurs anciens Maîtres, s'attachoient à épurer le Paganisme, & à en rendre le système moins révoltant.

Mais c'est dans les anciennes écoles d'A-

thènes qu'il faudroit montrer la source de toutes ces nouvelles imaginations, dans les écrits de Zénon, d'Epicure, d'Aristote ou de Platon ; & c'est ce qu'on ne fera jamais. Nos Critiques, qui ne cherchent qu'à tromper le lecteur, lui donnent gravement le Paganisme moins grossier du troisiéme & du quatriéme siécle, pour la croyance des Philosophes d'Athènes & de Rome ; pour soutenir leur paradoxe, ils font un anachronisme de quatre à cinq cens ans.

3°. Quand il seroit vrai que chez les Payens *il y avoit la Religion des sages & celle du vulgaire* ; que *les sages abhorroient non-seulement l'idolâtrie, mais encore le Polythéisme* (a), que s'ensuivroit-il contre la nécessité d'une révélation ? Cette prétendue religion des sages, renfermée dans un très-petit nombre de têtes, couverte du voile impénétrable des mysteres, n'étoit d'aucune utilité pour le reste du genre humain ; les Nations entieres n'en étoient pas moins plongées dans l'erreur & dans le vice : elles n'avoient pas moins besoin d'un Maître envoyé du Ciel, puisque les Philosophes dédaignoient de les instruire. A peine l'Evangile fut annoncé, que le peuple le plus grossier apprit à honorer un

(a) Dict. Philos. tom. 1, art. *Idolâtrie*, p. 68 & 69.

ſeul Dieu, rémunérateur & vengeur : il vit enfin la vérité que les Philoſophes s'étoient obſtinés à lui cacher.

4°. Mettre en theſe qu'*il n'y eut jamais de Gouvernement idolâtre* (*a*), parce qu'un petit nombre de ſages *abhorroient l'idolâtrie*, c'eſt ſoutenir qu'il n'y eut jamais de Gouvernement Chrétien, parce qu'un petit nombre de prétendus ſages eut toujours le Chriſtianiſme en horreur.

§. 5.

Mais que diront nos ſçavans Critiques, ſi nous leur prouvons encore la fauſſeté de cette troiſiéme ſuppoſition ; ſi nous leur démontrons que les Philoſophes mêmes du quatriéme ſiécle étoient encore, malgré leur ſubtilité, *Polythéiſtes* & *Idolâtres* dans toute la rigueur du terme ? Juſtifieront-ils de ce reproche les Philoſophes plus anciens, à plus forte raiſon les Gouvernemens & les Nations entieres ?

Porphyre aſſure gravement que *les Dieux habitent dans leurs ſtatues, & qu'ils y ſont contenus comme dans un lieu ſaint* (*b*). Jamblique avoit fait un ouvrage dans lequel il montroit *que les Idoles étoient divines &*

(*a*) *Ibid.* p. 46.
(*b*) *Euſeb. præpar. Evang. l.* 5, *c.* 15.

remplies d'une ſubſtance divine (*a*). Un Payen dit à Arnobe : Nous ne croyons point que l'airain, l'argent, l'or & les autres matieres dont on forme les ſimulachres ſoient des Dieux ; mais *nous honorons les Dieux mêmes dans ces ſimulachres, parce que dès qu'on les a dédiés, ils y viennent habiter* (*b*). Maxime de Madaure écrit à S. Auguſtin : *La place publique de notre ville eſt habitée par un grand nombre de Divinités, dont nous reſſentons le ſecours & l'aſſiſtance* (*c*). Julien s'efforce de prouver, par l'autorité de Platon, que le Dieu ſouverain ordonna aux Dieux inférieurs de créer les hommes & les animaux (*d*) ; il reproche aux Juifs qu'ils adorent le Dieu qui gouverne le monde, ſans vouloir adorer les autres Dieux (*e*). Celſe fait le même reproche aux Chrétiens dans vingt endroits de ſon Ouvrage ; il les blâme d'avoir les Dieux & les Idoles en exécration ; il les appelle impies, parce qu'ils ne peuvent ſouffrir les Temples, les Autels, les Idoles (*f*). On peut voir d'autres paſſages des Auteurs

(*a*) *Photius, Bibliot. cod.* 216.
(*b*) *Arnob. l.* 6, *n.* 27, *p.* 198.
(*c*) *Inter Epiſt. Auguſt. Epiſt* 16.
(*d*) S. Cyrille contre Julien, l. 2.
(*e*) Lettre 63 à Théodore, Pontife.
(*f*) Orig. contre Celſe, l. 7, n. 36 & 62.

Payens

Payens dans l'Hiſtoire de l'établiſſement du Chriſtianiſme de M. Bullet, dont nous faiſons grand uſage.

C'eſt une vaine ſubtilité de dire que *les anciens ne croyoient pas qu'une ſtatue fût une Divinité ; que le culte ne pouvoit être rapporté à cette Statue, à cette idole, & que par conſéquent les anciens n'étoient point idolâtres* (*a*). 1°. Le fait eſt faux : ſelon le rapport de Diogène-Laërce, le Philoſophe Stilpon fut chaſſé d'Athènes, pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit pas une Divinité (*b*). 2°. Quand les Chrétiens ont reproché aux Payens l'*idolâtrie*, ils n'ont jamais prétendu les accuſer de rapporter leur culte à une idole, mais à la fauſſe Divinité qu'ils croyoient préſente dans l'Idole. Si ce crime ne peut pas être nommé proprement *idolâtrie*, quel nom falloit-il lui donner ?

Après des témoignages ſi formels, il n'eſt pas difficile de montrer en quoi conſiſtoit le crime de l'idolâtrie des Payens. Il conſiſtoit, 1°. à ne rendre aucun culte religieux au Dieu ſuprême, ſeul Créateur & Seigneur de l'univers, tandis qu'ils prodiguoient leur encens & leurs offrandes à ces

(*a*) Dict. Philoſ. art. *Idolâtres*, p. 50.
(*b*) Liv. vie de Stilpon.

génies ou démons imaginaires qu'ils ſuppoſoient répandus dans toute la nature; Jupiter lui-même étoit évidemment un de ces génies ou Dieux particuliers; 2°. A revêtir ces Dieux fantaſtiques des attributs eſſentiels & incommunicables de la Divinité, tels que l'éternité, la toute-puiſſance, l'immenſité ou la préſence en tous lieux, la connoiſſance de toutes choſes; 3°. A repréſenter ces Dieux prétendus ſous des images & des emblêmes ſcandaleux, obſcènes, propres à corrompre l'eſprit & le cœur de leurs adorateurs. C'étoit outrager la Providence divine, de ſuppoſer qu'elle ait pu permettre toutes les abominations dont on accuſoit les Dieux; 4°. A mêler dans le culte de ces Dieux multipliés à l'infini des cérémonies infâmes; l'ivrognerie, l'impudicité, la proſtitution, l'effuſion du ſang humain; & à ſuppoſer que la Divinité pouvoit écouter des vœux criminels. Tels ſont les déſordres affreux que l'Evangile a bannis de l'univers, & dont les anciens Philoſophes ſe ſont déclarés les défenſeurs & les apologiſtes.

Pour en diſculper les Payens, & même les Philoſophes, il faudroit anéantir tous les monumens de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & Profane. Et l'on oſe écrire aujourd'hui, ſans pudeur, qu'*il n'y eut jamais d'idolâtres*

ni d'idolâtrie ; que *les Payens n'étoient pas plus idolâtres que nous ;* que *le fond de leur Mythologie étoit très-raisonnable!* Les Chrétiens ont-ils jamais adoré un autre être que Dieu ? Ont-ils rendu un culte religieux à des Intelligences imaginaires ? Et leur ont-ils supposé les attributs de la Divinité ? Ont-ils jamais pensé que Dieu ou les Saints habitoient dans les images ? Ont-ils mêlé dans leur culte des scandales & des crimes ?

On blâme les Peres de l'Eglise d'avoir *pris les fables inventées par des Poëtes & par des Romanciers pour le fond de la Religion des Gentils* (*a*). Pour prouver qu'ils ont eu tort, il auroit fallu dire en quoi cette Religion consistoit ; il auroit fallu citer au moins un Temple dans l'univers, où les Dieux des Gentils ne fussent pas adorés avec tous les symboles des fables.

Ce seroit une dérision de prétendre, avec l'Auteur du Christianisme dévoilé, que *le destin étoit un Dieu unique, auquel tous les autres Dieux du Paganisme étoient subordonnés, & dont la nature entiere subissoit la loi souveraine.* Le destin étoit-il un être intelligent & libre, digne de l'adoration des hommes ? C'étoit une loi aveugle, un enchaînement de causes dont le prin-

(*a*) Examen important, p. 127.

cipe étoit inconnu (*a*). Chez les Poëtes le Deſtin étoit enfant de la Nuit, frere des Parques & de quelques autres perſonnages auſſi peu réels. Le Deſtin étoit donc une abſurdité que pluſieurs anciens ont rejettée, & dont ils n'ont jamais voulu reconnoître le pouvoir ſur les actions libres des hommes.

§. 6.

Mais peu importe à nos Cenſeurs quel Dieu l'on admette, pourvu qu'ils n'en ſoient pas incommodés. L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé perſiſte à rejetter celui des Juifs & des Chrétiens: *Nous ne voyons en lui*, dit-il, *qu'un deſpote bizarre, colere, rempli de cruauté, d'injuſtice, de partialité, de malignité, &c.* (*b*) C'eſt-à-dire, qu'il lui faut un Dieu qui ne veille à rien, qui ne commande rien, qui ne ſoit ni rémunérateur ni vengeur, un Dieu tel que ceux d'Epicure, qui, heureux & renfermé en lui-même, ne s'embarraſſe ni du ſort ni de la conduite des créatures; à ces conditions l'Auteur pourra peut-être ſe réſoudre à reconnoître un Dieu. Nous avons déja démontré ailleurs la fauſ-

(*a*) Cicéron, *de Fato.*
(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 92. Militaire Philoſophe, c. 20, p. 186.

feté des blaſphêmes qu'il oſe prononcer contre la Divinité (*a*).

Eſt-ce connoître la Divinité, continuet-il, *que de dire que c'eſt* un eſprit, *un être* immatériel, *qui ne reſſemble à rien de ce que les ſens nous font connoître ?* Selon cette rare doctrine, il faut donc dire que Dieu eſt un corps, un être matériel; comme tous les autres corps que les ſens nous font connoître. L'Auteur a-t-il entrepris de ſubſtituer à la Religion, le Matérialiſme de Spinoſa ?

De même il ne veut point que l'on attribue à Dieu *l'infinité, l'immenſité, l'éternité, la toute-puiſſance, la ſcience de toutes choſes :* ces attributs, ſelon lui, rendent Dieu plus inconcevable. Mais ce n'eſt pas ſeulement la Religion qui attribue à Dieu ces perfections; c'eſt la raiſon & la Philoſophie; les plus ſages d'entre les Payens ne l'ont pas conçu autrement. Il auroit été fort à propos que l'Auteur eût daigné nous apprendre ce qu'il entend ſous le nom de *Dieu*, & quelle idée il s'en eſt formée; il ne nous eſt pas poſſible de le deviner. Si Dieu n'eſt ni infini, ni éternel, ni préſent par-tout, ni tout-puiſſant, ni ſouverainement intelligent, qu'eſt-il donc ? Quel

(*a*) Ci-deſſus, c. 5, §. 2 & 3.

monstre veut-on mettre à la place de Dieu?

L'Auteur nous reproche pour la troisiéme ou la quatriéme fois, qu'on ne peut concilier la sageſſe, la bonté, la juſtice avec la conduite que nos Livres ſaints attribuent à Dieu. *N'eut-il pas mieux valu*, dit-il, *laiſſer l'homme dans l'ignorance totale de la Divinité, que de lui révéler un Dieu rempli de contradictions, qui prête ſans ceſſe à la diſpute, qui lui ſert de prétexte pour troubler ſon repos?*

Avant que Dieu ſe fût révélé, l'homme n'étoit point demeuré pour cela *dans une ignorance totale de la Divinité;* au défaut de la connoiſſance du vrai Dieu, il s'étoit fait des Dieux imaginaires, & une Religion fauſſe. Cette Religion, loin de contribuer à ſon repos, étoit au contraire la ſource d'une frayeur continuelle, ſoit par le caractere bizarre & malfaiſant que l'homme attribuoit à ſes Dieux, ſoit par la foi aux ſonges, aux ſortiléges, aux préſages bons ou mauvais; terreurs paniques & toujours renaiſſantes, dont Cicéron a déploré avec raiſon la tyrannie, & que les Philoſophes eux-mêmes avoient entretenues par leurs raiſonnemens & par leur conduite (*a*). Nous avons déja montré, chap. 3, §. 20,

(*a*) Cic. de Divin. l. 2, à la fin.

combien il eſt faux qu'avant la révélation, le genre humain ait été plus tranquille, plus heureux, plus vertueux qu'il ne l'eſt aujourd'hui.

Nous convenons que la Religion trouble le repos de l'impie ; en lui mettant devant les yeux un Dieu juſte, ſage, tout-puiſſant, rémunérateur & vengeur ; elle l'effraye au milieu de ſes crimes, elle le déchire par des remords, elle répand l'amertume ſur ſes plaiſirs, elle lui fait enviſager un avenir terrible & malheureux : voilà ce qu'on ne lui pardonnera jamais, & ce qui excite contr'elle la haine & les déclamations des prétendus Philoſophes.

Enfin l'Auteur en vient à nos Myſteres.

§. 7.

Il ſoutient que le Chriſtianiſme ne reconnoît point le même Dieu que Moïſe. Selon lui, nous adorons *une Divinité triple*, ſous le nom de Trinité, ou *trois Dieux* qui n'en forment qu'un (*a*). C'eſt une calomnie réfutée par nos Catéchiſmes. Nous croyons trois Perſonnes, & non pas trois Dieux ; une Divinité unique, & non pas

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 94. Militaire Philoſophe, page 108.

une Divinité triple. Il eſt de l'équité naturelle de ne point altérer notre croyance ni notre langage. Nous avouons que ce myſtere eſt incompréhenſible, & jamais nous n'entreprendrons de l'accorder avec les lumieres de la raiſon ; mais nous oſons défier les Philoſophes de montrer qu'il renferme contradiction.

Il ne ſeroit pas aiſé de concilier nos Critiques entr'eux. L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé ſoutient que le dogme de la Trinité eſt emprunté de Platon (*a*) ; celui de l'Examen important montre au contraire que la Trinité de Platon étoit d'une autre eſpéce que la Trinité des Chrétiens (*b*) ; que l'opinion de Platon eſt intelligible, & que celle des Chrétiens ne l'eſt pas. Le même dit qu'*Origène fut le premier qui donna la vogue au galimathias de la Trinité qu'on avoit oubliée depuis Juſtin* (*c*). Et dans le Traité ſur la Tolérance, on accuſe Origène d'avoir nié un Dieu en trois perſonnes (*d*). Nous ſommes diſpenſés de répondre à des adverſaires qui ſe réfutent eux-mêmes.

(*a*) Chriſt. dévoilé, *ibid.*
(*b*) Chap. 25, p. 136.
(*c*) *Ibid.*
(*d*) Chap. 9, p. 71.

L'Auteur de l'Examen important ſuppoſe que le myſtere de la Trinité eſt principalement fondé ſur un paſſage inſéré après coup dans la premiere Epître de S. Jean (*a*). C'eſt une double erreur. La prétendue falſification de cette Epître eſt une calomnie; & le myſtere de la Sainte-Trinité eſt enſeigné par J. C. en S. Matthieu, c. 28, ℣. 19. *Allez, enſeignez toutes les Nations, & baptiſez-les au nom du Pere, du Fils & du S. Eſprit.*

Dans tous les Livres que les Incrédules ont enfantés contre la Religion, ils ont eu grand ſoin d'inculquer & de répéter ſans ceſſe que la plûpart des articles de foi que nous croyons aujourd'hui, étoient inconnus dans les premiers ſiécles; qu'ils ont été forgés par les définitions des Conciles, & par les raiſonnemens des Théologiens. C'eſt ce qu'on lit dans les Eſſais ſur l'Hiſtoire générale (*b*), dans le Traité ſur la Tolérance (*c*), dans la troiſiéme Lettre ſur les Miracles (*d*), dans le Dictionnaire Philoſophique (*e*), dans l'Examen important (*f*), &c. &c.

(*a*) Chap. 5. ℣. 7.
(*b*) Tome 8, c. 62, p. 374.
(*c*) Chap. 11, p. 97.
(*d*) Page 41.
(*e*) Tome 1, art. *Chriſtianiſme*, p. 208; & tome 2, art. *Religion*, p. 236.
(*f*) Chap. 11, p. 67. C. 21, p. 117. C. 25, p. 134, &c.

Pour démontrer la fauſſeté de cette aſſertion téméraire, ſur chacun de nos dogmes en particulier, il faudroit un Traité de Théologie complet ; & cet Ouvrage eſt fait il y a long-temps. On peut conſulter la *Théologie dogmatique des Peres*, par le P. Pétau, où ce ſçavant homme a raſſemblé, ſur chacun des articles de la foi Chrétienne, les paſſages de l'Ecriture Sainte, & ceux des Peres de l'Egliſe qui les établiſſent ; & qui forment une chaîne de tradition conſtante & indiſſoluble. Les ſuppoſitions vagues & frivoles de nos adverſaires ne détruiront pas les monumens de notre foi.

§. 8.

Pour tourner en ridicule le myſtere de l'Incarnation, l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé continue à défigurer notre croyance. Il dit que la ſeconde perſonne de la Trinité, *renonçant à ſa divinité*, s'eſt revêtue de la nature humaine ; &, par une contradiction choquante, il reconnoît quelques lignes plus bas, que, ſelon la foi Chrétienne, un Dieu fait homme, *ſans nuire à ſa divinité*, a pu ſouffrir & mourir (*a*). Il ſoutient que ces *notions abſurdes* ſont em-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 96.

pruntées des Egyptiens, des Indiens, & des Grecs; nouvelle contradiction. Il nous a ſouvent répété que les Diſciples de Jeſus étoient des ignorans: & il ſuppoſe qu'ils ſont allés étudier chez les Egyptiens, chez les Indiens, chez les Grecs ou chez les Chinois, la doctrine qu'ils nous ont enſeignée. Il nous a fait remarquer encore que les Juifs avoient en horreur la Religion des autres peuples; & il veut que le Chriſtianiſme né en Judée ſoit une copie des fables payennes.

L'Auteur de l'Examen important qui poſe pour principe *que les Juifs ont tout pris des autres Nations* (*a*), ne raiſonne pas plus conſéquemment. Nos Critiques n'ont-ils pas bonne grace après cela de nous reprocher des abſurdités & des contradictions?

Toujours ſur le même plan, la réſurrection de J. C. eſt la même choſe que celle de l'Adonis Phénicien, de l'Oſiris Egyptien, ou de l'Atys de Phrygie (*b*): *c'étoit l'emblême d'une nature périodiquement mourante & renaiſſante.* Ainſi les Apôtres qui ont ſoutenu qu'ils avoient vu leur Maître reſſuſcité, qu'ils avoient con-

(*a*) Chap. 5, p. 30.
(*b*) Page 97.

verſé, bu & mangé avec lui pendant 40 jours, ſont allés chercher cette hiſtoire en Phénicie ou en Phrygie.

Mais dans quelle ſource l'Auteur lui-même a-t-il puiſé l'explication qu'il donne des fables d'Egypte & de Phénicie ? Dans des ſiécles où les peuples étoient encore plongés dans l'ignorance & dans la barbarie la plus groſſiere, étoient-ils aſſez ingénieux pour repréſenter ſous des emblêmes ſi myſtérieux, les opérations de la nature ? Et qui lui a dit qu'Oſiris, Adonis, Atys, ſignifient la nature ?

L'Evangile n'a rien de commun avec les fables Payennes ; les Apôtres n'ont eu d'autre Maître que J. C, & ce divin Légiſlateur a puiſé ſa doctrine dans le ſein de Dieu ſon pere.

L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé conclud que ces myſteres, loin de nous donner de nouvelles lumieres ſur la nature divine, ne ſervent qu'à redoubler les nuages qui la voilent à nos yeux (*a*). Fauſſe conſéquence déja refutée trois fois. Dieu eſt incompréhenſible par ſon eſſence, puiſqu'elle eſt infinie : les myſteres qui nous font mieux ſentir cette incompréhenſibilité ſervent donc à nous donner une idée plus juſte & plus ſublime de la nature di-

(*a*) Page 98.

vine. Dieu ſera toujours à nos yeux *un Dieu caché ;* & il ne peut être autrement : les myſteres, en mortifiant la curioſité, doivent nous rendre plus humbles : en nous apprenant ce que Dieu a fait pour nous, ils doivent nous rendre plus reconnoiſſans. Telle eſt la ſeule lumiere dont nous avons beſoin ; les connoiſſances Philoſophiques n'ont point ſervi à réformer les hommes, la foi ſeule produit les vrais ſages.

§. 9.

Mais comment un Dieu bon peut-il permettre que la race humaine ſoit malheureuſe en ce monde & en l'autre ? Comment laiſſe-t-il à ſes créatures une liberté funeſte dont elles abuſent ? Comment Dieu ſouverainement heureux peut-il être offenſé de leurs actions ? Comment Dieu peut-il ſe faire homme & mourir ? Autant de queſtions déplacées & ridicules ; on peut les multiplier à l'infini. Il n'y en a qu'une ſeule à faire : Dieu nous a-t-il révélé quelque choſe ? s'il l'a fait, ſi cette révélation eſt évidemment prouvée, il faut la croire. Un aveugle-né ne fatigue point ceux qui ont des yeux par des queſtions continuelles ſur les couleurs & ſur leurs propriétés ; il les croit ſans les comprendre ;

avons-nous meilleure grace de demander à Dieu comment & pourquoi il a révélé des myſteres?

Il eſt encore plus mal de déguiſer notre croyance, pour la rendre odieuſe, & d'y mêler de fauſſes ſuppoſitions. Nous n'avons jamais cru ni enſeigné qu'*un Dieu tout-puiſſant n'a pas le pouvoir d'empêcher le mal*; que *Dieu eſt juſte, mais partial*; qu'il eſt *clément & implacable*; qu'il *eſt ſimple & qu'il ſe triple*; qu'il *eſt mort faute de pouvoir ſatisfaire autrement à ſa juſtice divine* (*a*). Ce ſont-là autant de blaſphêmes; il faut renoncer à la bonne foi, pour avancer ſur de pareilles imputations que nos myſteres rendent la Divinité ridicule, qu'ils la défigurent, qu'ils anéantiſſent ſon exiſtence, qu'ils troublent la raiſon des hommes.

Envain l'on nous objecte que les Théologiens & les Philoſophes ont diſputé ſur quelques-unes des preuves de l'exiſtence de Dieu, & que pluſieurs ont été accuſés d'Athéiſme. Qu'importe, dès que l'accuſation étoit calomnieuſe? Tous, ſans exception, conviennent que l'exiſtence de Dieu eſt ſolidement démontrée par le ſpectacle de l'univers, par la néceſſité d'une premiere

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 101.

cauſe & d'un premier moteur, par la notion d'un Dieu répandue chez toutes les Nations de l'univers, par les idées de vertu que la nature a gravées dans nos cœurs. Les uns ſont plus affectés d'une de ces preuves, les autres d'une autre; mais en préférant l'une, ils ne détruiſent pas les autres.

Puiſque nous ne concevons pas la Divinité, *pourquoi en raiſonner ſans ceſſe?* Parce que cela eſt néceſſaire. Sans la notion d'un Dieu bon, juſte, ſage, conſervateur, rémunérateur & vengeur, il ne peut y avoir aucune vertu ni aucune ſociété ſolide & heureuſe parmi les hommes; nous le démontrerons dans la ſuite contre les ſophiſmes de l'Auteur.

En parlant de Dieu, il l'appelle *l'Etre néceſſaire qui gouverne la nature par des loix immuables;* & c'eſt un des dogmes irréfragables de la nouvelle Philoſophie, l'immutabilité des loix de la nature, pour toutes les créatures ſans diſtinction. Point de différence entre les agens néceſſaires & les intelligens libres; tous les événemens *ſont un chaînon de la grande chaîne du deſtin;* la liberté d'indifférence eſt *un mot vuide de ſens inventé par des gens qui n'en avoient guéres.* Lors même que nous croyons agir librement, nous ne faiſons que ſuivre l'impulſion des idées que Dieu nous a don-

nées, & qui nous ſont venues néceſſairement. Dieu, qui eſt l'ame de l'univers, eſt à proprement parler, le ſeul agent; tous les autres ſont entraînés par le mouvement général de la machine. Ce ſont les vieilles opinions des Stoïciens renouvellées des Grecs, & de ce ſyſtême il n'y a qu'un pas juſqu'à celui de Spinoſa.

Telle eſt néanmoins la Métaphyſique ſublime dont les principes & les conſéquences ſont étalés dans tous les Livres des Incrédules; dans la Philoſophie de l'Hiſtoire (*a*); dans le Traité ſur la Tolérance (*b*); dans l'Eſſai ſur l'Hiſtoire générale (*c*); dans les Mêlanges d'Hiſtoire, de Littérature & de Philoſophie (*d*); dans le Dictionnaire Philoſophique (*e*); dans l'Examen de la Religion par S. Evremont (*f*); & ſans doute cette doctrine ne peut manquer de contribuer infiniment à la pureté des mœurs & au bien de la ſociété.

(*a*) Chap. 33, p. 159.
(*b*) Chap. 13, p. 142.
(*c*) Tome 8, Remarques, p. 25.
(*d*) Tome 2, c. 60, p. 406; & tome 3, p. 146.
(*e*) Art. *Chaîne des événemens, Deſtin, Liberté*, &c.
(*f*) Ch. 9, p. 116.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Autres Myſteres & Dogmes du Chriſtianiſme.

§. I.

L'AUTEUR du Chriſtianiſme dévoilé continue dans ce chapitre la méthode qu'il a ſuivie dans le précédent; il altere, il déguiſe la foi des Chrétiens pour la rendre odieuſe; il forge des erreurs, pour avoir le plaiſir de déclamer contr'elles. Quoiqu'il ſoit fort déſagréable de n'avoir à réfuter que des calomnies, nous devons cette réparation à la vérité.

N'eſt-ce pas une injuſtice criante, d'imputer pour la ſeconde fois au Chriſtianiſme la *prédeſtination abſolue*, l'un des plus affreux dogmes de Calvin? A Dieu ne plaiſe qu'un Chrétien Catholique s'imagine jamais que *Dieu deſtine le plus grand nombre des hommes aux tourmens éternels* (*a*)! Qu'il leur donne le libre arbitre, *afin qu'ils en abuſent*; qu'*il ne leur permet d'agir que pour avoir le plaiſir de les plonger*

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 104. Miliraire Philoſ. ci ag p. 159.

dans l'enfer. Nous déteſtons tous ces blaſphêmes ; nous croyons au contraire, & nous confeſſons que *Dieu veut ſincérement ſauver tous les hommes, & les conduire à la connoiſſance de la vérité (a)*; que *J. C. eſt mort pour tous les hommes* ſans exception *(b)*; qu'*il eſt le Sauveur de tous les hommes, mais ſur-tout des fidéles (c)*; qu'en vertu de cette volonté divine & de la rédemption de J. C, Dieu donne à tous les hommes, ſans en excepter un ſeul, des moyens plus ou moins abondans, plus ou moins efficaces, mais toujours ſuffiſans pour le connoître & pour pratiquer le bien ; que ces moyens laiſſent à l'homme l'uſage plein & entier de ſon libre arbitre ; que perſonne ne peut être damné que par ſa faute.

Nous croyons l'éternité des peines de l'enfer, parce que J. C. nous l'a enſeignée *(d)*; & nous ſoutenons que ce dogme ne renferme rien de contraire à la juſtice infinie de Dieu. C'eſt un vain ſophiſme de dire qu'il n'y a point de proportion entre un péché d'un moment, & un ſupplice qui ne doit jamais finir. Ce n'eſt pas préci-

(a) 1. Tim. 2, 4.
(b) 2. Cor. 5, 15.
(c) 1, Tim. 4, 10.
(d) Dictionn. Philoſ. art. *Enfer*, p. 287.

sément la durée du crime qui en fait l'énormité; la justice humaine condamne tous les jours à la mort ou au bannissement perpétuel, un malfaiteur dont le crime a été momentané.

Envain l'Auteur du Dictionnaire Philosophique avance que plusieurs Peres de l'Eglise ne crurent point les peines éternelles. Origène est le seul auquel on ait reproché d'avoir donné atteinte sur cet objet à la foi constante & universelle de l'Eglise : encore les preuves de cette accusation ne sont-elles pas sans réplique, puisqu'Origène a eu de sçavans apologistes. La contestation qui s'est élevée récemment sur ce même dogme entre les Ministres Protestans de Suisse, est absolument étrangere à l'Eglise Catholique, & ne mérite aucune attention : rien de si foible & de plus mal raisonné que l'Ecrit de Petit-Pierre contre l'éternité des peines de l'enfer.

Encore une fois, c'est blasphémer contre Dieu, de dire *qu'il ne crée l'homme que pour le rendre malheureux ; qu'il ne lui donne la raison que pour le tromper, des penchans que pour l'égarer, la liberté que pour le déterminer à faire ce qui doit le perdre à jamais* (*a*). L'horreur que ces erreurs inspi-

(*a*) Christ. dévoilé, p. 106.

rent ne peut retomber que sur l'Auteur qui les a imaginées.

On abuse grossiérement du terme, quand on soutient que le dogme de *la prédestination gratuite* étoit la base de la Religion Judaïque. Le choix que Dieu avoit fait du peuple Hébreu pour lui donner sa loi, n'étoit point une prédestination absolue au salut éternel; en choisissant ce peuple, il ne prédestinoit point les autres à la damnation éternelle; il leur laissoit des moyens suffisans pour le connoître & pour le servir; il n'y avoit donc dans ce choix ni injustice, ni partialité. Lorsque Dieu donne à un homme plus d'esprit, plus de talens naturels, un tempérament & un caractere plus heureux qu'à un autre, peut-on l'accuser de partialité ou d'injustice? Parce qu'il ne partage point également ses dons, faut-il nier la Providence? Si Dieu peut sans injustice mettre de l'inégalité dans les dons de la nature, pourquoi ne pourroit-il pas faire de même dans la distribution de ses bienfaits surnaturels?

L'objet de notre travail n'est point de discuter les opinions de ceux que l'Auteur appelle Jansénistes & Molinistes, & dont il expose fort mal les sentimens (*a*); sincé-

(*a*) Christ. dévoilé, p. 107.

rement attachés à la foi de l'Egliſe, nous n'adoptons aucun des ſyſtêmes qu'elle a condamnés. Il eſt faux que *les Chrétiens conſéquens ſoient de vrais fataliſtes ;* pour ſoutenir cette erreur, il faut renoncer à tous les principes de la Religion Chrétienne ; ce ſont les Philoſophes qui ont jugé à propos de reſſuſciter de nos jours la doctrine monſtrueuſe de la fatalité, comme nous l'avons déja obſervé.

§. 2.

On invente une nouvelle calomnie, en nous accuſant de croire un lieu de récompenſe & de félicité pour un petit nombre d'élûs, qui, *ſans aucun mérite de leur part*, auront pourtant des droits ſur la bonté de leur Dieu, *partial pour eux, cruel pour le reſte des humains.* Le Chriſtianiſme n'a jamais enſeigné que la récompenſe éternelle dût être donnée aux élûs, *ſans aucun mérite de leur part.* Une des vérités que les Livres ſaints répétent le plus ſouvent, eſt que le bonheur du Ciel eſt le prix des bonnes œuvres, ſur-tout de la charité envers le Prochain. Quant au reproche de partialité & de cruauté, que l'on fait à Dieu, nous y avons déja répondu plus d'une fois.

L'Enfer & le Paradis n'ont rien de com-

mun avec le Tartare & l'Elysée des Payens. Ceux-ci n'admettoient pour la vie à venir que des supplices & des voluptés corporelles ; notre Religion, toute spirituelle, a corrigé ces idées grossieres, & n'admet après cette vie que des biens spirituels.

Vainement on prétend que la vie à venir a été imaginée par des imposteurs ; une fable ne sçauroit être la croyance de toutes les Nations de l'univers. Les plus sauvages croyent une vie des ames après celle-ci ; le cri de la nature leur a fait sentir que l'ame ne meurt point avec le corps : l'idée d'un Dieu juste leur a persuadé que nos espérances doivent se porter au-delà du tombeau. Les Philosophes, dans leur délire, ont beau nous réduire à la condition des brutes ; la voix de la conscience, plus forte que leurs clameurs, nous fait sentir la dignité de notre nature : c'est un sentiment que la Philosophie n'arrachera jamais du sein de l'humanité.

Nous avons à soutenir contre l'Auteur du Christianisme dévoilé, que non-seulement le dogme de la vie future, est dicté par la lumiere naturelle, mais qu'il est très-nécessaire à la société. Il prétend & répéte dans tout son ouvrage, que ce dogme est inutile, qu'il ne produit aucun bien ; nous répondrons en détail à toutes les raisons

dont il tâche d'appuyer ce paradoxe.

§. 3.

1°. Selon lui, *le Législateur des Juifs leur avoit soigneusement caché le mystere* de la vie future & de l'immortalité de l'ame ; il ne jugeoit donc pas cette connoissance nécessaire (*a*).

On s'est efforcé de prouver la même chose dans le Traité sur la tolérance (*b*) ; dans la Philosophie de l'Histoire (*c*) ; dans le Dictionnaire Philosophique ; dans l'Examen important (*d*). On fait de sanglans reproches à Moïse d'avoir ignoré ce dogme essentiel, & de n'en avoir pas fait la base de ses loix (*e*). Enfin l'on assure que les Juifs des siécles postérieurs ont emprunté des Chaldéens, pendant la captivité, la doctrine de la résurrection, du Paradis & de l'Enfer (*f*). S'il y a donc un fait constant parmi les nouveaux Philosophes, c'est que les Juifs anciens n'ont connu ni l'im-

(*a*) Christ. dévoilé, page 108.
(*b*) Chap. 13, p. 130 & suiv.
(*c*) Chap. 25, p. 123.
(*d*) Tome 1, art. *Ame*, p. 16 ; *Actées*, p. 62 ; *Enfer*, p. 284 ; & tome 2, art. *Religion*, p. 226.
(*e*) Art. *Enfer*.
(*f*) Philos. de l'Hist. c. 11, p. 54 ; & c. 48, p. 242. 14e Lettre sur les Miracles, p. 154. Christ. dévoilé, p. 110. Examen important, c. 3, p. 23.

mortalité de l'ame, ni les peines & les récompenſes de l'autre vie.

Avant que de démontrer le contraire, il eſt bon de faire quelques obſervations.

Dans le Dictionnaire Philoſophique (*a*), & dans la plûpart des autres Ouvrages que nous venons de citer, on ſuppoſe que les Livres de Moïſe n'ont été écrits qu'après la captivité de Babylone, par conſéquent dans un temps où les Juifs avoient reçu des Chaldéens le dogme de la vie future : comment ſe pourroit-il faire que l'Auteur Juif n'eût pas inſéré dans ſon Ouvrage un dogme ſi eſſentiel, tandis que les Traducteurs Chaldéens le profeſſent hautement dans leur Paraphraſe ?

On fait un crime à Moïſe de n'avoir pas fait de ce dogme la baſe de ſes loix ; & d'un autre côté l'on éléve juſqu'aux nues les loix, la morale, la Religion de la Chine, où il n'eſt pas plus parlé de la vie future que dans les loix de Moïſe. On n'a même pu citer aucun des anciens Légiſlateurs qui ait fondé ſes loix ſur cette croyance.

On ſuppoſe qu'au ſiécle de Moïſe l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes de l'autre vie, étoient des vérités connues chez les autres Nations ; & l'on

(*a*) Tome 2, art. *Moïſe*, p. 170.

n'en

n'en peut alléguer aucune preuve ni aucun monument, qui ne ſoient poſtérieurs de plus de 700 ans au ſiécle de Moïſe. Telle eſt l'équité & la ſagacité de nos Critiques. Mais venons au fait eſſentiel.

Nous ſoutenons contr'eux, que l'immortalité de l'ame & la vie à venir, étoit un dogme ancien & cru de tout temps parmi les Hébreux; voici nos preuves.

1°. Le ſoin qu'ils prenoient de donner à leurs parens une ſépulture honorable, & le reſpect qu'ils avoient pour les tombeaux de leurs ancêtres. Le Livre de la Genèſe nous en montre des exemples chez les plus anciens Patriarches, Abraham, Jacob, Joſeph. Uſage que Cicéron a regardé avec raiſon comme un témoignage authentique de la foi de l'immortalité répandue chez toutes les Nations (*a*). Uſage qui, pratiqué de même chez les Egyptiens, eſt une des plus fortes preuves que nous ayions de leur croyance.

2°. La maniere dont l'Ecriture s'exprime, en parlant de la mort des Patriarches, elle dit *qu'ils ſont allés rejoindre leurs parens ou leur famille.*

3°. La coutume abuſive & ſuperſtitieuſe d'interroger les morts pour appren-

(*a*) *Tuſcul. quæſt. l. 1, n. 27.*

dre d'eux l'avenir ou les choſes cachées. Moïſe l'avoit défendu à ſon peuple dans le Deuteronome (*a*), & il en avoit déja parlé dans le Lévitique (*b*). Malgré cette défenſe, Saül fit évoquer l'ame de Samuel (*c*); preuve inconteſtable que la croyance de l'exiſtence des ames après la mort, a perſévéré conſtamment chez les Juifs depuis Moïſe juſques ſous les Rois. Envain l'Auteur du Traité ſur la Tolérance a fait tous ſes efforts pour diſſimuler les conſéquences de cette ſuperſtition : la même pratique rapportée par Homere (*d*), & copiée dans Virgile, eſt le monument le moins équivoque de la croyance des Grecs & des Romains. Nous ſommes encore à concevoir comment un uſage qui prouve quelque choſe chez les autres peuples, ne prouve rien chez les Juifs.

4°. Le témoignage des Ecrivains, poſtérieurs à Moïſe, qui n'ont eu aucun commerce avec les autres peuples, qui ont toujours déteſté leurs opinions & leurs mœurs, qui n'ont pu puiſer la connoiſſance d'une autre vie que dans la tradition commune de leur propre Nation. L'Au-

(*a*) Deut. 18, 11.
(*b*) Levit. 20, 27.
(*c*) 1. Reg. 28. 11.
(*d*) Odyſſ. L. 11.

teur de l'Ecclésiaste, après avoir fait parler un Inerédule qui décide, que *l'homme meurt comme les bêtes, & qu'il n'y a point de différence entr'eux*, réfute ensuite ce langage insensé ; & parlant de la mort, il dit : *lorsque la poussiere dont nous sommes formés, rentrera dans la terre, & que l'esprit retournera à Dieu qui l'a donné :* il ajoute que *Dieu jugera toutes nos actions, bonnes ou mauvaises (a)*. Une preuve que ce Livre a été écrit avant la captivité, c'est qu'il est en Hébreu ; & qu'après la captivité il a été traduit en Chaldéen. Un de nos Philosophes, a tâché, par une Paraphrase infidéle, de persuader que ce Livre est la production d'un Epicurien : le texte Hébreu & la paraphrase Chaldaïque, déposent de concert contre la mauvaise foi du Commentateur Philosophe.

5°. La leçon que J. C. fait dans l'Evangile aux Sadducéens qui nioient la résurrection & l'existence des esprits ; il leur reproche qu'ils n'entendent point les Ecritures ; *N'avez-vous pas lû*, leur dit-il, *touchant la résurrection, ce que Dieu lui-même vous a dit : Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob ? Il n'est point le Dieu des morts ; mais le Dieu des vivans (b)*. Le Sauveur

(a) Eccles. 12, 7 & 13.
(b) Matth. 22, 32.

suppose par conséquent, que la vie future étoit un point de l'ancienne croyance des Juifs; & les Sadducéens n'osoient pas en disconvenir.

Cela ne prouve pas la résurrection, reprend l'Auteur du Christianisme dévoilé (*a*), *cela prouveroit plutôt que ces Patriarches ne sont point morts.* Effectivement, cela prouve qu'ils ne sont pas morts tout entiers; que leur ame survit à leur corps, & peut s'y rejoindre pour le ressusciter, lorsque Dieu l'ordonnera. Les Sadducéens ne nioient la résurrection, que parce qu'ils ne croyoient point l'ame immortelle; J. C. les attaque par le principe.

Nous osons défier tous les Philosophes de nous donner des preuves aussi concluantes de la foi des autres Nations, même des Chaldéens, dont on veut que les Juifs aient emprunté la leur.

Mais pourquoi Moïse n'a-t-il pas professé plus clairement ce dogme si nécessaire? Pourquoi n'en a-t-il pas fait la base de ses loix? Quand nous n'en pourrions donner aucune raison, le fait en seroit-il moins certain? Nous avons déja observé qu'aucun des anciens Législateurs n'a fait autrement. Quelle nécessité y avoit-il que Moïse

(*a*) Page 190.

professât plus clairement un dogme dont son peuple n'avoit jamais douté, & qu'il avoit reçu par tradition de ses peres ? L'Auteur de l'Esprit des Loix en a donné une autre raison : Moïse connoissoit le génie de son peuple ; il craignoit probablement que le dogme de la vie à venir, plus clairement énoncé, ne fît naître chez les Juifs le même abus que chez d'autres peuples, où il engageoit les femmes, les sujets, les amis, à se tuer, pour aller servir dans l'autre monde, ceux dont on pleuroit la mort (*a*).

§. 4.

Les autres raisons dont l'Auteur du Christianisme dévoilé s'est servi pour montrer l'inutilité du dogme de la vie à venir, sont beaucoup moins importantes ; nous y répondrons plus brièvement.

Ce dogme, dit-il, *faisoit partie du secret qu'on révélait aux initiés dans les mysteres des Grecs ; il n'étoit donc pas connu du vulgaire.* C'étoit si peu un secret, qu'il est enseigné dans Homere, comme nous venons de le remarquer : & il n'y a aucune preuve qu'il fût enseigné plus clairement dans les mysteres.

Ce ne sont point, poursuit-il, *des terreurs*

(*a*) Voyez l'Esprit des Loix, l. 24, chap. 19.

éloignées, que les passions présentes mépriſent toujours, ou du moins rendent problématiques, qui contiennent les hommes; ce ſont de bonnes loix; c'eſt une éducation raiſonnable; ce ſont des principes honnêtes (a). Fort bien; il reſte une queſtion à réſoudre. En mettant à part les terreurs éloignées de la juſtice divine & de la vie future, quelle force auront les loix, l'éducation, les principes honnêtes, & ſur quoi ſeront-ils appuyés? Les paſſions préſentes, qui mépriſent les terreurs éloignées, braveront-elles moins les loix civiles dont on peut éluder l'empire par le ſecret, par l'hypocriſie, par l'autorité, par la violence? Seront-elles ſubjuguées par l'éducation qu'elles regarderont comme un préjugé de l'enfance, ou par les principes honnêtes qui ne ſeront qu'une belle ſpéculation?

Si les Souverains gouvernoient avec ſageſſe & avec équité, ils n'auroient pas beſoin du dogme des peines & des récompenſes futures pour contenir le peuple. Cela eſt faux; nous le démontrerons dans la ſuite. D'ailleurs qu'eſt-ce qui contiendra les Souverains eux-mêmes? Qu'eſt-ce qui les obligera de gouverner avec ſageſſe & avec équité? Ils ſont hommes; ils ont des paſſions, & elles ſont

(a) Chriſt. dévoilé, p. 109.

d'autant plus redoutables, qu'elles n'ont rien à craindre des loix civiles. » Quand il » seroit inutile que les sujets eussent une » Religion, dit Montesquieu, il ne le seroit » pas que les Princes en eussent, & qu'ils » blanchissent d'écume le seul frein que » ceux qui ne craignent pas les loix humai- » nes puissent avoir « (*a*). *Ai-je peur de la loi Julia*, disoit Néron, en préparant le poison pour Britannicus (*b*)?

Les hommes, continue l'Auteur, *seront toujours plus frappés des avantages présens & des châtimens visibles, que des plaisirs & des supplices qu'on leur annonce pour une autre vie.* Misérable sophisme. La croyance d'une autre vie n'affoiblit point la crainte des châtimens de celle-ci; au contraire elle l'augmente. Ce sont deux freins au lieu d'un; si l'on retranche le premier, le second perd plus de la moitié de sa force. On peut se procurer l'impunité en ce monde, & non en l'autre.

La crainte de l'enfer ne retiendra point des criminels, que la crainte du mépris, de l'infamie, du gibet, n'est point capable de retenir (*c*). Soit encore pour un moment: donc si l'on ôte la crainte de l'enfer, la

(*a*) Esprit des Loix, l. 24, c. 2.
(*b*) Sueton. *in Nerone.*
(*c*) Militaire Philosophe, c. 20, p. 169.

crainte du gibet ſera plus efficace ; peut-on déraiſonner ainſi ? Le principe eſt faux d'ailleurs. Ceux qui n'ont à craindre ni le mépris, ni l'infamie, ni le gibet, en commettant un crime ſecret, peuvent être retenus par la crainte de l'enfer.

Les Nations Chrétiennes ne ſont-elles point remplies de malfaiteurs qui bravent ſans ceſſe l'enfer, de l'exiſtence duquel ils n'ont jamais douté ? Qu'eſt-ce que cela prouve ? Toutes les Nations policées ſont pleines de malfaiteurs qui bravent ſans ceſſe le mépris, l'infamie, & toutes les loix civiles ; s'enſuit-il que tout cela eſt inutile, & qu'il faut le ſupprimer ? Sans la crainte de l'enfer, le déſordre ſeroit beaucoup plus grand ; il y a moins de malfaiteurs chez les Nations Chrétiennes que chez les autres.

Nous n'avons voulu ſupprimer aucune des raiſons de l'Auteur, quelque frivoles qu'elles ſoient ; les ſophiſmes que nous venons de voir, ſont tout le fondement de ſon ouvrage ; il y reviendra encore, & plus d'une fois.

§. 5.

Ce que nous croyons, touchant les Anges, lui paroît fort ſingulier. *Les bons Anges*, dit-il, *ſont dans l'imagination des Chrétiens, ce que les Nymphes, les Pénates, en*

un mot les Dieux ſecondaires étoient dans l'imagination des Payens ; & ce que les Fées étoient pour nos faiſeurs de Romans (a). Il ſe trompe. Les Payens imaginerent des Dieux mâles & femelles pour expliquer les phénomenes les plus communs de la nature ; une Phyſique groſſiere leur a donné la naiſſance (*b*). Les Juifs & les Chrétiens admettent les Anges comme de *purs eſprits*, dont Dieu, ſeul maître de l'univers, ſe ſert pour exécuter ſes volontés dans l'ordre ſurnaturel ; c'eſt la révélation ſeule qui nous les a fait connoître. Ils ne reſſemblent en rien ni aux Dieux imaginaires du Paganiſme, ni aux Fées des Nations ſeptentrionales qui n'ont jamais exiſté que dans les Fables. Si jamais les hommes n'avoient vu de prodiges ni d'opérations ſurnaturelles de la Divinité, jamais ils n'auroient eu l'idée de ces intelligences ſupérieures à l'humanité.

Dans le Dîner du Comte de Boulainvilliers (*c*), on fait dire à Freret, que la chûte des Anges eſt une ancienne Fable des Brachmanes. Jamais Freret ne fut aſſez

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 112.
(*b*) Voyez l'Origine des Dieux du Paganiſme, Diſcours prélim. c. 4 & ſuiv.
(*c*) Page 51.

ignorant pour ſuppoſer que les Apôtres avoient étudié dans les Indes.

On accuſe fauſſement les Chrétiens d'attribuer aux mauvais Anges ou eſprits malins, *la faculté de faire des miracles ſemblables à ceux du Très-haut, & une puiſſance qui balance la ſienne.* Nous croyons que l'empire du démon eſt détruit par la rédemption de J. C; qu'il n'a aucun pouvoir ſur les corps ni ſur les ames des fidéles rachetés par le ſang du Sauveur, & conſacrés à Dieu par le baptême. Il ne peut rien opérer dans la nature ſans une permiſſion expreſſe & particuliere de Dieu; & jamais Dieu ne lui accordera le pouvoir de faire de vrais miracles.

Il s'en faut donc beaucoup que cette doctrine ſoit la même que celle *des deux Principes*, enſeignée chez les Perſes & chez les Egyptiens. Nous n'en avons pas beſoin pour nous rendre raiſon des biens & des maux qui nous arrivent; nous ſçavons que Dieu ſeul eſt l'auteur des uns & des autres, & l'Ecriture nous l'apprend. Sa conduite n'a pas beſoin de juſtification; quand il punit les pécheurs, c'eſt pour les corriger; quand il afflige les juſtes, c'eſt pour épurer leur vertu. Mais ſans la foi d'une autre vie, nous ne comprenons plus rien dans la maniere d'agir de la Providence. Notre Cri-

tique a tort de donner ſes imaginations pour autant d'articles de la foi Chrétienne.

Selon lui, le dogme du Purgatoire *eſt viſiblement emprunté des rêveries de Platon ;* & c'eſt une ſource intariſſable de richeſſes entre les mains des Prêtres (*a*). Il ne reſte plus qu'à prouver que les Juifs qui prioient pour les morts au temps des Macchabées (*b*), avoient étudié la Philoſophie de Platon ; que S. Paul qui parle des *purifications pour les morts* (*c*), étoit diſciple de ce Philoſophe ; que J. C. même qui fait mention des péchés remis dans l'autre vie (*d*), étoit Platonicien. La doctrine des Juifs eſt plus ancienne que celle de Platon, & puiſée dans une ſource plus pure.

Il n'en faut pas davantage pour écarter le reproche tant de fois répété contre le Clergé, d'avoir inventé le Purgatoire par un motif d'intérêt ; c'eſt une calomnie réfutée par le texte même des Livres ſaints.

On peut accuſer tant qu'on voudra le Chriſtianiſme d'avoir propoſé à ſes ſectateurs des objets de crainte & de terreur,

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 125.
(*b*) 2. Macchab. 12.
(*c*) 1. Cor. 15, 29.
(*d*) Matt. 12, 32.

pour faire trembler les hommes, & les rendre soumis. C'est Dieu lui-même qui nous a proposé ces objets, & ils sont nécessaires au repos & au maintien de la société. Les ames justes & vertueuses ne tremblent point, elles espèrent; c'est ce qui les soutient dans la pratique de la vertu. Les méchans doivent trembler, sans doute; & dès qu'ils cessent un moment de craindre, ils deviennent les fléaux du genre humain. La Religion peut donc être odieuse aux méchans; elle les trouble & les intimide; mais elle soutient, elle console, elle tranquilise, elle anime les gens de bien. *Le remords & le chagrin*, dit S. Paul, *tourmentent l'ame de tout homme qui fait le mal: gloire, honneur & paix à quiconque fait le bien* (a).

(a) *Rom.* 2, 9.

CHAPITRE IX.

Des Rits & des Cérémonies de la Religion Chrétienne.

§. 1.

POUR peu que l'on ait réfléchi ſur la maniere dont les hommes ſe conduiſent, on ſent la néceſſité d'un culte extérieur, pour exciter & pour entretenir dans tous les cœurs les ſentimens de reſpect & d'amour envers la Divinité. L'homme, toujours guidé par les ſens, & toujours imitateur, a beſoin de l'exemple de ſes ſemblables, & il n'eſt point de mobile plus puiſſant pour le porter au bien. Les cérémonies religieuſes ſont auſſi anciennes que le monde; il n'eſt aucune Nation ſous le Ciel qui n'ait été déterminée à en faire uſage par l'inſtinct même de la nature; c'eſt toujours par-là que les peuples errans & ſauvages ont commencé à ſe policer & à ſortir de la barbarie.

» Avant que la force fût établie, dit » l'Auteur d'Emile, les Dieux étoient les » Magiſtrats du genre humain; c'eſt parde- » vant eux que les particuliers faiſoient » leurs traités, leurs alliances, pronon-

» çoient leurs promeſſes : la face de la terre » étoit le Livre où s'en conſervoient les » archives. Des rochers, des arbres, des » monceaux de pierres, conſacrés par ces » actes, & rendus reſpectables aux hommes » barbares, étoient les feuillets de ce Livre » ouvert ſans ceſſe à tous les yeux. Le » puits du Serment, le puits du Vivant & du » Voyant, le vieux chêne de Mambré, le » monceau du Témoin; voilà quels étoient » les monumens, groſſiers, mais auguſtes, » de la ſainteté des contrats. Nul n'eut oſé » d'une main ſacrilége, attenter à ces mo- » numens; & la foi des hommes étoit plus » aſſurée par la garantie de ces témoins » muets, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui par » toute la vaine rigueur des loix « (*a*).

Selon la remarque du ſçavant Auteur de l'Origine des Loix, des Arts & des Sciences, » l'établiſſement du culte public & ſo- » lemnel eſt, ſans contredit, ce qui a le » plus contribué à contenir & humaniſer » les peuples, à maintenir & affermir les » ſociétés. L'exiſtence d'un Etre ſuprême, » arbitre ſouverain de toutes choſes, & » maître abſolu de tous les événemens, eſt » une des premieres vérités dont toute créa- » ture intelligente, & qui veut faire uſage

(*a*) Emile, tome 3, p. 214.

» de sa raison, se sent saisie & affectée. C'est » de ce sentiment intime qu'est venue l'idée » naturelle, de recourir dans toutes les ca- » lamités à cet Etre tout-puissant, de l'in- » voquer dans les dangers pressans, & de » chercher à s'attirer sa bienveillance & sa » protection, par des actes extérieurs de » soumission & de respect. La Religion est » donc antérieure à l'établissement des so- » ciétés civiles, & indépendante de toute » convention humaine « (a).

Il n'est donc pas surprenant de retrouver chez tous les peuples de l'univers à peu près le même fond de cérémonies; tous ont senti que les mêmes démonstrations extérieures qui peuvent témoigner aux hommes le respect, la soumission, la reconnoissance, pouvoient également faire paroître les mêmes sentimens envers la Divinité. Il n'a pas fallu des réflexions profondes pour comprendre que se prosterner ou fléchir les genoux, est une marque de soumission; que par les offrandes & les sacrifices, on reconnoît avoir tout reçu de Dieu; que par la priere, on rend hommage à sa puissance; que se laver dans l'eau, est un symbole de purification; qu'une onction d'huile ou de parfum, est un signe de

(a) 1. Part. l. 1, ch. 1, art. 1.

guériſon ou de conſécration; que les repas communs ſont une preuve de fraternité, & ainſi du reſte.

Ces cérémonies employées au culte des fauſſes Divinités, étoient autant de pratiques ſuperſtitieuſes, & furent ſouvent accompagnées de crimes & de déſordres: conſacrées à l'honneur du vrai Dieu, elles ſont tout ce qu'il y a dans la ſociété de plus reſpectable. Les tourner en ridicule, parce que la ſuperſtition les a ſouvent profanées, c'eſt blâmer la nature de ce qu'elle s'exprime par-tout d'une maniere uniforme; c'eſt comme ſi l'on vouloit bannir de la ſociété le langage humain, parce que les fourbes s'en ſervent ſouvent pour mentir & pour tromper.

§. 2.

La Religion chrétienne, ſinguliérement attentive aux beſoins de l'homme, a preſcrit à ſes ſectateurs, non-ſeulement les ſymboles les plus énergiques, pour élever l'eſprit & le cœur vers la Divinité; les pratiques les plus innocentes & les moins ſuſceptibles de dégénérer en libertinage, mais encore les ſignes les plus propres à établir une étroite union entre les fidéles: tous ſes rits ſont preſqu'autant de nouveaux liens de ſociabilité. La morale chrétienne conſignée

signée dans l'Evangile, est sans doute la plus propre à rendre les hommes sages & heureux; nous le ferons voir, malgré les reproches de nos Critiques: mais cette morale seroit peu d'impression sur le peuple, si des cérémonies simples & expressives ne lui en retraçoient continuellement le souvenir.

Jesus-Christ, la sagesse éternelle, par les Sacremens qu'il a institués, a voulu pourvoir à tous les besoins de la vie spirituelle, nous donner des gages de la vie immortelle qu'il nous a promise. Elevés par le Baptême à l'auguste qualité d'enfans de Dieu, nous devons comprendre toutes les obligations que ce titre sacré nous impose. L'effet de la Confirmation est de nous affermir dans la foi, secours nécessaire, sur-tout pendant les persécutions des premiers siécles, plus nécessaire encore aujourd'hui contre les assauts livrés de toutes parts à notre Religion. Dans l'Eucharistie, par un trait d'amour digne d'un Dieu, J. C. nous nourrit de sa propre chair, renouvelle sans cesse sur les Autels le sacrifice de lui-même; quels doivent être les sentimens du Chrétien admis à la participation de ce Mystere? Le même Sauveur qui s'est peint sous la figure d'un Pere & d'un Pasteur, est véritablement l'un & l'autre dans la Pénitence;

c'eſt-là qu'il reçoit entre ſes bras l'enfant prodigue & la brebis égarée. De combien de larmes ceux qui y tiennent ſa place ne ſont-ils pas tous les jours témoins & dépoſitaires ? Il falloit aux mourans une grace pour les fortifier, les conſoler, les détacher du monde, pour leur adoucir l'amertume du ſacrifice; les prodiges que l'Extrême-Onction opere dans cette circonſtance touchante, ſont une preuve continuelle de ſon efficacité. Miniſtres du Seigneur, vous comprenez toute la ſainteté du caractere dont vous êtes revêtus, tout ce que vous devez aux fidéles, dont vous êtes les Peres & les Paſteurs : ſi vous pouviez l'oublier un moment, les remords ſecrets & le mépris public ne tarderoient pas de vous en punir. Il falloit ſanctifier la ſociété des époux ; & par des ſecours ſurnaturels, les rendre capables de remplir les devoirs ; & de ſupporter les peines de leur état : le divin Légiſlateur y a pourvu, en élevant le mariage à la dignité de Sacrement.

Nos adverſaires ſont peu touchés de ces effets ſpirituels des cérémonies chrétiennes ; il faut leur en montrer de plus ſenſibles, & qui les intéreſſeront peut-être davantage.

Les Sacremens de l'Égliſe ne ſont pas ſeulement des monumens publics de ſa foi

& de ſa doctrine, qui ſervent à la conſerver, & qui en aſſurent à jamais le dépôt; des leçons palpables qui parlent aux yeux des hommes les plus ignorans & les plus groſſiers, ce ſont encore des gages & des ſauve-gardes du repos des fidéles & de leurs intérêts les plus chers. On les connoît imparfaitement, quand on ne les conſidére que du côté de leurs effets ſpirituels: ces cérémonies contribuent plus qu'on ne le penſe à la ſûreté & à la tranquillité publique. Il eſt aiſé de montrer en détail à nos Cenſeurs chagrins, qu'ils n'ont jamais réfléchi ſur les objets dont ils décident, & qu'ils ont très-grand beſoin d'inſtruction.

Par le Baptême, non-ſeulement les enfans ſont lavés de la tache originelle, & mis au nombre des fidéles; mais par cette cérémonie ſolemnelle, leur naiſſance devient un événement public. Les précautions que la puiſſance ſéculiere ajoute aux rits de l'Egliſe, ſervent encore à rendre cette naiſſance plus authentique, à conſtater le ſort des enfans & l'obligation des Peres. A combien de fruits de l'incontinence, la néceſſité du Baptême n'a-t-elle pas ſauvé la vie? L'eſpéce d'alliance que contractent les Parrains & Marraines avec l'enfant baptiſé & avec ſes pere & mere, eſt un nouveau nœud qui unit les familles;

ſouvent elle procure des reſſources à un enfant abandonné.

Rien de plus eſſentiel que les engagemens par leſquels un particulier ſe dévoue au ſervice de l'Etat ; il doit porter une marque ou une livrée qui le caractériſe, qui lui rappelle ſes devoirs. Ainſi la Confirmation imprime au Chrétien un ſceau ineffaçable, & le fait ſouvenir de l'obligation qu'il a contractée de profeſſer hautement ſa foi, de ne jamais rougir de ſa Religion, d'édifier ſes freres par la ſainteté de ſes mœurs.

On a compris chez tous les peuples la néceſſité de rappeller ſouvent aux hommes l'égalité de leur origine, & la fraternité qui doit regner entr'eux : par-tout les ſacrifices & les repas communs ont paru le ſigne le plus propre à leur en retracer l'idée. C'eſt dans le même deſſein que Jeſus-Chriſt a inſtitué l'Euchariſtie ſous le ſymbole de nos alimens les plus ordinaires, afin que tous admis à la même table, & nourris de la même victime, nous appriſſions à vivre entre nous comme enfans du même pere, & membres d'une ſeule famille.

Une cérémonie auſſi ſainte, auſſi intéreſſante pour l'humanité, devoit-elle être traitée avec autant d'indécence & d'indi-

gnité que l'on a fait dans une brochure imprimée récemment (*a*)?

A quels excès le déſeſpoir ne ſeroit-il pas capable de porter les paſſions humaines, ſi après le crime il n'y avoit plus ni pardon ni grace à eſpérer? Dans toutes les Religions l'on a ſenti la néceſſité des expiations: le Chriſtianiſme, cette Religion ſi douce & ſi compatiſſante, pouvoit-elle en manquer (*b*)? Combien de crimes la Confeſſion n'arrête-t-elle pas tous les jours? A combien de cœurs déchirés ne rend-t-elle pas le calme & la paix? Nos ennemis l'ignorent, parce qu'ils ont renoncé à ce reméde ſalutaire. L'Auteur du Dictionnaire Philoſophique (*c*) & celui d'Emile (*d*), n'ont pu s'empêcher d'en reconnoître l'utilité. Les plus ſenſés d'entre les Proteſtans ne ſont point de difficulté de convenir que les Réformateurs ont eu tort de la ſupprimer.

Un Chrétien malade pouvoit être abandonné; la Religion, en confiant aux Prêtres l'adminiſtration d'un Sacrement particulier, les fait ſouvenir de la charité & des conſolations qu'ils doivent au fidéle dans cet état. Quel ſpectacle ſe renouvelle tous

(*a*) Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 20 & 49.
(*b*) Voyez l'Eſprit des Loix, l. 24, c. 13.
(*c*) Tome 1, *Catéchiſme du Curé*, p. 149.
(*d*) Emile, tome 3, p. 182.

les Nations barbares, ſur l'inhumanité avec laquelle les peuples mêmes policés ſe jouoient autrefois de la vie des eſclaves; on ſentira la ſageſſe du Chriſtianiſme, qui a fait de la ſépulture & des obſéques un ſpectacle de Religion, qui, en nous apprenant à reſpecter les morts, pourvoit à la ſûreté des vivans.

L'Auteur du Dictionnaire Philoſophique a donc eu tort de dire que *nous reſpectons plus les morts que les vivans* (*a*). Ces deux ſentimens ſont intimement liés l'un à l'autre: celui qui ne peut enviſager un cadavre qu'avec une eſpéce de frayeur religieuſe, n'eſt pas capable d'aller plonger de ſang-froid le poignard dans le ſein de ſon ſemblable.

Quand on ne conſidéreroit les rits Eccléſiaſtiques que du côté de l'influence qu'ils peuvent avoir dans la vie civile, on ſeroit forcé d'en reconnoître l'utilité & les effets ſalutaires; on ſeroit déja indigné contre l'ignorance audacieuſe de ceux qui les décrient: on ſeroit tenté de punir ces Cenſeurs téméraires comme ennemis de la ſociété (*b*).

(*a*) Tome 2, art. *Anthropophages*, p. 43.
(*b*) Voyez le Militaire Philoſophe, c. 20, p. 164.

§. 3.

§. 3.

L'expérience nous apprend d'ailleurs qu'il faut des ſpectacles pour attacher le peuple : une Religion dépouillée de tout appareil extérieur, ne peut ni l'affecter ni l'inſtruire ; les Proteſtans ne s'apperçoivent que trop aujourd'hui des inconvéniens d'un culte trop décharné (*a*) ; & ſelon la remarque judicieuſe de l'Ami des Hommes, toute Religion réduite au pur ſpirituel, eſt bientôt *reléguée dans l'empire de la Lune* (*b*). Au lieu des nudités ſcandaleuſes, des jeux & des danſes de la Gréce ; au lieu des folies & des indécences qui déshonoroient les fêtes Payennes ; au lieu des ſpectacles tumultueux & barbares du Cirque & de l'Amphithéâtre, la Religion occupe les peuples de cérémonies pleines de gravité & de décence, propres à lui inſpirer des mœurs douces & pures. Des Philoſophes chagrins les blâment encore ; que leur importe, ſi le peuple eſt ſage ou inſenſé, s'il eſt policé ou abruti?

Déja l'on comprend toute l'indécence du langage que tient l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, qui ne rougit point de com-

(*a*) Voyez l'Eſprit des Loix, l. 25, c. 2.
(*b*) Deuxiéme part. c. 4, p. 169 & 235.

parer les cérémonies du Christianisme, à la Théurgie des Payens, c'est-à-dire, aux pratiques superstitieuses & absurdes, par lesquelles certains Philosophes, aussi aveugles que le peuple (*a*), prétendoient avoir commerce avec les esprits qu'ils croyoient répandus dans toute la nature, & qu'ils adoroient comme des Dieux. Quelle relation ces cérémonies bizarres avoient-elles au bien de la société? On est indigné d'entendre appeller les Sacremens des *cérémonies magiques*, puériles, ridicules. On a peine à comprendre comment un Ecrivain qui décide si impérieusement, peut être si mal instruit.

C'est une fausse idée, selon lui, de croire que le Baptême efface le péché originel; puisque les effets de ce péché subsistent toujours; sçavoir, l'inclination au mal, & la nécessité de mourir; il en conclud que le Baptême est un mystere impénétrable à la raison, dont l'expérience dément l'efficacité (*b*).

Mais pour que l'on puisse dire avec vérité que le Baptême efface le péché originel, est-il nécessaire qu'il en détruise tous les effets? Il en détruit le principal & le plus funeste,

(*a*) Julien, Porphyre, Jamblique, &c.
(*b*) Christ. dévoilé, p. 119.

qui eſt la damnation éternelle : les deux autres ſubſiſtent, parce qu'ils ſont pour le Chrétien une occaſion d'épreuve & de mérite, & qu'ils peuvent contribuer à ſon ſalut éternel.

C'eſt une fauſſeté d'avancer que S. Paul ne voulut point faire baptiſer les Corinthiens; il ne les baptiſa pas lui-même, parce qu'il s'occupoit principalement de la prédication de l'Evangile (*a*); mais il les fit baptiſer par ſes diſciples, tout comme il avoit fait baptiſer les Ephéſiens (*b*).

Qu'importe que l'on ait pratiqué une eſpéce de Baptême dans les myſteres de Mythras? Les baptêmes ou les purifications par l'eau ont été en uſage chez tous les peuples, parce que c'eſt un ſymbole énergique & naturel; mais il ne peut produire aucun effet que parmi les adorateurs du vrai Dieu.

Pour rendre ridicule le myſtere de l'Euchariſtie, l'Auteur a recours à ſa méthode ordinaire; il le défigure, & nous impute une croyance que nous détéſtons. Il n'eſt pas vrai qu'à la voix redoutable d'un Prêtre, le Dieu de l'univers *ſoit forcé* de deſcendre du ſéjour de ſa gloire, *pour ſe changer en*

(*a*) 1. Cor. 1. 17.
(*b*) Act. 19, 5.

pain, ni que *le pain devienne Dieu*, ni que nous adorions ce pain. J. C. eſt préſent dans l'Euchariſtie, ſans quitter le ſéjour de ſa gloire ; il n'y eſt point forcé, puiſqu'il l'a voulu ; le pain n'eſt pas Dieu, puiſqu'il n'y a plus de pain. Avant que d'argumenter contre notre foi, il ſeroit à propos de lire du moins nos Catéchiſmes.

On ne doit pas être ſurpris de trouver une eſpéce d'Euchariſtie chez les Indiens, chez les Mexicains, chez les Péruviens. L'uſage a regné chez tous les peuples qui ont eu des pratiques extérieures de Religion, de manger en commun les victimes ou les offrandes que l'on avoit faites à la Divinité, en ſigne d'actions de grace, & en témoignage de fraternité. Le divin Légiſlateur des Chrétiens n'eſt point allé chercher ce ſymbole dans les Indes ou en Amérique ; il l'a puiſé dans la nature, & il en a ſagement écarté tout ce qui pouvoit dégénérer en abus ou en libertinage.

§. 4.

Il n'eſt donc pas vrai qu'il y ait dans les cérémonies des Chrétiens des veſtiges très-marqués de la Théurgie ou de la Magie pratiquée chez les peuples Orientaux. Selon les idées de ces peuples, les Divinités imaginaires qu'ils adoroient, étoient

forcées, par le pouvoir magique de quelques paroles ou de quelques pratiques arbitraires, à opérer des merveilles. Chez les Chrétiens, c'eſt Dieu lui-même, qui, par J. C, a preſcrit les paroles & les rits auxquels il a daigné attacher ſes graces; rien n'y eſt arbitraire, rien n'y eſt abandonné au caprice des Prêtres ou du peuple. Ce n'eſt point le Prêtre qui *acquiert le droit de commander à Dieu lui-même*; c'eſt Dieu au contraire qui commande au Prêtre d'exécuter fidélement, & ſans y rien mettre du ſien, les cérémonies dont il eſt le Miniſtre. L'effet ne dépend point de la volonté du Prêtre, mais de la volonté de Dieu & des diſpoſitions du fidéle. Lorſqu'un Magiſtrat, dépoſitaire de l'autorité royale, abſout ou condamne un coupable, inſtalle un Officier public dans ſon emploi, peut-on dire qu'il force le Roi de prêter l'autorité ſouveraine à ſes Arrêts; qu'il commande au Roi, qu'il lui eſt ſupérieur?

Parce qu'un Magiſtrat eſt obligé, dans l'exercice de ſes fonctions, de s'aſſujettir aux formules & au ſtyle judiciaire, s'enſuit-il que ces formules ſont des paroles magiques, qui ont le pouvoir d'altérer les volontés du Roi, de l'obliger à changer ſes décrets ſouverains? C'eſt donc une imputation fauſſe, une raillerie inſipide, de dire

que chez nous *des paroles disposées de certaine maniere, peuvent altérer les volontés de Dieu, & l'obliger à changer ses décrets immuables* (*a*). Au contraire, c'est par la volonté expresse de Dieu, & par son décret immuable, que certaines paroles ont la force de donner la grace; comme c'est par la volonté du Roi & par ses décrets souverains, que les formes judiciaires ont la force de dépouiller un particulier de ses emplois, de sa fortune, de son état, même de le condamner à la mort.

Si l'Auteur étoit mieux instruit, il n'accuseroit pas les Ministres de la Religion de *fatiguer les derniers instans d'un mourant.* Les cérémonies de l'Eglise peuvent fatiguer sans doute un scélérat ou un hypocrite prêt à sortir de ce monde, en lui présentant l'idée d'un Dieu juste qui doit le juger, & d'une éternité qui l'attend; mais ces cérémonies consolent, fortifient, tranquillisent le Chrétien fidéle & vertueux. Il les demande avec ardeur, il les reçoit avec foi, souvent il se sent tout autre après avoir reçu les Sacremens. C'est alors que la vûe d'un Dieu mourant sur la Croix, opere des prodiges, & change le Chrétien en héros.

(*a*) Christ. dévoilé, p. 123.

Dans quelle source le grand Prince, que la France pleure encore, avoit-il puisé la fermeté & l'héroïsme qu'il a fait paroître dans ses derniers momens, sinon dans sa foi & dans les secours de la Religion ? Philosophes audacieux, Censeurs vains & frivoles, il auroit fallu vous rassembler tous autour de son lit, pour vous apprendre ce que peut opérer le Christianisme.

Que peut-on penser d'un Auteur qui finit par tourner en ridicule le Sacre de nos Rois, dont le but est de rendre le chef de la Nation plus respectable aux yeux des peuples ? Est-il du bien de la société d'affoiblir les sentimens de vénération qui attachent les sujets à la personne auguste du Souverain ? Mais ce n'est point le seul endroit où notre Critique ait montré que la Philosophie moderne est peu propre à former des sujets fidéles & de bons Citoyens. » Dans le Gouvernement ancien, dit l'Au» teur d'Emile, l'auguste appareil de la » puissance Royale en imposoit aux sujets. » Des marques de dignité, un trône, un » sceptre, une robe de pourpre, une cou» ronne, un bandeau, étoient pour eux » des choses sacrées. Ces signes respectés » leur rendoient vénérable l'homme qu'ils » en voyoient orné ; sans soldats, sans me» naces, si-tôt qu'il parloit, il étoit obéi.

» Maintenant qu'on affecte d'abolir *ces fi-*
» gnes, qu'arrive-t-il de ce mépris ? Que la
» Majesté Royale s'efface de tous les *cœurs;*
» que les Rois ne se font plus obéir qu'à
» force de troupes, & que le respect *des*
» sujets n'est que dans la crainte du châti-
» ment « (*a*). Il y a sans doute de l'*exa-*gération dans cette remarque ; mais elle prouve toujours l'utilité des rits & *des* symboles extérieurs, pour instruire, pour toucher, pour faire agir les hommes. *Nous* reviendrons encore à ce sujet dans le chapitre 13e.

L'Auteur du Dictionnaire Philosophique a traité en particulier des deux cérémonies de la Religion Chrétienne, du Baptême & de la Confession ; il est à propos d'examiner soigneusement ce qu'il en a dit.

§. 5.

Sur le *Baptême*, il observe d'abord que ce mot grec signifie *immersion* ; il devoit ajouter qu'il exprime encore *ablution*, l'action de laver : le verbe dont il descend, a été pris en ce sens par Aristophane, au rapport de Suidas. Cette remarque de Grammaire ne sera pas inutile.

Les hommes, dit-il, *qui se conduisent tou-*

(*a*) Emile, tome 3, p. 225.

jours par les ſens, imaginerent aiſément que ce qui lavoit le corps, lavoit auſſi l'ame. Cela n'eſt ni vrai ni exact. Les hommes imaginerent que l'action de ſe laver le corps, étoit un ſymbole ou une figure très-naturelle de la purification de l'ame; mais ils n'ont jamais penſé qu'elle pût opérer cet effet, ſans une volonté particuliere de Dieu; l'Auteur le reconnoîtra bientôt.

Il n'eſt pas ſurprenant que les ablutions religieuſes aient été & ſoient encore en uſage chez preſque toutes les Nations de l'univers qui ont un culte public, chez les Egyptiens & chez les Hébreux, chez les Indiens, chez les Grecs & chez les Romains, parmi les Mahométans comme parmi nous. Ce ſymbole eſt ſi naturel, que tous les peuples l'ont adopté de concert; il n'a pas été néceſſaire qu'ils l'empruntaſſent les uns des autres: c'eſt une pratique auſſi ancienne que le monde.

Chez les Hébreux, dit le Philoſophe, *c'étoit une régénération, cela donnoit une nouvelle ame, ainſi qu'en Egypte.* Cette expreſſion bizarre de quelques Rabbins ne valoit pas la peine d'être répétée; mais il n'y a rien d'extraordinaire à regarder le Baptême comme une *régénération* ſpirituelle. C'eſt le terme dont Jeſus-Chriſt s'eſt ſervi.

On nous fait remarquer que S. *Jean baptiſa dans le Jourdain ; que même il baptiſa Jeſus, qui pourtant ne baptiſa jamais perſonne, mais qui daigna conſacrer cette ancienne cérémonie.* Non-ſeulement il l'a conſacrée, mais il l'a preſcrite expreſſément. *Quiconque n'a pas été régénéré par l'eau & par le S. Eſprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu* (*a*). *Celui qui croira & ſera baptiſé, ſera ſauvé* (*b*). Il a ordonné à ſes Apôtres *d'enſeigner toutes les Nations, & de les baptiſer au nom du Pere, & du Fils & du S. Eſprit* (*c*). On ne doit donc pas s'étonner que le Baptême ſoit devenu le premier rit & le ſceau de la Religion Chrétienne ; ainſi J. C. l'a établi ; & s'il n'a baptiſé perſonne, il a fait baptiſer par ſes Diſciples (*d*).

Tout ſigne eſt indifférent par lui-même ; & Dieu attache ſa grace au ſigne qu'il lui plaît de choiſir. Cette réflexion eſt très-juſte ; par conſéquent nous devons attribuer au Baptême tous les effets qu'il a plu à Dieu d'y attacher, & qu'il a daigné nous révéler par Jeſus-Chriſt.

Cependant, continue le Philoſophe, *les*

(*a*) *Joan.* 3, 5.
(*b*) *Marc.* 16, 16.
(*c*) *Matt.* 28, 19.
(*d*) *Joan.* 3, ℣. 22 ; & 4, ℣. 1.

quinze premiers Evêques de Jerusalem furent tous circoncis, & il n'est pas sûr qu'ils fussent baptisés. Ils furent circoncis assurément, puisqu'ils étoient Juifs de naissance; J. C. ni ses Apôtres n'ont point défendu la circoncision aux Juifs; mais il n'est pas moins sûr qu'ils furent baptisés, puisque les Apôtres, en prêchant aux Juifs, exigeoient, pour premiere marque de leur conversion au Christianisme, qu'ils reçussent le Baptême, & ils les baptisoient en effet (*a*).

Nous convenons que l'on abusa de ce Sacrement dans les premiers siécles de l'Eglise; que plusieurs attendoient qu'ils fussent dangereusement malades, pour recevoir le Baptême; mais on doit avertir en même temps que l'Eglise réclama toujours contre cet abus, & que les Evêques ne cesserent de faire là-dessus les plus vives représentations. L'Empereur Constantin donna ce mauvais exemple; & en cela il est blâmable sans doute; mais il est contre l'équité naturelle de le calomnier. Voici le raisonnement qu'on lui prête. *Le Baptême purifie tout; je puis donc tuer ma femme, mon fils & tous mes parens, après quoi je me ferai baptiser, & j'irai au Ciel: comme de fait*, ajoute-t-on, *il n'y manqua pas.*

(*a*) Act. 2, 38 & 41.

Voilà Conſtantin accuſé d'avoir fait mourir ſa femme, ſon fils & tous ſes parens ; & on le répéte encore dans l'article *Chriſtianiſme* & ailleurs (*a*).

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que Conſtantin eſt criminel d'avoir fait mourir ſon fils Criſpus ſur les calomnies de l'Impératrice Fauſta, qui accuſa fauſſement ce jeune Prince d'avoir voulu attenter à ſa pudeur. Une accuſation ſi atroce demandoit des preuves plus convaincantes que le ſimple témoignage d'une marâtre. Mais lorſque cette malheureuſe femme eut avoué dans la ſuite que c'étoit elle au contraire qui avoit voulu ſéduire le Prince, Conſtantin, en la faiſant mourir, fit un acte de juſtice. C'eſt donc une impoſture odieuſe, d'inſinuer que Conſtantin fit d'abord mourir ſa femme, enſuite ſon fils & tous ſes parens, par un eſprit de cruauté. On ſçait au reſte, pourquoi cet Empereur eſt continuellement déchiré par certains Philoſophes ; il a fait ceſſer les perſécutions contre les Chrétiens ; il a profeſſé notre Religion ; il a proſcrit l'idolâtrie : nos Apologiſtes, zélés du Paganiſme (*b*), ne le lui pardonneront jamais.

Les Grecs conſerverent toujours le Baptê-

(*a*) Tome 1, p. 241. Examen important, c. 29, p. 169.
(*b*) Diction. Philoſ. art. *Idoles*, *Idolâtrie*.

me par immerſion ; la température du climat, l'uſage du bain fréquent chez les Orientaux, rendent cette pratique plus commode qu'elle ne ſeroit parmi nous. Les peuples du Nord s'étant convertis, l'on comprit que le Baptême, par immerſion, pouvoit être dangereux dans des pays froids, & faire périr les enfans ; l'on y ſubſtitua l'aſperſion ou l'infuſion ; mais il n'eſt pas vrai que cette maniere d'adminiſtrer le Baptême, *ait ſouvent fait anathématiſer les Latins par l'Egliſe Grecque*, ſi ce n'eſt peut-être depuis le ſchiſme de celle-ci.

On demanda, dit le Philoſophe, *à Saint Cyprien, Evêque de Carthage, ſi ceux-là étoient réellement baptiſés, qui s'étoient fait ſeulement arroſer tout le corps ? Il répond dans ſa 76e Lettre, que pluſieurs Egliſes ne croyoient pas que ces arroſés fuſſent Chrétiens ; que pour lui il penſe qu'ils ſont Chrétiens : mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois ſuivant l'uſage.* Il y a ſeulement deux falſifications inſignes dans ce paſſage ; Saint Cyprien répond préciſément le contraire : voici ſes paroles tirées de la Lettre même.

» Comme ces fidéles qui ont reçu la » grace de J. C. par l'eau ſalutaire & par » une foi integre, ſont appellés par quel-

» ques-uns (*a*), non pas Chrétiens, mais
» *Cliniques* (c'eſt-à-dire, *alités* ou baptiſés
» au lit); je ne vois pas d'où l'on prétend
» tirer ce nom.... Mon ſentiment eſt que
» l'on doit regarder comme Chrétien, qui-
» conque a reçu la grace divine dans l'Egli-
» ſe par le droit & le privilége de la foi.....
» Dira-t-on qu'ils ont reçu la grace du Sei-
» gneur, mais en moindre meſure & avec
» moins de dons du S. Eſprit, tellement
» qu'on les doive regarder comme Chré-
» tiens, mais moins parfaits que les autres?
» Tout au contraire; le S. Eſprit n'eſt
» point donné par meſure, mais il deſcend
» dans toute ſa plénitude ſur celui qui a la
» foi. De même que le jour luit également
» pour tous, & que le ſoleil répand égale-
» ment ſa lumiere ſur tous; ainſi J. C. vrai
» ſoleil de juſtice, diſtribue également dans
» ſon Egliſe, la lumiere de la vie éter-
» nelle «. Le S. Docteur ne pouvoit contredire d'une maniere plus éclatante l'opinion ridicule qu'on veut lui imputer. Quelle croyance, quels égards peut mériter un Ecrivain qui trompe ainſi ſes lecteurs?

La ſuite de l'article ne nous apprend rien de nouveau. Nous ſçavions déja qu'au-

(*a*) *Nota.* Que S. Cyprien ne dit pas *pluſieurs Egliſes*, comme on le lui fait dire.

trefois les baptisés étoient appellés *les initiés*; que ceux qui ne l'étoient pas encore, étoient nommés *Cathécumenes*, c'est-à-dire, disciples ou instruits; qu'on vouloit qu'ils produisissent des *Parrains*, pour s'assurer non-seulement de leur fidélité, mais encore de leur conduite & de leurs mœurs; que dans les premiers siécles, les fidéles furent fort attentifs à ne pas découvrir aux Payens les rits ni les dogmes du Christianisme.

Dans le second siécle, selon notre Philosophe, l'on commença à baptiser les enfans. Mais il paroît certain que cet usage a commencé plutôt. Lorsqu'il est dit dans les Actes des Apôtres & dans les Epîtres de S. Paul, qu'un chef de famille a été baptisé avec toute sa maison (*a*), personne n'est excepté; les enfans y sont compris aussibien que les adultes.

Selon lui encore, on conclud qu'il falloit administrer le Baptême au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'étoit à cet âge qu'ils étoient circoncis. Mais il n'est prouvé par aucun monumennt que c'ait été une pratique constante de différer ainsi le Baptême, ni qu'on l'ait fait par allusion à la circoncision. Toutes ces

(*a*) Act. 16, 15 & 33. 1. Cor. 1, 16.

allégations ſont ſans autorité. Enfin il n'eſt pas vrai qu'*au troiſiéme ſiécle, la coutume l'emporta de ne ſe faire baptiſer qu'à la mort.* Jamais cette coutume ne l'emporta; c'eſt un abus contre lequel l'Egliſe réclama toujours, & qui fut beaucoup moins commun que l'Auteur ne le ſuppoſe.

Ceux qui mouroient dans la premiere ſemaine, dit-il, *étoient damnés, ſelon les Peres de l'Egliſe les plus rigoureux.* Défions-nous encore de cette aſſertion. Les Peres de l'Egliſe les plus rigoureux n'ont point enſeigné abſolument que les enfans morts ſans baptême étoient *damnés*, à prendre ce terme dans toute ſa rigueur. Ils ont dit que ces enfans n'avoient point de part à la béatitude ſurnaturelle qui nous eſt acquiſe par la rédemption de J. C; parce que le fruit de cette rédemption ne peut nous être appliqué que par le Baptême; mais aucun n'a jamais avancé dans les ſiécles dont nous parlons, que ces enfans fuſſent condamnés au feu éternel.

Il eſt abſolument faux que ce ſoit Saint Pierre Chryſologue, au cinquiéme ſiécle, ou quelqu'autre qui ait imaginé les Lymbes, où ſont détenus les enfans morts ſans Baptême, où étoient les Patriarches, où J. C. eſt deſcendu après ſa mort. La deſcente de J. C. aux enfers ou aux Lymbes, eſt fondée

ſur

sur le texte même des Livres saints (*a*). Le P. Pétau a montré, par des témoignages exprès, que ç'a été le sentiment unanime de tous les Peres de l'Eglise depuis les Apôtres, à commencer par S. Justin, Saint Irenée, S. Clément d'Alexandrie, Origène, &c. (*b*). On voit par-là quelle créance mérite l'Auteur de *l'Examen important*, qui assure positivement que S. Athanase est le premier qui ait imaginé ce voyage de J. C. aux enfers, trois cens cinquante ans après ; que cet article n'a été inséré dans le symbole qu'au cinquiéme siécle (*c*). C'est ainsi que nos adversaires déshonorent leur critique, en avançant au hasard des faits démentis par tous les monumens de l'antiquité.

L'Auteur du Dictionnaire Philosophique conclud que toute la discipline, touchant le Baptême, *a dependu de la prudence des premiers Pasteurs qui l'ont établie.* Cela est vrai, quant à la maniere d'administrer le Baptême ; ou par immersion, ou par aspersion, ou par infusion ; parce que ces différentes manieres sont également comprises sous le nom de Baptême ; mais non pas quant à la matiere du Sacrement, qui est l'eau naturelle. Cette matiere ayant été expressément déterminée par J. C. même,

(*a*) Act. 2 & 9. 1 Petr. 3 & 4.
(*b*) Théol. Dogm. l. 13, c. 16.
(*c*) Chap. 11, p. 67.

jamais les Pasteurs ne se sont attribué le pouvoir d'y rien changer. On a conservé de même très-scrupuleusement la forme ou les paroles du Baptême, parce qu'elles sont de J. C. (*a*)

§. 6.

Le Philosophe ne raisonne pas plus sensément sur la Confession que sur le Baptême. Dans le *Catéchisme du Curé*, il avoit dit que *la Confession est une chose excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'antiquité la plus reculée ;* bientôt il s'est repenti de cet éloge : il commence l'article *Confession*, par dire que *c'est encore un problême, si la Confession, à ne la considérer qu'en politique, a fait plus de bien que de mal.* Sans doute qu'en sage Politique il en a fidélement détaillé les bons & les mauvais effets : sur son rapport nous serons en état d'en porter notre jugement.

Il n'est pas prouvé d'abord que l'on *se soit confessé dans les mysteres d'Isis, d'Orphée & de Cérès*, comme l'Auteur le prétend ; reconnoître en général que l'on a des crimes à expier, ce n'est pas se confesser, selon la signification ordinaire du terme. Les Protestans, qui rejettent la Confession, ne refusent pas d'avouer qu'ils ont des péchés à expier. Quand on veut raisonner so-

(*a*) Matth. 28, 19.

sidement, il ne faut pas commencer par abuser du langage.

Les Chrétiens adopterent la Confession dès les premiers siécles de l'Eglise. Voilà déja un aveu important; il s'ensuit que la Confession n'est pas une invention moderne, comme certains Critiques Protestans, très-mal instruits sur ce point, ont voulu le persuader. L'Auteur pouvoit dire hardiment qu'elle est en usage *dès le premier siécle de l'Eglise*, & dès le temps des Apôtres, puisqu'il en est fait mention dans leurs actes (*a*).

Mais il n'est pas vrai qu'elle soit empruntée *des rits de l'antiquité*. L'on n'en trouve aucun vestige avant J. C, & ce divin Législateur n'a copié personne. Le pouvoir qu'il a donné à ses Apôtres de remettre les péchés (*b*), est un privilége unique, & que lui seul pouvoit communiquer. Dans quels monumens l'Auteur a-t-il découvert que *sursum corda*, & *ite Missa est*, sont des formules imitées des anciens mysteres de la Religion Payenne? Cette anecdote est assez curieuse pour mériter des preuves; & il est fâcheux que l'Histoire n'en fournisse aucune.

Le scandale, dit-il, *de la Confession publique d'une femme, arrivé à Constantinople au quatriéme siécle, fit abolir la Confession*

(*a*) Act. 19, 18.

(*b*) Matt. 18, 18. Joan. 20, 23.

La Confeſſion publique fut abolie, cela eſt vrai ; mais non pas la Confeſſion ſecrette, qui ne peut jamais être un ſujet de ſcandale : la bonne foi demandoit que l'on fît cette diſtinction. La Confeſſion publique pouvoit être ſupprimée, parce qu'elle n'eſt pas commandée, & qu'il en pouvoit naître des abus ; il n'en eſt pas de même de la Confeſſion ſecrette inſtituée par J. C, & qui ne peut faire que du bien.

Celle-ci, ſelon l'Auteur, *ne fut admiſe dans notre Occident que vers le ſeptiéme ſiécle.* L'anachroniſme eſt un peu fort. On peut voir les preuves du contraire dans la quatriéme Lettre du P. Schefmacher, dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique du P. Alexandre (*a*), dans Bellarmin, & dans d'autres Controverſiſtes.

Il déſapprouve la formule de l'abſolution ; elle ſeroit, dit-il, plus reſpectueuſe envers l'Etre ſuprême, ſi elle étoit en forme de priere, & ſi le Confeſſeur diſoit : *Puiſſe le Seigneur pardonner à tes fautes & aux miennes.* 1°. Il ignore ſans doute que l'abſolution eſt toujours précédée d'une priere équivalente à celle qu'il imagine : on peut le voir dans tous les Rituels. 2°. Le reſpect envers l'Etre ſuprême, conſiſte à

(*a*) *Hiſt. Eccl. tertii ſæculi. Differt. 6, quæſt. 2.*

faire exactement ce que J. C. a prescrit : or Jesus-Christ n'a point dit à ses Apôtres : quand vous prierez Dieu de remettre les péchés, il les remettra ; mais il leur a dit : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez* (*a*). Pour remplir toute la signification de ces paroles, l'absolution doit être un jugement ou une sentence de rémission prononcée au nom de J. C., & c'est ainsi que l'Eglise les pratique.

Le point essentiel étoit de peser les bons & les mauvais effets de la Confession ; l'Auteur l'a-t-il fait sans partialité ? *Le bien que la Confession fait*, dit-il, *est d'avoir quelquefois obtenu des restitutions de petits voleurs* : voilà donc toute son utilité. Dans le Catéchisme du Curé, on avoit du moins ajouté qu'*elle est encore très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner* ; mais nos Critiques en connoissent peu les avantages. Non-seulement elle procure la réparation des crimes qu'ont enfantés la haine, la vengeance, l'injustice, la jalousie, l'ambition, l'avarice, la volupté ; mais elle arrête les ravages de ces passions fougueuses ; elle prévient cent fois plus de mal qu'elle n'en fait réparer. Dans le secret du tribunal, un Confesseur éclairé & prudent, inf-

(*a*) Voyez ci-dessus.

truit ſon pénitent des devoirs qu'il ignore ou qu'il méconnoît ; il lui en montre l'étendue, lui ſuggere les motifs de les remplir, lui preſcrit les remédes contre les paſſions, le conſole dans ſes peines, l'aide à ſe relever de ſes foibleſſes, rétablit dans ſon cœur le calme & la paix. Pour parler ſenſément de la Confeſſion, il faut en raiſonner par expérience ; & nos adverſaires n'en jugent que par ſpéculation.

Le mal qu'ils attribuent à la Confeſſion, *eſt d'avoir quelquefois, dans les troubles des Etats, forcé les pénitens à être rebelles & ſanguinaires en conſcience.* L'acuſation eſt atroce ; mais les faits que l'on cite, ne la prouvent point.

Les Prêtres Guelfes refuſoient, dit-on, *l'abſolution aux Gibelins ; & les Prêtres Gibelins ſe gardoient bien d'abſoudre les Guelfes. Les aſſaſſins des Sforces, des Médicis, des Princes d'Orange, des Rois de France, ſe préparerent aux parricides par le Sacrement de la Confeſſion.* Suppoſons pour un moment tous ces faits, dont pluſieurs ſont faux ou haſardés ; & voyons ce qui s'enſuit.

1°. Dans ces cas là même, il eſt vrai que la Confeſſion n'a pas arrêté ou prévenu le crime, mais il n'eſt pas vrai qu'elle en ait été la cauſe, ni qu'elle ait *forcé les pénitens*

à être rebelles & ſanguinaires. Un pénitent aſſez ſcélérat pour ſe confeſſer avec un horrible projet dans l'ame, & qui n'y renonce pas en confeſſion, l'auroit exécuté de même, quand il ne ſe ſeroit pas confeſſé. Il ſe trouve des rebelles & des parricides chez les peuples qui ne ſe confeſſent pas; & ils y ſont en plus grand nombre que chez nous. Les Auteurs de la conjuration d'Amboiſe & de l'aſſaſſinat du Duc de Guiſe, tous Calviniſtes, ne s'étoient pas préparés au crime par la Confeſſion.

Un fanatique, perſuadé que le meurtre qu'il médite eſt une bonne action, ne ſe croit pas obligé de s'en accuſer: mais ce n'eſt point la Confeſſion qui lui donne cette idée, c'eſt le dérangement de ſon cerveau; ſi ſa maladie étoit ſuſceptible de reméde, la Confeſſion ſeroit le plus efficace.

2°. On prouve ſeulement que *dans les troubles des Etats*, lorſque tous les eſprits ſont en convulſion, cas aſſez rare chez tous les peuples, on peut abuſer de la Confeſſion. Mais dans ces conjonctures malheureuſes, on abuſe de même de tous les autres liens de la ſociété pour s'enhardir au crime; du ſerment, du ſecret naturel, des nœuds de l'amitié, de l'autorité des loix. Dira-t-on pour cela que c'eſt encore un problême, ſi le ſerment, le ſecret, l'amitié, les loix, à

ne les considérer qu'en politique, ont fait plus de bien que de mal?

3°. Dans les troubles les plus violens, il se trouve toujours des hommes sages, modérés, retirés du monde: un Confesseur de ce caractere est toujours en état de détourner du crime un malfaiteur qui s'accuseroit à lui. Cela est arrivé dans une infinité de cas, dont le sceau inviolable de la Confession nous a dérobé la connoissance. Pour un scélérat qui abuse de la Confession, il en est dix mille pénitens qui en profitent.

On nous dit que Louis XI & la Brinvilliers se confessoient dès qu'ils avoient commis un grand crime, & se confessoient souvent (*a*). Supposons-le encore. Il s'ensuit que ni la crainte de Dieu, ni la foi à la confession, n'ont été capables de changer deux ames noires & livrées au crime. Mais s'ensuit-il que si elles n'avoient pas cru en Dieu ni à la Confession, elles se seroient rendues moins coupables; que si on en eut fait deux Athées, on les auroit rendues vertueuses?

L'Auteur finit cet article par un trait digne de la probité de ce Critique. Il dit que la Bulle de Grégoire XV, du 30 Août 1622, *ordonne de révéler les Confessions*

(*a*) Voyez encore le Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 50.

dans

dans certains cas. C'eſt une impoſture & une calomnie. La Bulle n'ordonne point au Confeſſeur de révéler la Confeſſion du pénitent dans aucun cas; & il n'eſt aucun cas imaginable où cela puiſſe être permis: mais elle ordonne au pénitent, dans un cas extrêmement odieux, *de révéler le crime du Confeſſeur* qui auroit abuſé de ſon miniſtere. Cela eſt très-différent. Le Confeſſeur eſt obligé, par toutes les loix divines & humaines, à un ſecret inviolable dans tous les cas envers ſon pénitent; mais le pénitent n'eſt point obligé à un ſilence ſemblable envers ſon Confeſſeur. Le ſceau de la Confeſſion eſt entiérement en faveur du pénitent, & lui donne toute la ſécurité poſſible; mais il doit toujours faire trembler le Confeſſeur.

La réponſe du Jeſuite Coton à Henri IV, applaudie par l'Auteur, eſt une preuve contre lui. *Révéleriez-vous*, dit le Roi, *la Confeſſion d'un homme réſolu de m'aſſaſſiner? Non, Sire; mais je me mettrois entre vous & lui.* Ainſi répondroit tout Confeſſeur inſtruit. S'il y avoit un cas imaginable, où le ſceau de la Confeſſion pût être violé, ce ſeroit certainement celui-là: dans ce cas-là même il eſt inviolable. Sans cela la Confeſſion deviendroit inutile, aucun malfaiteur ne voudroit ſe confeſſer.

Il eſt probable que l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique ne s'étoit pas confeſſé lui-même avant d'écrire cet article ; il n'auroit pas calomnié Grégoire XV, & il auroit mieux parlé de la Confeſſion.

L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé eſt à peu près de même avis. C'eſt en vain, ſelon lui, qu'on regarde la Confeſſion comme un frein utile aux mœurs : *les pays*, dit-il, *où elle eſt plus fidélement obſervée, ont les mœurs les plus diſſolues ; ces expiations faciles enhardiſſent au crime* (*a*). Par conſéquent chez les Proteſtans, qui ont ſupprimé la Confeſſion, les mœurs doivent être beaucoup plus pures que dans l'Egliſe Romaine : parmi nous les Incrédules, qui ne ſe confeſſent plus, doivent être les plus vertueux de tous les hommes. Nous ſçavons ce qu'il en faut penſer.

Appeller la Confeſſion *une expiation facile*, c'eſt montrer fort peu de connoiſſance des diſpoſitions qu'elle exige. On ignore ſans doute que la Confeſſion eſt nulle, ſi elle n'eſt accompagnée d'un repentir ſincere, d'une ferme réſolution d'éviter la rechûte & d'en fuir les occaſions ; d'une volonté efficace de réparer les effets du péché, & de l'effacer par des œuvres ſa-

(*a*) Chap. 13, p. 214.

tisfactoires. Si cela étoit auſſi aiſé dans la pratique que dans la ſpéculation, la Confeſſion deviendroit plus fréquente, & les mœurs en vaudroient mieux.

§. 7.

On s'eſt ſervi encore d'un autre artifice pour faire paroître les rits extérieurs de la Religion moins reſpectables; on a prétendu qu'ils n'avoient été inſtitués que dans la ſuite des temps, & ſouvent dans des ſiécles peu éclairés; que le Chriſtianiſme des temps Apoſtoliques étoit fort différent de ce qu'il eſt aujourd'hui. Cela demande un éclairciſſement.

Il eſt certain que les perſécutions ſous leſquelles l'Egliſe a gémi pendant les trois premiers ſiécles, ne lui laiſſerent pas la liberté de pratiquer ſon culte public avec autant d'éclat que dans le quatriéme; mais dès qu'il lui fut permis de ſe montrer au grand jour, elle établit ſes rits, conformément à la tradition des trois ſiécles précédens, qui remontoit juſqu'aux Apôtres. Une preuve que le fond de la lithurgie, les cérémonies eſſentielles des Sacremens, & tous nos rits principaux, ſont de la plus haute antiquité, c'eſt qu'il eſt impoſſible d'aſſigner l'époque préciſe de leur inſtitution.

Dans la suite des temps ; lorsqu'il s'éleva différentes héréſies, l'Egliſe eut ſoin de mettre en uſage les rits & les formules les plus propres à énoncer diſtinctement le dogme Catholique, & à préſerver les fidéles de l'erreur. Ainſi le *Triſagion*, la Doxologie à la fin des Pſeaumes, la triple immerſion dans le Baptême, furent établis pour profeſſer d'une maniere ſenſible les myſteres de la Trinité & de l'Incarnation. Après la condamnation de Neſtorius, le culte de *Marie, mere de Dieu*, déja très-ancien, devint plus pompeux ; tout comme l'on a vu, depuis l'héréſie de Calvin, le culte de l'Euchariſtie recevoir un nouvel éclat dans toute l'Egliſe.

En vain nos Critiques entêtés ont voulu faire enviſager cette conduite de l'Egliſe, comme une preuve des changemens ſurvenus dans ſa foi : tout au contraire, c'eſt une barriere qu'elle a toujours oppoſée à l'introduction des nouveaux dogmes. Lorſque les Réformateurs du 16e ſiécle voulurent établir leur doctrine, il fallut qu'ils commençaſſent par ſupprimer tout le rit extérieur qui dépoſoit contr'eux : profeſſion de foi muette, mais énergique & intelligible à tous. Ce trait ſeul ſuffit pour montrer combien il eſt néceſſaire de conſerver les rits anciens, & combien il ſeroit dangereux d'y donner atteinte.

CHAPITRE X.

Des Livres ſacrés des Chrétiens.

§. I.

A CONSIDÉRER le ton qui regne dans *le Chriſtianiſme dévoilé*, on s'attend d'abord à trouver dans ce chapitre de nouvelles difficultés contre les Livres ſaints, des réflexions qui ont échappé aux autres Critiques. On eſt fort ſurpris de ne voir qu'une répétition très-ſuperficielle de celles qui ont déja paru, & qui reparoiſſent tous les jours ſous de nouveaux titres. On les a lues dans le Dictionnaire Philoſophique, dans la Philoſophie de l'Hiſtoire, dans le Traité ſur la Tolérance, dans les Lettres ſur les Miracles, dans les Queſtions de Zapata, dans l'Examen de la Religion attribué à S. Evremont, dans le Livre de Freret, dans l'Analyſe de la Religion Chrétienne, par Dumarſais; dans le Catéchiſme de l'honnête Homme, dans le Sermon des Cinquante, &c. pluſieurs ſont encore renouvellées dans l'Examen important de Milord Bolingbroke. L'Auteur de la Philoſophie du bon Sens en avoit déja pro-

poſé une bonne partie, après les avoir empruntées de Bayle. Voilà la chaîne de tradition, par laquelle les découvertes Philoſophiques ſe perpétuent; & elles n'ont pas coûté un grand travail à ceux que l'on en croit les Auteurs. Ils les avoient priſes dans Origène, dans S. Jerôme, dans S. Auguſtin. Ils avoient eu ſoin de tranſcrire dans ce dernier Pere, les vieilles objections des Manichéens, ſans dire un mot de ce que le S. Docteur avoit répondu à ces Hérétiques. Aujourd'hui l'on puiſe dans une ſource plus facile: on extrait les difficultés contre les Livres ſaints dans les Commentaires de Dom Calmet, en laiſſant toujours de côté les réponſes. Voilà le grand art par lequel on multiplie les Livres, on étale de l'érudition à peu de frais, on éblouit les ignorans.

Ceux qui ont un peu lû, fatigués de ces répétitions, ne peuvent revenir de leur étonnement. Cette Charlatannerie durera-t-elle long-temps? Le perſonnage de Compilateur, de Copiſte, d'Abréviateur, convient-il à des hommes qui prétendent inſtruire le genre humain? Eſpere-t-on nous fermer la bouche, à force de répéter les mêmes objections?

Nous avons montré dans un autre Ouvrage, la ſource de l'obſcurité des Livres

ſaints (*a*); la ſtérilité & le laconiſme des anciennes langues, la ſingularité des mœurs du premier âge du monde, le génie particulier des anciens Orientaux, l'alluſion continuelle de leurs diſcours à des uſages qui ne ſubſiſtent plus : tout cela rapproché de nos langues, de nos mœurs, de nos coutumes, doit paroître fort extraordinaire. Mais quand nous ne pourrions pas prendre le vrai ſens d'une expreſſion de Moïſe, ou concilier une difficulté de chronologie, s'enſuivroit-il que les Livres ſaints ne méritent aucune créance? Les Chinois conviennent eux-mêmes que leurs anciens Livres ſont d'une obſcurité preſqu'impénétrable; la difficulté d'entendre ceux de Moïſe, ne prouve rien autre choſe que leur haute antiquité.

L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé commence, ſelon ſa coutume, par nous imputer des opinions que nous n'avons pas; il nous accuſe de croire que dans la Bible *il n'y a pas un mot qui ne ſoit inſpiré* (*b*). Fauſſe ſuppoſition. Nous croyons que Dieu a révélé aux Auteurs ſacrés les événemens futurs qu'ils ont annoncés, & les vérités qu'ils n'auroient pas pu connoître par la

(*a*) Certit. des preuves du Chriſt. c. 11, §. 1.
(*b*) Chriſtianiſme dévoilé, p. 127.

lumiere naturelle ; qu'il les a excités par un mouvement de ſon eſprit à écrire ce que nous liſons dans leurs Ouvrages : qu'il a veillé par une providence ſpéciale à ce qu'ils n'y mêlaſſent rien de faux ni de contraire à ſes deſſeins. Mais l'Egliſe n'a jamais cru que Dieu leur eût inſpiré tous les mots ou toutes les expreſſions dont ils ſe ſont ſervis.

On ne voit pas par quelle raiſon il regarde l'Ancien & le Nouveau Teſtament comme *un aſſemblage peu compatible*. Quelle oppoſition y a-t-il entre ces deux parties de l'Ecriture ? Il falloit, ou le montrer, ou ne pas haſarder une ſemblable expreſſion.

Comme les objections que l'on fait contre les Livres de Moïſe, ſont beaucoup plus détaillées dans le Dictionnaire Philoſophique, que dans les autres Ouvrages de nos Critiques ; nous examinerons ſoigneuſement les différens articles qui concernent cette matiere.

ARTICLE PREMIER.

Des Livres de l'Ancien Teſtament.

§. 2.

L'article *Genèſe* du Dictionnaire Philoſophique mérite une attention particulie-

re. On y voit un Critique qui a voulu ſe parer d'une érudition qu'il n'a pas ; qui parle d'Hébreu, ſans ſçavoir les premiers élémens de cette langue ; de Phyſique, en Phyſicien très-borné ; d'Hiſtoire ancienne, en Littérateur moderne.

Selon lui, on traduit mal ces paroles : *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre :* il n'y a point, dit-il, d'homme un peu inſtruit, qui ne ſçache que le texte porte : *Au commencement les Dieux firent*, ou *les Dieux fit le ciel & la terre.*

Mais s'il étoit lui-même auſſi inſtruit qu'il veut le paroître, il ſçauroit qu'en hébreu le nom pluriel, quand il eſt joint à un verbe ſingulier, ne ſignifie point multitude ; qu'alors il eſt augmentatif, & déſigne le ſuperlatif. *Elohim*, en hébreu, ne ſignifie donc point *les Dieux*, mais *le Très-haut*, puiſqu'il eſt joint au verbe *créa* qui eſt au ſingulier. C'eſt ainſi qu'il eſt conſtruit conſtamment dans tout ce chapitre & ailleurs.

Cette leçon, dit le Philoſophe, *eſt d'ailleurs conforme à l'ancienne idée des Phéniciens, qui avoient imaginé que Dieu employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le Chaut Ereb.* Voilà autant de fauſſetés que de mots. Nous ne connoiſſons les anciennes idées des Phéniciens, que par le fragment vrai ou ſuppoſé de Sanchonia-

thon, assez mal traduit par Philon de Biblos, & conservé dans Eusebe (*a*). Or, selon ce fragment, il est faux, 1°. que Dieu ait présidé au débrouillement du chaos; Sanchoniathon n'en dit pas un mot: aussi Eusebe lui a-t-il reproché que sa cosmogonie va droit à l'Athéisme. 2°. Il est encore plus faux que, selon le fragment, Dieu ait employé des Dieux inférieurs au débrouillement du chaos; Sanchoniathon suppose au contraire, que les premiers Dieux des Phéniciens furent le Soleil & les productions de la Terre. 3°. *Chaut Ereb*, vuide ténébreux, est de l'invention du Philosophe: Sanchoniathon donne pour seul principe de l'univers, un air ténébreux, & non pas le vuide.

Les Phéniciens, continue le Critique, *étoient depuis long-temps un peuple puissant, qui avoit sa Théogonie, avant que les Hébreux se fussent emparés de quelques villages de son pays.* Nouvelle fausseté répétée dans la Philosophie de l'Histoire (*b*), dans l'Examen important (*c*), & dans l'article *Moïse* (*d*). Les Phéniciens ne sont devenus puissans que par le commerce mari-

(*a*) *Euseb. præpar. Evang. l.* 1, *c.* 9,
(*b*) Chap, 13, p. 61.
(*c*) Examen important, c. 6, p. 33.
(*d*) Dict. Philos. tom. 2, p. 173.

time & par leurs colonies : or on défie notre Philoſophe de montrer, qu'avant l'établiſſement des Hébreux dans la Paleſtine, les Phéniciens euſſent déja fait ſur mer aucun voyage de long cours. S'ils euſſent été alors un peuple puiſſant, auroient-ils laiſſé conquérir leur pays par les Hébreux, que l'on nous peint comme une poignée d'eſclaves? Il prouvera encore moins que la Théogonie des Phéniciens ſoit plus ancienne que les Livres de Moïſe ; Sanchoniathon, Auteur ou Rédacteur de cette Théogonie, a vécu, ſelon le ſentiment le plus probable, au moins deux cens ans après Moïſe, & peut-être beaucoup plus tard.

Il eſt bien naturel de penſer, ajoute notre ſçavant Diſſertateur, *que quand les Hébreux eurent enfin un petit établiſſement vers la Phénicie, ils commencerent à apprendre la langue, ſur-tout lorſqu'ils y furent eſclaves. Alors ceux qui ſe mêlerent d'écrire, copierent quelque choſe de l'ancienne Théologie de leurs Maîtres ; c'eſt la marche de l'eſprit humain.* Malheureuſement cette marche prétendue ne s'accorde, ni avec les faits, ni avec les monumens, ni avec les ſuppoſitions de notre Philoſophe. 1°. Les Hébreux n'apprirent point la langue de la Phénicie après leur établiſſement ; ils parloient, leur langue depuis Abraham. Toujours ſé-

parés des autres peuples, ils la conſerverent ſans mêlange. L'hebreu des Livres ſaints, & ce qui nous reſte des monumens Phéniciens, prouvent démonſtrativement que le langage & l'alphabet des deux peuples n'étoient pas entiérement les mêmes. 2°. Dans tous les Livres des Juifs, les Chananéens ſont regardés comme une Nation ennemie, dont les Juifs déteſtoient la Religion, les mœurs, les uſages. Ce que nous en connoiſſons, eſt abſolument différent de la croyance & des mœurs Juives; Moïſe & Sanchoniathon n'ont rien de commun; on le verra par le détail. 3°. Lorſque les Hébreux entrerent dans la Paleſtine, ils ſortoient de l'Egypte; notre Auteur lui-même ſuppoſe qu'ils avoient reçu la circonciſion & tous leurs rits des Egyptiens (*a*). N'eût-il pas été plus naturel d'en emprunter de même leur coſmogonie, que de la copier ſur celle des Phéniciens? 4°. Dans l'article *Moïſe*, notre Critique ſuppoſe que le Pentateuque a été fait par Eſdras après la captivité de Babylone; ici il prétend que c'eſt une copie de la Théologie Phénicienne, compoſée dans le temps que les Hébreux étoient eſclaves des Phéniciens.

(*a*) Voyez encore l'Examen important, chapitre 5, p. 31.

Qu'il accorde, s'il le peut, ces deux ſuppoſitions.

Dans le temps, dit-il, *où l'on place Moïſe; les Philoſophes Phéniciens en ſçavoient probablement aſſez pour regarder la terre comme un point, en comparaiſon de la multitude infinie de globes que Dieu a placées dans l'immenſité de l'eſpace que l'on nomme Ciel.* Fort bien. Dans le temps où l'on place Moïſe, c'eſt-à-dire, plus de ſept cens ans avant les premieres obſervations aſtronomiques des Chaldéens, les Phéniciens étoient déja Philoſophes & Aſtronomes. Ils avoient bâti le ſyſtême de l'univers auſſi habilement que Copernic; ils ſçavoient que la terre n'eſt qu'un point au milieu des globes immenſes qui roulent ſur nos têtes. Ils ſçavoient tout, & les Hébreux ne ſçavoient rien. Ceux-ci ont copié toutes les erreurs de leurs Maîtres, & ils n'ont pas eu l'eſprit d'en emprunter aucune vérité. On n'a qu'à lire M. Goguet ſur les progrès de l'Aſtronomie, on verra en quel état elle étoit chez toutes les Nations au ſiécle de Moïſe. Mais voilà comme raiſonnent nos adverſaires. Ils diſſertent à perte de vûe, confondent toutes les époques, contrediſent tous les monumens, déplacent & défigurent tous les faits, & ne ſçavent pas ſeulement s'accorder avec eux-mêmes.

Selon notre Critique, *cette idée ſi ancienne & ſi fauſſe, que le Ciel a été fait pour la terre, a preſque toujours prévalu chez le peuple ignorant.* Mais du moins elle ne prévaloit plus chez les Phéniciens qui étoient déja Philoſophes. En ſecond lieu, cette idée n'eſt point dans le Livre de Moïſe; on la lui prête gratuitement : il dit que Dieu a créé le ciel & la terre, & non pas qu'il a fait le ciel pour la terre. Il dit que Dieu a fait le ſoleil pour éclairer pendant le jour, & la lune pour éclairer pendant la nuit : c'eſt un bienfait du Créateur propre à exciter notre reconnoiſſance. S'il avoit écrit que Dieu a fait la terre pour pirouetter autour du ſoleil, quel ſentiment auroit-il fait naître ?

Suivant le texte de la Genèſe, *la terre étoit tohu bohu; les ténébres étoient ſur la face de l'abîme*, & *l'eſprit de Dieu étoit porté ſur les eaux. Tohu bohu*, dit notre Auteur, *ſignifie préciſément chaos, déſordre.* Point du tout. *Tohu* ſignifie profondeur; *bohu*, vuide, & non pas déſordre : *chaos*, terme grec, a le même ſens. *Tohu bohu*, dit-il encore, *eſt un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme ſens-deſſus-deſſous*, &c. *Sens-deſſus-deſſous*, terme imitatif ! voilà du curieux. Voudroit-on nous apprendre comment le vuide &

le désordre peuvent être imités par le son d'un mot ?

La terre, continue-t-il, *n'étoit point encore formée telle qu'elle est ; la matiere existoit, mais la Puissance divine ne l'avoit point encore arrangée.* Suivant ce beau Commentaire, Moïse a supposé la matiere éternelle : cependant Moïse a dit formellement le contraire. *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre ;* avant ce moment, rien n'existoit que Dieu. En quel état fut d'abord la terre, à l'instant qui suivit la création ? Elle étoit environnée des eaux ; elle ne présentoit dans toute la surface du globe, qu'un abîme d'une profondeur immense, couvert d'épaisses ténébres : voilà ce que nous apprend Moïse. Si le Commentateur ne l'a pas entendu, ou n'a pas voulu l'entendre, ce n'est pas la faute de l'Ecrivain sacré.

L'esprit de Dieu, dit le Philosophe ; *signifie le souffle, le vent qui agitoit les eaux ; cette idée est exprimée dans les fragmens de l'Auteur Phénicien Sanchoniathon.* Oui ; mais l'Auteur Phénicien l'exprime ridiculement ; il suppose l'air en mouvement de toute éternité, & sans aucune cause : Moïse, plus sensé, enseigne que Dieu lui-même agitoit l'air, parce qu'il n'y avoit encore aucune cause naturelle du vent.

Notre Critique ſoutient opiniâtrement que les Hébreux croyoient la matiere éternelle ; parce que les Phéniciens étoient dans cette opinion. *Il n'y a pas un ſeul Auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque choſe du néant. On ne trouve même dans toute la Bible aucun paſſage où il ſoit dit que la matiere ait été faite de rien.* Que ſignifie donc ce paſſage des Pſeaumes que le Critique lui-même a cité : *dixit, & facta ſunt ?* L'argument qu'il fait eſt ſingulier : les autres Nations n'ont pas connu la création proprement dite ; donc les Hébreux n'y penſoient pas non plus. Je dis au contraire : les Hébreux ont parlé de la création dans des termes tout différens de ceux des autres Nations, dont ils en ont eu une idée toute différente. Qu'on nous cite dans les Auteurs profanes quelqu'expreſſion qui approche de celles de Moïſe, & des autres Ecrivains Hébreux. *Dieu dit : que la lumiere ſoit, & la lumiere fut. Il a dit, & tout a été fait. Vous ſoufflerez, Seigneur, & tout ſera créé de nouveau. C'eſt moi dit le Seigneur, qui ai créé le ciel & la terre ; je les ai appellés, & ils ont paru ; j'étois ſeul quand je les ai faits* (*a*). Il n'eſt point là queſtion de matiere préexiſtante,

(*a*) Iſaïe, 44 & 48.

&

& il n'en eſt parlé nulle part. Quel eſt le Philoſophe, le Poëte, l'Hiſtorien qui ſe ſoit ainſi exprimé ?

L'éternité de la matiere a été l'opinion de toute l'antiquité profane, nous en convenons ; mais ce n'a point été la croyance des Hébreux ; il en réſulte, malgré la prétention de notre Philoſophe, que Moïſe n'a rien appris des autres Nations, & qu'il a eu un meilleur Maître.

§. 3.

Toujours attentifs à rabaiſſer Moïſe, notre Cenſeur ſoutient, après Meſſieurs Huet & le Clerc, qu'il n'y a rien de ſublime dans cette expreſſion : *Dieu dit que la lumiere ſoit faite, & la lumiere fut faite. Cette éloquence*, dit-il, *n'eſt affectée dans aucune Hiſtoire écrite par les Juifs. Le ſtyle eſt ici de la plus grande ſimplicité, comme dans le reſte de l'ouvrage. Si un Orateur, pour faire connoître la puiſſance de Dieu, employoit ſeulement cette expreſſion : il dit, que la lumiere ſoit, & la lumiere fut : ce ſeroit alors du ſublime. Tel eſt ce paſſage d'un Pſeaume : Dixit, & facta ſunt.* Et voilà juſtement la maniere dont Moïſe a parlé : *Dieu dit que la lumiere ſoit, & la lumiere fut.* Telle eſt l'expreſſion ſimple, mais ſublime de l'original. Nous convenons que

cette éloquence n'eſt point affectée, qu'elle eſt très-naturelle : c'eſt pour cela même qu'elle frappe davantage. Le ſtyle eſt de la plus grande ſimplicité, mais l'idée eſt noble & majeſtueuſe ; nous perſuadera-t-on que le ſtyle, pour être ſublime, doit être empoulé & peu naturel ?

Il eſt faux que le paſſage du Pſeaume : *Dixit, & facta ſunt*, ſoit un trait unique ; il eſt ſuivi d'une autre image qui n'eſt pas moins vive : *Statuit ea in æternum & in ſæculum ſæculi ; præceptum poſuit, & non præteribit.* Dieu qui dicte aux Créatures une loi dont elles ne s'écarteront jamais : ce n'eſt point là une penſée triviale.

Tout eſt ſublime dans la création ſans doute, continue notre grand Critique ; *mais celle de la lumiere ne l'eſt pas plus que celle de l'herbe des champs.* Il n'eſt pas queſtion de ſçavoir ſi la création eſt ſublime, mais ſi Moïſe en a rendu l'idée d'une maniere ſublime ; nous ſoutenons qu'il l'a fait : *Dieu dit ; que céla ſoit, & cela fut :* voilà le ſtyle qui regne dans tout le premier chapitre de la Genèſe. L'expreſſion eſt répétée à chaque nouvelle créature qui ſort du néant, parce qu'il n'y en avoit point d'autre qui pût auſſi bien exprimer la création proprement dite. Le Rhéteur Longin, tout Payen qu'il étoit, fut frappé des

expreſſions de Moïſe : tout homme qui a le goût du grand & du ſublime, en eſt affecté de même.

C'étoit encore, ſelon le Philoſophe, *une opinion fort ancienne, que la lumiere ne venoit pas du ſoleil ; on s'imaginoit que le ſoleil ne ſervoit qu'à la pouſſer plus fortement : auſſi l'Auteur de la Genèſe ſe conforme-t-il à cette erreur populaire.* Voici deux nouvelles imaginations. 1°. Il eſt faux que l'opinion qui regarde la lumiere comme un fluide diſtingué du ſoleil, ſoit une opinion ancienne & populaire. Dans les Elémens de la Philoſophie de Newton (*a*), l'on dit que Deſcartes eſt l'Auteur de ce ſyſtême : il ne l'avoit pas puiſé chez le peuple ; jamais le peuple n'a penſé à diſtinguer la lumiere d'avec le ſoleil. 2°. Il n'eſt pas prouvé que Moïſe ait eu l'idée qu'on lui prête. Il ſuppoſe la lumiere créée avant le ſoleil ; mais n'y a-t-il dans la nature d'autre lumiere que celle du ſoleil ? Dans ces mêmes Elémens de Philoſophie (*b*), l'on demande : *Qu'eſt-ce donc enfin que la matiere de la lumiere ? C'eſt le feu lui-même..... Si on demande ce que c'eſt que le feu ; je répondrai que c'eſt un élément que je ne connois que par ſes effets ; que*

(*a*) 2. Part. ch. 1.
(*b*) *Ibid.* chap. 2.

l'homme n'eſt point fait pour connoître la nature intime des choſes. Et c'eſt préciſément la leçon que donne Moïſe. Le terme *our*, dont il ſe ſert, ſignifie également le feu & la lumiere. Si Newton ne les diſtingue point non plus, il eſt revenu à l'opinion populaire, & à la doctrine de Moïſe. *L'homme n'eſt point fait pour connoître la nature intime des choſes*; & l'on s'éleve contre l'Auteur de la Genèſe, parce qu'il n'a pas expliqué la nature intime du feu & de la lumiere.

Il eſt clair que les trois premiers verſets de la Genèſe nous apprennent la création des quatre Elémens; en premier lieu de la terre & de l'eau: en ſecond lieu de l'air; enfin du feu ou de la lumiere. Qu'eſt-ce que ce corps lumineux que Dieu créa avant le Soleil, qui ſervit d'abord à diſſiper les ténébres, à faire ſuccéder le jour à la nuit? Moïſe ne le dit point, & cela n'étoit pas néceſſaire; mais on l'accuſe, mal-à-propos, d'avoir tout confondu. *Par un ſingulier renverſement de l'ordre des choſes, il ne fait créer le ſoleil & la lune que quatre jours après la lumiere.* Qu'importe? Dieu n'a-t-il pas pu créer du feu, par conſéquent de la lumiere, avant le ſoleil & la lune? N'a-t-il pas pu créer d'abord un corps lumineux qui ait ſervi enſuite à former les aſtres? *On*

ne peut concevoir comment il y a un matin & un ſoir, avant qu'il y ait un ſoleil. On le peut très-bien. Il ſuffit qu'il y ait eu un autre corps lumineux, dont la révolution ſe ſoit faite en 24 heures. *Il n'eſt donc pas vrai qu'il y ait là une confuſion qu'il eſt impoſſible de débrouiller.* La confuſion eſt toute entiere dans le Commentaire du Philoſophe, & non pas dans le texte. Quand même on ſuppoſeroit que Moïſe a ainſi parlé par anticipation ; qu'il a dit d'abord en abrégé ce qu'il raconte enſuite plus en détail, il ne ſeroit pas encore vrai qu'il y y eût là une confuſion qu'il eſt impoſſible de débrouiller.

Si nous en croyons notre Philoſophe, l'*idée d'un firmament eſt encore de la plus haute antiquité.* On imaginoit que les cieux étoient très-ſolides, qu'ils étoient d'une matiere fort dure, qu'il y avoit des réſervoirs d'eau dans le ciel, que ces réſervoirs ne pouvoient être portés que ſur une bonne voûte, qu'elle étoit de cryſtal, qu'il y avoit des portes, des écluſes, des cataractes, qui s'ouvroient & ſe fermoient. *Telle étoit*, conclud notre Auteur, *l'Aſtronomie Juive.*

Déja il a dit la même choſe dans l'article *Ciel* (*a*). On l'a répété dans la Philo-

(*a*) Tome 1, p. 184.

sophie de l'Histoire (*a*), dans le Traité sur la Tolérance, c. 13, p. 143, & dans les Questions de Zapata (*b*). L'affectation de nos adversaires à insister sur un fait, est souvent un motif de plus pour en concevoir de la défiance.

1°. Il est faux que Moïse ait imaginé un firmament dur & solide, auquel les étoiles étoient attachées, qui portoit des eaux, &c. Le terme hébreu que l'on a traduit par *firmament*, signifie *espace* ou *étendue* : or il est ridicule de faire dire à Moïse que les étoiles étoient attachées à l'espace ou à l'étendue.

2°. Il est faux que Moïse ait supposé ce firmament comme une voûte dure & solide, de glace ou de cristal ; jamais les Juifs n'ont eu cette idée. Un des interlocuteurs du Livre de Job, ayant avancé cette proposition fausse : *que les cieux sont très-solides, comme s'ils étoient faits d'airain* (*c*) : sur le champ Job fait parler le Seigneur lui-même, qui reprend ce discoureur : *qui est cet homme-là*, dit-il, *qui prononce des sentences en discourant comme un ignorant* (*d*) ?

3°. Il est faux que Moïse ait placé les

(*a*) Chap. 47.
(*b*) N. 9.
(*c*) Job, 37, 18.
(*d*) *Ibid.* 38, 1.

eaux supérieures au-dessus de l'espace où sont les étoiles ; il n'y a qu'à présenter son texte tel qu'il est, pour confondre l'imposture. *Dieu fit une étendue* ou un espace, *& il sépara les eaux qui étoient au-dessous d'avec celles qui étoient au-dessus ; & Dieu nomma cette étendue le ciel.* Il est clair que les eaux supérieures sont les eaux raréfiées & réduites en vapeur dans l'atmosphere. Ensuite il dit : *Dieu fit deux grands luminaires* ou corps lumineux, *l'un pour présider au jour, l'autre pour présider à la nuit ; & les étoiles, & il les plaça dans l'étendue du ciel pour éclairer la terre* (*a*). Il est évident que Moïse n'a point fixé les bornes de cette étendue qu'il appelle *le ciel :* qu'il ne suppose point que les eaux supérieures de l'atmosphere soient aussi élevées ou plus élevées que les astres, ni que les étoiles soient plus attachées au ciel que le soleil & la lune.

4°. Il est faux que Moïse ait parlé de voûtes, de portes, d'écluses, en racontant le déluge. Il dit que *les digues du grand abîme* ou de la mer *furent rompues, & que les réservoirs* ou cataractes *du ciel furent ouverts* (*b*). On sçait que *cataracte* signifie *chûte d'eau*, & rien davantage.

(*a*) Gen. 1, 7 & 16.
(*b*) *Ibid.* 7, & 11.

Voilà comme on altere la narration de Moïse, pour y trouver des erreurs.

Sur ce qu'il a dit du soleil & de la lune, le Censeur conclud : *toujours la même ignorance de la nature. Les Juifs ne sçavoient pas que la lune n'éclaire que par une lumiere réfléchie.* Et dans quel endroit ont-ils enseigné qu'elle éclaire par sa lumiere propre? *L'Auteur*, continue-t-il, *parle ici des étoiles comme d'une bagatelle, quoiqu'elles soient autant de soleils dont chacun a des mondes roulant autour de lui.* Le Philosophe les a-t-il vus, ou peut-il en donner des preuves? Moïse parle des étoiles sans emphases, comme de tous les autres objets de la création; l'on reconnoît à son style la sincérité d'un Historien, qui dit ce qu'il sçait sans vaine complaisance & sans ostentation.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en exagérant l'ignorance des Hébreux, l'Auteur du Dictionnaire Philosophique éleve jusqu'aux nues les connoissances astronomiques des Chaldéens (*a*). *Il est très-sûr*, dit-il, *que les Chaldéens avoient des idées aussi saines que nous de ce qu'on appelle le Ciel;* ils avoient sur la fabrique du monde,

(*a*) Art. *Ciel*, p. 181. Philosophie de l'Hist. chap. 10, p. 44.

le

le même ſyſtême que Copernic a renouvellé depuis ; c'eſt ce que nous apprend Ariſtarque de Samos.

Gardons-nous d'ajouter foi à ce ton affirmatif ; ce que l'on nous donne comme *très-ſûr*, eſt certainement *très-faux*. Il n'eſt pas vrai que les Chaldéens aient connu le ſyſtême de Copernic, ni que cette connoiſſance leur ſoit attribuée par Ariſtarque de Samos. Au contraire, cet Aſtronome, qui a été à peu près contemporain d'Archimede, paſſe pour le premier qui ait enſeigné que la terre tourne autour du ſoleil. M. Goguet qui a ſuivi fort exactement les progrès de l'Aſtronomie chez les Chaldéens, & qui connoiſſoit l'antiquité mieux que notre Philoſophe, n'a eu garde de leur attribuer des connoiſſances qui n'ont été acquiſes que fort long-temps après eux.

Une autre remarque à faire, c'eſt que l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique qui a tiré l'article *Ciel* preſque tout entier de la diſſertation de Dom Calmet, *ſur le ſyſtême du monde des anciens Hébreux*, placée à la tête du Livre de l'Eccléſiaſtique, a cru cacher ſon plagiat, en tournant ce Commentateur en ridicule. Ce n'eſt pas la ſeule fois qu'il ait uſé de ce ſtratagême (*a*).

a) Art. *Ciel des anciens*, tome 1, p. 184.

§. 4.

Revenons à l'article *Genèſe*. Parce que Dieu dit : *Faiſons l'homme à notre image*, le Critique obſerve *qu'on ne fait des images que des corps. Nulle Nation*, dit-il, *n'imagina un Dieu ſans corps, & il eſt impoſſible de ſe le repréſenter autrement..... Les Juifs crurent Dieu conſtamment corporel, comme tous les autres peuples (a)*.

Puiſqu'il eſt impoſſible de ſe repréſenter Dieu ſans corps, nous voilà donc auſſi réduits à croire Dieu corporel ; nous faiſons des images de Dieu, nous ſommes donc auſſi groſſiers que les Juifs.

Nos Philoſophes, qui à force d'être ſpirituels, ſont devenus Matérialiſtes, doivent penſer différemment. Suivant eux, l'homme n'eſt qu'un automate ; il eſt du moins fort incertain ſi ce n'eſt pas la matiere qui penſe en lui : dans cette hypothèſe il eſt bien clair que l'homme n'eſt pas fait à l'image de Dieu. Mais ſi l'homme a une ame intelligente & libre, capable de vouloir, d'agir, de ſe déterminer, de ſe connoître elle-même, & de connoître Dieu, l'homme n'eſt-il pas une image, du moins imparfaite, de la Divinité ?

(a) Chriſt. dévoilé, p. 128.

Les Juifs crurent Dieu conſtamment corporel ; cependant ils ont cru & profeſſé conſtamment que Dieu eſt immenſe, infini, préſent par-tout, qu'on ne peut ni le voir, ni le repréſenter : c'eſt le langage de tous les Prophétes. Les Juifs ont conſtamment reproché aux autres Nations l'uſage d'adorer des Dieux ſous une forme corporelle. Quand les Sadducéens commencerent à nier qu'il y eût des eſprits, on les regarda comme de faux diſciples de Moïſe. Lorſque J. C. enſeigna aux Juifs que Dieu eſt un pur eſprit, qu'il faut l'adorer en eſprit & en vérité ; cette doctrine ne parut point nouvelle ; on ne lui en fit jamais un crime.

Notre ſçavant Critique va plus loin ; il ſoutient que *tous les premiers Peres de l'Egliſe crurent auſſi Dieu corporel, juſqu'à ce qu'ils euſſent embraſſé les idées de Platon.* Le même fait eſt affirmé dans la plûpart des Livres que nous avons cités juſqu'ici (*a*). Il eſt bon de ſçavoir que dans l'article *Chriſtianiſme*, l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique a dit que *les Peres de l'Egliſe des trois premiers ſiécles furent preſque tous Platoniciens* (*b*). S. Juſtin même l'étoit avant

(*a*) Traité ſur la Tolérance, c. 13, p. 138. Eſſai ſur l'Hiſt. générale, tome 1, c. 2, p. 35. Mêlanges de litt. &c. Tome 2, c. 26, p. 156. Examen important, c. 21 & ſuiv.

(*b*) Tome, 2, p. 220.

ſa converſion. Si donc ceux qui ont embraſſé les idées de Platon n'ont pas cru Dieu corporel, il eſt clair que dans les trois premiers ſiécles aucun des Peres de l'Egliſe n'a enſeigné cette erreur, puiſque le Platoniſme étoit leur Philoſophie. Si on eût propoſé à croire un Dieu corporel aux Platoniciens, jamais ils n'auroient embraſſé le Chriſtianiſme.

L'Auteur de la Philoſophie du bon ſens ne s'eſt pas encore arrêté là. Il prétend qu'avant S. Auguſtin, non-ſeulement aucun Pere de l'Egliſe, mais aucun Philoſophe, pas même Platon, n'a cru que Dieu, ni les Anges, ni les ames humaines; fuſſent de purs eſprits: que juſqu'au cinquiéme ſiécle perſonne n'a eu l'idée d'un Etre immatériel ou parfaitement ſpirituel (*a*). Selon cette belle doctrine, il faut ſuppoſer que tous les Peres & tous les Philoſophes ſe ſont contredits à toutes les pages de leurs Livres. Nous convenons que leurs expreſſions ne ſont pas auſſi exactes que pourroient l'être celles d'un Philoſophe d'aujourd'hui; mais prétendre qu'ils n'ont eu aucune idée de la *parfaite ſpiritualité*, c'eſt le paradoxe le plus inſenſé qui ait pu entrer dans le cerveau d'un Philoſophe.

(*a*) Réfl. crit. ſur les Rem. de M. l'Abbé d'Olivet, §. 6 & 7.

Il eſt dit dans la Genèſe, que Dieu *créa mâle & femelle*, les deux premiers individus de l'eſpéce humaine; l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique conclud gravement que l'homme ayant été créé à l'image des Dieux ſecondaires, les Juifs crurent par conſéquent, comme les Payens, que les Dieux étoient mâles & femelles. L'argument eſt ſans réplique. Nous diſons & nous croyons comme les Juifs, que l'homme eſt créé à l'image de Dieu; quoique notre eſpéce ſoit mâle & femelle, nous n'avons jamais rêvé un Dieu ou des Dieux mâles & femelles. Jamais les Juifs n'ont admis des Dieux ſecondaires; l'unité de Dieu étoit le dogme fondamental de leur Religion.

On reproche à Moïſe une tranſpoſition; il parle des deux ſexes, avant d'avoir fait mention de la formation de la femme, qu'il raconte dans le chapitre ſuivant: la faute eſt grave, ſans doute; car on répéte deux fois l'accuſation. Et quel eſt l'ancien Hiſtorien auquel on ne puiſſe objecter la même choſe?

La création du monde en ſix jours, eſt empruntée, dit-on, des Phéniciens, des Chaldéens, des Indiens, des Perſes (*a*). Il

(*a*) Voyez encore l'Examen important, §. 6, 34.

ne reſte plus qu'à prouver que ces peuples ont écrit avant Moïſe, ou que l'Auteur de la Genèſe eſt allé dans les Indes pour y apprendre les traditions des Indiens.

Pour rendre ridicule la deſcription du Paradis terreſtre, on la défigure; on ſuppoſe que ce qui eſt appellé dans Moïſe *la terre de Chus* eſt l'Ethiopie; que le fleuve nommé *Phiſon*, eſt le Phaſe de Scythie: on conclud que ce Paradis ou Jardin avoit ſept à huit cens lieues de long; qu'il contenoit près du tiers de l'Aſie & de l'Afrique (*a*). Nous n'entreprendrons pas une diſſertation entiere pour concilier la narration de Moïſe; ce point a été ſuffiſamment éclairci par d'autres: on peut conſulter à ce ſujet Bochard, M. Huet, le huitiéme tome du Spectacle de la Nature, ou la Concorde de la Géographie par le même Auteur.

Si nous en croyons notre Critique, *le Jardin d'Eden eſt viſiblement pris des Jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuſe, fameux dans toute l'antiquité* (*b*). L'on a prétendu plus haut, que les Hébreux, eſclaves chez les Phéniciens, avoient emprunté d'eux leurs traditions; mais point de tradition du Paradis terreſtre, ni de la chûte

(*a*) Queſtions de Zapata, n. 10.
(*b*) Philoſ. de l'Hiſt. c. 15, p. 71.

de l'homme chez les Phéniciens ; l'Auteur de la Genèſe a reçu des Indiens les ſix jours de la création, il a pris l'idée du Paradis dans l'Arabie heureuſe ; ſans doute il a puiſé le dogme du péché originel chez les Américains ; il a parcouru toute la terre, pour raſſembler dans ſon Hiſtoire, les erreurs de tous les peuples.

Le plus beau canton de l'Arabie eſt appellé *Aden*, lieu de volupté ; c'eſt un nom appellatif : il n'eſt donc pas ſurprenant que les Hébreux aient nommé dans le même ſens *Eden*, le Paradis où le premier homme fut placé. Aden eſt à quatre cens lieues de la Paleſtine, & dans le temps que la Genèſe a été écrite, les peuples ne connoiſſoient que leur propre pays.

C'eſt un ſcandale que Dieu défende à l'homme de manger du fruit de la ſcience du bien & du mal. *Il eſt difficile*, dit notre Philoſophe, *de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enſeignât le bien & le mal ; d'ailleurs pourquoi Dieu ne veut-il pas que l'homme connoiſſe le bien & le mal (a)* ? Dieu vouloit ſans doute que l'homme connût le bien & le mal moral, pour pratiquer l'un & éviter l'autre ; l'homme les connoiſſoit avant ſa chûte, ſans quoi il n'auroit pas été

(a) Voyez encore Philoſ. de l'Hiſt. c. 10, p. 45.

capable de pécher. Mais il n'étoit pas néceſſaire que l'homme connût, par expérience, la honte & le regret d'avoir fait le mal, ni qu'il pût faire la comparaiſon de ce ſentiment avec celui de l'innocence. Voilà ce que ſon péché lui apprit ; & il n'étoit pas beſoin pour cela que le fruit dont il mangea, eût la vertu phyſique de faire connoître le bien & le mal.

Dieu lui avoit dit : *dès que vous en mangerez, vous mourrez ;* c'eſt-à-dire, vous deviendrez ſujet à la mort ; il n'y a point là d'allégorie, comme le prétend l'Auteur ; & la nouvelle explication qu'il veut en donner, eſt une vaine imagination.

Il ne conçoit pas comment *Adam donna à chacun des animaux ſon véritable nom. Le véritable nom d'un animal*, dit-il, *ſeroit un nom qui déſigneroit toutes les propriétés de ſon eſpèce, ou du moins les principales.* Mauvaiſe définition ; il ſuffit que ce nom déſigne la propriété la plus ſenſible & la plus propre à faire diſtinguer un animal d'avec un autre. Il a tort d'avancer qu'*il n'en eſt ainſi dans aucune langue :* au contraire cela eſt ainſi dans toutes les langues, & ſur-tout en Hébreu.

Il nous fait obſerver que c'eſt ici la premiere fois qu'Adam eſt nommé dans la Genèſe : cela eſt encore faux. *Adam* eſt

le nom générique d'homme ; Dieu s'en ſert en diſant : *faiſons l'homme à notre image.* Un Philoſophe qui entreprend de critiquer un texte, devroit ſe mettre en état de le lire dans l'original ; & cette capacité manque au Cenſeur de Moïſe. Qu'importe que chez les Brachmanes des Indes, dans le Veidam, le premier homme ſoit nommé *Adimo*, & que ce Livre ſoit peut-être le plus ancien du monde ? L'Auteur de la Genèſe avoit-il étudié chez les Brachmanes ? Il n'eſt pas vrai qu'en Phénicien *Adam* ſignifie enfant de la terre ; il ſignifie le *Maître* ou le principal individu de l'eſpéce : la racine *Dam*, *Dom*, conſerve encore cette ſignification dans toutes les langues, & l'homme ne pouvoit être mieux déſigné.

§. 5.

Sur la tentation d'Eve par le ſerpent, notre Critique obſerve qu'*il n'eſt fait dans tout cet article aucune mention du Diable ; que toute cette aventure eſt phyſique & dépouillée d'allégorie.* En même temps il aſſure que c'eſt une fable fondée ſur l'idée que les anciens peuples orientaux avoient du ſerpent ; une fable comme celles de Pilpay, où l'on fait parler les animaux ; une fable comme les métamorphoſes, &c. Celles-ci ſont donc auſſi toutes phyſiques

& dépouillées d'allégorie : voilà une découverte dont les Mythologues n'avoient encore eu aucun ſoupçon.

Si Moïſe n'a pas fait mention expreſſe du Diable, il avoit ſes raiſons. C'eſt la croyance des eſprits ou génies répandus dans la nature, qui a été chez tous les peuples l'origine de l'idolâtrie ; il eût été dangereux d'en parler aux Hébreux. Mais perſonne n'y a été trompé ; les Docteurs Juifs n'ont jamais douté que le Démon n'eût emprunté l'organe du ſerpent pour tenter la premiere femme.

Dieu, pour la punir, lui dit : *Je multiplierai vos miſeres & vos groſſeſſes*, &c. *On ne conçoit pas*, reprend notre Auteur, *que la multiplication des groſſeſſes ſoit une punition.* Mais ce n'eſt pas la faute de Moïſe, ſi l'on n'entend pas ſon langage. Le texte ſignifie naturellement : *j'augmenterai les maux de vos groſſeſſes.* On a beau dire que *les femmes accoutumées au travail accouchent très-aiſément, ſur-tout dans les pays chauds :* jamais les femmes ne deviennent meres ſans de grandes douleurs, & ſans éprouver un état très-fâcheux.

La Genèſe raconte que le Seigneur fit à nos premiers parens des tuniques de peau. *Ce paſſage prouve bien*, dit le Philoſophe, *que les Juifs croyoient leur Dieu corporel, puiſqu'ils lui font exercer le métier de tail-*

leur. La remarque eſt pleine de bon ſens. Par la même raiſon, lorſque Dieu planta le Paradis terreſtre, il fit le métier de Jardinier ; & quand il forma de terre le corps de l'homme, il exerça l'art de Sculpteur. Sans doute que celui qui d'un mot créa le ciel & la terre, eut beſoin d'outils & de travail pour faire un habit.

Le Seigneur dit : *Voilà Adam qui eſt devenu comme l'un de nous. Il faut renoncer au ſens commun*, continue le Cenſeur, *pour ne pas convenir que les Juifs admirent d'abord pluſieurs Dieux.* Au contraire il faut avoir renoncé au ſens commun pour les en accuſer. La paraphraſe Chaldaïque a ainſi rendu ce paſſage : *Voilà Adam qui eſt le ſeul au monde qui connoiſſe le bien & le mal.* Cette verſion ne fait point violence au texte ; elle prévient toute difficulté.

Par ces mots, *ſemblable à nous*, dit encore le Philoſophe, il eſt très-vraiſemblable que les Juifs entendoient les Anges, & qu'*ainſi ce Livre ne fut écrit que quand ils adopterent la créance des Dieux inférieurs.* Mais en quel temps les Juifs regarderent-ils les Anges comme des Dieux inférieurs ? On ne peut pas ſe contredire d'une maniere plus palpable. L'Auteur veut d'abord prouver par les paroles de Moïſe, que les Juifs admirent pluſieurs Dieux dès les

premiers temps; ensuite il en conclud que ce Livre n'a été écrit que dans les siécles postérieurs, lorsque les Juifs adopterent la créance des Dieux secondaires. S'ils adopterent cette créance dans la suite des siécles, ils ne l'eurent donc pas d'abord. La vérité est qu'ils ne l'eurent jamais.

Selon notre Critique, l'Histoire de l'âge d'innocence & de la chûte de l'homme, vient de l'idée répandue chez tous les peuples, que les premiers temps valoient mieux que les nouveaux; on la retrouve chez toutes les Nations, mais habillée différemment. *La chûte de l'homme dégénéré, est le fondement de la Théologie de presque toutes les anciennes Nations* (*a*). Le Lecteur éclairé jugera si une idée si universelle est un préjugé sans raison, ou si c'est un reste de la tradition primitive. Les Ecrivains profanes ont pu bâtir des fables sur cette tradition; mais aucun n'a osé articuler les faits aussi positivement que Moïse; compter comme lui les générations, depuis le premier homme jusqu'au siécle où Moïse écrivoit. Malgré les efforts redoublés de tous les Incrédules, ils n'ont encore pu le convaincre de faux sur un seul article; & ils ne lui opposent que des conjectures sans fondement.

(*a*) Philos. de l'Hist. ch. 17, p. 87.

Dieu, selon la Genèse, mit devant le jardin de volupté un Chérubin avec un glaive enflammé pour en garder l'entrée. Le mot *Cherub*, dit notre Philosophe, signifie un bœuf. Là-dessus il tourne Moïse en ridicule d'en avoir fait le portier du Paradis terrestre (*a*). *Kerub* ne signifie-t-il rien autre chose qu'un bœuf? C'est ce qu'il falloit examiner, avant que de railler mal-à-propos. Le texte peut très-bien signifier, *Dieu plaça à l'entrée du Paradis une nuée épaisse, mêlée de tourbillons de flammes, pour fermer le chemin de l'arbre de vie.* Qu'y a-t-il de ridicule dans cette façon de parler?

Notre Censeur continue à changer, comme il le juge à propos, la narration de Moïse. *Les Dieux Elohim voyant que les filles des hommes étoient belles, prirent pour épouses celles qu'ils choisirent.* C'est ainsi qu'il traduit. Ensuite il observe qu'il n'y a aucune Nation, excepté la Chine, où quelque Dieu ne soit venu faire des enfans à des filles; que de-là sont nés les Héros & les Géants.

1°. Il est faux que Moïse parle des Dieux. La Vulgate même, que le Philosophe fait semblant de suivre, a traduit *filii Dei*, les

(*a*) Questions de Zapata, n. 11.

enfans de Dieu, &, non pas *les Dieux*. 2°. Le Paraphraſte Chaldaïque a mieux ſenti la force du terme, en traduiſant *filii principum*, les enfans des grands ou des puiſſans de la terre. 3°. Le terme de *Géants*, tiré du Grec, n'a point dans les verſions de l'Ecriture, le même ſens que chez les Poëtes : il ne ſignifie point des hommes d'une figure monſtrueuſe, mais des hommes plus grands & plus robuſtes que ceux d'aujourd'hui. Moïſe n'a donc voulu dire autre choſe, ſinon que les hommes du premier âge furent plus puiſſans & plus forts que ceux de ſon ſiécle, & qu'ils abuſerent de leur force pour ſe livrer au crime. La même tradition s'eſt répandue chez les autres peuples, mais ils l'ont défigurée par des fables.

§. 6.

L'Auteur renvoie à l'art. *Inondation*; pour examiner l'Hiſtoire du déluge; & il fait, contre cet événement, les mêmes objections qui reparoiſſent dans tous les Livres des Incrédules (*a*). Comme nous y avons répondu ailleurs (*b*), nous nous diſpen-

(*a*) Voyez les Mêlanges de Philoſof. tome 1, p. 33 & 48. Philoſ. de l'Hiſt. c. 1. La 18e Lettre ſur les Miracles. Queſtions de Zapata, n. 13.

(*b*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 11, §. 3.

ſerons d'un nouvel examen. Il remarque, après S. Auguſtin, que les Grecs, les Latins, ni les Orientaux n'en ont eu aucune connoiſſance; on doit donc en conclure que du moins Moïſe n'a pas puiſé cette hiſtoire chez les autres peuples.

Il tâche encore de tourner en dériſion les paroles que Dieu dit à Noé au ſortir de l'Arche : *Je ferai alliance avec vous & avec tous les animaux.* » Quelles ont été, » , dit-il, les conditions du traité? Que tous » les animaux ſe dévoreroient les uns les » autres ; qu'ils ſe nourriroient de notre » ſang, & nous du leur; qu'après les avoir » mangés, nous nous exterminerions avec » rage, & qu'il ne nous manqueroit plus » que de manger nos ſemblables égorgés » par nos mains. S'il y avoit eu un tel » pacte, il auroit été fait avec le Diable «.

Pour ſentir le ridicule de cette belle tirade, il ſuffit de faire attention que le terme traduit par *alliance*, ſignifie ſimplement *promeſſe*. Dieu promet à Noé de ne plus exterminer les hommes ni les animaux par un déluge univerſel; le texte ne dit rien autre choſe. Les plaiſanteries du Commentateur portent à faux, & ne ſignifient rien.

Dieu montre à Noé l'arc-en-ciel comme un ſigne ou un gage de ſa promeſſe; mais cela ne ſuppoſe point que l'arc-en-ciel n'ait

pas existé auparavant. Quel inconvénient y a-t-il que Dieu ait donné pour gage de sa parole un signe naturel, qui pouvoit paroître nouveau à tous ceux qui n'avoient pas vécu avant le déluge ?.

L'histoire des Anges arrivés à Sodôme, & insultés par les Sodomites, fournit à notre Auteur les réflexions les plus indécentes. Que des Anges, sous la figure humaine, ayent été exposés à un outrage chez un peuple corrompu & livré aux plus grossiers déréglemens, il n'y a rien là qui choque la vraisemblance. C'est très-mal-à-propos que l'on veut comparer l'histoire de Loth à la fable de Cyniras & de Myrrha, qui n'est qu'une allégorie obscène; ou à celle de Philémon & de Baucis, qui est très-récente; il n'y a aucun rapport entre les unes & les autres, sinon qu'elles servent toutes à nous rappeller les désordres qui ont regné chez les premiers hommes. C'est une tradition universelle, & qui n'est que trop bien fondée; les restes de l'incendie de Sodôme, toujours subsistans, en sont un monument terrible, & qui devroit ouvrir les yeux aux Incrédules; les Payens mêmes en ont été frappés (*a*).

Il faudroit, dit-on, retrancher des Li-

(*a*) Strabon, l. 16, p. 725. Tacite, hist. L. 5, n. 7.

vres

vres Canoniques, toutes ces choſes incroyables qui ſcandaliſent les foibles. Mais s'il faut retrancher tout ce qui peut paroître incroyable ou ſcandaleux à nos Philoſophes, il faut brûler tous les Livres ; Dieu n'a pas jugé à propos de les conſulter, & leur avis ne prouve rien.

Le même Critique dit que quelques célébres Peres de l'Egliſe ont eu la prudence de tourner toutes ces hiſtoires en allégories. L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé apporte pour exemple S. Auguſtin & Origène (*a*). Ce dernier ſoutient qu'on ne peut entendre l'Hiſtoire de la Genèſe à la lettre.

Ces deux citations ſont fauſſes. S. Auguſtin, dans le Livre même qu'on nous oppoſe (*b*), commence toujours par donner le ſens littéral de l'Hiſtoire, avant que d'avoir recours aux allégories ; & il a fait un Ouvrage entier ſur le ſens littéral de la Genèſe : *de Geneſi ad litteram.* Origène dit ſeulement qu'il y a pluſieurs choſes dans l'Hiſtoire de la création qu'on ne doit pas prendre à la lettre (*c*) ; mais il n'a jamais dit que toute cette Hiſtoire étoit une allégorie. Au contraire, il l'explique littérale-

(*a*) Page 118.
(*b*) *De Geneſi contrà Manichæos.*
(*c*) *Philocalia*, c. 1.

ment lui-même dans ſes Homélies ſur la Genèſe ; & c'eſt du ſens littéral qu'il tâche de tirer des applications allégoriques pour la correction des mœurs. Il eſt déſagréable pour nous d'être continuellement obligés de reprocher aux Philoſophes leur infidélité dans les citations.

§. 7.

L'Hiſtoire d'Abraham a fourni à l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique un article particulier, où l'on retrouve la même méthode & le même génie que dans tous les autres ; une érudition très-ſuperficielle, une critique peu judicieuſe, une malignité qui empoiſonne tout (*a*).

Il commence par vouloir nous faire douter de l'exiſtence de ce Patriarche ; *c'eſt*, dit-il, *un de ces hommes plus connus par leur célébrité que par une Hiſtoire bien avérée.* Il feint de combattre ſeulement les fauſſes traditions des Arabes ; & il attaque de front l'Hiſtoire de Moïſe.

Cet Ecrivain devoit être bien inſtruit des événemens qu'il raconte ; Lévi, ſon biſayeul, avoit vécu 33 ans avec Iſaac, fils d'Abraham ; il n'y a que trois perſon-

(*a*) On lit à peu près la même choſe dans la Philoſ. de l'Hiſt. c. 16, p. 73.

nes entre celui-ci & Moïse, quoiqu'il y ait cinq générations.

Selon les Arabes, Abraham a fondé la Ville & le Royaume de la Mecque. Premiere fausseté. Les Arabes croyent seulement qu'Abraham bâtit le Temple ou l'Oratoire de la Mecque ; ce qui est fort différent. Il est bon de sçavoir que l'Auteur du Dictionnaire Philosophique a tiré de celui de Bayle, art. *Abraham*, ce qu'il dit des traditions Arabes, & qu'il l'a défiguré, en y ajoutant du sien, sans citer aucun garant.

Il oppose les conquêtes & la prospérité des descendans d'Ismaël, à l'état d'abjection & de misere où sont aujourd'hui ceux d'Isaac, les avantages que les premiers ont eu sur les seconds. Et voilà justement ce qui prouve les connoissances supérieures de Moïse ; il peint Ismaël comme *un homme farouche, dont le bras sera levé contre tous, & qui dressera ses tentes sous les yeux de ses freres* (*a*). L'antipathie héréditaire entre les deux races, nous garantit qu'elles ne se sont point accordées pour s'attribuer faussement la même origine, ni pour observer l'usage singulier de la circoncision comme une marque de fraternité.

(*a*) Gen. 16, 12.

A ne juger des choſes que par les exemples de nos Hiſtoires modernes, il ſeroit aſſez difficile, dit notre Auteur, *qu'Abraham eût été le Pere de deux Nations ſi différentes.* Mais doit-on juger du ſiécle d'Abraham par nos Hiſtoires modernes; des anciennes mœurs, par nos uſages; des temps voiſins du déluge, par l'état préſent des Nations? Le ſiécle d'Homere, bien poſtérieur à celui d'Abraham, reſſemble-t-il à ce que nous voyons? Ce caractere original d'antiquité, qui ſe fait ſentir dans l'Hiſtoire d'Abraham, eſt une preuve inconteſtable de ſa vérité.

Il étoit né en Chaldée, cela eſt vrai : *il étoit fils d'un pauvre Potier*, cela eſt faux; l'Ecriture atteſte le contraire. Abraham étoit déja fort riche à la maniere de ces temps-là, quand il ſortit d'Aran; il eſt dit qu'*il en emporta tous ſes biens & tous les eſclaves dont il avoit fait l'acquiſition* (*a*). Seroit-il devenu tout-à-coup ſi puiſſant, s'il fût né dans la pauvreté? Peu de temps après, ſon neveu & lui ſe trouvent obligés de ſe ſéparer; parce qu'ils étoient trop riches pour pouvoir demeurer enſemble (*b*).

L'Auteur objecte que, ſelon la Genèſe,

(*a*) Gen. 12, 5.
(*b*) Gen. 12, 6.

Abraham avoit 75 ans lorſqu'il ſortit du pays d'Aran après la mort de ſon pere. Mais la Genèſe dit auſſi que Tharé ayant engendré Abraham à 70 ans; ce Tharé vécut juſqu'à 205 ans, & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de ſon pere. A ce compte il eſt clair, par la Genèſe même, qu'Abraham étoit âgé de 135 ans, quand il quitta la Méſopotamie.

Il auroit fallu dire au moins, *quand Abraham quitta Aran*, & non la Méſopotamie. Il paroît certain qu'Aran n'étoit point dans la Méſopotamie. Tharé étoit parti de chez lui pour quitter le pays des Chaldéens; il n'eſt donc pas probable qu'il ſe ſoit arrêté dans ce même pays & au-delà de l'Euphrate. On connoît trois villes nommées *Charræ* ou *Charæ* dans les Géographes; l'une au-delà de l'Euphrate près d'Edeſſe; l'autre en deçà & beaucoup plus au midi près de Palmyre; la troiſiéme dans la Syrie, à peu de diſtance de Damas & de la Paleſtine. Si Aran eſt l'une ou l'autre de ces villes, comme les Sçavans le ſoutiennent, toute la vraiſemblance eſt pour la troiſiéme (*a*). Venons à la difficulté de Chronologie.

L'Auteur, en la copiant dans Dom Cal-

(*a*) Voyez Bochart, Géogr. 1. part, l. 2, c. 14; & les Cartes de M. d'Anville.

met, auroit pu y prendre la réponſe. La Genèſe ne dit point expreſſément que Tharé ait engendré Abraham à 70 ans. Le texte porte: *Tharé vécut 70 ans, & il engendra Abraham, Nachor & Aran (a).* Si l'on s'arrête au ſens grammatical de ces paroles, il s'enſuivra que Tharé a eu ces trois fils la même année; ce qui eſt ridicule. Quoiqu'Abraham ſoit nommé le premier, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit l'aîné, ni qu'il ſoit né à la 70e année de ſon pere. De même quand la Genèſe raconte que *Noé, âgé de 500 ans, engendra Sem, Cham & Japhet (b).* Cela ne ſignifie point que Sem ſoit l'aîné, ni qu'il ſoit venu au monde cette année; puiſqu'il eſt prouvé d'ailleurs que Japhet étoit l'aîné des trois. Le texte précédent ſignifie donc ſeulement que Tharé commença d'avoir des enfans à ſa 70e année, tout comme Noé à ſa 500e. Sem & Abraham ſont nommés les premiers, quoique puînés, parce que ce ſont les tiges d'où deſcendoient les Iſraélites.

Abraham, continue l'Auteur, *alla d'un pays idolâtre dans un autre pays idolâtre, nommé Sichem, en Paleſtine.* Nouvelle ſuppoſition démentie par le texte même. Ce

(a) Gen. 11, 26.
(b) Gen. 5, 32.

qui eſt dit de Melchiſedech, chap. 14, & d'Abimelech Roi de Gérare, chap. 20, prouve évidemment qu'alors le vrai Dieu étoit connu & adoré dans la Paleſtine. Le vrai motif de la tranſmigration d'Abraham, étoit l'ordre de Dieu & l'idolâtrie introduite chez les Chaldéens. Ne pouvoit-il pas en ſortir encore, pour aller dans un pays moins peuplé, ou il pût trouver des campagnes plus vaſtes pour le pâturage de ſes troupeaux ? Il eſt donc ridicule de dire que *l'eſprit humain comprend à peine les raiſons d'un pareil voyage.*

La langue Chaldéenne devoit être fort différente de celle de Sichem : c'eſt la déciſion du Philoſophe ; mais il auroit dû, par prudence, ne point parler des langues anciennes, dont il n'a aucune connoiſſance. Celle des Chaldéens & celle des habitans de la Paleſtine, étoient pour lors deux dialectes de la même langue, & aſſez ſemblables, pour que les deux peuples puſſent s'entendre aiſément. Cela eſt évident par l'Hiſtoire de Jacob & de Laban, & par ce qui nous reſte encore de ces deux langages.

Sichem eſt éloigné de la Chaldée de plus de cent lieues ; & ſelon notre Auteur, il faut paſſer des déſerts pour y arriver. Il traite auſſi mal la Géographie que l'Hiſ-

toire : nous en verrons plus d'une preuve. Il n'eſt point néceſſaire de paſſer des déſerts pour arriver depuis l'Euphrate dans la Paleſtine, puiſque l'on peut traverſer la Syrie en côtoyant la mer. On ſçait d'ailleurs que les peuples Nomades, & accoutumés à camper, tels qu'étoient alors les Patriarches, les troupes de Sauvages, les hordes de Tartares, font, ſans difficulté, de plus longs trajets. Enfin eſt-il bien certain que le pays qui eſt entre l'Euphrate & la Paleſtine, ait été autrefois comme aujourd'hui un déſert inculte & inhabitable ? Si cela étoit, l'on n'y auroit pas bâti la ville de Palmyre; on ne place point les villes dans les déſerts.

A peine Abraham eſt-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem, que la famine l'en fait ſortir pour aller chercher des vivres en Egypte ; *il y a*, dit-on, *deux cens lieues de Sichem à Memphis*. La vérité eſt que, ſelon les Cartes, il n'y en a pas cent ; & il n'eſt point dit qu'Abraham ſoit allé à Memphis. Il y avoit tout au plus 40 lieues françoiſes depuis le centre de la Paleſtine, où étoit Sichem, juſqu'à la frontiere de l'Egypte ; & beaucoup moins depuis cette frontiere juſqu'à Tanis, où regnoit Pharaon, ſelon l'opinion commune.

Il eſt encore plus faux qu'Abraham eût alors

alors 140 ans ; il n'en avoit pas 80. On assure mal-à-propos que Sara, son épouse, âgée de 65 ans, n'étoit qu'un enfant en comparaison de lui. Nous verrons ailleurs qu'Abraham n'avoit que dix ans plus qu'elle.

§. 8.

Mais ces erreurs de fait sont des bagatelles, en comparaison du dessein détestable que l'on prête à Abraham, de tirer parti en Egypte de la beauté de son épouse (*a*). Le texte de Moïse n'autorise point cette calomnie. *Je prévois*, dit Abraham à Sara ; *que les Egyptiens seront frappés de votre beauté ; dès qu'ils vous auront vue ; & qu'ils sçauront que je suis votre époux, ils me mettront à mort pour vous posséder. Dites-leur, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin qu'ils me fassent du bien par considération pour vous* (*b*). Remarquons d'abord qu'Abraham n'engage point son épouse à mentir ; elle étoit véritablement sa sœur du côté paternel, & non point sœur utérine. Notre Auteur commence par supposer que c'étoit un mensonge : *feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il ;* il

(*a*) Voyez encore Questions de Zapata, n. 15.
(*b*) Gen. 12, 11.

n'étoit pas besoin de feindre, puisque Sara disoit la vérité. *Il devoit bien plutôt lui dire*, continue le Critique, *feignez que vous êtes ma fille :* alors Abraham auroit menti, & c'est ce qu'il ne vouloit pas faire.

Les soupçons d'Abraham furent vérifiés; Sara arrivée en Egypte, fut enlevée & conduite au Roi. L'Ecriture ne donne aucun lieu d'imaginer que l'on ait attenté à sa pudeur; il est dit seulement que Dieu punit Pharaon à cause de l'enlévement de Sara; preuve que Dieu veilloit sur son innocence. Mais notre Philosophe a le talent de tout empoisonner; il ne tient pas à lui qu'Abraham ne soit regardé comme un mari criminel qui a prostitué son épouse.

On lui fit en Egypte des présens considérables; on lui donna du bétail & des esclaves, principale richesse de ces temps-là : ce qui prouve, dit l'Auteur, que l'*Egypte dès-lors étoit un Royaume très-puissant & très-policé, par conséquent très-ancien.* Cela prouve précisément le contraire. Un Roi, qui pour toute magnificence fait des présens de bétail & d'esclaves, ne sera jamais regardé comme un Souverain fort puissant selon nos idées; ou bien il faut dire qu'Abraham lui-même étoit un grand Monarque. Fort peu de

temps après il eſt obligé de ſe ſéparer de ſon neveu, à cauſe de la multitude exceſſive de leurs troupeaux & de leurs eſclaves; il ſe trouve en état, avec ſes ſeuls domeſtiques, de défaire une petite armée qui avoit fait fuir devant elle cinq Rois avec toutes leurs forces. On ſçait ce que c'étoit que les Rois de ces temps-là. Abraham, à la tête de ſes trois cens hommes, auroit peut-être fait trembler ce Roi Egyptien, qu'on nous donne pour un Prince puiſſant. C'eſt auſſi une preuve ſinguliere de la police d'un Royaume que la hardieſſe d'enlever une étrangere à cauſe de ſa beauté. Voilà comme ce Royaume d'Egypte, renfermé alors dans le Delta, & qui ne le comprenoit peut-être pas tout entier, ſe trouvoit ſi ancien, environ 250 ans après la diſperſion; tandis que l'Empire d'Aſſyrie, plus voiſin du berceau du genre humain, commençoit à peine à éclorre.

Ainſi raiſonne notre Philoſophe, auſſi ſçavant Antiquaire qu'il eſt bon Géographe & fidéle Hiſtorien. Dans la ſuite des ſiécles, Memphis devint la capitale de l'Egypte; donc elle l'étoit déja du temps d'Abraham. Il eſt cependant fort incertain ſi Memphis étoit alors bâti. Homere, bien poſtérieur à Abraham, & qui a tant parlé de Thebes, n'a pas ſeulement nom-

mé Memphis. De l'aveu de tous les anciens, l'Egypte a commencé à être habitée par la partie inférieure, ou par le Delta, & son nom seul le fait connoître : il signifie *terrein environné d'eau*. C'est sans doute dans cette partie qu'Abraham arriva : or Memphis n'est point dans le Delta. N'importe, on nous dit hardiment que le Roi qui enleva Sara étoit le Roi de Memphis, auquel Abraham étoit allé offrir sa sœur.

La jeune Sara, dit l'Auteur, *avoit 90 ans, selon l'Ecriture, quand Dieu lui promit qu'Abraham, qui en avoit 160, lui feroit un enfant dans l'année.* L'Ecriture dit formellement qu'Abraham n'en avoit que cent. *Peut-on se persuader*, dit-il, *qu'un vieillard centenaire aura un fils, & que Sara, nonagénaire, puisse encore enfanter ?* (*a*). Abraham lui-même ne croyoit donc pas la chose possible, selon les loix de la nature, & la plaisanterie du Critique qui appelle Sara jeune à cet âge est fort déplacée.

Abraham, poursuit-il, *qui aimoit à voyager, alla dans le désert horrible de Cadès avec sa femme.* Il est bon de se souvenir que ce voyage est postérieur de 20 ans au premier. Ce désert, que l'on dit si horrible,

(*a*) Gen. 17, 17.

étoit une vaſte campagne ſans habitation, mais propre au pâturage; c'eſt ce que l'Ecriture entend ſouvent ſous le nom de *déſert*; lieu par conſéquent très-commode pour Abraham, accoutumé à camper au milieu de ſes troupeaux, & toujours accompagné d'un grand nombre de domeſtiques. Dans le Livre de l'Eccléſiaſtique (*a*), Cadès eſt repréſenté comme un lieu planté de palmiers; ce n'étoit donc rien moins qu'un déſert incapable de culture.

Un Roi de ce déſert tint la même conduite envers Sara que le Roi d'Egypte. *Le Pere des Croyans*, dit notre Auteur, *fit le même menſonge qu'en Egypte, & donna ſa femme pour ſa ſœur.* Nous avons vu que ce menſonge eſt imaginaire; que c'eſt l'Auteur lui-même qui eſt coupable de la fauſſeté dont il accuſe le Pere des Croyans.

Il prétend que les Commentateurs ont fait des volumes entiers pour diſculper Abraham & concilier la Chronologie; il tourne leurs ouvrages en ridicule. C'eſt une ruſe à laquelle nous ſommes accoutumés. 1°. Il eſt faux que l'on ait fait des volumes entiers ſur cet objet; à peine occupe-t-il quelques pages dans les Commentaires les plus étendus. 2°. Si ces Ecrits ſont ſi

(*a*) *Eccli.* 24, 18.

ridicules, comment l'Auteur a-t-il pris la peine de les lire & d'y copier ſes objections, en laiſſant de côté les réponſes ? artifice uſé, dont ſe ſervent tous les plagiaires.

Qu'importe que Bram, Abram, & Brama, ayent été des noms fameux dans l'Inde & dans la Perſe? *Ram* ou *Bram* ſignifie grand, élevé, puiſſant, dans les langues Orientales; c'eſt un nom appellatif qui a pu être donné à pluſieurs perſonnes, qui a même pu déſigner la Divinité. Qu'eſt-ce que cela prouve contre l'Hiſtoire du Patriarche ?

§. 9.

Une des circonſtances les plus remarquables de cette Hiſtoire, eſt l'établiſſement de la circonciſion. L'Auteur du Dictionnaire Philoſophique en a fait un nouvel article; il prétend que les Juifs l'ont reçue des Egyptiens (*a*). On ſçait que Marsham a ſoutenu la même choſe; notre Critique pouvoit en emprunter ſes preuves; pour ne pas les aller chercher ſi loin, il les a priſes dans la Diſſertation de Dom Calmet ſur la circonciſion. Hérodote eſt le ſeul Auteur qu'il oppoſe aux

(*a*) Voyez encore Philoſ. de l'Hiſt. c. 5, p. 19 & c. 22, p. 110. Examen important, c. 5, p. 34.

Livres saints ; mais il prétend que sur ce fait, le témoignage de l'Historien Grec est d'un grand poids.

Il faut observer qu'Hérodote étoit contemporain d'Esdras ; qu'il a écrit 460 ans avant J. C. par conséquent plus de 1400 ans après l'époque où les Livres des Hébreux placent l'établissement de la circoncision. Ces dates sont essentielles.

» Lorsqu'Hérodote, dit notre Auteur, » raconte ce que lui ont dit les Barbares » chez lesquels il a voyagé ; il raconte des » sottises, & c'est ce que font la plûpart de » nos voyageurs. Aussi n'exige-t-il pas qu'on » le croie, quand il parle de l'aventure de » Gygès & de Candaule, d'Arion porté sur » un Dauphin, de l'oracle rendu à Crésus, » du cheval de Darius, & de cent autres » fables ; mais quand il parle de ce qu'il a » vu, des coutumes des peuples qu'il a exa- » minées, de leurs antiquités qu'il a con- » sultées ; il parle alors à des hommes «.

Ce préambule est séduisant ; malheureusement il porte sur une fausse supposition. Quand Hérodote parle de l'aventure de Gygès & de Candaule, il cite, pour appuyer son récit, le témoignage d'Archiloque de Paros, Auteur contemporain ; pour attester l'effet que produisit sur Crésus l'oracle qui lui fut rendu, Hérodote fait l'énumé-

tion des préſens dont ce Roi enrichit le Temple de Delphes. Eſt-ce là parler en Hiſtorien qui *n'exige pas qu'on le croye?* Son Hiſtoire eſt pleine de ces oracles prétendus ; par-tout le faux y eſt tellement mêlé avec le vrai, qu'il eſt très-difficile de les diſtinguer.

Il mérite ſans doute plus de créance quand il parle *des coutumes des peuples qu'il a examinées ;* néanmoins dans la Philoſophie de l'Hiſtoire (*a*), on s'inſcrit en faux contre ce qu'Hérodote raconte de la proſtitution des Babyloniennes dans le Temple de Vénus (*b*), quoique ſon récit ſoit confirmé par le témoignage exprès de Strabon (*c*), & du Prophéte Jérémie (*d*); & l'on a répondu avec beaucoup d'humeur à un Ecrivain qui a voulu juſtifier Hérodote ſur ce point (*e*). C'eſt ainſi que tantôt l'on exalte, & tantôt l'on déprime l'*Hiſtorien* Grec, comme on le juge à propos.

Quand Hérodote parle des antiquités d'un peuple qu'il a conſultées, *il parle à des hommes ;* mais quel eſt le peuple dont il

(*a*) Chap. 11, p. 65.
(*b*) Herodot. l. 1, §. 199.
(*c*) Strabon, l. 16.
(*d*) Baruc, c. 6, ℣. 42 & 43.
(*e*) Voyez la Défenſe de mon Oncle, contre le Supplément à la Philoſ. de l'Hiſt.

avoit conſulté les antiquités au ſujet de la circonciſion ? Ce ſont les Egyptiens ; nous le verrons bientôt. Or dans les Mélanges de Littérature, d'Hiſtoire & de Philoſophie (*a*), on décide que *tout ce qu'Hérodote tient des Prêtres d'Egypte eſt faux.* Nous voilà ſans doute bien préparés à croire ce qu'Hérodote nous dira ſur leur témoignage.

Voyons ſon paſſage ; notre Auteur le rapporte avec ſa fidélité ordinaire.

Il ſemble, dit Hérodote (*b*) *que les habitans de la Colchide ſont originaires de l'Egypte ; j'en juge par moi-même, plutôt que par oui dire : car j'ai trouvé qu'en Colchide on ſe ſouvenoit bien plus des anciens Egyptiens, qu'on ne ſe reſſouvenoit des anciennes coutumes de Colcos en Egypte.* Il y a déja ici une altération légere, mais qui mérite attention. Le texte porte : *les Colques ſe ſouvenoient bien plus des Egyptiens, que les Egyptiens des peuples de Colcos.* Il n'eſt point queſtion des *anciens Egyptiens*, mais des Egyptiens d'alors, ni *des anciennes coutumes de Colcos*, mais de la nation des Colques ſeulement. Il n'eſt pas ſurprenant que les Colques euſſent connoiſſance des

(*a*) Tome 1, *in*-8vo. c. 47, p. 308.
(*b*) Hérodot. l. 2.

Egyptiens, qui du temps d'Hérodote étoient un peuple célébre ; il n'étoit pas néceſſaire pour cela d'être originaire d'Egypte. Ce n'eſt pas une merveille non plus que les Egyptiens connuſſent très-peu les Colques, qui n'ont jamais été une Nation conſidérable. Si Hérodote ſe ſert du terme *reſſouvenir*, c'eſt conſéquemment à ſon opinion particuliere, dont nous allons examiner les preuves.

Ces Habitans des bords du Pont-Euxin prétendoient être une Colonie établie par Séſoſtris. Nouvelle falſification. Voici ce que dit Hérodote : *Les Egyptiens diſoient qu'ils étoient perſuadés que les Colques étoient un détachement de l'armée de Séſoſtris.* Ce ne ſont point les Colques qui croyoient être originaires d'Egypte ; leur témoignage mériteroit quelqu'attention ; ce ſont les Egyptiens qui plaçoient chez eux le berceau des Colques ; cela eſt fort différent. Jamais les Colques n'avoient oui parler de Séſoſtris : l'Hiſtoire de ce prétendu Conquérant eſt une fable (*a*).

Mais ſur quelles preuves Hérodote a-t-il jugé que les Colques étoient une Colonie Egyptienne ? *Pour moi*, dit-il,

(*a*) On l'a réfutée dans la Philoſ. de l'Hiſt. c. 18, p. 98. Dans le Traité ſur la Tolérance, c. 9, p. 72. Dans les Eſſais ſur l'Hiſt. gen. tome 8, c. 62.

je le conjecturois, non-seulement parce qu'ils sont basannés & qu'ils ont les cheveux frisés .... mais parce que les peuples de la Colchide, d'Egypte, & d'Ethiopie sont les seuls sur la terre qui se soient fait circoncire de tout temps. Hérodote a senti lui-même que la ressemblance du teint & des cheveux ne prouvoit rien; c'est donc uniquement l'usage de la circoncision qui lui a fait juger que les Colques étoient Egyptiens d'origine.

Car, poursuit-il, *les Phéniciens & les Syriens de la Palestine avouent qu'ils ont pris la circoncision des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujourd'hui les bords du Thermodon & du Parthenius, & les Macrons leurs voisins, avouent qu'il n'y a pas long-temps qu'ils ont appris cet usage des Colques. Comme ce sont les seuls de tous les peuples qui soient circoncis, c'est par-là principalement qu'ils sont reconnus pour Egyptiens d'origine.* Notre Philosophe avoit encore altéré quelques endroits; je me suis contenté de les rétablir sur le texte d'Hérodote.

Les Syriens de la Palestine, c'est-à-dire, les Juifs, *avouent qu'ils ont pris la circoncision des Egyptiens.* Si cela étoit vrai, la question seroit décidée: mais cet aveu est-il réel, est-il même possible? Quoi! les Juifs

du temps d'Hérodote, peu après leur retour de la captivité, auroient avoué qu'ils tenoient la circonciſion des Egyptiens, pendant que tous leurs Livres ſacrés atteſtoient le contraire? Ce n'eſt pas tout. Quelques-uns de ces Syriens ou Juifs, établis ſur les rives du Thermodon, avouent qu'ils ont appris depuis peu cet uſage des Colques, au lieu de l'avoir reçu de leurs ancêtres dans la Paleſtine, où cet uſage étoit ancien? Sent-on le ridicule de cette ſuppoſition? Les Juifs, toujours opiniâtrement attachés à leurs uſages, toujours prévenus contre les rits des autres Nations, ſe ſont aſſujettis à la circonciſion, pour ſuivre l'exemple des Colques. Il paroît qu'Hérodote connoiſſoit très-peu les Juifs.

Pour ſentir de quel poids eſt ſon témoignage, remontons à la ſource qu'il nous indique lui-même. Il tenoit des Egyptiens ce qu'il raconte des anciens peuples, & la plûpart des fables dont il a farci ſon Hiſtoire. Frappé d'une reſſemblance apparente entre les Colques & les Egyptiens, & ſur-tout de la circonciſion qui leur étoit commune, il en demanda la raiſon à ces derniers; ils ne manquerent pas, ſelon leur coutume, de s'attribuer l'origine de tout: Hérodote les crut ſur leur parole. S'il eût interrogé les Juifs, ceux-ci l'auroient détrompé.

Mais dira-t-on, Hérodote s'appuye encore d'une autre preuve ; c'eſt que les Colques avoient la même langue que les Egyptiens. Cette nouvelle obſervation acheve de démontrer la fauſſeté de toute l'Hiſtoire. Il eſt impoſſible qu'un peuple tranſplanté à deux cens lieues de l'Egypte depuis Séſoſtris, ait conſervé ſon même langage pendant 1200 ans. Hérodote n'entendoit ni la langue de la Colchide, ni celle de l'Egypte ; il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſe ſoit trompé ſur leur identité. La langue des Mingréliens, ſucceſſeurs des Colques, qui eſt très connue des Sçavans, n'a aucun rapport avec le Cophte ou l'ancien Egyptien.

Qu'étoit-ce donc que ces Colques & ces Syriens circoncis, placés ſur les bords du Pont-Euxin ? C'étoit des peuplades de Juifs chaſſés de la Paleſtine par Salmanaſar, & enſuite par Nabuchodonoſor, qui allerent s'établir, les uns ſur les rives du Thermodon, les autres le long du Phaſe. On ſçait qu'il y en eut qui franchirent même le Caucaſe, & pénétrerent juſqu'à la Chine. Leur langage, qui étoit l'Hébreu, avoit beaucoup d'affinité avec le Phénicien & avec l'Egyptien ; il n'en falloit pas davantage pour tromper Hérodote.

Quant à ce qu'il ajoute qu'il ignore ſi

les Ethiopiens ont reçu la circonciſion des Egyptiens, ou au contraire, parce qu'elle eſt fort ancienne chez les uns & chez les autres : nous verrons que ce doute même ſert à éclaircir la queſtion. Il eſt temps de voir les preuves dont notre Philoſophe ſe ſert pour appuyer le récit d'Hérodote,

» A qui peut-on, dit-il, attribuer l'ori-» gine de la circonciſion ? Ou à la Nation » de qui cinq ou ſix autres confeſſent la » tenir ; ou à une autre Nation bien moins » puiſſante, moins commerçante, moins » guerriere, cachée dans un coin de l'Ara-» bie pétrée, qui n'a jamais communiqué » le moindre de ſes uſages à aucun peuple? «

Il eſt faux que cinq ou ſix Nations ayent confeſſé tenir la circonciſion des Egyptiens. Hérodote n'attribue cette prétendue confeſſion qu'aux Phéniciens & aux Syriens de la Paleſtine ; les premiers n'ont jamais été circoncis ; les ſeconds ne pouvoient faire cet aveu ſans démentir leur Religion. Selon Hérodote, les Syriens des rives du Thermodon diſoient l'avoir empruntée des Colques ; mais il ne dit point que les Colques ayent reconnu la tenir des Egyptiens. Les Ethiopiens n'avouoient pas non plus qu'ils euſſent pris la circonciſion en Egypte, puiſqu'Hérodote convient de ſon ignorance ſur cet article. Nous verrons bien-

tôt de qui les Egyptiens l'avoient reçue.

C'eſt une imagination bizarre de nous peindre les anciens Egyptiens comme une Nation plus commerçante & plus guerriere que les Juifs. 1°. L'Auteur même du Dictionnaire Philoſophique a dit le contraire à l'article *Apis ;* & l'on ſçait d'ailleurs qu'ils ont été ſucceſſivement ſubjugués par les Arabes, par les Ethiopiens, par les Perſes, par les Grecs, par les Romains, par les Sarraſins. 2°. Il eſt certain que les anciens Egyptiens avoient la mer en horreur ; qu'ils fermoient leurs ports aux étrangers ; que chez eux le commerce n'étoit exercé que par les femmes ; qu'ils manquoient de bois pour la conſtruction des vaiſſeaux (*a*). Voilà pourquoi les Sçavans regardent comme fabuleux tout ce que l'on a dit ſur les flottes & ſur les armées de Séſoſtris.

Notre Philoſophe s'attache à prouver que les Egyptiens n'ont pas reçu des Juifs la circonciſion ; cela eſt certain : mais on ſoutient qu'ils l'ont reçue des Iſmaélites ; en voici les preuves. 1°. Il eſt conſtant par l'aveu des Hiſtoriens Egyptiens, que leur Nation a été ſubjuguée par des Rois Ara-

(*a*) Origine des Loix, des Arts & des Sciences, tome 2, p. 253.

bes, Iduméens ou Iſmaélites, qui ont été nommés *Rois paſteurs*; ils deſcendoient d'Iſmaël, fils d'Abraham, dont la poſtérité a conſervé l'uſage de la circôncision, & l'obſerve encore aujourd'hui. Ils ont donc pu l'introduire en Egypte. Quand tout ce qu'Hérode a dit des Colques ſeroit vrai, cela ne prouveroit encore rien contre le récit des Livres ſaints, ni contre la véritable origine de la circonciſion. 2°. Il n'eſt pas moins certain que ces deſcendans d'Iſmaël rempliſſoient l'Arabie & l'Idumée; qu'ils occupoient les côtes de la Mer rouge; qu'ils ſe ſont répandus dans toute l'Ethiopie & dans le reſte de l'Afrique, où on les retrouve encore; que la haute Egypte en étoit pleine; que ſouvent ils ont été maîtres de l'Egypte, & lui ont donné des Rois. Ces Ethiopiens Iſmaélites ont donc pu y porter le rit de la circonciſion, ſans qu'on en puiſſe rien conclure contre la vérité de l'Hiſtoire ſainte. 3°. Une preuve plus poſitive, c'eſt que les Egyptiens donnoient la circonciſion, non pas comme les Juifs le huitiéme jour, mais comme les Iſmaélites à la quatorziéme année. S. Ambroiſe atteſte ce fait, & il n'eſt contredit par aucun des Auteurs plus anciens. Il eſt dit dans la Genèſe, *qu'Iſmaël fut circoncis à l'âge de 13 ans révolus, & Iſaac le huitiéme*

zième jour de sa naissance (*a*). Conséquemment les descendans d'Isaac ont conservé l'usage de donner la circoncision le huitiéme jour, & l'observent encore : Ceux d'Ismaël, dont le monde est rempli, n'ont pas été moins fidéles à la donner à la quatorziéme année ; Joséphe, Origène, Porphyre, Jamblique & plusieurs autres en sont les garans. La circoncision des Egyptiens ne vient donc pas des Juifs, mais des Ismaélites qui ont été plusieurs fois leurs Conquérans & leurs Maîtres.

§. 10.

Il nous reste à examiner les raisons par lesquelles on veut prouver que les Juifs ont reçu cette pratique des Egyptiens. » Les » Juifs, dit notre Philosophe, avouent » qu'ils demeurerent pendant 205 ans en » Egypte ; ils disent qu'ils ne se firent point » circoncire pendant cet espace de temps «. Si cela étoit vrai, ce seroit une preuve de plus contre l'Auteur ; mais cela est faux : le Livre de Josué dit que *tous ceux qui sortirent d'Egypte étoient circoncis* (*b*). Sans cela ils n'auroient pas pu célébrer la Pâque (*c*).

(*a*) Gen. c. 7, 23 ; & c. 21, 4.
(*b*) Josué, c. 6 ; ℣. 5.
(*c*) Exode, c. 12, 48.

» Il eſt dit, continue le Critique, dans » le Livre de Joſué, que les Juifs furent » circoncis dans le déſert : *Je vous ai délivré* » *de ce qui faiſoit votre opprobre chez les* » *Egyptiens.* Or que pouvoit être cet op- » probre pour des gens qui ſe trouvoient » entre les peuples de Phénicie, les Arabes » & les Egyptiens, ſi ce n'eſt ce qui les ren- » doit mépriſables à ces trois Nations ? » Comment leur ôta-t-on cet opprobre ? » En leur ôtant un peu de prépuce ; n'eſt- » ce pas là le ſens naturel de ce paſſage ? « Non aſſurément, c'eſt tout le contraire. *Je vous ai délivré de l'opprobre de l'Egypte*, c'eſt-à-dire, de ce qui vous rendoit ſemblables aux Egyptiens incirconcis. Quoi qu'en puiſſe dire l'Auteur, la circonciſion n'étoit point encore uſitée pour lors chez les Egyptiens. Plus de 300 ans après Joſué, les Philiſtins qui étoient une Colonie d'Egypte, ſont encore appellés par les Juifs, *le peuple incirconcis.*

Admirons la ſuppoſition de notre Philoſophe : pendant 205 ans que les Hébreux ont demeuré en Egypte, ils ne ſe ſont point fait circoncire, quoique les Egyptiens le fuſſent ; ils ont ainſi conſervé pendant tout ce temps-là, ce qui les couvroit d'opprobre aux yeux des Egyptiens : ils ont attendu pour s'en délivrer, 40 ans

après leur ſortie ; & ils n'ont penſé à imiter les Egyptiens, qu'après avoir rompu toute communication avec eux. Cela eſt-il concevable ? En ſecond lieu, il ſuppoſe que les Phéniciens étoient circoncis, ce qui eſt d'une fauſſeté avérée.

» La Geneſe, pourſuit-il, dit qu'Abra» ham avoit été circoncis auparavant ; mais » Abraham voyagea en Egypte, il a pu y » apprendre cet uſage «. Autre ſuppoſition. Le même Livre qui nous apprend qu'Abraham voyagea en Egypte, nous apprend auſſi qu'il fut le premier homme qui ait pratiqué la circonciſion ; qu'il la reçut 14 ans après ſon retour d'Egypte ; & jamais on ne prouvera qu'elle ait été connue en Egypte avant Abraham.

» De plus ; ajoute notre Philoſophe, la » circonciſion d'Abraham n'eut point de » ſuite ; ſa poſtérité ne fut circonciſe que » du temps de Joſué «. Il faut que l'Auteur n'ait jamais lû l'Hiſtoire ſainte. On voit dans la Geneſe (*a*) que les fils de Jacob étoient circoncis ; dans l'Exode, que Séphora, femme de Moïſe, qui n'étoit point Egyptienne, donna elle-même la circonciſion à ſon fils (*b*). Dans Joſué,

(*a*) Gen. 34, ℣. 15 & 22.
(*b*) Exod. 4 25.

que tous les Hébreux qui étoient sortis de l'Egypte, avoient été circoncis (*a*). Cet usage fut seulement interrompu pendant les 40 ans que le peuple passa dans le désert; pendant tout ce temps il ne célébra point la Pâque, parce qu'il ne le pouvoit pas; avant d'entrer dans la Terre promise, il fallut circoncire tous ceux qui étoient nés depuis la sortie d'Egypte, afin qu'ils pussent la célébrer.

Le Critique avance encore plus fausſement, qu'avant Josué, les Israélites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutumes des Egyptiens. Jamais les Israélites n'ont fait cet aveu. Moïse, dans la plûpart de ses loix, s'attache à prendre le contrepied des rits & des coutumes de l'Egypte. Malgré cette attention, il n'est pas étonnant qu'il se trouve encore dans la Religion Juive plusieurs cérémonies usitées chez les Egyptiens. C'étoient des pratiques universelles & communes à tous les anciens peuples; Moïse ne les avoit pas plus imitées des Egyptiens que des Chinois (*b*).

L'énumération qu'en fait notre Philosophe, & qui est répétée dans *l'Examen important* (*c*), est fausse ou hasardée dans

(*a*) Jos. 6. 5.
(*b*) Voyez ci-dessus, c. 9, §. 2.
(*c*) Chap. 5, p. 31.

plusieurs articles. Jamais il ne prouvera que le sacrifice de la vache rousse, la purification avec de l'hysope, la cérémonie du bouc émissaire, aient été usités chez les Egyptiens.

Il n'est pas vrai non plus que les Arabes aient reçu la circoncision de l'Egypte. Que les Egyptiens eux-mêmes l'aient imitée des Arabes ou des Ethiopiens leurs vainqueurs, on le comprend; mais que des peuples qui n'avoient rien à craindre ni à espérer des Egyptiens, en aient emprunté un rit aussi singulier que la circoncision, sans aucun motif raisonnable, on ne le concevra jamais.

» Les Egyptiens, qui dans les premiers » temps circoncisoient les garçons & les » filles, cessèrent, avec le temps, de faire » aux filles cette opération, & enfin la res- » traignirent aux Prêtres, aux Astrologues » & aux Prophétes; c'est ce que Clément » d'Alexandrie & Origène nous appren- » nent «. Nouvelle supposition de l'Auteur. Jamais on ne prouvera que *dans les premiers temps* la circoncision ait été un usage général en Egypte, ou qu'elle y ait été plus commune que du temps d'Origène & de Clément d'Alexandrie. Celui-ci nous apprend (*a*) que Pythagore voya-

(*a*) Strom. l. 1, c. 6.

geant en Egypte, fut obligé de ſe faire circoncire pour être admis aux myſteres des Prêtres Egyptiens; preuve qu'Hérodote a très-mal rencontré, quand il a dit que les Egyptiens pratiquoient la circonciſion par un motif de propreté.

Les Latins qui ont fait tant de railleries ſur la circonciſion des Juifs, qui ont tourné en ridicule les ſuperſtitions & les uſages bizarres des Egyptiens, ne leur ont jamais reproché cette coutume; nouvelle preuve qu'elle n'a été chez eux, ni conſtante, ni univerſelle. Pendant que les Juifs & les Iſmaélites diſperſés par-tout ont ſcrupuleuſement conſervé la circonciſion, elle avoit abſolument ceſſé en Egypte, lorſque les Sarraſins ou les Turcs l'y ont introduite de nouveau après leur conquête. C'a donc toujours été la deſtinée de l'Egypte d'adopter les mœurs de ſes nouveaux Maîtres, & non pas de communiquer les ſiennes aux Nations étrangeres.

Enfin notre Philoſophe convient que cette cérémonie de la circonciſion paroît d'abord bien étrange; il n'eſt pas peu embarraſſé à trouver la raiſon qui a pu la faire pratiquer aux Egyptiens. » De tout temps, » dit-il, les Prêtres de l'Orient ſe conſa» croient à leurs divinités par des marques » particulieres..... Il y a grande appa-

» sence que les Egyptiens qui révéroient le
» Phallus, & qui en portoient l'image en
» pompe dans leurs processions, imaginerent
» d'offrir à Isis & Osiris, pour qui tout s'en-
» gendroit sur la terre, une partie du mem-
» bre par lequel ces Dieux avoient voulu
» que le genre humain se perpétuât «.

Vaine imagination. 1°. Les mœurs des Orientaux n'ont rien de commun avec celles des Egyptiens. 2°. Hérodote, dont on nous a vanté la sagacité, parle dans le même Livre du Phallus porté en pompe dans les mysteres de Bacchus & de la circoncision; mais il n'indique aucun rapport entre ces deux usages, ni avec le culte d'Isis & d'Osiris; il prétend au contraire que la circoncision étoit pratiquée par un motif de propreté; ou, si l'on veut, comme une purification. 2°. Plutarque, qui a parlé dans un grand détail du culte d'Isis & d'Osiris, n'a rien dit de la circoncision. 4°. Si elle avoit fait partie du culte de ces deux Divinités, elle auroit subsisté sans doute autant que ce culte même; & c'est ce qui n'est point arrivé. 5°. Dans cette supposition, comment les autres Nations qui n'adoroient point les Dieux d'Egypte, auroient-elles adopté une cérémonie de leur culte? Comment les Juifs, ennemis déclarés de l'idolâtrie Egyptienne,

auroient-ils pratiqué un rit consacré aux Dieux d'Egypte? Le Critique va donc ici directement contre son intention; il détruit d'un trait de plume tout ce qu'il s'est efforcé d'établir.

C'est comparer les ténébres à la lumiere, que d'opposer les conjectures & le récit peu exact d'Hérodote, à la narration simple, claire, circonstanciée de Moïse. Elle nous apprend qu'Abraham a reçu la circoncision comme une marque de l'alliance ou de la promesse que Dieu lui a faite, comme un gage de la fécondité prodigieuse que Dieu vouloit donner à sa postérité. Il n'avoit que deux fils; l'un est circoncis dans sa quatorziéme année, le second huit jours après sa naissance. Les descendans de l'un & de l'autre continuent à porter, chacun à leur maniere, le caractere imprimé à leur pere. Ils s'étendent d'un bout de l'univers à l'autre, & introduisent ce signe de leur origine par-tout où ils sont les maîtres: rien de si simple, mais rien de si frappant. La race d'Isaac & celle d'Ismaël, toujours rivales, toujours ennemies, répandues sur toute la face de la terre, attestent encore aujourd'hui à tout l'univers, leur origine commune, & la promesse faite à leur pere plus de 1800 ans avant J. C. En vain l'on cherche à obscurcir ce prodige;

dige ; il eſt inconteſtable, il eſt unique ; il prouve invinciblement la vérité & l'authenticité des Livres de Moïſe.

§. II.

Nous avons examiné dans le ſecond chapitre de cet Ouvrage, les objections de nos Philoſophes contre l'Hiſtoire & la conduite de ce Légiſlateur. L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé ſe plaint de ce que l'on trouve dans les Ouvrages attribués à Moïſe, *une foule d'Hiſtoires improbables & merveilleuſes, un amas de loix ridicules & arbitraires ; enfin l'Auteur conclud par y rapporter ſa propre mort* (*a*). Les prodiges rapportés dans l'Hiſtoire de Moïſe, peuvent paroître improbables & fabuleux à ceux qui ne croyent ni Dieu ni Providence; mais s'il y a un Dieu ſouverain arbitre de la nature, qui veille ſur les hommes, qui leur intime ſes volontés par des ſignes capables de frapper les plus ſtupides, les merveilles opérées en faveur des Hébreux, n'ont plus rien d'incroyable.

Qu'y a-t-il de ridicule ou d'arbitraire dans les loix de Moïſe ? Il connoiſſoit le génie & les mœurs de ſon peuple, les vices auxquels ce peuple étoit enclin, les abus

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 129.

dont il falloit le préſerver, les déſordres dans leſquels il pouvoit être entraîné par l'exemple de ſes voiſins. Moïſe a dirigé ſes loix ſelon cette connoiſſance. Les Payens, plus ſenſés & plus équitables que nos Philoſophes, ont rendu hommage à la ſageſſe du Légiſlateur des Hébreux (*a*); ils ont reconnu que ce n'étoit pas un homme ordinaire.

On a cru trouver de la contradiction entre quelques-unes de ſes loix : le Lévitique, dit-on, c. 18, ℣. 16, défend d'épouſer la veuve de ſon frere; & le Deutéronome l'ordonne expreſſément, c. 25, ℣. 5. On n'a pas fait attention que cela n'eſt ordonné que dans un ſeul cas; c'eſt lorſque le défunt n'avoit pas laiſſé d'enfans. Cette loi étoit bien antérieure à Moïſe, puiſqu'elle étoit déja en uſage parmi les enfans de Jacob, Gen. 28. Hors ce cas unique, la défenſe du Lévitique avoit lieu, & devoit être obſervée. Il n'y a point là de contradiction (*b*).

La mort de Moïſe eſt rapportée à la fin du Deutéronome. Il eſt évident que ce chapitre qui ne contient que douze verſets, a été écrit, non par Moïſe, mais par celui

(*a*) Longin, Traité du Sublime; Diodore de Sicile, &c.
(*b*) Diner du Comte de Boulainvilliers, p. 17; & Dictionnaire Philoſ. art. *Moïſe.*

des Historiens Hébreux qui a continué les annales de son peuple. C'est Esdras qui a rangé les Livres saints dans l'ordre où ils sont aujourd'hui ; le texte original n'étoit point distingué par chapitres ni par versets : au lieu de placer ces douze versets à la fin du Deutéronome, on pouvoit les mettre à la tête du Livre de Josué, qui en est évidemment la continuation ; toute la difficulté seroit résolue.

Après avoir accusé Moïse très-injustement, l'Auteur du Christianisme dévoilé ne traite pas mieux son successeur. *Josué*, dit-il, *arrête le soleil qui ne tourne point ; Samson, l'Hercule des Juifs, a la force de faire tomber un Temple* (*a*). Voilà de terribles objections. D'autres Philosophes plus éclairés, ont approuvé la maniere de parler des Livres saints. » L'Ecriture, dit l'un » d'entr'eux, a besoin de parler le langage » de la multitude, pour se mettre à sa portée. Qu'un Missionnaire transplanté au » milieu des peuples sauvages, leur prêche » ainsi l'Evangile : *Je vous annonce le Dieu* » *qui fait tourner autour du soleil cette terre* » *que vous habitez* ; aucun des Sauvages » ne daignera faire attention à son dis» cours (*b*). «

(*a*) Christ. dévoilé, p. 129.

(*b*) Mélanges de Littérat. &c. de M. d'Alembert, tom. 4, p. 352.

Si le Temple des Philiſtins avoit été ſemblable à l'Égliſe de S. Pierre de Rome, ou à celle de S. Paul de Londres, il eſt probable que Samſon n'auroit pas pu le renverſer. Ce Temple étoit ſans doute une cabane bâtie comme celles où les Caraïbes & autres peuples Sauvages s'aſſemblent pour honorer leurs Dieux. Deux colomnes placées au milieu ſoutenoient toute la charpente; quatre hommes forts & vigoureux pourroient ébranler de pareils édifices. En confondant les mœurs & les uſages de tous les ſiécles, en jugeant des anciens peuples par l'état des Nations policées, il eſt aiſé de repréſenter l'Ecriture comme *un amas de contes, indignes de la gravité de l'Hiſtoire & de la majeſté Divine, ridicules aux yeux du bon ſens*, &c. Ces épithétes injurieuſes ne coûtent rien: quand il faut prouver, la critique ſe trouve ſouvent en défaut.

Nous ne répondrons rien aux objections que l'on a faites dans l'Analyſe de la Religion Chrétienne, par du Marſais, contre la Chronologie de l'Ecriture, ni aux reproches tirés de Bayle, & ſouvent répétés, contre la conduite de David. Ces deux points ont été très-bien éclaircis par pluſieurs de nos Apologiſtes (*a*).

(*a*) Voyez la Relig. natur. & la révélée, tome 6, differt. 23 & 24.

Nous avons examiné dans un autre Ouvrage (*a*), ce que l'on a objecté contre les Livres des Juges, de l'Ecclésiaste, des Cantiques, de Tobie, de Judith, d'Esther; nous avons répondu plus haut (*b*) à la satyre que nos Philosophes ont faite des mœurs Juives: nous allons voir s'ils ont fait contre le Nouveau Testament des difficultés plus difficiles à résoudre.

ARTICLE SECOND.

Des Livres du Nouveau Testament.

§. 12.

L'Auteur du Christianisme dévoilé parle de ces Livres dans son style ordinaire. *Quatre Historiens ou Fabulistes*, dit-il, *ont écrit l'Histoire merveilleuse du Messie; peu d'accord sur les circonstances de sa vie, ils se contredisent quelquefois de la façon la plus palpable* (*c*). Nous examinerons soigneusement ces prétendues contradictions. Mais on prie le Lecteur de se rappeller ce que nous avons dit des Evangiles au commencement du chapitre troisiéme; il sentira si ces Histoires peuvent être traitées de fables par un homme de bon sens.

(*a*) Certitude des preuves du Christ. c. 11.
(*b*) Ch. 2, §. 10.
(*c*) Page 131. Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 7.

Les Evangéliſtes ſont *peu d'accord ſur les circonſtances de la vie de J. C.* Suppoſons-le pour un moment. Ils ſont du moins d'accord ſur tous les événemens principaux, ſur ſa naiſſance, ſa prédication, ſes miracles, ſa mort, ſa réſurrection, ſon aſcenſion, & ſur la doctrine qu'il a enſeignée. Lorſque pluſieurs Hiſtoriens profanes, parfaitement conformes ſur une ſuite de faits publics, ne varient entr'eux que ſur quelques légères circonſtances du temps, du lieu, de la maniere, ſe croit-on fondé à douter de leur narration, & à la traiter de fable?

Mais les Evangéliſtes ſe contrediſent. Il eſt queſtion de le prouver. La généalogie de J. C. donnée par S. Matthieu, eſt fort différente de celle que donne S. Luc: voilà la grande objection que répétent tous nos Philoſophes (*a*); & par la maniere dont ils en parlent, il ſemble que la difficulté ſoit ſans réplique. Un moment de réflexion ſuffit pour la faire diſparoître.

S. Matthieu ſe propoſe de montrer que J. C. deſcendoit de David par les aïeux pa-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 131. Examen important, c. 13; p. 78. Dictionn. Philoſ. tome 1, art. *Chriſtianiſme*, p. 206. Queſtions de Zapata, n. 50. Traité ſur la Tolérance, c. 11, p. 99. Deuxiéme Lettre ſur les Miracles, p. 353 & vingtiéme Lettre, p. 195.

ternels de Joſeph, ſon pere ſelon la loi, & par la branche aînée des deſcendans de ce Roi. S. Luc fait voir que J. C. en deſcendoit encore par les aïeux de Marie, & par la branche des puînés. Les deux Généalogies comparées enſemble, prouvent que les deux branches ſe ſont trouvées réunies dans Zorobabel, & dans Mathan ou Mathat, biſaïeul de J. C; que ce Mathan étoit fils d'Eléazar & gendre de Lévi, tout comme Joſeph eſt fils de Jacob & gendre d'Héli; que par conſéquent Joſeph & Marie étoient couſins germains, & ont dû s'épouſer, ſelon la loi portée dans le dernier chapitre du Livre des Nombres. La prétendue contradiction démontre que J. C. réuniſſoit dans ſa perſonne tous les droits du ſang de David & des Patriarches, & tous les caracteres du Meſſie.

Nous n'entrerons point dans les autres difficultés de détail que l'on peut faire ſur ces généalogies; l'on en trouve la ſolution dans Dom Calmet & dans les autres interprétes.

Il eſt dit dans S. Luc que Jeſus naquit ſous le Gouvernement de Cyrinus ou Cyrenius, lorſque l'Empereur Auguſte fit faire le dénombrement de tout l'Empire: mais il n'y eut jamais de tel dénombrement, & aucun Auteur n'en parle; Cyrénius ne fut

Gouverneur de Syrie que dix ans après l'époque de la naissance de J. C. (a)

Nos Philosophes qui ont copié cette objection dans Dom Calmet, devoient au moins examiner sa réponse, & montrer qu'elle est fausse. Ce Commentateur fait voir par plusieurs exemples, que le texte Grec de S. Luc peut être ainsi traduit à la lettre : *Ce dénombrement fut fait avant que Cyrénius fût Gouverneur de Syrie.* La prétendue faute de chronologie est donc absolument nulle. On pourroit dire encore que le dénombrement commencé sous Quintilius Varus, & avant la naissance de J. C, ne fut achevé que sous Cyrénius : voilà pourquoi l'Evangéliste le lui attribue ; il n'y a rien là d'extraordinaire.

Il n'y eut jamais de tel dénombrement, disent nos Critiques. Et qu'en sçavent-ils ? C'est qu'aucun Auteur profane n'en a parlé. Voilà toute la preuve. Mais combien d'autres faits historiques dont la réalité n'est avérée que par le témoignage d'un seul Auteur ? Nous n'avons aucune Histoire exacte & entiere du regne d'Auguste ; nous n'avons que fort peu d'Historiens Romains qui ne soient mutilés ; & on argumente

(a) Examen important, c. 13, p. 85 & 86. Questions de Zapata, n. 51. 18e Lettre sur les Miracles, p. 183.

sur le silence des Historiens. Le dénombrement dont parle S. Luc, étoit un fait si constant dans les premiers siécles, que S. Justin, dans sa seconde Apologie, & Tertullien dans son Apologétique, renvoyent les Romains à leurs Archives pour s'en convaincre.

Les Censeurs du Nouveau Testament ont imaginé un expédient merveilleux pour y trouver des contradictions. Lorsqu'un des Evangélistes rapporte un fait dont les autres ne parlent point, ils les accusent de se contredire. S. Matthieu fait voyager Jesus en Egypte; les autres ne disent rien de cette fuite: l'Auteur de l'Examen important conclud que, selon un Evangéliste, Jesus fut élevé en Egypte; &, selon un autre, il fut toujours élevé à Bethléem (*a*). S. Matthieu raconte l'adoration des Mages & le massacre des Innocens; les autres gardent le silence sur ces deux faits: nouvelle contradiction. Un des Evangélistes parle de trois voyages de J.C. à Jerusalem, après son Baptême; un autre fait mention d'un seul voyage: on en conclud que le premier fait durer trois ans la mission de J. C., & le second seulement trois mois: ce sont-

(*a*) Examen important, c. 13, p. 78.

là ſans doute autant de contradictions (a).

Selon cette méthode, nous ſommes en droit à notre tour de reprocher à nos Critiques bon nombre de contradictions. L'un d'eux argumente contre le texte de S. Matthieu, l'autre contre celui de S. Luc, & ne dit rien du premier : un troiſiéme attaque l'Evangile de S. Jean, & ne parle pas des autres ; il ſuppoſe donc que S. Jean ſeul a tort, & que les trois autres ont raiſon. S'il nous arrivoit de raiſonner ainſi, daigneroit-on ſeulement nous écouter ?

A-t-on jamais vu deux Auteurs, même contemporains, qui aient écrit la même Hiſtoire, & qui aient rapporté exactement tous les mêmes faits particuliers & les mêmes circonſtances, à moins qu'ils ne ſe ſoient copiés ? Un Ecrivain qui veut donner l'Hiſtoire exacte d'un ſiécle ou d'un événement mémorable, commence par raſſembler les divers Mémoires des Contemporains : pourvu que ces différentes piéces viennent de gens inſtruits & ſincéres, on n'exige rien davantage ; on n'en ſuſpecte point la fidélité, parce que les

(a) Dictionn. Philoſ. tome 1, p. 206. Queſtions de Zapata, n. 52 & 53. Deuxiéme Lettre ſur les Miracles, p. 36. Dix huitiéme Lettre, p. 184. Vingtieme Lettre, p. 195.

unes ſont plus détaillées que les autres : s'il y a quelque variété dans les narrations, l'on tâche de les concilier autant qu'il eſt poſſible, d'en former une ſuite, en faiſant ſuppléer les unes aux autres : c'eſt ainſi que ſe ſont formées nos meilleures Hiſtoires. Quand il eſt queſtion des faits de l'Evangile, Meſſieurs les Philoſophes n'approuvent pas cette méthode, & rejettent tout ce qui leur déplaît.

Pour nous montrer des contradictions réelles, il auroit fallu nous citer un Evangéliſte qui eût dit que J. C. *avoit toujours été élevé à Bethléem*; qui eût raconté quelque fait contraire à l'adoration des Mages ou au maſſacre des Innocens; qui eût inſinué poſitivement que J. C. n'avoit fait qu'un ſeul voyage à Jeruſalem depuis ſon Baptême, ou que *ſa miſſion a duré ſeulement trois mois*; il eut été difficile de le faire, puiſque ce ſont-là autant de fauſſetés & d'impoſtures.

L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé croit avoir découvert des contradictions plus apparentes. *S. Marc dit que Jeſus mourut à la troiſiéme heure, c'eſt-à-dire, à neuf heures du matin; S. Jean dit qu'il mourut à la ſixiéme heure, c'eſt-à-dire, à midi* (a).

(a) Chriſt. dévoilé, p. 132.

Tout cela eſt faux ; l'Auteur n'a point lu l'Evangile. S. Marc dit qu'il étoit la troiſiéme heure quand Jeſus fut conduit au Calvaire pour être crucifié ; qu'à la ſixiéme heure les ténébres couvrirent la Judée ; & que Jeſus mourut à la neuviéme heure, ou à trois heures après midi (*a*). S. Matthieu & S. Luc rapportent préciſément la même choſe (*b*). S. Jean dit que quand Pilate livra Jeſus aux Juifs pour être crucifié, il étoit, non pas la ſixiéme heure, mais environ la ſixiéme heure, *hora quaſi ſexta* (*c*). Il a donc marqué le temps moins diſtinctement que les autres Evangéliſtes, mais il ne les contredit pas.

Selon S. Matthieu & S. Marc, continue l'Auteur, *les femmes qui après la mort de Jeſus allerent à ſon Sépulchre, ne virent qu'un Ange ; ſelon S. Luc & S. Jean, elles en virent deux ; ces Anges étoient, ſuivant les uns, en dehors, & ſuivant d'autres, en dedans du tombeau.* La conciliation eſt fort ſimple, quand on compare les divers textes des Evangéliſtes. Les ſaintes femmes, en arrivant au Sépulchre, virent d'abord un Ange aſſis en dehors qui les invita d'y entrer & de voir que le corps de J. C. n'y

(*a*) Marc. 15, ℣. 25, 33 & 34.
(*b*) Matt. 27. Luc. 23.
(*c*) Joan. 19, 14.

étoit plus (*a*). Elles y descendirent, & comme elles étoient étonnées de ne pas le trouver, elles apperçurent deux autres Anges placés, l'un à la tête, l'autre aux pieds, dans l'endroit où le corps de Jesus avoit reposé (*b*) : Magdelaine en particulier les vit de même (*c*) ; il n'y a dans tout cela aucune contradiction.

Il n'y en a pas davantage dans la maniere dont les Evangélistes rapportent les divers miracles de leur Maître, & ses apparitions après sa résurrection ; les interprétes l'ont montré cent fois : leurs solutions ne sont ni étranges ni faites pour contenter des aveugles ; ce sont nos Critiques qui s'aveuglent eux-mêmes, & qui tâchent d'aveugler les autres.

Selon S. Luc, disent-ils, *Jesus est monté au Ciel du petit village de Béthanie ; & selon S. Matthieu, ce fut de la Galilée* (*d*). Reproche mal fondé. S. Matthieu ne parle point de l'ascension, c'est S. Marc, & il n'en indique point le lieu (*e*). S. Luc dit que Jesus conduisit ses Apôtres hors de Jerusalem du côté de Béthanie ; qu'il les bénit,

(*a*) Matth. 28. Marc 16.
(*b*) Luc. 24.
(*c*) Joan. 20.
(*d*) Questions de Zapata, n. 59. 20e Lettre sur les Miracles, p. 195.
(*e*) Marc. 16, 19.

& qu'il monta au Ciel (*a*). Dans les actes il donne à entendre que ce fut sur le mont des Oliviers, qui étoit entre Jerusalem & Béthanie (*b*). Tout cela s'accorde parfaitement. S. Matthieu parle d'une apparition de J. C. à ses Disciples sur une montagne de Galilée, où il leur donna leur mission; mais il ne dit point que ce soit la derniere fois que Jesus-Christ leur ait parlé (*c*).

§. 13.

L'Auteur du Christianisme dévoilé reproche une erreur à S. Matthieu (*d*). Selon cet Evangéliste, Jérémie a prédit que le Christ *seroit trahi pour trente piéces d'argent;* & cette prophétie ne se trouve point dans Jérémie. Il est vrai qu'elle est dans Zacharie; c'est donc le nom d'un Prophéte mis pour un autre; mais c'est une erreur de Copiste, puisque le nom du Prophéte ne se trouve point dans le texte Syriaque de S. Matthieu.

On objecte encore que S. Matthieu, c. 2, a dit que selon les Prophétes, le fils de Dieu devoit être appellé Nazaréen, & que

(*a*) Luc. 24, 50.
(*b*) Act. 1, 9.
(*c*) Matth. 28, 16.
(*d*) Christ. dévoilé, p. 133.

cela ne ſe trouve dans aucun des Prophétes. Mais il eſt clair par le ſixiéme chapitre des Nombres, & par le chap. 16, ℣. 17, des Juges, que *Nazaréen* ſignifie *conſacré :* Soutiendra-t-on ſérieuſement que les Prophétes n'ont jamais dit que le Meſſie ſeroit *conſacré au Seigneur ?* C'eſt ce que ſignifie le nom même de Meſſie.

En vain le même Critique cherche dans Theophylacte, dans S. Jerôme, dans Eraſme, des raiſons pour juſtifier la maniere indécente & emportée dont il parle des Evangéliſtes, & en général de l'Ecriture Sainte ; d'auſſi frivoles objections ne méritent point que l'on s'arrête plus long-temps à les réſoudre.

Le faux Boſingbroke, dont le ſtyle eſt encore moins modéré, ſoutient que les Evangiles ont été viſiblement forgés après la priſe de Jeruſalem. » On en a, dit-il, » une preuve bien ſenſible dans celui qui » eſt attribué à Matthieu. Ce Livre met » dans la bouche de Jeſus ces paroles aux » Juifs : *Vous rendrez compte de tout le ſang* » *répandu depuis le juſte Abel, juſqu'à Zacharie, fils de Barack, que vous avez tué* » *entre le Temple & l'Autel.* Or il y eut » pendant le ſiége de Jeruſalem un Zacharie fils de Barack, aſſaſſiné entre le Temple & l'Autel, par la faction des zélés.

» Par-là l'impoſture eſt facilement décou-» verte « (*a*). La même objection a déja paru en mêmes termes dans le Dictionnaire Philoſophique (*b*); & ce n'eſt pas la derniere fois qu'on la répétera.

Suppoſons tout cela pour un moment, que s'enſuit-il ? Que l'Evangile de S. Matthieu n'a pas été écrit onze ans après la mort de J. C. comme on le croit communément, mais environ trente ans plûtard. Cela peut-il déroger en quelque choſe à la vérité de ce qu'il contient ? Les Evangiles de S. Marc, de S. Luc, les Actes des Apôtres, les Epîtres de S. Pierre, & pluſieurs de celles de S. Paul, ont certainement paru plutôt.

On ſçait que l'Evangile de S. Matthieu a été écrit en hébreu ou en ſyriaque. Dans cette langue le paſſé ſe met indifféremment pour le futur, & le futur pour le paſſé; en ſuppoſant le verbe au futur dans le paſſage en queſtion, *occidetis* pour *occidiſtis*, il ſe trouve que J. C. faiſoit aux Juifs une prédiction d'un fait particulier. La ſuite du texte demande évidemment cette explication. Il eſt clair par la ſimple lecture, que le chap. 23 de S. Matthieu, depuis le ℣. 34,

(*a*) Examen important, c. 13, p. 79.
(*b*) Dict. Philoſ. tom. 1, art. *Chriſtianiſme*, p. 205.

&

& tout le chapitre suivant, sont une prophétie continuelle. J. C. prédit sans interruption le traitement que les Juifs feront à ses Disciples, la destruction du Temple, les faux Messies qui paroîtront, la prédication de son Evangile par tout le monde, les fléaux qui tomberont sur la nation Juive & sa ruine entiere, la multitude des faux Prophétes que l'on verra; autant d'événemens que l'on ne pouvoit pas prévoir par les lumieres naturelles. Etoit-il plus difficile à J. C. d'annoncer aux Juifs le meurtre de Zacharie, que de prédire leurs autres crimes & la punition qui en devoit retomber sur eux? Lorsque l'Evangile de S. Matthieu fut traduit en grec, le traducteur exprima par le passé, un événement qui étoit alors accompli.

Les interprétes, de qui nos Critiques ont emprunté cette objection, y donnent d'autres réponses; sans les désapprouver, nous nous en tenons à celle-ci.

» Une nouvelle preuve de supposition » dans l'Evangile de S. Matthieu, c'est ce » passage fameux : S'*il n'écoute pas l'Eglise, » qu'il soit à vos yeux comme un Payen & » un Publicain.* Il n'y avoit point d'Eglise » du temps de Jesus & de Matthieu. Ce mot » *Eglise* est grec, & signifie l'assemblée du » peuple..... Il seroit assez comique que

» Mattthieu qui avoit été Publicain, com-
» parât les Payens aux Publicains.... Qu'un
» Chevalier Romain, chargé de recouvrer
» les impôts établis par le Gouvernement,
» fût regardé comme un homme abomina-
» ble; cette idée seule est destructive de
» toute administration « (*a*).

Cette objection, dont nous retranchons les invectives, est un chef-d'œuvre de critique. 1°. L'Evangile de S. Matthieu a été écrit en hébreu ou en syriaque, tel qu'on le parloit à Jerusalem du temps de J. C : le terme d'*Eglise* est donc du Traducteur Grec, & non pas de l'Evangéliste. 2°. *Eglise* signifie assemblée : or du temps de J. C. & de S. Matthieu, il y avoit déja l'assemblée de Jesus & de ses Disciples. 3°. S. Matthieu avoit été Publicain, mais il ne l'étoit plus; il pouvoit donc parler de cette profession, selon les idées populaires de sa Nation. 4°. Les Publicains, chargés de lever *les* impôts en Judée, n'étoient pas des Chevaliers Romains; S. Matthieu qui avoit exercé cette commission, n'étoit certainement pas Chevalier Romain. 5°. Les Chevaliers Romains qui levoient les tributs du temps de Cicéron, étoient sans doute des hommes respectables; mais sous les Empereurs

(*a*) Examen important, ch. 13, p. 80.

du ſiécle ſuivant, lorſque les impôts furent devenus exceſſifs, de quel œil regarda-t-on les exacteurs, même à Rome? 6°. Une Nation récemment conquiſe, telle que les Juifs, de qui l'on exige des tributs pour la premiere fois, a-t-elle jamais vu de bon œil ceux qui ſont chargés de les recueillir? On a beau dire que cette idée eſt deſtructive de toute adminiſtration; c'eſt l'idée de toutes les Nations & de tous les ſiécles. 7°. J. C. n'a point approuvé cette idée par ſes leçons ni par ſa conduite; il a payé les tributs pour lui & pour ſes Diſciples (*a*); il a mangé chez les Publicains, malgré les reproches des Juifs (*b*).

» Une troiſiéme preuve que les Evan» giles ont été fabriqués par des Chrétiens » Helléniſtes, c'eſt que l'Ancien Teſtament » n'y eſt preſque jamais cité que ſuivant la » verſion des Septante, verſion inconnue » en Judée. Les Apôtres ne ſçavoient pas » plus le grec que Jeſus ne l'avoit ſçu. Com» ment auroient-ils cité les Septante? Il n'y » a que le miracle de la Pentecôte qui ait » pu enſeigner le grec à des Juifs igno» rans «(*c*).

Nouveau prodige d'érudition! 1°. Il eſt

(*a*) Matt. 17, 26.
(*b*) *Idem*, 9, 10, & 11.
(*c*) Examen important, c. 13, p. 86.

faux que les Evangéliſtes, ſur-tout S. Matthieu, n'aient cité l'Ecriture que ſuivant la verſion des Septante. S. Matthieu cite l'Ecriture ſelon le texte hébreu ; l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé (*a*) l'a remarqué d'après S. Jerôme (*b*), & a voulu très-mal à propos en tirer avantage. 2°. Il eſt faux que la verſion des Septante fût inconnue en Judée ; elle étoit faite depuis 300 ans. Il y avoit dans toutes les villes de la Gréce des Synagogues de Juifs Helléniſtes, dont la plûpart n'entendoient plus l'hébreu. Ces Juifs venoient toutes les années à Jeruſalem à la fête de Pâques, ou à celle de la Pentecôte ; il eſt impoſſible qu'on ne connût pas en Judée la verſion grecque dont ils ſe ſervoient (*c*). 3°. Il n'y a que le miracle de la Pentecôte qui ait pu enſeigner le grec aux Apôtres. Mais enfin le miracle étoit opéré, puiſque les Apôtres ont prêché & ont écrit en grec.

Quand on a vu juſqu'où s'étend l'érudition de nos Critiques, on eſt fort ſurpris du ton déciſif & impérieux avec lequel ils propoſent leurs objections.

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 134.
(*b*) *Hieronym. de opt gen. interpret.*
(*c*) Act. 2, 5.

§. 14.

On eſt encore bien plus indigné de la maniere dont ils traitent S. Paul ; c'eſt pour la ſeconde fois que l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé déclame contre cet Apôtre. Après lui avoir reproché, ſans aucune preuve, des contradictions, des erreurs, un pompeux galimathias, il l'accuſe de ne montrer dans ſes Epîtres que *l'enthouſiaſme d'un forcené* (*a*). La Philoſophie, la raiſon, la politeſſe qui devroit regner parmi les gens de Lettres, autoriſent ſans doute ces expreſſions. Pour inſtruire les hommes, pour les détromper de leurs préjugés, c'eſt un excellent ſecret de commencer par les inſulter & les aigrir. Quel triomphe pour nos adverſaires, ſi nous leur répondions ſur le même ton !

Ils prétendent que S. Paul s'eſt rendu coupable de menſonge, en aſſurant devant le Grand Prêtre qu'on le perſécute, *parce qu'il eſt Phariſien, & à cauſe de la réſurrection des morts* (*b*). Ce diſcours, diſent-ils, renferme deux fauſſetés ; 1°. parce que S. Paul étoit Chrétien ; 2°. parce qu'il ne s'agiſſoit aucunement de la réſurrection

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 135.
(*b*) Act. 23, 6.

dans les griefs dont on l'accuſoit (*a*).

S. Paul n'eſt coupable ni de fauſſeté ni de menſonge. Quoiqu'il fût Chrétien, il n'avoit pas renoncé à la doctrine qui diſtinguoit les Phariſiens d'avec les Sadducéens, à la croyance des eſprits & de la réſurrection; il étoit donc toujours Phariſien ſur cet article important. Il s'agiſſoit bien clairement de ce dogme dans l'accuſation formée contre lui, puiſqu'il étoit perſécuté parce qu'il prêchoit la réſurrection de J. C.

L'Auteur du Dictionnaire Philoſophique lui reproche un crime plus grave. » Paul, Chrétien, judaïſe, dit-il, *afin que* » *tout le monde ſçache qu'on le calomnie,* » *quand on dit qu'il eſt Chrétien.* Paul fait » ce qui paſſe aujourd'hui parmi tous les » Chrétiens pour un crime abominable, un » crime qu'on punit par le feu en Eſpagne, » en Portugal & en Italie « (*b*). Ainſi l'on nous inſinue modeſtement que S. Paul diſſimuloit & trahiſſoit ſa Religion.

C'eſt le Philoſophe lui-même qui eſt coupable d'impoſture, & non pas S. Paul. 1°. Il falſifie les paroles qu'il a tirées des Actes des Apôtres. S. Paul, en obſervant les rits Judaïques, veut ſe juſtifier, non pas contre

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 135. Dictionn. Philoſ. art. *Chriſtianiſme*, tome 1, p. 213.

(*b*) Art. *Chriſtianiſme*, p. 214.

ceux *qui disent qu'il est Chrétien*, mais contre ceux qui disent qu'il *est ennemi de la loi de Moïse, & qu'il engage les Juifs à y renoncer* (*a*). Loin de dissimuler aux Juifs qu'il est Chrétien, il leur raconte publiquement sa conversion (*b*). 2°. S. Paul étoit Juif de nation, & il n'étoit pas défendu alors aux Juifs convertis de pratiquer les cérémonies de leur loi, pourvu qu'ils ne les regardassent pas comme nécessaires au salut. Voilà ce que S. Paul a constamment enseigné par ses écrits & par sa conduite. Judaïser aujourd'hui, après avoir fait profession du Christianisme, c'est une apostasie que l'on punit : judaïser du temps de S. Paul, c'étoit un reste de respect pour une loi que Dieu avoit donnée aux Juifs, mais qui devoit être abrogée par l'Evangile. Nous avons déja justifié ailleurs cet Apôtre contre les calomnies de nos Critiques (*c*).

Il n'est donc pas vrai que S. Paul ait changé à chaque instant d'avis & de conduite; qu'il ait résisté en face à S. Pierre au Concile de Jerusalem; qu'il ait été tantôt favorable & tantôt opposé au Judaïsme (*d*). S. Paul fut fa-

(*a*) Act. 21, 21.
(*b*) Act. 22.
(*c*) Chap. 3, §. 11 & 12.
(*d*) Christ. dévoilé, p. 136. Diction. Philos. art. *Christianisme*, p. 217. Traité sur la Tolérance, c. 11, p. 98.

vorable au Judaïſme, tant que les Juifs ne s'obſtinerent point à ſoutenir la néceſſité des cérémonies judaïques pour être ſauvé; mais dès que les Juifs voulurent en faire un dogme, & s'opiniâtrerent à y aſſujettir les Payens convertis, S. Paul combattit cette erreur de toutes ſes forces. Il n'y eut là-deſſus aucune conteſtation au Concile de Jeruſalem; l'avis des Apôtres fut unanime (*a*). C'eſt à Antioche que S. Paul réſiſta en face à Céphas, dont la conduite pouvoit autoriſer la prétention des Juifs; & il eſt incertain ſi ce Céphas étoit l'Apôtre S. Pierre.

§. 15.

C'eſt une vaine imagination de dire que l'Apocalypſe de S. Jean montre au genre humain *la perſpective prochaine du monde prêt à périr* (*b*). Il n'eſt point queſtion dans ce Livre de la fin du monde prochaine: s'il eſt inintelligible, comme le prétend l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, comment peut-on ſçavoir à quoi l'on doit appliquer les prophéties qu'il renferme? Mais la paſſion aveugle tellement nos Critiques, qu'ils ne voyent plus leurs contradictions.

(*a*) Act. 15.
(*b*) Chriſtianiſme dévoilé, p. 137.

Enfin

Enfin c'eſt une fauſſeté d'avancer que les Chrétiens n'ont jamais ſçu à quoi s'en tenir ſur l'intelligence de la Bible ; que ce Livre a été pour eux une pomme de diſcorde ; qu'il a cauſé des diſputes qui ont enſanglanté la terre (*a*). Les Chrétiens, qui ont l'eſprit de leur Religion, ſçavent qu'ils doivent entendre l'Ecriture, conformément à l'enſeignement public & univerſel de l'Egliſe : ſi l'on s'en tenoit à cette régle donnée par J. C. & par ſes Apôtres, il n'y auroit jamais de diſputes. Ce n'eſt donc point l'Ecriture qui eſt une pomme de diſcorde, c'eſt l'entêtement philoſophique qui a regné & qui regnera dans tous les ſiécles ; c'eſt l'orgueil qui prétend en ſçavoir plus que les autres ; c'eſt l'ambition de faire du bruit & de s'attirer des Sectateurs. On a diſputé, & l'on diſpute ailleurs que chez les Chrétiens ; quand les peuples ſont trop ignorans ou trop peu attachés à leur Religion pour diſputer ſur le dogme, ils diſputent ſur leurs loix, ſur leurs prétentions, ſur leurs uſages. On a vu les Egyptiens s'entr'égorger pour le culte d'un animal ; les Grecs pour la poſſeſſion d'un Temple ou d'un tombeau ; les Romains par goût pour un Hiſtrion. Au défaut des mo-

(*a*) Chriſt. dévoilé, pag. 138.

tifs de Religion, les hommes n'ont jamais manqué de prétextes pour enſanglanter la terre; s'ils étoient capables de guérir de cette frénéſie, la Religion en ſeroit le ſeul reméde. Il ne faut point s'en prendre à elle ſi la malice humaine l'a ſouvent changée en poiſon; ſi, malgré les leçons de ſageſſe qu'elle nous donne, nous ſommes toujours inſenſés & méchans; ſans elle nous le ſerions encore davantage.

L'Auteur de l'Examen important s'étend beaucoup ſur les faux Evangiles & ſur les autres Livres qui ont été ſuppoſés dans les premiers ſiécles de l'Egliſe. Il ne fait que répéter ce qui a déja été dit par d'autres ou par lui-même (*a*): nous avons traité ce point en répondant à M. Freret (*b*).

Il eſt aiſé à nos Critiques d'avancer au haſard que nos Livres ſaints ſont ſuppoſés, d'étayer ce paradoxe par quelques paſſages dont ils ont grand ſoin d'altérer le ſens; mais quand il eſt queſtion d'aſſigner l'époque de cette prétendue ſuppoſition, ils ne ſont pas peu embarraſſés. Tantôt ils diſent que les Livres de Moïſe ont été

(*a*) Examen important, c. 13. & ſuiv. Philoſ. de l'Hiſt. c. 32, p. 151, Diction. Philoſ. art. Chriſt. p. 221. Premiere Lettre ſur les Miracles, p. 9. Deuxiéme Lettre, p. 57.

(*b*) Certitude des Preuves du Chriſt. c. 2.

écrits sous les Rois, tantôt que c'est l'ouvrage d'Esdras après la captivité de Babylone (*a*). Nous avons montré que ces deux hypothèses sont aussi absurdes l'une que l'autre (*b*). Quand il faut assigner la date des Evangiles, l'embarras redouble encore. Les Epîtres de S. Paul y sont une allusion continuelle ; il est impossible que ces Lettres n'aient pas été écrites par l'Apôtre même aux Eglises dont elles portent le titre, & qui en ont été dépositaires. Quel parti prendre ? On rassemble des objections ; si elles ne sont pas solides, leur multitude du moins étourdira les ignorans ; on hasarde des conjectures ; & quoiqu'elles se détruisent, elles peuvent éblouir pour un moment : on cherche à dérouter le lecteur, à le laisser incertain de ce qu'il doit penser, pour l'amener enfin au point de ne rien croire. Ce succès est le chef-d'œuvre de la Philosophie moderne.

L'Auteur de l'Examen important a découvert une anecdote curieuse sur la maniere dont le Concile de Nicée parvint à connoître & à décider quels étoient les Livres Canoniques de l'Ecriture. » Les » Peres, dit-il, étoient fort embarrassés sur-

(*a*) Philos. de l'Hist. c. 28, p. 134. Traité sur la Tolérance, c. 12, p. 18. 26e Lettre sur les Miracles, p. 170.

(*b*) Chap. 2, §. 2.

» le choix des Evangiles & des autres » Ecrits. On prit le parti de les entasser tous » sur un Autel, & de prier le S. Esprit de » jetter à terre tous ceux qui n'étoient pas » légitimes. La priere fut exaucée : une » centaine de volumes tomberent d'eux-» mêmes sous l'Autel..... C'est ce qui est » rapporté dans l'Appendix des Actes de » ce Concile ; c'est un des faits de l'Histoire » Ecclésiastique des mieux avérés « (*a*). Ce ton affirmatif doit déja faire présumer que c'est une fable. En effet, ce prétendu fait, si bien avéré, est tiré d'un Livre intitulé : *Libellus Synodicus*, écrit au plutôt dans le 9e siécle, 500 ans après le Concile de Nicée, par un Auteur inconnu, ignorant & visionnaire : c'est un Ouvrage plein d'erreurs, d'anachronismes & de fables puériles, méprisé par tous les Critiques, & qui n'a jamais été cité par aucun Historien Ecclésiastique (*b*). Tels sont les monumens authentiques dont nos Censeurs font usage pour affoiblir l'autorité des Conciles & des Livres saints.

(*a*) Examen important, c. 51, p. 180. Analyse de la Relig. Chrét. par du Marsais p. 10.

(*b*) Voyez à la fin du cinquiéme tome de la Collection des Conciles, par le P. Hardouin.

Fin du Tome premier.

6:10 Sept.